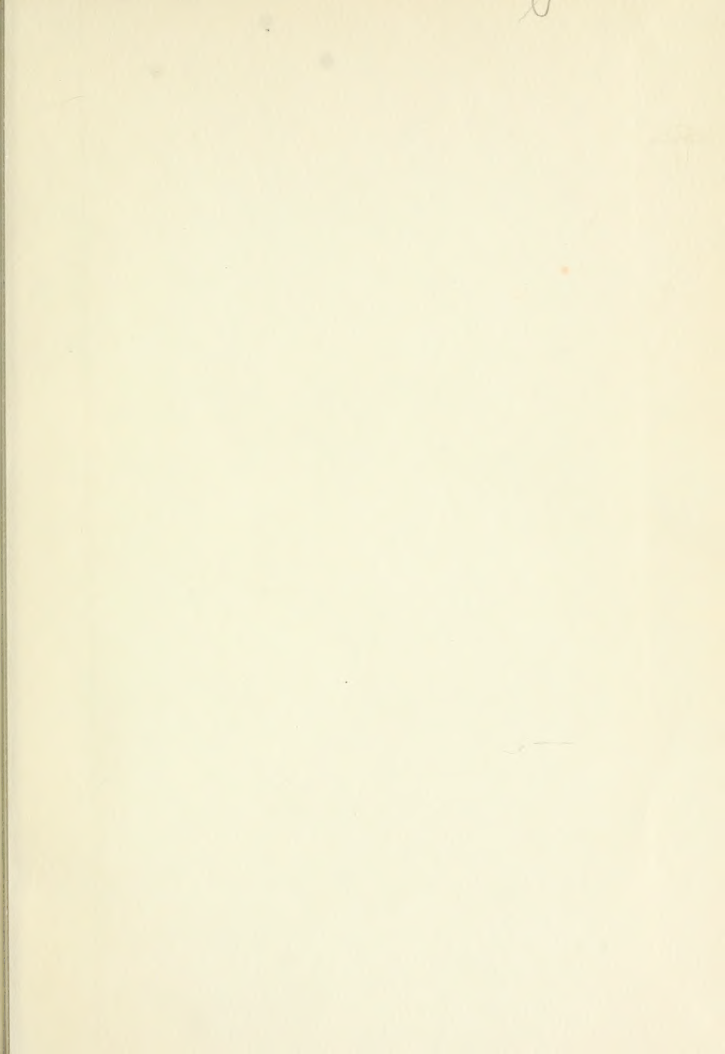
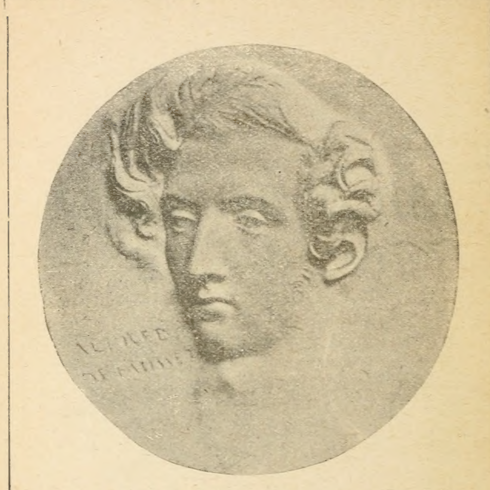




Alfred de Musset

POÉSIES

TOME I



Le médaillon d'Alfred de Musset
par David d'Angers.

Alfred de Musset

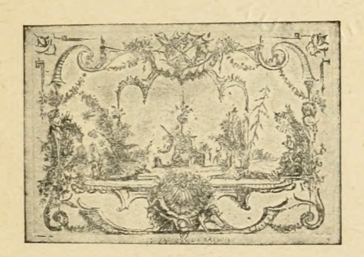
Premières poésies — Poésies nouvelles

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE SEIZE DESSINS ORIGINAUX DE BIDA

DE PORTRAITS DE MUSSET PAR DEVÉRIA, GAVARNI, LANDELLE ET DUFAUT
DE SON MÉDAILLON PAR DAVID D'ANGERS, DE SA STATUE PAR ANTONIN MERCIÉ
DE DOUZE DESSINS DE GRANDVILLE
ET DE CULS-DE-LAMPE DE WATTEAU

TOME I



COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
40, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (Ve)

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR

Les seize dessins originaux de *Bida* illustrant les deux volumes de cette édition des *Œuvres d'Alfred de Musset* sont la propriété de M. Ch. Barbarin, qui nous a autorisé à les reproduire avec l'assentiment de Mademoiselle E. Bida, fille du grand artiste.

Nous leur exprimons ici toute notre gratitude.

Cette gracieuseté nous permet d'offrir à nos lecteurs, dans notre *Collection de Classiques*, deux volumes dont les bibliophiles apprécieront la valeur.

A ces admirables croquis qui sont les études dont Bida s'est servi pour les dessins définitifs des Amis du poète, nous avons joint les treize compositions qui illustrent dans « les Animaux peints par eux-mêmes » le conte intitulé « Le Merle blanc ». Ces chefs-d'œuvre de Grandville n'avaient point été, jusqu'à présent, publiés avec l'œuvre de Musset. Ils offrent, ici, l'intérêt de l'inédit





ALFRED DE MUSSET

EN COSTUME ALLEMAND DU XVIe SIÈCLE

(Portrait de Devéria. Collection de la Bibliothèque nationale.)

ALFRED DE MUSSET

Lorsque vers 1835, Alfred de Musset, alors âgé de vingt-cinq ans, se montrait sur le boulevard dans la tenue de soirée des dandys, toutes les mains se tendaient vers lui. Habit vert bronze à boutons de métal, gilet de soie brune sur lequel flottait une chaîne d'or, pantalon nankin, gants blancs et bottes vernies, chapeau sur l'oreille et badine à la main, il faisait sensation, dit d'Alton-Shée dans ses Mémoires, dès qu'il apparaissait au café de Paris.

Ce jeune élégant était célèbre déjà; il avait conquis la gloire et la renommée à l'âge où presque tous commencent à bégayer dans le monde des lettres de timides essais.

Cette recherche de toilette datait du collège même où le jeune homme se signalait autant par la correction de sa tenue que par ses succès universitaires. Svelte et de taille moyenne, ce qui frappait d'abord c'étaient ses beaux cheveux blonds, soyeux et parfumés, qu'il garda inaltérés jusqu'à sa mort et qu'il se plaisait à arranger à la manière de lord Byron; puis la coupe gracieuse de son visage, au front intelligent, au nez aquilin, avec de grands yeux bleus que leur regard ferme et profond faisait paraître noirs, une grande fraîcheur de teint, une bouche expressive, toujours prête au sourire, un sourire sceptique d'ordinaire, et, dans l'ensemble, une véritable distinction aristocratique.

L'atmosphère d'Alfred de Musset c'était le boulevard de Gand, qu'il a décrit lui-même en quelques pages inédites communiquées à M. Séché par Mme Lardin de Musset.

« .... L'espace compris entre la rue Grange-Batelière et celle de la Chaussée-d'Antin n'a pas plus d'une portée de fusil de long. C'est un lieu plein de boue en hiver et de poussière en été. Quelques marronniers qui y donnaient de l'ombre ont été abattus à l'époque des barricades. Il n'y reste pour ornement que cinq ou six arbrisseaux et autant de lanternes. D'ailleurs rien qui mérite l'attention, et il n'existe aucune raison de s'asseoir là plutôt qu'à toute autre place du boulevard, qui est aussi long que Paris.

« Ce petit espace, souillé de poussière et de boue, est cependant un des lieux les plus agréables qui soient au monde. C'est un des coins rares sur la terre où le plaisir est concentré. Le Parisien y vit, le provincial y accourt; l'étranger qui y passe s'en souvient comme de la rue de Tolède à Naples, de la Piazetta à Venise. Restaurants, cafés, théâtres, bains, maisons de jeu, tout s'y presse; on a cent pas à faire : l'univers est là. De l'autre côté du ruisseau ce sont les grandes Indes.

« Vous ignorez sûrement les mœurs de ce pays étrange qu'on a nommé le boulevard de Gand. Il ne commence guère à remuer qu'à midi. Les garçons de café servent dédaigneusement quiconque déjeune avant cette heure. C'est alors qu'arrivent les dandys; ils entrent à Tortoni par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé et coiffé, déjeune jusqu'à deux heures, à grand bruit, puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'il fait de sa journée est impénétrable....

Le boulevard n'a plus cette physionomie essentiellement française, cet aspect purement parisien; il est devenu un boulevard cosmopolite où se coudoient les rastaquouères de tous les mondes, mais, en 1835, c'était bien ce coin de terre bizarre, unique où se rencontraient les lions et les cocodès, les viveurs avec tous les élégants du pays des artistes, des ecrivains surtout

Alexandre Dumas le père venait au Café de Paris se pourlécher d'un veau à la casserole qu'on ne savait préparer que là, et Musset, qui faisait la navette entre Tortoni et le Café Riche, en mangeait deux ou trois fois par semaine après que son petit groom avait été porter dans la matinée quelque billet poétique aux belles à qui le poète rendait hommage.

La clientèle du Café de Paris, disent les Mémoires de d'Alton-Shée, était composée d'habitués de marque qui avaient en tout temps leur table retenue, le D[r] Véron, le marquis du Hallays, lord Seymour, le prince de la Moscowa, Eugène Sue, qui aurait rendu des points à Musset sous le rapport de l'élégance et des bonnes fortunes et qui faisait partie du Jockey-Club, où le poète avait été blackboulé sous prétexte qu'il ne montait pas à cheval dans le style anglais adopté par ce cercle! Alfred Tattet, l'ami riche et fidèle, le Desgenais de la bande; le beau et joyeux Roger de Beauvoir, surnommé Roger de Belveder, et qui émerveillait la galerie par son faste et ses réparties; Étienne Becquet, le plus aimable, le plus instruit, le plus intelligent des « habitués de l'ivresse »; Guttinguer, Malitourne, de Mazères, de Belmont qui aurait été la fleur du faubourg Saint-Germain s'il n'avait préféré la vie hors du monde; le peintre Chenavard, Alfred Arago, Félix Arvers, le major Frazer, Nestor Roqueplan, le boute-en-train du boulevard; enfin d'Alton-Shée lui-même qui laissait au vestiaire du café à la mode son habit et sa dignité de pair de France, telle était plus longue encore ce que Seché appelle joliment la litanie de la sainte-noce. En ce bon temps de Thomas Couture, on en était à l'orgie

romaine, déjà! on se montrait orgiaque par genre et aussi par goût, car jamais bande plus joyeuse ne mena la fête sur le boulevard avec autant d'ardeur, et parfois autant de mauvais goût; l'on s'y permettait des farces de rapins en délire ou d'étudiants en goguette qui s'éloignaient outre mesure des plaisirs aristocratiques.

∴

Avant d'esquisser la biographie de Musset, disons quels étaient ses ancêtres.

Le manoir de la Bonnaventure, au Gué du Loir, près de Vendôme, n'est plus maintenant qu'une ferme, fière encore de ses quatre tours d'angle, de sa haute toiture, d'une élégante cheminée et d'une porte qui date du xve siècle. C'est l'époque où le manoir fut bâti; il dépendait alors de la Maison des Templiers de Vendôme. Il devint, en 1478, la propriété de Thomas Thacquin, puis au commencement du xvie siècle celle de Jean de Salmet, compagnon d'armes et ami d'Antoine de Bourbon. Par le mariage de Claude de Musset, seigneur de la Rousselière, du Grand et du Petit-Lude, lieutenant-général du bailli de Blois, avec Marie Girard de Salmet, fille de Nicolas Girard de Salmet, vicomte de Vallogne, seigneur de la Bonnaventure, en 1537, les Musset se rapprochent de ce logis; Claude l'incorpore même à sa devise : *Courtoisie Bonne-Aventure aux Preuses.* Courtoisie était un ancien fief des Musset. Enfin Charles de Musset (1588-1615) s'intitule seigneur de la Bonnaventure, de la Courtoisie, du Lude et de Beauvoir.

Ces Musset, qui sont maintenant seigneurs au bord du Loir, étaient, au dire de Paul de Musset, originaires du duché de Bar; mais, dès le xve siècle, ils sont établis dans le Blaisois et le Vendômois. Simon de Musset est, en 1461, lieutenant-général du bailli de Blois. Il épouse Jeanne de Bonnas, fille d'André et de Jeanne de Villebresme. Les Villebresme passaient pour etre alliés à Catherine du Lys, nièce de Jeanne d'Arc.

Et c'est là un cousinage sur lequel il paraît que l'auteur de *Rolla* n'admettait pas la plaisanterie.

M. Léon Séché, qui, dans un intéressant article du *Mercure de France* résumé par Marc Ferry, rapporte ces détails, en ajoute de plus curieux sur l'ascendance directe de Musset.

∴

Il faut revenir à la Bonnaventure. Dès le mariage de Claude de Musset avec Marie de Salmet, la famille Musset y fréquenta beaucoup, et sans doute Claude y rencontra-t-il souvent Ronsard, s'il n'avait pas déjà fait sa connaissance à Blois, où il était lieutenant-général du bailli dans le temps que Ronsard y saluait la jeune beauté de Cassandre Salviati. Il n'est même pas trop hasardeux de penser que Ronsard dut assister en 1580 au mariage de la fille de Cassandre avec le fils de Claude de Musset

Cassandre Salviati, la Cassandre de Ronsard, appartenait à cette fameuse maison florentine, dont un membre était, dès la fin du xve siècle, grand gonfalonier de la République, qui avait fourni, selon les généalogistes, trois cardinaux à Rome, douze gonfaloniers à Florence, plusieurs nonces, et qui était alliée aux Médicis.

Le premier de ses membres établi en France fut Bernard Salviati, qui, en 1517, acheta Talcy, situé entre Vendôme et Marchenoir, et en fit hommage, en 1520, à Jean II d'Orléans-Longueville. Bernard épousa Françoise Doucet dont il eut quatre fils : Antoine, Jacques, Jean, François, et deux filles, Marie et Cassandre, née sans doute vers 1530.

Ronsard la vit pour la première fois, dans la fleur de ses quinze ans, le 21 avril 1545, à Blois.

Cassandre Salviati, qui avait épousé Jehan de Peigné, seigneur de Pray, quelque temps après sa rencontre avec Ronsard, survécut au poète, mort en 1585.

Paul de Musset, disait un jour à M. Léon Séché, que son frère Alfred avait le masque et l'âme d'un Italien de la Renaissance. Pensait-il à cette fille de Cassandre Salviati qui épousait en 1580 Guillaume de Musset, à ce sang italien qui, dès la fin du xvie siècle, se mêlait au sang des Musset?

*
* *

Cette ascendance italienne de Musset, qui lui permit d'« absorber » Florence en trois ou quatre jours, n'était pas inconnue. Marty-Laveaux la signalait dans sa biographie de Ronsard, et M. Longnon, en janvier 1902, dans les *Revues des questions historiques*, écrivait : « L'auteur des *Nuits*, arrière-petit-fils de la Cassandre de Ronsard, voilà un lien avec la Pléiade que ne soupçonnait pas l'école romantique qui prétendait si bien renouer la tradition poétique du xvie siècle! »

Mais Alfred de Musset se rattache encore à la Pléiade par un autre lien, et dans la généalogie qu'il a dressée, M. Léon Seché releva qu'en 1707, l'arrière-grand-père du poète, Charles-Antoine de Musset, lui-même petit-fils de la fille de Cassandre, épousa Marguerite-Angélique du Bellay, fille de François du Bellay, gouverneur de Vendôme, descendant en droite ligne des Bellay-Langey, cousins de Joachim du Bellay.

Charles-Antoine eut deux fils dont l'aîné s'appela le marquis de Cogners et le cadet Musset-Pathay. Ce cadet, Joseph-Alexandre, naquit à La Bonnaventure en 1719, et mourut à Vendôme en 1799, laissant un fils, Victor-Donatien, qui épousa en 1801 Edmée-Claudette Guyot des (ou Desherbiers) Herbiers, membre du Corps législatif. Victor-Donatien de Musset-Pathay était fonctionnaire, chef de division dans un ministère, et c'est ainsi qu'Alfred de Musset, au lieu de naître en pays vendômois, vint au monde à Paris, dans une maison de la rue des Noyers,

qui porte maintenant le n° 57 du boulevard Saint-Germain et qui bientôt sera démolie.

Quant à la Bonnaventure, il est douteux qu'il y soit jamais allé. Il la trouva dans l'héritage de son père mort en 1832 et en fit argent tout aussitôt. Peut-être entra-t-elle ainsi dans le viatique qu'il emportait en Italie.

Elle est maintenant la demeure d'un vigneron.

*
* *

Quoique Musset rappelle vraiment la figure d'un gentilhomme du XVIIIe siècle, le portrait de Dévéria fait songer à sa descendance italienne et rappelle ces jouvenceaux florentins qui suivirent Catherine de Médicis à la cour de Henri II. Ce jeune seigneur romantique est un personnage de Lorenzaccio. C'est un adolescent nerveux dévorant, fou de la vie, avec des « accès de manie », une verve étincelante, « une impatience de jouir » et l'ardeur « de dévorer le temps ».

Au centre du vieux Paris, près de l'hôtel de Cluny, Alfred de Musset naquit donc le 11 décembre 1810. Son grand-père maternel, Guyot Desherbiers, ami des idéologues, qui tournait très agréablement l'épigramme et le madrigal, était venu se loger à Paris dans la même rue des Noyers au n° 37. Il était propriétaire d'un jardin qui s'étendait jusqu'au pied de la vieille église de Saint-Jean-de-Latran, aujourd'hui détruite. Alfred de Musset, fils de Musset-Pathay et de Mlle Desherbiers, fit ses premiers pas dans ce jardin.

Un portrait de Van Bree, dont l'original est au Musée Carnavalet, nous le montre à trois ans. C'est un bébé tout rose avec de jolis cheveux blonds en boucles sur ses épaules. Dans la clairière d'un bois il est assis sur une grosse pierre au bord d'un ruisseau, les pieds dans l'eau, retenant avec ses mains, le long de sa poitrine, une petite chemise qui glisse et le laisse presque nu. A ses côtés est une grande épée pour se défendre contre les grenouilles qui le regardent curieusement.

Quand il eut six ans on le mit comme élève externe dans une pension du quartier où son frère aîné Paul était interne.

En 1818 la famille s'en fut demeurer, rue Cassette, dans une maison appartenant à la baronne Gobert, qui leur offrit pendant l'été l'hospitalité à sa maison de campagne des Clignets, à proximité de la forêt de Carnelle. Les vacances furent joyeuses à la ferme et Musset s'est souvenu des fermiers, famille de colosses, dans sa jolie nouvelle de Margot. L'hiver manquant d'air, très nerveux déjà, Alfred, rue Cassette, pour se distraire, brisait les glaces ou coupait les rideaux. Cela ne l'empêcha pas de devenir un écolier très studieux qui pleurait et avait des accès de fièvre lorsqu'il n'était pas le premier dans ses compositions. Il aurait pu terminer ses études à quinze ans si on ne lui avait fait doubler la classe de philosophie.

∴

C'est à Henri IV que Musset fit une partie de ses études. M. le baron Haussman, qui fut son condisciple, se le rappelle, dans ses « Mémoires », blond, délicat, nerveux, aux manières féminines; son teint d'une transparence merveilleuse, sa carnation, sa propreté minutieuse lui avaient fait donner par ses camarades le surnon de *Mademoiselle*; ses rapports avee eux étaient très réservés; il était d'ailleurs studieux et ce que l'on appelait un « bon élève ».

Pontmartin rapporte qu'ils furent invités tous les deux en même temps. comme lauréats du concours général, à dîner chez M. de Vatimesnil, minstre de l'Instruction publique. Musset ayant eu le premier prix de philosophie, et, à la suite de Pontmartin, le second prix de dissertation latine. On ne soupçonnait pourtant pas que ce philosophe de dix-sept ans était à la veille de devenir un grand poète, et que, plus tard, une statue lui serait élevée.

Au collège il s'était lié très intimement avec le duc de Chartres, qui lui témoignait une préférence marquée, qui lui écrivit maintes fois de jolis billets d'écolier dans lesquel il lui reproche parfois de se montrer trop respectueux vis-à-vis de son camarade royal.

A diverses reprises les vacances se passèrent dans le Vendômois, chez la tante la chanoinesse, aussi peu que possible, car elle était très revêche, mais longtemps dans le petit château des Musset, où demeurait alors un cousin qui fut un ami tendre et dévoué, et dans le vieux manoir de Cogners, résidence seigneuriale du chef de la famille.

A dix-huit ans. Alfred de Musset habitait chez ses parents à Auteuil, cherchant sa voie, travaillant à l'aventure, préparant à la fois son droit et sa médecine, suivant des cours de musique et de dessin; mais en lui s'éveillait peu à peu la passion de la poésie et, en cachette, il écrivait des vers.

Cette année-là, en 1828, son ami Paul Foucher le conduisit aux soirées de la bibliothèque de l'Arsenal, soirées célèbres dans le monde littéraire et que présidait avec tant d'esprit, dans son salon, Charles Nodier.

Ce gentil blondin frais et rose, dit Léon Séché dans ses remarquables études d'histoire romantique, séduisit tout le monde par ses airs d'écolier en vacances, la franchise de ses yeux bleus, la distinction de ses manières et ses talents de diseur et de valseur, car les soirées de l'Arsenal étaient poétiques et dansantes.

Jeunes filles et jeunes gens s'en donnaient à cœur joie et le poète de dix-huit ans devint aussitôt l'ami de la fille de la maison, qui mit en musique quelques pièces de son premier recueil, ce dont il la remercia dans des strophes émues quand elle fut mariée.

La rencontre de Lamartine à l'Arsenal décida de la vocation de l'étudiant.

Chaque fois qu'il voyait le poète illustre, il demeurait dans une admiration muette.

Le chantre du Lac s'est souvenu de ce temps quand il traça dans son cours familier de littérature ce portrait d'Alfred de Musset adolescent.

« C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou... Un front distrait plutôt que pensif; des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants (deux étoiles plutôt que deux flammes); une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple qui semblait forte et fléchissait déjà, le poids encore si léger de sa jeunesse, un silence modeste et habituel au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes, complétaient sa figure. »

Lamartine plus tard se montra plus injuste.

Mais il méditait une réforme et il changea si bien d'allure, remarque avec justesse Paul de Musset, que les premiers morceaux qu'il publia à cette époque, après un intervalle de réflexions sérieuses, ne contenaient déjà plus ni négligence de style, ni vers brisés.

Il fut présenté chez Victor Hugo à la même époque et entra ainsi peu à peu dans le cénacle de Joseph Delorme.

Nous l'y suivrons tout à l'heure, mais nous voulons préciser d'abord cette jolie figure d'enfant poète dont les premières inspirations fixèrent l'attention des lettrés et excitèrent la curiosité de la foule.

∴

Sainte-Beuve, qui a été le témoin de ses premiers pas, de ses heureuses tentatives, a, dans un article paru le lendemain même de la mort de Musset, retracé son portrait avec une pointe d'émotion, avec un enthousiasme presque juvénile aussi et auquel l'érudit critique des Lundis n'a point accoutumé ses lecteurs. Cette fois, le lettré savant se souvient qu'il a été poète lui aussi.

« La note chantante d'Alfred de Musset, dit-il, nous était si connue et si chère depuis le premier jour, elle nous était allée si avant au cœur dans sa fraîcheur et sa verte nouveauté, il était tellement avec plus de jeunesse, de la génération dont nous étions nous-même, génération alors toute poétique, toute vouée à sentir et à exprimer!

« Il y a vingt-neuf ans de cela, je le vois encore faire son entrée dans le monde littéraire, d'abord dans le cercle intime de Victor Hugo, puis dans celui d'Alfred de Vigny, des frères Deschamps. Quel début! Quelle bonne grâce aisée! et dès les premiers vers qu'il récitait, son *Andalouse*, son *don Paez* et sa *Juana*, que de surprise et quel ravissement il excitait à l'entour! C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans, le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée

du souffle du désir, il s'avançait, le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. Tous ces brillants couplets et ces jets de verve qui dans la poésie française étaient alors si nouveaux, tous ces passages comme marqués d'un accent shakespearien, ces furieux élans au milieu des audaces fringantes et des sourires, ces éclairs de chaleur et de précoce orage, semblaient promettre à la France un Byron. Les chansons sveltes, élégantes, qui s'envolaient chaque matin de ses lèvres, et qui bientôt coururent sur celles de tous, étaient bien de son âge; mais la passion il la devinait, il l'aspirait avec violence, il la voulait devancer. Il en demandait le secret à ses amis plus riches en expérience.

⁂

Au bal, dans les réunions et les fêtes riantes, quand il rencontrait le plaisir, il ne s'y tenait pas, il cherchait par la réflexion à en tirer tristesse, amertume; il se disait tout en s'y livrant avec une apparence de fougue et d'abandon, et pour en rehausser même la saveur, que ce n'était qu'un instant fugitif, aussitôt irréparable, et qui ne reviendrait plus jamais sous ce même rayon; et en tout il appelait une sensation plus forte, plus aiguë, d'accord avec le ton auquel il avait monté son âme. Il trouvait que les roses d'un jour n'étaient pas encore assez rapides; il eut voulu les arracher toutes pour les mieux respirer, pour en mieux exprimer l'essence. »

⁂

A dix-huit ans il était avide de tous les plaisirs, impatient de goûter toutes les joies. Ses camarades plus riches que lui menaient grand train, il en faisait autant. Il montait à cheval, il passait les nuits à jouer gros jeu et boudait comme un enfant quand il avait perdu, passant toute la journée couché sur le tapis de sa chambre, enveloppé dans un vieux carrick jaune, son vêtement de pénitent. Mais le soir venu, il jetait sa vieille défroque et revêtait ses plus beaux habits pour aller dans les soirées mondaines dont il raffolait, avec son fastueux camarade Tattet, dans le salon d'Achille Devéria, chez Ulric Guttinguer qui l'emmena un jour au Havre et à Honfleur et à qui il réclamait des confidences, des conseils pour aimer et pour être aimé.

C'est à ce camarade plus âgé et déjà plein d'expérience qu'il dédia ces strophes dont nous avons réservé ici la place parce qu'elles peignent son « *état d'âme* » à cette époque.

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes
Quand le soir, près de moi, tu vas triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux,
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Déjà l'année précédente, au sortir du collège, pendant un séjour au Mans, dans une lettre adressée à son camarade Paul Foucher qui devint le beau-frère de Victor Hugo, Alfred de Musset se montre fiévreusement passionné en ses impulsions fiévreuses, mais voulant envisager la vie en désabusé.

Déjà on peut lui appliquer la définition de Paul Bourget analysant ainsi sa nuance de sensibilité, « la coexistence de l'amour et du doute dans un même cœur ».

... J'ai besoin d'excès quelconques, écrit notre écolier. Mordieu! sais-tu qui je voudrais être, quel caractère j'ai, et quel rôle j'ambitionne? Je voudrais être un homme à bonnes fortunes. Non pour être heureux, mais pour les tourmenter toutes jusqu'à la mort, faisant jouer tous les ressorts de mon esprit sans jamais toucher à mon âme, je voudrais être envié des hommes et aimé des femmes; oh! si parmi elles je trouvais celle que je cherche et qui m'attend peut-être à l'autre bout du monde, peut-être à deux pas de moi! Je m'arrêterais alors et je dirais : « Ma carrière est finie! » Plais-leur par le charme de ta poésie, toi dont l'âme a besoin de chanter ce qu'elle souffre. Ils diront : « Quel dommage! celui-là méritait d'être aimé! » Mais pour moi ils ne sauront pas si je puis l'être, et si je le suis, ils ne le croiront pas... »

⁂

Nous avons dit comment un peu plus tard, à dix-huit ans, la vocation se dessina. Mais, soudain, le poète se trouva gravement atteint dans sa liberté; son père exigea de lui qu'il occupât un poste d'expéditionnaire dans un bureau du chauffage militaire.

Affolé, de Musset courut chez l'éditeur de la faction romantique et lui proposa de publier les *Contes d'Espagne.*

Il manquait quelques pages pour que le volume eût le format in-8° usité de la jeune littérature; *Mardoche* fut improvisé en quelques jours de congé que l'auteur obtint de retourner passer au Mans chez l'oncle Desherbiers, et, à la fin de l'année 1829, parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, petit livre de 232 pages dont l'apparition fut un retentissant et tapageur succès. Certains critiques entrèrent dans une colère « rouge », d'autres s'enthousiasmèrent; mais la ballade à la lune excita une retentissante colère et le point sur un i provoqua les plus ardentes critiques.

Cependant de nombreux imitatateurs aussitôt commencèrent à copier sans succès ce genre nouveau, et les romantiques, se plaignant de la désertion de leur disciple, déclarèrent que ce jeune homme ne tenait pas les promesses de ses débuts. Ainsi Musset se trouva isolé tout à coup ayant tous les partis à la fois contre lui.

Mais il était, selon la juste expression de son frère, « jeune et superbe »; il se contenta de ne plus aller au Cénacle et comprit qu'il devait être *lui*. Il ne vénérait pas assez Hugo qui n'avait écrit alors que les *Odes et Ballades*, qui entendait être le chef de l'école nouvelle et qui voulut d'abord ne pas prendre au sérieux cet esprit trop indépendant.

Alfred de Musset ne se laissa jamais enrôler dans le Romantisme au point de perdre son indépendance et sa liberté d'action. Il bataillait en allié, en volontaire, en gentilhomme; il avait su, dit avec justesse Adolphe Jullien, se faire l'ami de ses partisans juste assez pour avoir leur aide au besoin, tout en les pouvant quitter à l'occasion. Il s'est fort défendu, par la suite, d'être jamais tombé dans les exagérations folles de l'école nouvelle, et rappelait alors sa *Ballade à la lune*, composée exprès pour tourner en ridicule de telles extravagances. Celui-là en vérité ne fut jamais un romantique farouche et convaincu qui traita le Cénacle de « boutique » et osa écrire, dès 1831, cette apostrophe :

Salut, jeunes champions d'une cause peu vieille,
Classiques bien rasés à la face vermeille,
Romantiques barbus aux visages blêmis.
Vous qui des Grecs défunts balayez le rivage,
Ou d'un poignard sanglant fouillez le Moyen Age.
Salut! j'ai combattu dans vos rangs ennemis.
Par cent coups meurtriers devenu respectable,
Vétéran, je m'assois sur mon tambour crevé.
Racine rencontrant Shakespeare sur ma table,
S'endort près de Boileau qui leur a pardonné.

Il avait aimé d'abord lord Byron, celui de *Manfred*, de *Lara*, du *Corsaire* et surtout de *Don Juan*. Il aimait le héros sombre, fatal, maudit, misanthrope, ténébreux, ayant dans son passé une ou plusieurs histoires tragiques et mystérieuses, laissant apercevoir sur son visage pâle et dans ses yeux sombres « sa grande âme immortellement triste », et promenant sur toute la terre, au gré de ses caprices mélancoliques, son immortel ennui.

— Il aimait les drames courts, mais sombres et sanglants, a justement remarqué E. Faguet, les romans exotiques où l'étrangeté du cadre ajoutait à l'étrangeté du tableau, les histoires funestes et violentes qui plus tard plurent si véhémentement à Stendhal, « cet esprit charmant ». Il aimait les invectives contre l'humanité et les blasphèmes contre le ciel. Il aimait les tempêtes des éléments et les orages de l'âme. L'éternel person

nage de Byron, mystérieux et énigmatique « mortel, ange ou démon », et « dont le monde encore ignore le vrai nom », selon l'expression de Lamartine, avait pour ce jeune Lauzun du XIXe siècle toutes sortes de charmes fascinateurs.

Alors que les jeunes poètes de sa génération débutaient toujours par imiter Chateaubriand, Musset imitait exclusivement lord Byron.

Tout le monde s'aperçut de cet engouement et de cette transposition plus ou moins consciente. On appela le jeune Musset « Byronet », ou « le vicomte Byron », ou « Mademoiselle Byron » Il s'en aperçut; il regimba, protesta :

> On a dit l'an dernier que j'imitais Byron?
> . . . .
> Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?
> . . . .
> C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Mais, très vite, il se railla lui-même de cette ferveur de jeunesse, et dès 1832 il disait de son héros, dans *Namouna* :

> Dire qu'il est *grognon, sombre et mystérieux*,
> Ce n'est pas vrai, d'abord, et *c'est encor plus vieux*.

Pour le Musset de la vingt-deuxième année Byron est déjà suranné. Il ne devait retomber dans le *byronisme* que par courtes incartades, par inadvertance et quasi jamais.

Plus tard il se *dehugotisa*; il devint, selon son vœu, l'homme de génie qui se rit des « poétiques ».

∴

Encouragé par son succès Alfred de Musset obtint de son père de se démettre de son emploi et, pour le rassurer sur l'avenir, tenta la fortune au théâtre.

Nous étudierons le théâtre de Musset à la fin des pièces que nous publions, ainsi que l'auteur des Nouvelles à la suite de ces Nouvelles.

Les premiers essais ne furent pas heureux, et il songeait à s'engager dans les hussards de Chartres, qui avaient un bel uniforme et formaient un corps d'élite, lorsque la « fortune » se mit à lui sourire. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, qui était un homme avisé, le *père Buloz*, s'assura la collaboration de ce soleil levant. La *Revue*, qui n'avait commencé qu'en 1831 à publier deux livraisons par mois, avait à triompher de la *Revue de Paris* fondée la première. Le jeune poète promit d'y contribuer autant qu'il le pourrait, et il y contribua, donnant victorieusement raison au *flair* de Buloz; l'œuvre entier de Musset a paru dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le 1er avril 1833, il y fit ses débuts par la publication de *André*

del Sarto. Six semaines après parurent les *Caprices de Marianne*, puis *Rolla* deux mois plus tard. Le lendemain de cette publication le poète, au moment d'entrer à l'Opéra, jeta son cigare sur les marches du théâtre. Un jeune homme le ramassa à la dérobée et l'enveloppa pour le conserver comme une relique. C'était vraiment la gloire! jamais nul témoignage d'admiration ne le toucha si profondément.

Il devint un laborieux toujours tourmenté par des passions vives, par de douloureuses et maladives amours, mais ne cessant de produire.

La liste de ses travaux en 1835, il avait vingt-cinq ans, prouve qu'il avait renoncé définitivement à la vie de débauche : ce sont *Lucie*, *la Nuit de Mai*, *la Quenouille de Barberine*, *le Chandelier*, *la Loi sur la Presse*, *la Nuit de Décembre*, *la Confession d'un enfant du siècle*.

« J'ai, disait-il à ses amis à cette époque, j'ai, depuis un an, relu tout ce que j'avais lu, rappris tout ce que je croyais savoir; je suis retourné dans le monde et mêlé à quelques-uns de vos plaisirs pour revoir tout ce que j'avais vu: j'ai fait les efforts les plus vrais, les plus difficiles pour chasser le souvenir qui m'aveuglait encore et rompre l'habitude qui voulait souvent revenir. Après avoir consulté la douleur jusqu'au point où elle ne peut plus répondre, après avoir bu et goûté mes larmes j'ai fini par me sentir plus fort qu'elle aujourd'hui, j'ai cloué de mes propres mains, dans la bière, ma première jeunesse, ma paresse et ma vanité. Je crois sentir enfin que ma pensée, comme une plante qui a été longtemps arrosée, a puisé dans la terre assez de sucs pour croître au soleil. Il me semble que je vais bientôt parler et que j'ai quelque chose dans l'âme qui demande à sortir. »

En réalité c'était l'éclosion des chefs-d'œuvre qui se préparait trop longtemps retardée par des passions de traverse.

∴

Ses passions! C'est toute sa vie. Ardent et capricieux, chevaleresque et sensuel, il est possédé de l'amour de la femme.

En 1833, au mois de décembre, à vingt-trois ans, il part pour l'Italie malgré sa mère. George Sand l'accompagne, ou plutôt enlève celui qu'elle considérait comme un enfant et qu'elle nommait son gamin d'Alfred.

L'histoire de ces amants de Venise est connue dans tous ses détails. Doués de la même curiosité vicieuse les deux écrivains illustres n'étaient pas nés pour s'aimer; chez George Sand la curiosité de l'esprit l'emportait sur tout, mais il n'en est pas moins vrai que cette passion leur causa à l'un et à l'autre les plus cuisantes douleurs.

Déjà, depuis l'âge de dix-huit ans, Alfred de Musset avait passionnément adoré une femme, qui, au bout de deux ans, lui faussa

compagnie, et dont il portait encore le deuil, lorsque commença le drame de Venise.

De Venise, au bout de quelques semaines, Alfred de Musset écrivit qu'il allait revenir « avec un corps malade, une âme abattue et un cœur en sang ».

Atteint de la malaria, il devait la vie aux soins constants et dévoués des deux personnes qui n'avaient point quitté son



GEORGE SAND

D'APRÈS UN DESSIN D'ALFRED DE MUSSET

Publié dans les Études d'histoire romantique par la Société du « Mercure de France ».

chevet, George Sand et le médecin italien Pagello, dont la femme de lettres s'éprit au chevet même du malade qu'elle n'hésita pas à trahir.

Musset, fou de douleur, s'échappa et revint au foyer maternel le visage maigre, les traits altérés.

Était-il exempt de tout reproche? Non, certes. Il avait mené d'abord à Venise une existence de débauche, s'enivrant, courant les mauvais lieux, laissant seule au logis la femme de lettres qui ne cessait d'écrire des romans. Quant à elle, revenue à Paris en compagnie de son Pagello, elle s'y couvrit de ridicule avec ce

personnage inconscient, essayant même de mener un ménage a trois; Musset réagit.

Longtemps il fut malade, il y eut maints rapprochements. Longtemps il accusa encore son infidèle, la regrettant comme Bussy-Rabutin regrettait Mme de Montglat, la femme qu'il avait le plus aimée et qui l'avait tout à coup « lâché dans le malheur ». Il en souffre, il en est ulcéré.

Cela soit dit, en passant,
Pour celle que j'aimais tant!

Mais après des rechutes, la rupture se fit définitive et il songea à d'autres amours.

*
* *

Durables furent les unes, passagères les autres.

Parmi les femmes du monde qui inspirèrent à Alfred de Musset une passion capricieuse, il faut citer la princesse Belgiojoso, dont le salon littéraire était fort fréquenté. Très belle, elle commençait à écouter le poète d'une oreille attentive et le flirt même avait été poussé assez loin, mais un beau jour elle s'avisa de dire qu'il était impossible de ridiculiser par le crayon les traits d'une personne vraiment belle. Musset tint la gageure et esquissa sur un album la caricature de la belle qui ne lui pardonna pas.

Il se brouilla de même avec Rachel qui, il est vrai, avait été vite conquise. Mais avec elle les passions n'avaient qu'une importance relative; c'étaient des amours de coulisses. Il nous est resté de cette liaison le récit assez plaisant d'un souper chez Mlle Rachel.

Peu après il s'éprit de Pauline Garcia, mais celle-ci, très dédaigneuse, trouva que Musset s'enivrait un peu trop souvent et sentait trop l'eau-de-vie; ce qui, hélas! était vrai; il serait puéril de chercher à nier ses habitudes d'intempérance.

Quant à sa passion pour la Malibran, elle fut très platonique

*
* *

Avant les *Caprices de Marianne*, la Comédie-Française avait donné le *Caprice*, que Mme Allan, alors en Russie, avait imposé pour son retour. Ce qui faisait dire à Théophile Gautier, le lendemain, qu'elle avait, de Saint-Pétersbourg, apporté cette pièce « dans son manchon ». Elle fut ainsi, d'abord la marraine de l'auteur dramatique. Elle devint davantage.

Mme Adèle Collin, la gouvernante du poète à cette époque, a conté les débuts de cette aventure.

« Un soir, pendant le théâtre, j'étais seule à la maison. Vers les onze heures, M. Alfred rentra, il me dit : « Ne m'attendez pas ce soir, Mme Allan veut que j'aille souper avec elle. Chargez-vous de dire à ma mère qu'elle ne se chagrine pas de cela, Mme Allan n'est pas la première venue. »

Certes, Mme Louise Allan-Despréaux, femme de l'acteur Allan, qui faisait depuis dix ans les beaux soirs dramatiques de Saint-Pétersbourg, et qui venait de rentrer triomphalement aux Français, où son succès excitait la jalousie de Rachel, n'était pas la première venue. C'était une grande artiste, qui rapportait de la cour de Russie le ton du monde et qui, à force de jouer l'amour, s'était prise à son jeu.

Quand, au matin, Mme de Musset vit sur la table de l'antichambre le bougeoir de son fils : « Il n'est donc pas rentré! » dit-elle tristement.

Au charme de la comédienne, le poète n'avait point résisté. Il manquait un acte au *Caprice*, qui ne serait ni le moins cruel, ni le moins doux, fait d'ardents baisers et de sanglots, de dépits et de défis, de brouilles et de raccommodements : une comédie, comme la Comédie n'en joue point, car la vie est bien trop invraisemblable pour donner au spectateur exigeant la vision de la vérité pure.

Mme Allan s'est confessée en quelque sorte dans une lettre intime récemment publiée, et son récit est des plus touchants [1].

Nous en citons ce passage :

« ... Me voilà reprise de plus belle. Je crois que cela ne finira jamais, et pourtant, au moment où je vous écris, nous sommes encore brouillés, mais cette fois les torts sont à moi. Je l'ai blessé et il a raison de m'en vouloir. Cependant, il ne faut rien exagérer. C'est en raison de son caractère ombrageux, sensible et jaloux que je me donne tort, car, en réalité, je n'ai pas commis un bien grand crime. J'ai voulu être équitable et loyale envers Legouvé, dont je vais répéter une pièce où j'ai le plus beau rôle du monde.

« Mais que vais-je vous raconter là? C'est une affaire de théâtre. Laissons cela de côté. J'ai vu Mme de Musset hier, et bien qu'elle m'ait blâmée sur ce point, elle n'a pas envisagé la chose d'une façon aussi tragique que son fils. Il est arrivé pendant que j'étais là, et il est parti quelques instants après, furieux de ce que sa mère n'était pas en colère contre moi. J'attends que ce grand accès se soit apaisé et nous verrons...

« ... Adieu, chère... ah! que je suis triste en écrivant ces mots-là...

« Louise ALLAN. »

Nous donnons le portrait de Mme Allan dans notre étude sur le théâtre de Musset.

Très jolie, les yeux francs, la bouche riante, d'une grande distinction de manières, d'une rare élégance, elle aima le poète avec une tendresse infinie, mais il se montrait près d'elle fantasque, querelleur, et elle eut en réalité à supporter mille tortures.

1. Voir notre étude sur le *Théâtre de Musset*, t. II.

Cette liaison fut extrêmement discrète. Celle qui avait été la Jacqueline du *Chandelier* mourut presque subitement?

Alfred de Musset se montra très affecté de cette mort; il suivit le deuil. On oublia la pauvre femme; elle repose non loin de lui, au cimetière du Père-Lachaise.

Quand nous aurons cité l'intrigue avec Louise Colet, surnommée « la femme à scènes », nous aurons épuisé la liste des principales héroïnes de notre don Juan.

Cette liaison, nouée en 1852, alors que le bas bleu, non sans mérite d'ailleurs, avait dépassé la quarantaine, trouva un partenaire d'une extrême tiédeur. Musset s'enfuit à la campagne pour rompre.

∴

Le poète, ô faiblesse humaine, tirait grande vanité de ses bonnes fortunes. Mme Jaubert, qu'il nommait sa marraine, l'avait baptisé le prince Phosphore de Cœur-Volant. Quelle était cette marraine? La jeune sœur de d'Alton Shée qui, à quinze ans, épousa l'intègre magistrat Maxime Jaubert, âgé de vingt-quatre ans de plus qu'elle.

Femme d'un grand esprit, d'une race intelligence, elle fut l'amie exquise, la confidente, la conseillère écoutée et joua dans la vie de l'écrivain un rôle important.

Celui-ci fréquentait aussi très souvent chez une autre grande dame la duchesse de Castries qui, à la fin de sa vie remplaça une autre marraine, la vicomtesse de Janzé.

La duchesse de Castries, très pieuse, recevait chez elle l'élite du faubourg Saint-Germain. Elle choyait le poète qui toujours revenait heureux des soirées passées chez elle en compagnie de femmes du grand monde, jolies, aimables et sérieuses.

∴

Son œuvre et sa vie s'expliquent, on le voit, et se commentent l'une par l'autre.

Cette digression terminée, revenons à la biographie.

En 1838, le poète, sur la demande de Buloz, le directeur de la *Revue*, avait été nommé bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur. Dix années s'écoulèrent ainsi en alternatives de travail et de dissipation; après une grave maladie il se ressaisit, mais il était atteint déjà du mal cruel qui devait l'emporter.

Au commencement de l'année 1850, la famille Musset, qui habitait le même appartement, se dispersa, la communauté fut dissoute. La mère, attirée en Anjou par sa fille, dut quitter Paris à grand regret. Paul de Musset nous dit combien ce moment fut cruel ; jusqu'alors ils avaient toujours vécu en famille. Alfred se logea d'abord rue Rumfort, mais il se trouva trop loin de son frère et vint demeurer rue du Mont-Thabor, où il devait mourir.

Ses amis, depuis longtemps, songeaient pour lui à l'Académie française; mais il hésitait, se croyant trop peu apprécié des *Classiques*. Les encouragements de Mérimée le décidèrent.

Au mois de mars 1850 Musset brigua pour la première fois les suffrages de l'Académie. Il n'obtint que cinq voix, mais c'étaient celles de Lamartine, Victor Hugo, avec qui la paix était faite depuis longtemps, Alfred de Vigny, Empis et Victor Cousin.

Il ne fut élu qu'au mois de février 1852. Un de ceux qui s'en réjouirent le plus sincèrement, Alfred Arago, lui écrivit aussitôt ce billet amusant :

« Mon cher ami,

« *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* : en vous ouvrant la sienne, l'Académie a fait œuvre de justice; ce n'est pas un *caprice* qui lui prend; elle en est incapable. On disait que jamais nous n'obtiendrions les palmes vertes, nous le voyons : *Il ne faut jurer de rien.* »

Alfred Arago, qui lui témoigna une amitié dévouée, dînait avec lui le soir de l'élection chez le prince Napoléon. Le nouvel élu s'y montra charmant. Il parla un moment dans la soirée et on fit cercle autour de lui pour l'entendre.

*
* *

Le poète changea-t-il donc d'opinion? Non, certes, il ne fit de courbette à aucun gouvernement. Il partageait en cela l'opinion de nos socialistes modernes; le régime lui importait peu.

Lorsqu'éclata, le 24 février 1848, la Révolution, Alfred de Musset vit partir avec regret la famille royale dans laquelle il n'avait eu qu'un ami, et il en ressentit le contre-coup d'une façon tout à fait inattendue. Quoiqu'il ne fut en aucune façon hostile à cette manifestation populaire et malgré les appuis sur lesquels il croyait pouvoir compter, il reçut, par ordre du nouveau ministre, Ledru-Rollin, un avis d'un laconisme brutal qui le révoquait de ses fonctions de bibliothécaire. Les journaux libéraux s'émurent de cette mauvaise action, mais la décision fut maintenue. M. de Fortoul, ministre de Napoléon III, répara plus tard cette injustice et le nomma bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique.

Pendant les tristes journées de juin, où le sang rougit les rues de Paris, le poète paya de sa personne et passa plusieurs nuits au bivouac.

Cependant il avait été un garde national peu zélé et le gouvernement de Louis-Philippe l'avait emprisonné à diverses reprises parce qu'il négligeait de monter sa garde. Cela ne l'empêcha pas d'être le plus ardent et le plus sincère des patriotes.

Sa chanson du Rhin allemand montre à quel point vibrait en lui l'amour de la patrie.

Il ne se désintéressait pas non plus des problèmes sociaux. Dans le chef-d'œuvre d'histoire littéraire qui sert de préface à la *Confession d'un enfant du siècle* le poète a peint l'angoisse de ceux qui cherchent la solution de ces problèmes et l'on a trouvé dans ses papiers inédits cette pensée :

« La minorité pensante et la majorité souffrante marchent dans les ténèbres de la lutte, à la conquête de nouveau cieux et d'une terre nouvelle. »

Trop longtemps on s'est mépris sur la vraie mesure d'un génie qu'on a cru frivole et qui est le plus profond et « le plus douloureux de notre temps ».

***

Avant de quitter Paris, sa mère lui avait choisi une gouvernante capable de la suppléer avec dévouement, une excellente femme, dont nous avons parlé déjà, Adèle Collin, qui devint Mme Martellet, et dont l'intelligence et le zèle épargnèrent à Alfred de Musset la grosse part de ses soucis.

Avec Mme Lardin de Musset, morte en 1906, et qui fut l'Antigone du poète, celle qui pendant les jours mauvais le soutint et le consola, qui veilla sur sa gloire et la voulut immortelle, cette autre femme, au cœur simple, entoura Musset des soins les plus affectueux pendant les dix dernières années de sa vie.

Publiés en un volume cinquante ans après la mort du poète, ses souvenirs contribuent à fixer la physionomie vraie du poète.

Adèle Collin avait en 1907 quatre-vingt-onze ans. Ses cheveux, où se posait une « coiffure » ornée d'un camélia rose, n'étaient pas encore blancs ; une ancienne dentelle blanche ornait précieusement son corsage. Sa voix chevrotait à peine. La vieille dame racontait longuement, complaisamment, avec des termes choisis. Autour d'elle, il y avait des fauteuils Louis XVI au vernis blanc terni, aux étoffes fanées, des fauteuils Empire, en acajou, une bibliothèque, un secrétaire, des bibelots qui ont garni le logement où elle « gouvernait » la vie domestique de Musset, prématurément vieilli. Elle se trouvait par hasard chez Mme de Musset, quand un jour on ramena M. Alfred mourant. Elle s'installa à son chevet, le soigna, le guérit. Elle demeura près de lui ; il lui donnait sept francs par jour pour les besoins du ménage. Bientôt elle en vint à toucher pour lui ses droits d'auteur, gardant les sept francs convenus et consacrant le surplus à payer les dettes de son maître. Elle lui ferma les yeux.

L'installation rue du Mont-Thabor avait obéré le budget ; il fallut acheter pour la salle à manger un buffet qui coûta 120 francs. On calculait chaque dépense. Cependant, séduit par un tableau, le poète l'acheta sans l'assentiment d'Adèle Collin, qui lui fit quelques reproches, et il déclara qu'il se priverait d'un plat sur son dîner pour payer cette toile.

L'appartement coûtait mille francs ; il n'aurait voulu dépenser

que cinq ou six cents francs pour son loyer, car il craignait la gêne.

C'est un tableau touchant, celui de ce pauvre intérieur de gentilhomme, de véritable prince des poètes, de viveur qui aimait à jeter les louis par les fenêtres et ne ramassait pas la monnaie quand il achetait une paire de gants, c'est d'une gran-



LA GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET, ADÈLE COLLIN

(Mme MARTELLET)

D'après une photographie.

deur épique cette loyauté dans la détresse, cette dignité dans la gêne.

∴

Ses principales distractions étaient une promenade aux Champs-Élysées et une partie d'échecs au café de la Régence où il allait presque tous les jours.

Peu à peu le mal dont il souffrait empira.

Les soins de son frère, qui lui avait voué sa vie et ne le quittait pas, n'y pouvaient apporter aucun soulagement.

A la suite des excès de toute sorte auxquels le poète s'était livré, après les accidents nombreux dus à la malaria de Venise, Musset eut de grandes crises; la fièvre agissant sur ce tempérament nerveux et débilité, engendrait un délire intense.

Plus tard il présenta les symptômes de l'insuffisance aortique dont il mourut. La poussée du sang était si vive dans ses

artères que chaque pulsation se traduisait par une petite secousse de la tête.

Ce signe, qu'il présenta d'une façon intense, est resté dans la pathologie sous le nom de « signe de Musset ».

Après chaque syncope il se réveillait triste, inquiet. Il ne voulait être soigné que par sa dévouée gouvernante, Mme Adèle Collin.

Le 1er mai 1857 la journée fut particulièrement pénible. Ses derniers moments étaient venus; ils parurent un peu avant la mort même ceux d'un homme heureux. Il rendit le dernier soupir vers trois heures du matin et son visage apparut rayonnant de tranquillité. L'enterrement se fit à Saint-Roch. Sur le cercueil aucune fleur, aucune couronne, mais l'habit, l'épée et le claque d'académicien.

Il y eut beaucoup de monde à l'église, mais on ne suivit pas le poète jusqu'au cimetière.

Napoléon III offrit le terrain sur lequel fut planté le saule à l'ombre duquel repose le poète, selon son vœu.

Ce fut un barde américain, le colonel Hilario Tscasabi, qui fit venir des bords du Parana le premier saule pleureur qu'on vit au père Lachaise.

∴

Malgré le scepticisme de ses poèmes, A. de Musset fut un croyant et, à son lit de mort, affirme Adèle Collin, il désira voir le père de Ravignan, dont il était l'ami, mais qui, très malade lui-même, ne put venir.

Il était chrétien, dit à ce sujet Arsène Houssaye, comme le sont les poètes, de par les beautés radieuses de l'Évangile; il croyait à son âme immortelle plus encore qu'à son œuvre, mais il aimait les combats de l'esprit coûte que coûte; voila pourquoi il plaidait le pour et le contre avec la même éloquence.

Aussi, en parlant de *Rolla*, et à propos de l'apostrophe à Voltaire, Montégut a eu raison de déclarer que c'est une page d'une émouvante grandeur, d'une haute portée religieuse et d'un caractère prophétique.

Jusqu'à la fin, le souvenir de sœur Marceline, qui le soigna pendant plusieurs crises, lui resta très cher, et il s'éteignit doucement, sans une plainte, après s'être écrié : « Dormir! Enfin! je vais dormir! »

∴

Ses doctrines philosophiques offrent au penseur un vaste champ d'exploration.

Dans une thèse extrêmement intéressante soutenue en 1903, M. Canat a étudié sous une de ses formes le mal du siècle, le sentiment de la solitude morale au XIXe siècle.

Dans son enquête qui porte sur la plupart des grands écrivains de cette époque, ce sentiment lui apparaît comme un

frisson bien moderne et, pour ainsi dire, le fond même de notre mélancolie. Toutes ces âmes ennuyées et désolées nous disent que l'âme, quoiqu'elle fasse, ne peut briser sa solitude. Nous sommes empoisonnés de romantisme ; il n'est pas d'expérience intellectuelle ou sentimentale qui n'ait plus ou moins abouti à l'isolement. Il s'est trouvé que la même génération, à peu près, a connu toutes les formes de la solitude, l'exil dans la société et dans l'humanité, l'indifférence de la nature, l'éloignement des sexes, « l'absence » de Dieu, et, pour finir, la ruine de la vie intérieure dans le néant de l'ennui ou dans la complexité des émotions. Je ne vois pas de crise comparable à celle-là dans l'histoire des sociétés modernes :

— Il est surprenant, observe M. Canat, de rencontrer Alfred de Musset parmi les grands solitaires du siècle. Sa vie, comme d'ailleurs sa philosophie de l'amour, auraient dû le préserver de l'isolement.

On le voit d'abord gaspiller dans les plaisirs son insouciante jeunesse : au moment où il commence à s'en dégoûter, il trouve sur son chemin un amour passionné pour emplir son cœur puis, quand vient la crise, avec le mépris de la femme et aussi de lui-même, il a le bonheur d'être à demi consolé par cette croyance que le souvenir est plus doux que la passion et que le bonheur de la vie n'est pas d'aimer, mais d'avoir aimé.

... Au reste, il n'y a dans sa souffrance aucune sympathie pour les hommes dont il ne se soucie pas. Ce qu'il déplore, c'est moins l'impossibilité où il est de communiquer avec les hommes que son ennui de trop se connaître et de retrouver en lui, à chaque examen de conscience, la monotonie des mêmes sentiments ou des mêmes idées.

Il serait heureux, si, comme son héros Fantasio, il pouvait sortir de sa peau pendant une heure ou deux, être ce monsieur qui passe et qui a dans la tête un millier d'idées qui lui sont absolument étrangères.

Cette forme, d'ailleurs tout égoïste de solitude morale, a plus ou moins pénétré l'âme des enfants du siècle et des romantiques à qui Flaubert avait voué une haine féroce, ne leur pardonnant pas d'avoir immolé l'art à la passion, « à l'HHHâmour avec toutes sortes d'H », comme il disait dans ses joviales, mais un peu grosses plaisanteries.

Cependant Musset a écrit : « Il n'y a pas d'art, il n'y a que des hommes ». Le réaliste Flaubert aurait dû tout lui pardonner pour cette déclaration.

∴

L'hommage qu'on rend au poète est unanime aujourd'hui. Tout ce qui lui touche, n'avait pas hésité à dire déjà Dumas fils, nous est devenu doux et cher comme la pâleur du saule à l'ombre duquel il dort, nous sommes tous d'accord « pour aimer cette âme si tendre et glorifier ce génie si pur » !

Mais le jugement le meilleur qu'on ait porté sur celui que Henri Heine a appelé le plus grand poète des temps modernes, est le jugement de Taine : « On ne l'a pas admiré, on l'a aimé; c'était plus qu'un poète, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes; il s'abandonnait, il se donnait; il avait les dernières des vertus qui nous restent, la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puissent séduire une civilisation vieillie, la jeunesse... Il n'a jamais menti, il a dit ce qu'il sentait, comme il le sentait; il a pensé tout haut. »

« Idéal charmant, dit de son côté Barbey d'Aurevilly, éternellement jeune et frais; même sous les brûlures des passions qui consument, on dirait un lilas foudroyé. »

Cet ensemble de jugements que nous avons soigneusement groupés, encadrés dans les détails biographiques nous montrent Alfred de Musset tout entier. L'homme et le poète apparaissent dans le même portrait; l'un avec toutes ses faiblesses, l'autre avec toute sa grandeur.

Il y a plus d'un homme dans cet homme si richement doué : un écrivain du XVIIIe siècle, non pas un dandy, mais un Français très Français par son génie fait de hardiesse, de distinction, de clarté, par son brillant esprit, son intarissable verve, Parisien par sa naissance, par son élégance et sa grâce.

Enfin, sur la juste remarque d'Émile Faguet, il y a un autre Musset, le seul qui a forcé l'admiration de tous et qui s'est placé dans le chœur sacré des grands poètes immortels : « C'est celui qu'un grand amour et qu'une grande douleur ont révélé à lui-même et ont élevé jusqu'où il était capable d'aller, sans doute, mais où personne, et non pas même lui, n'aurait cru qu'il pouvait monter ».

Il n'y a pas dans notre langue de plus beaux poèmes d'amour que les *Nuits*. Le Musset des *Élégies*, de la *Lettre à Lamartine*, de l'*Espoir en Dieu*, n'imite plus personne, c'est un poète qui, exclusivement, sent et souffre et n'exprime que ce qu'il y a de plus profond dans son sentiment et de plus tragique dans sa douleur, avec ces mouvements furtifs de fugitive espérance qui sont encore, parce qu'on les sent moins qu'éphémères et trompeurs et vains, ce qu'il y a de plus douloureux dans la douleur.

« Ce Musset-là n'a plus d'attitude, n'a plus d'affectation, n'a plus de souvenirs de ses lectures, n'a plus d'esprit et aurait horreur d'en avoir. Il voudrait que ses vers fussent « de purs sanglots », et, en effet, autant que la chose écrite peut donner la sensation d'un cri qui part du fond de l'âme, les vers du Musset élégiaque sont des gémissements et des sanglots. La poésie toute pure, c'est un gémissement qui est devenu de la musique. Personne plus que Musset n'a répondu à cette définition ou plutôt ne l'inspire.

« Les poèmes élégiaques de Musset peuvent et doivent être mis à côté du *Lac* de Lamartine et des *Pauca mæa* de Victor Hugo; et, encore, quoiqu'il n'y ait rien au-dessus des *Pauca mæa*, on

peut dire que les *Élégies* de Musset, sans attendrir davantage, ce qui ne se peut, torturent plus délicieusement, parce qu'elles se rapprochent du genre dramatique et forment comme une sorte de tragédie; et, encore, quoiqu'il n'y ait rien de plus sublime que *le Lac*, on peut dire qu'avec Musset nous sommes en présence d'une douleur actuelle qui pleure et crie devant nous, tandis qu'en lisant *le Lac*, nous sommes en face d'une douleur, sinon à demi consolée ou qui se console, du moins d'une douleur que l'on sent capable de consolation et qui tend déjà à une sorte de sérénité mélancolique. Tant que l'on souffrira du mal qui vient d'aimer, on lira et l'on saura par cœur ces vers merveilleux qui ne semblent pas avoir été faits, qui semblent s'être faits d'eux-mêmes et avoir coulé comme des pleurs. »

⁂

La renommée d'Alfred de Musset a cependant subi de nombreuses vicissitudes. Eclipsé au début par Lamartine et par Victor Hugo il publia tous ses chefs-d'œuvre dans l'espace d'une douzaine d'années, de 1829 à 1841, c'est-à-dire de dix-huit à trente ans, et, après avoir été contesté, combattu, vécut assez pour connaître sa gloire qui devait être éclatante pendant un quart de siècle.

Il y eut ensuite un mouvement de réaction provoqué par les Parnassiens disciples de Leconte de Lisle qui s'efforcèrent d'exalter Hugo aux dépens de Musset. Les Parnassiens, ayant pour objet une poésie nourrie d'érudition, s'attachèrent surtout à la forme et à la richesse impeccable de leurs rimes, et se persuadèrent qu'ils étaient des poètes très supérieurs à l'auteur des *Rolla*.

Combien pauvres sont ces rimes riches! On les peut, par milliers, entasser les unes sur les autres, elles ne feront pas un trésor de poésie et je les donnerais presque toutes pour les *Nuits* d'Alfred de Musset. Celui-ci n'est pas le jongleur de consonnances qui reçoit les mots à la pointe d'une baguette d'or en les agitant dans l'air sonore : pour éblouir les passants; il n'est pas le ciseleur obstiné qui sertit sa pensée à la loupe, l'arrangeur de syllabes, le vociférateur de verbes creux. Il est vraiment le poète, le chantre divin, l'enfant béni de la Muse. Il porte l'étoile au front.

Ses sujets, il les prend dans l'humanité même; il les trouve dans les souffrances humaines. En lui la passion parle toute pure. Il ne cherche pas son inspiration; son souffle l'échauffe sous l'ardeur de l'invocation.

Les pensées naissent sous ses pas; la source en est abondante et claire, les images fleurissent à ses côtés, comme les fleurs naissent sur les arbres pleins de sève. Il conçoit dans la douleur et il enfante dans la joie; il illumine son salon lorsque s'achèvent durant la nuit ses œuvres éclatantes.

Certes tout n'est pas égal dans son œuvre et la postérité qui

tit des coupes réglées dans les œuvres touffues du génie, en élaguera des fragments encore. Mais dans la société française toujours éprise de la sincérité et de la beauté, Musset, qui n'a jamais cessé d'être populaire, n'a plus rien à craindre de l'avenir. Dans tous les mondes maintenant on ose avouer qu'on l'adore et qu'il a du génie.

Musset ne périra pas parce qu'il est le poète de l'amour et s est régénéré, racheté par l'amour; parce qu'il a pétri son œuvre avec sa propre souffrance.

Formé de fange comme tous les hommes il a purifié ses larmes dans le creuset de la passion.

Maintes fois il l'a répété :

Ah! frappe-toi le Cœur, c'est là qu'est le génie!

Et c'est à cause de cela que son nom est connu du peuple tout entier, c'est parce qu'il entraîne à la suite du sien les cœurs de ceux qui le lisent qu'il sera éternellement aimé et que toujours les chansons de sa jeunesse souriront sur les lèvres de nos jeunes filles.

Une réunion de jeunes gens ses admirateurs a formé une société de Mussettistes désireux de célébrer chaque année les différents anniversaires du poète avec des fleurs et des poésies; nous avons accepté, quoique vieux, de faire partie de cette réunion qui doit être encouragée, car il est utile que Musset demeure immortel pour que nous croyions encore à quelque chose en ces temps où rien ne demeure debout des belles et poétiques croyances qui faisaient la force et la joie de nos pères.

ALFRED BARBOU.

Septembre 1907.



ALFRED DE MUSSET INSPIRÉ PAR SA MUSE.
(Statue d'ANTONIN MERCIÉ.

LE MONUMENT D'ALFRED DE MUSSET

Ce monument a été inauguré sur la place du Théâtre-Français le 24 février 1906.

C'est le ciseau d'Antonin Mercié qui a exécuté cette œuvre due à l'infatigable générosité de M. Osiris.

L'inauguration a eu lieu en présence du Ministre de l'Instruction publique, de M. Claretie, administrateur de la Comédie-Française, de M. de Selves, préfet de la Seine, représentant la ville de Paris, à qui a été remise la statue.

Au nom de l'Académie française, le poète délicat et sincère qui y occupe le fauteuil de Musset, et dont le cœur généreux bat près de celui du chantre des *Nuits*, François Coppée a prononcé une chaleureuse allocution se terminant ainsi :

« ... Grand et bien aimé poète, tu as déjà pris place parmi les Classiques de notre langue et ta gloire est impérissable. Reçois les hommages de notre admiration attendrie. Ceux qui t'aiment allaient naguère en pèlerinage, sur la lointaine colline du Père-Lachaise, pour rêver devant le saule échevelé qui ombrage ton aristocratique et douce effigie. Désormais, tous, aussi bien tes compatriotes que les étrangers, pourront, chaque jour, voir ta statue dressée au cœur de ce Paris qui t'a vu naître et qui est lui-même le cœur de la France. Par ma faible voix, la Patrie te dit sa reconnaissance; car c'est grâce à la foule de chefs-d'œuvre, où les tiens sont au premier rang, qu'elle reste toujours, malgré tant d'épreuves cruelles, la reine de l'art et de la poésie dans le monde entier. »

AU LECTEUR

DES VERS DE L'AUTEUR

Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer?
Va-t'en pauvre oiseau passager;
Que Dieu te mène à ton adresse!

Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Alf^d de Musset



PREMIÈRES POÉSIES

CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE

1829-1835

VENISE

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
    Pas un falot.

Seul, assis à la grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
    Son pied d'airain.

Autour de lui par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
    Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
    Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux vastes plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers,
Des chevaliers,

Et les ponts et les rues.
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

— Ah! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant;

Et Narcisa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes.
Comptons les douces larmes
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté!

STANCES

Que j'aime à voir dans la vallée
Désolée,
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier!
Que j'aime à voir près de l'austère
Monastère,
Au seuil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier!

Vous des antiques Pyrénées
Les aînées,

Vieilles églises décharnées,
Maigres et tristes monuments,
Vous que le temps n'a pu dissoudre,
        Ni la foudre,
De quelques grands monts mis en poudre
N'êtes-vous pas les ossements?

J'aime vos tours à tête grise,
        Où se brise
L'éclair qui passe avec la brise.
J'aime vos profonds escaliers
Qui, tournoyant dans les entrailles
        Des murailles,
A l'hymne éclatant des ouailles
Font répondre tous les piliers!

Oh! lorsque l'ouragan qui gagne
        La campagne,
Prend par les cheveux la montagne,
Que le temps d'automne jaunit,
Que j'aime, dans le bois qui crie
        Et se plie,
Les vieux clochers de l'abbaye,
Comme deux arbres de granit!

Que j'aime à voir, dans les vesprées
        Empourprées,
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents!
Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques
        Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!



DON PAEZ

I had been happy, if the general camp,
Pioneers and all, had tasded her sweet body,
So I had nothing known.

OTHELLO.

I

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,
Qu'une duègne toujours de quartier en quartier
Talonne comme fait sa mule un muletier ;
Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre,
Se courbant sur le grès, plus pâles, dans leur fièvre,
Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent,
Ou qu'un faux monnayeur au moment qu'on le pend.
Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie,
Portent un cœur châtré de toute noble envie ;
Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles. — Mais,
Sur ma tête et mes os, frère, je vous promets
Qu'elles valent encor quatre fois mieux que celles
Dont le temps se dépense en intrigues nouvelles.
Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous,
Savent dans un manchon cacher un billet doux,
Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie,
Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie,
Suivre l'imbroglio de ces amours mignons,
Poussés en une nuit comme des champignons ;
Si charmantes, d'ailleurs ! aimant en enragées,
Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.
Mais, oh ! la triste chose et l'étrange malheur,
Lorsque dans leurs filets tombe un homme de cœur !
Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire
Qui pressait dans ses bras son amante de pierre,
Réchauffer de baisers un marbre, mieux vaudrait
Une louve affamée en quelque âpre forêt.

Ce que je dis ici, je le prouve en exemple.
J'entre donc en matière, et, sans discours plus ample,
Écoutez une histoire :

Un mardi, cet été,
Vers deux heures de nuit, si vous aviez été
Place San-Bernardo, contre la jalousie
D'une fenêtre en brique, à frange cramoisie,
Et que le cerveau mû de quelque esprit follet,
Vous eussiez regardé par le trou du volet,
Vous auriez vu, d'abord, une chambre tigrée,
De candélabres d'or ardemment éclairée;
Des marbres, des tapis montant jusqu'aux lambris
Çà et là, les flacons d'un souper en débris;
Des vins, mille parfums; à terre une mandore
Qu'on venait de quitter, et frémissant encore,
De même que le sein d'une femme frémit
Après qu'elle a dansé. — Tout était endormi;
La lune se levait; sa lueur souple et molle,
Glissant aux trèfles gris de l'ogive espagnole,
Sur les pâles velours et le marbre changeant
Mêlait aux flammes d'or ses longs rayons d'argent.
Si bien que, dans le coin le plus noir de la chambre,
Sur un lit incrusté de bois de rose et d'ambre,
En y regardant bien, frère, vous auriez pu,
Dans l'ombre transparente, entrevoir un pied nu.
— Certes, l'Espagne est grande, et les femmes d'Espagne
Sont belles; mais il n'est château, ville, ou campagne,
Qui, contre ce pied-là, n'eût en vain essayé
(Comme dans *Cendrillon*) de mesurer un pied.
Il était si petit, qu'un enfant l'eût pu prendre
Dans sa main. — N'allez pas, frère, vous en surprendre;
La dame dont ici j'ai dessein de parler
Était de ces beautés qu'on ne peut égaler :
Sourcils noirs, blanches mains, et pour la petitesse
De ses pieds, elle était Andalouse et comtesse.
  Cependant les rideaux, autour d'elle tremblant,
La laissaient voir pâmée aux bras de son galant;
Œil humide, bras morts, tout respirait en elle
Les langueurs de l'amour, et la rendait plus belle,
Sa tête avec ses seins roulait dans ses cheveux;
Pendant que sur son corps mille traces de feux,
Que sa joue empourprée, et ses lèvres arides,
Qui se pressaient encor, comme en des baisers vides,
Et son cœur gros d'amour, plus fatigué qu'éteint,
Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain.
Près d'elle, son amant, d'un œil plein de caresse,
Cherchant l'œil de faucon de sa jeune maîtresse,

Se penchait sur sa bouche, ardent à l'apaiser,
Et pour chaque sanglot lui rendait un baiser.
Ainsi passait le temps. — Sur la place moins sombre,
Déjà le blanc matin faisant grisonner l'ombre,
L'horloge d'un couvent s'ébranla lentement,
Sur quoi le jouvenceau courut en un moment,
D'abord à son habit, ensuite à son épée;
Puis voyant sa beauté de pleurs toute trempée :
« Allons, mon adorée, un baiser, et bonsoir!
— Déjà partir, méchant! — Bah! je viendrai vous voir
Demain, midi sonnant; adieu, mon amoureuse!
— Don Paez! don Paez! Certe, elle est bien heureuse,
La galante pour qui vous me laissez sitôt.
— Mauvaise! vous savez qu'on m'attend au château.
Ma galante, ce soir, mort-Dieu! c'est ma guérite.
— Eh! pourquoi donc alors l'aller trouver si vite?
Par quel serment d'enfer êtes-vous donc lié?
— Il le faut. Laisse-moi baiser ton petit pied!
— Mais regardez un peu, qu'un lit de bois de rose,
Des fleurs, une maîtresse, une alcôve bien close,
Tout cela ne vaut pas, pour un fin cavalier,
Une vieille guérite au coin d'un vieux pilier!
— La belle épaule blanche, ô ma petite fée!
Voyons, un beau baiser. — Comme je suis coiffée
Vous êtes un vilain. — La paix! Adieu, mon cœur
Là, là, ne faites pas ce petit air boudeur.
Demain c'est jour de fête; un tour de promenade,
Veux-tu? — Non, ma jument anglaise est trop malade.
— Adieu donc; que le diable emporte ta jument.
— Don Paez! mon amour, reste encore un moment.
— Ma charmante, allez-vous me faire une querelle?
Ah! je m'en vais si bien vous décoiffer, ma belle,
Qu'à vous peigner, demain, vous passerez un jour!
— Allez-vous-en, vilain! Adieu, mon seul amour! »
Il jeta son manteau sur sa moustache blonde,
Et sortit; l'air était doux, et la nuit profonde;
Il détourna la rue à grands pas, et le bruit
De ses éperons d'or se perdit dans la nuit.
Oh! dans cette saison de verdeur et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse!



Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre
Les uns, dans leurs manteaux s'endormaient sur la terre.
D'autres jouant aux dés...

(Dessin original de Bida.)

II

Don Paez, l'arme au bras, est sur les arsenaux;
Seul, en silence, il passe au revers des créneaux;
On le voit comme un point; il fume son cigare
En route, et d'heure en heure, au bruit de la fanfare,
Il mêle sa réponse au qui-vive effrayant
Que des lansquenets gris s'en vont partout criant.
Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre,
Les uns dans leurs manteaux s'endormant sur la terre,
D'autres jouant aux dés. — Propos, récits d'amours,
Et le vin (comme on pense), et les mauvais discours
N'y manquent pas. — Pendant que l'un fait, après boire,
Sur quelque brave fille une méchante histoire,
L'autre chante à demi, sur la table accoudé.
Celui-ci, de travers examinant son dé,
A chaque coup douteux grince dans sa moustache.
Celui-là, relevant le coin de son panache,
Fait le beau parleur, jure; un autre, retroussant
Sa barbe à moitié rouge, aiguisée en croissant,
Se verse d'un poignet chancelant, et se grise
A la santé du roi, comme un chantre d'église.
Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.
Voici donc qu'au milieu des rixes, des injures,
Des bravos, des éclats qu'allument les gageures,
L'un d'eux : « Messieurs, dit-il, vous êtes gens du roi,
Braves gens, cavaliers volontaires. — Bon. — Moi,
Je vous déclare ici trois fois gredin et traître,
Celui qui ne va pas proclamer, reconnaître,
Que les plus belles mains qu'en ce chien de pays
On puisse voir encor de Burgos à Cadix,
Sont celles de dona Cazales, de Séville,
Laquelle est ma maîtresse, au dire de la ville! »

Ces mots, à peine dits, causèrent un haro
Qui du prochain couvent ébranla le carreau.
Il n'en fut pas un seul qui de bonne fortune
Ne se dît passé maître et n'en vantât quelqu'une :
Celle-ci pour ses pieds, celle-là pour ses yeux;
L'autre c'était la taille, et l'autre les cheveux.
Don Paez, cependant, debout et sans parole,
Souriait; car, le sein plein d'une ivresse folle,
Il ne pouvait fermer ses paupières sans voir
Sa maîtresse passer, blanche avec un œil noir!

« Messieurs, cria d'abord notre moustache rousse,
La petite Inésille est la peau la plus douce
Où j'aie encor frotté ma barbe jusqu'ici.
— Monsieur, dit un voisin rabaissant son sourcil,
Vous ne connaissez pas l'Arabelle; elle est brune
Comme un jais. — Quant à moi, je n'en puis citer une,
Dit quelqu'un, j'en ai trois. — Frères, cria de loin
Un dragon jaune et bleu qui dormait dans du foin,
Vous m'avez éveillé; je rêvais à ma belle.
— Vrai, mon petit ribaud! dirent-ils, quelle est-elle? »
Lui, bâillant à moitié : « Par Dieu! c'est l'Orvado,
Dit-il, la Juana, place San-Bernardo. »

Dieu fit que don Paez l'entendit; et la fièvre
Le prenant aux cheveux, il se mordit la lèvre :
« Tu viens là de lâcher quatre mots imprudents,
Mon cavalier, dit-il, car tu mens par tes dents!
La comtesse Juana d'Orvado n'a qu'un maître,
Tu peux le regarder, si tu veux le connaître.
— Vrai? reprit le dragon; lequel de nous ici
Se trompe? Elle est à moi, cette comtesse aussi.
— Toi? s'écria Paez; mousqueton d'écurie,
Prendras-tu ton épée, ou s'il faut qu'on t'en prie?
Elle est à toi, dis-tu! Don Étur! sais-tu bien
Que j'ai suivi quatre ans son ombre comme un chien?
Ce que j'ai fait ainsi, penses-tu que le fasse
Ce peu de hardiesse empreinte sur ta face,
Lorsque j'en saigne encor, et qu'à cette douleur
J'ai pris ce que mon front a gardé de pâleur?
— Non, mais je sais qu'en tout, bouquets et sérénades,
Elle m'a bien coûté deux ou trois cents cruzades,
— Frère, ta langue est jeune et facile à mentir.
— Ma main est jeune aussi, frère, et rude à mentir.
— Que je la sente donc, et garde que ta bouche
Ne se rouvre une fois, sinon je te la bouche
Avec ce poignard, traître, afin d'y renfoncer
Les faussetés d'enfer qui voudraient y passer.
— Oui-dà! celui qui parle avec tant d'arrogance,
A défaut de son droit, prouve sa confiance;
Et quand avons-nous vu la belle? Justement
Cette nuit?
                    — Ce matin.
                                        — Ta lèvre sûrement
N'a pas de ses baisers sitôt perdu la trace?

— Je vais te les cracher, si tu veux à la face.
— Et ceci, dit Étur, ne t'est pas inconnu? »

Comme, à cette parole, il montrait son sein nu,
Don Paez, sur son cœur, vit une mèche noire
Que gardait sous du verre un médaillon d'ivoire;
Mais dès que son regard, plus terrible et plus prompt
Qu'une flèche, eut atteint le redoutable don,
Il recula soudain de douleur et de haine,
Comme un taureau qu'un fer a piqué dans l'arène :
« Jeune homme, cria-t-il, as-tu dans quelque lieu
Une mère, une femme? ou crois-tu pas en Dieu?
Jure-moi par ton Dieu, par ta mère et ta femme,
Par tout ce que tu crains, par tout ce que ton âme
Peut avoir de candeur, de franchise et de foi,
Jure que ces cheveux sont à toi, rien qu'à toi!
Que tu ne les a pas volés à ta maîtresse,
Ni trouvés, — ni coupés par derrière à la messe!
— J'en jure, dit l'enfant, ma pipe et mon poignard.
— Bien! reprit don Paez, le traînant à l'écart,
Viens ici, je te crois quelque vigueur à l'âme.
En as-tu ce qu'il faut pour tuer une femme?
— Frère, dit don Étur, j'en ai trois fois assez
Pour donner leur paiement à tous serments faussés.
— Tu vois, reprit don Paez, qu'il faut qu'un de nous meure
Jurons donc que celui qui sera dans une heure
Debout, et qui verra le soleil de demain,
Tuera la Juana d'Orvado de sa main.
— Tope, dit le dragon, et qu'elle meure, comme
Il est vrai qu'elle va causer la mort d'un homme. »

Et sans vouloir pousser son discours plus avant,
Comme il disait ce mot, il mit la dague au vent.

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves, remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face, et se montrer la dent;
La rage les excite au combat; cependant
Elles tournent en rond lentement, et s'attendent;
Leurs mufles amaigris l'un vers l'autre se tendent.
Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux, penchés sur le bord des remparts,
S'observent : — par instants entre leur main rapide
S'allume sous l'acier un éclair homicide.

Tandis qu'à la lueur des flambeaux incertains,
Tous viennent à voix basse agiter leurs destins,
Eux, muets, haletants vers une mort hâtive,
Pareils à des pêcheurs courbés sur une rive,
Se poussent à l'attaque, et, prompts à riposter,
Par l'injure et le fer tâchent de s'exciter.
Étur est plus ardent, mais don Paez plus ferme.
Ainsi que sous son aile un cormoran s'enferme,
Tel il s'est enfermé sous sa dague, — le mur
Le soutient; à le voir, on dirait à coup sûr
Une pierre de plus dans les pierres gothiques
Qu'agitent les falots en spectres fantastiques.
Il attend. — Pour Étur, tantôt d'un pied hardi,
Comme un jeune jaguar, en criant il bondit;
Tantôt calme à loisir, il le touche et le raille,
Comme pour l'exciter à quitter la muraille.

Le manège fut long. — Pour plus d'un coup perdu,
Plus d'un bien adressé fut aussi bien rendu,
Et déjà leurs cuissards, où dégouttaient des larmes,
Laissaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs armes
Don Paez le premier, parmi tous ces débats,
Voyant qu'à ce métier ils n'en finissaient pas :
« A toi, dit-il, mon brave! et que Dieu te pardonne! »
Le coup fut mal porté, mais la botte était bonne;
Car c'était une botte à lui rompre du coup,
S'il avait attrapé, la tête avec le cou.
Étur l'évita donc, non sans peine, et l'épée
Se brisa sur le sol, dans son effort trompée.
Alors, chacun saisit au corps son ennemi,
Comme après un voyage on embrasse un ami.
— Heur et malheur! On vit ces deux hommes s'étreindre
Si fort que l'un et l'autre ils faillirent s'éteindre,
Et qu'à peine leur cœur eut pour un battement
Ce qu'il fallait de place en cet embrassement.
— Effroyable baiser! — où nul n'avait d'envie
Que de vivre assez long pour prendre une autre vie;
Où chacun, en mourant, regardait l'autre, et si
En le faisant râler, il râlait bien aussi;
Où pour trouver au cœur les routes les plus sûres,
Les mains avaient du fer, les bouches des morsures.
— Effroyable baiser! — Le plus jeune en mourut.
Il blêmit tout à coup comme un mort, et l'on crut,
Quand on voulut après le tirer à la porte,

Qu'on ne pourrait jamais, tant l'étreinte était forte,
Des bras de l'homicide ôter le trépassé.
— C'est ainsi que mourut Étur de Guadassé.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir,
Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir.

III

Connaîtriez-vous point, frère, dans une rue
Déserte, une maison sans porte, à moitié nue,
Près des barrières, triste; — on n'y voit jamais rien,
Sinon un pauvre enfant fouettant un maigre chien;
Des lucarnes sans vitre, et par le vent cognées,
Qui pendent, comme font des toiles d'araignées;
Des pignons délabrés, où glisse par moment
Un lézard au soleil; — d'ailleurs, nul mouvement.
Ainsi qu'on voit souvent, sur le bord des marnières,
S'accroupir vers le soir de vieilles filandières,
Qui, d'une main calleuse agitant leur coton,
Faibles, sur leur genou laissent choir leur menton,
De même l'on dirait que, par l'âge lassée,
Cette pauvre maison honteuse et fracassée,
S'est accroupie un soir au bord de ce chemin.
C'est là que don Paez, le lendemain matin,
Se rendait. — Il monta les marches inégales,
Dont la mousse et le temps avaient rompu les dalles.
— Dans une chambre basse, après qu'il fut entré,
Il regarda d'abord d'un air mal assuré.
Point de lit au dedans. — Une fumée étrange
Seule dans ce taudis atteste qu'on y mange.
Ici, deux grands bahuts, des tabourets boiteux,
Cassant à tout propos quand on s'asseoit sur eux;
— Des pots; — mille haillons; — et sur la cheminée,
Où chantent les grillons la nuit et la journée,
Quatre méchants portraits pendus, représentant
Des faces qui feraient fuir en enfer Satan.

2

« Femme, dit don Paez, es-tu là? » Sur la porte
Pendait un vieux tapis de laine rousse, en sorte
Que le jour en tout point trouait le canevas;
Pour l'écarter du mur, Paez leva le bras.
« Entre », répond alors une voix éraillée.
Sur un mauvais grabat, de lambeaux habillée,
Une femme, pieds nus, découverte à moitié,
Gisait. — C'était horreur de la voir, — et pitié.
Peut-être qu'à vingt ans elle avait été belle;
Mais un précoce automne avait passé sur elle;
Et noire comme elle est, on dirait, à son teint,
Que sur son front hâlé ses cheveux ont déteint.
A vrai dire, c'était une fille de joie.
Vous l'eussiez vue un temps en basquine de soie,
Et l'on se retournait quand, avec son grelot,
La Belisa passait sur sa mule au galop.
C'étaient des boléros, des fleurs, des mascarades.
La misère aujourd'hui l'a prise. — Les alcades,
Connaissant le taudis pour triste et mal hanté,
La laissent sous son toit mourir par charité.
Là depuis quelques ans, elle traîne une vie
Que soutient à grand'peine une sale industrie :
Elle passe à Madrid pour sorcière, et les gens
Du peuple vont la voir à l'insu des sergents.

Don Paez, cependant, hésitant à sa vue,
Elle lui tend les bras, et sur sa gorge nue,
Qui se levait encor pour un embrassement,
Elle veut l'attirer.

DON PAEZ.

Quatre mots seulement,
Vieille. — Me connais-tu? Prends cette bourse, et songe
Que je ne veux de toi ni conte ni mensonge.

BELISA.

De l'or, beau cavalier? Je sais ce que tu veux;
Quelque fille de France, avec de beaux cheveux
Bien blonds! — J'en connais une.

DON PAEZ.

Elle perdrait sa peine;
Je n'ai plus maintenant d'amour que pour ma haine.

BELISA.

Ta haine? Ah! je comprends. — C'est quelque trahison;
La belle t'a fait faute et tu veux du poison.

DON PAEZ.

Du poison, j'en voulais d'abord. — Mais la blessure
D'un poignard est, je crois, plus profonde et plus sûre.

BELISA.

Mon fils, ta main est faible encor; tu manqueras
Ton coup, et mon poison ne le manquera pas.
Regarde comme il est vermeil; il donne envie
D'y goûter; on dirait que c'est de l'eau-de-vie.

DON PAEZ.

Non. — Je ne voudrais pas, vois-tu, la voir mourir
Empoisonnée; on a trop longtemps à souffrir.
Il faudrait rester là deux heures, et peut-être
L'achever. — Ton poison, c'est une arme de traître;
C'est un chat qui mutile et qui tue à plaisir
Un misérable rat dont il a le loisir.
Et puis cet attirail, cette mort si cruelle;
Ces sanglots, ces hoquets. — Non, non; elle est trop belle;
Elle mourra d'un coup.

BELISA.

Alors, que me veux-tu?

DON PAEZ.

Écoute. — A-t-on raison de croire à la vertu
Des philtres? — Dis-moi vrai.

BELISA.

Vois-tu sur cette planche
Ce flacon de couleur brune, où trempe une branche?
Approches-en ta lèvre, et tu sauras après
Si les discours qu'on tient sur les philtres sont vrais.

DON PAEZ.

Donne. — Je vais t'ouvrir ici toute mon âme :
Après tout, vois-tu bien, je l'aime, cette femme.
Un cep, depuis cinq ans planté dans un rocher,
Tient encore assez ferme à qui veut l'arracher.
C'est ainsi, Belisa, qu'au cœur de ma pensée
Tient et résiste encor cette amour insensée.
Quoi qu'il en soit, il faut que je frappe. — Et j'ai peur
De trembler devant elle.

BELISA.

As-tu si peu de cœur?

DON PAEZ.

Elle mourra, sorcière, en m'embrassant.

BELISA.

Écoute,
Es-tu bien sûr de toi? Sais-tu ce qu'il en coûte
Pour boire ce breuvage?

DON PAEZ.

En meurt-on?

BELISA.

Tu seras
Tout d'abord comme pris de vin. Tu sentiras
Tous tes esprits flottants, comme une langueur sourde
Jusqu'au fond de tes os, et ta tête si lourde
Que tu la croirais prête à choir à chaque pas. —
Tes yeux se lasseront, — et tu t'endormiras : —
Mais d'un sommeil de plomb, sans mouvement, sans rêve.
C'est pendant ce moment que le charme s'achève.
Dès qu'il aura cessé, mon fils, quand tu serais
Plus cassé qu'un vieillard, ou que dans les forêts
Sont ces vieux sapins morts qu'en marchant le pied brise
Et que par les fossés s'en va poussant la bise,
Tu sentiras ton cœur bondir de volupté,
Et les anges du ciel marcher à ton côté?

DON PAEZ.

Et souffre-t-on beaucoup pour en mourir ensuite?

BELISA.

Oui, mon fils.

DON PAEZ.

Donne-moi ce flacon. — Meurt-on vite?

BELISA.

Non. — Lentement.

DON PAEZ.

Adieu, ma mère.

Le flacon
Vide, il le reposa sur le bord du balcon,
Puis tout à coup, stupide, il tomba sur la dalle,
Comme un soldat blessé que renverse une balle.
« Viens, dit la Belisa l'attirant, viens dormir
Dans mes bras, et demain tu viendras y mourir. »

IV

Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune!
Sous la tresse d'ébène on dirait à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir!
Son voile déroulé plie et s'affaisse à terre.
Comme elle est belle et noble! et comme, avec mystère,
L'attente du plaisir et le moment venu
Font sous son collier d'or frissonner son sein nu!
Elle écoute. — Déjà, dressant mille fantômes,
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes;

Madrid, de ses mulets écoutant les grelots,
Sur son fleuve endormi promène ses falots.
— On croirait que, féconde en rumeurs étouffées,
La ville s'est changée en un palais de fées,
Et que tous ces granits dentelant les clochers
Sont aux cimes des toits des follets accrochés.
La senora pourtant, contre sa jalousie,
Collant son front rêveur à sa vitre noircie,
Tressaille chaque fois que l'écho d'un pilier
Répète derrière elle un pas dans l'escalier.
— Oh! comme à cet instant bondit un cœur de femme!
Quand l'unique pensée où s'abîme son âme
Fuit et grandit sans cesse, et devant son désir
Recule comme une onde, impossible à saisir!
Alors, le souvenir excitant l'espérance,
L'attente d'être heureux devient une souffrance;
Et l'œil ne sonde plus qu'un gouffre éblouissant,
Pareil à ceux qu'en songe Alighieri descend.
Silence! — Voyez-vous, le long de cette rampe,
Jusqu'au faîte en grimpant tournoyer une lampe?
On s'arrête; — on l'éteint. — Un pas précipité
Retentit sur la dalle, et vient de ce côté.
— Ouvre la porte, Inès, et vois-tu pas, de grâce,
Au bas de la poterne un manteau gris qui passe?
Vois-tu sous le portail marcher un homme armé?
C'est lui, c'est don Paez! — Salut, mon bien-aimé!

DON PAEZ.

Salut; — que le Seigneur vous tienne sous son aide!

JUANA.

Êtes-vous donc si las, Paez, ou suis-je laide,
Que vous ne venez pas m'embrasser aujourd'hui?

DON PAEZ.

J'ai bu de l'eau-de-vie à dîner, je ne puis.

JUANA.

Qu'avez-vous, mon amour? pourquoi fermer la porte
Au verrou? don Paez a-t-il peur que je sorte?

DON PAEZ.

C'est plus aisé d'entrer que de sortir d'ici.

JUANA.

Vous êtes pâle, ô ciel? Pourquoi sourire ainsi?

DON PAEZ.

Tout à l'heure en venant, je songeais qu'une femme
Qui trahit son amour, Juana, doit avoir l'âme
Faite de ce métal faux dont sont fabriqués
La mauvaise monnaie et les écus marqués.

JUANA.

Vous avez fait un rêve aujourd'hui, je suppose?

DON PAEZ

Un rêve singulier. — Donc pour suivre la chose,
Cette femme-là doit, disais-je, assurément
Quelquefois se méprendre et se tromper d'amant.

JUANA.

M'oubliez-vous, Paez, et l'endroit où nous sommes!

DON PAEZ.

C'est un péché mortel, Juana, d'aimer deux hommes.

JUANA.

Hélas! rappelez-vous que vous parlez à moi.

DON PAEZ.

Oui, je me le rappelle; oui, par la sainte foi,
Comtesse!

JUANA.

Dieu! vrai Dieu! quelle folie étrange
Vous a frappé l'esprit, mon bien-aimé! mon ange!
C'est moi, c'est ta Juana. — Tu ne le connais pas,
Ce nom qu'hier encor tu disais dans mes bras?
Et nos serments, Paez, nos amours infinies!
Nos nuits, nos belles nuits! nos belles insomnies!
Et nos larmes, nos cris dans nos fureurs perdus!
Ah! mille fois malheur, il ne s'en souvient plus!

Et comme elle parlait ainsi, sa main ardente
Du jeune homme au hasard saisit la main pendante.
Vous l'eussiez vu soudain pâlir et reculer,
Comme un enfant transi qui vient de se brûler.
« Juana, murmura-t-il, tu l'as voulu! » Sa bouche
N'en put dire plus long; car déjà sur la couche
Ils se tordaient tous deux, et sous les baisers nus
Se brisaient les sanglots du fond du cœur venus.
Oh! comme, ensevelis dans leur amour profonde,
Ils oubliaient le jour, et la vie, et le monde!
C'est ainsi qu'un nocher, sur les flots écumeux,
Prend l'oubli de la terre à regarder les cieux!

Mais, silence! écoutez. — Sur leur sein qui se froisse,
Pourquoi ce sombre éclair, avec ces cris d'angoisse
Tout se tait. — Qui les trouble, ou qui les a surpris?
— Pourquoi donc cet éclair, et pourquoi donc ces cris!
— Qui le saura jamais? — Sous une nue obscure.
La lune a dérobé sa clarté faible et pure. —
Nul flambeau, nul témoin que la profonde nuit,
Qui ne raconte pas les secrets qu'on lui dit.
— Qui le saura? — Pour moi j'estime qu'une tombe
Est un asile sûr où l'espérance tombe,
Où pour l'éternité l'on croise les deux bras
Et dont les endormis ne se réveillent pas.

LES MARRONS DU FEU

PROLOGUE

Mesdames et messieurs, c'est une comédie,
Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps;
Seulement que nul bruit, nulle dame étourdie
Ne fasse aux beaux endroits tourner les assistants
La pièce, à parler franc, est digne de Molière;
Qui le pourrait nier? Mon groom et ma portière,
Qui l'ont lue en entier, en ont été contents.

Le sujet vous plaira, seigneurs, si Dieu nous aide.
Deux beaux fils sont rivaux d'amour. La signora
Doit être jeune et belle, et si l'actrice est laide,
Veuillez bien l'excuser. — Or, il arrivera
Que les deux cavaliers, grand teneurs de rancune;
Vont ferrailler d'abord. — N'en ayez peur aucune;
Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

Mais ce que cette affaire amènera de suites,
C'est ce que vous saurez, si vous ne sifflez pas.
N'allez pas nous jeter surtout de pommes cuites
Pour mettre nos rideaux et nos quinquets à bas.
Nous avons pour le mieux repeint les galeries. —
Surtout, considérez, illustres seigneuries,
Comme l'auteur est jeune, et c'est son premier pas.



PERSONNAGES

L'abbé ANNIBAL DESIDERIO.
RAFAEL GARUCI.
PALFORIO, hôtelier.
Matelots.
Valets.
Musiciens.
Porteurs, etc.
LA CAMARGO, danseuse.
LÆTITIA, sa camériste.
ROSE.
CYDALISE.



L'amour est la seule chose ici-bas qui ne veuille d'autre acheteur que lui-même. — C'est le trésor que je veux donner ou enfouir à jamais, tel que ce marchand qui, dédaignant tout l'or du Rialto et se raillant des rois, jeta sa perle dans la mer, plutôt que de la vendre moins qu'elle ne valait.

Schiller.

Au bord de la mer. — Un orage

UN MATELOT.

Au secours! il se noie! au secours, monsieur l'hôte!

PALFORIO.

Qu'est-ce? qu'est-ce?

LE MATELOT.

Un bateau d'échoué sur la côte.

PALFORIO.

Un bateau, juste ciel! Dieu l'ait en sa merci!
C'est celui du seigneur Rafael Garuci.
Au secours!

LE MATELOT.

Ils sont trois; on les voit se débattre.

PALFORIO.

Trois! Jésus! Courons vite, on nous paira pour quatre
Si nous en tirons un. — Le seigneur Rafael!
Nul n'est plus magnifique! et plus grand sous le ciel!
(Rafael est apporté, une guitare cassée à la main.)

RAFAEL.

Ouf! — A-t-on pas trouvé là-bas une ou deux femmes
Dans la mer?

DEUXIÈME MATELOT.

Oui, seigneur.

RAFAEL.

Ce sont deux bonnes âmes.
Si vous les retirez, vous me ferez plaisir,
Ouf!
(Il s'évanouit.)

DEUXIÈME MATELOT.

Sa main se roidit. — Il tremble. — Il va mourir.
Entrons-le là dedans.
(Ils le portent dans une maison.)

TROISIÈME MATELOT.

Jean, sais-tu qui demeure
Là?

JEAN.

C'est la Camargo, par ma barbe! ou je meure

TROISIÈME MATELOT.

La danseuse!

JEAN.

Oui, vraiment, la même qui jouait
Dans le Palais d'Amour.

PALFORIO, rentrant.

Messeigneurs, s'il vous plaît,
Le seigneur Rafael est-il hors, je vous prie?

TROISIÈME MATELOT.

Oui, monsieur.

PALFORIO.

L'a-t-on mis dans mon hôtellerie,
Ce glorieux seigneur?

TROISIÈME MATELOT.

Non; on l'a mis ici.

UN VALET, sortant de la maison.

De la part du seigneur Rafael Garuci,
Remercîments à tous, et voilà de quoi boire.

MATELOTS.

Vive le Garuci!

PALFORIO.

Que Dieu serve sa gloire!
Cet excellent seigneur a-t-il rouvert les yeux,
S'il vous plaît?

UN VALET.

Grand merci, mon brave homme, il va mieux.
Holà! retirez-vous! ma maîtresse vous prie
De laisser en repos dormir Sa Seigneurie.

Chez la Camargo.

RAFAEL, couché sur une chaise longue; LA CAMARGO, assise.

CAMARGO.

Rafael, avouez que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL.

Pourquoi? — D'où vient cela? — Vous me voyez perclus,
Salé comme un hareng! — Suis-je, de grâce, un homme
A vous faire ma cour? — Quand nous étions à Rome,
L'an passé

CAMARGO.

Rafael, avouez, avouez
Que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL.

Bon! comme vous avez
L'esprit fait! — Pensez-vous, madame, que j'oublie
Vos bontés?

CAMARGO.

C'est le vrai défaut de l'Italie,
Que ses soleils de juin font l'amour passager.
— Quel était près de vous ce visage étranger
Dans ce yacht?

RAFAEL.

Dans ce yacht?

CAMARGO.

Oui.

RAFAEL.

C'était, je suppose,
Laure.

CAMARGO.

Non.

RAFAEL.

C'était donc la Cydalyse, — ou Rose. —
Cela vous déplaît-il?

CAMARGO.

Nullement. — La moitié
D'un violent amour, c'est presque une amitié,
N'est-ce pas?

RAFAEL.

Je ne sais. D'où vous vient cette idée?
Philosopherons-nous?

CAMARGO.

Je ne suis pas fâchée
De vous voir. — A propos, je voulais vous prier
De me permettre...

RAFAEL.

A vous? — Quoi?

CAMARGO.

De me marier.

RAFAEL.

De vous marier?

CAMARGO.

Oui.

RAFAEL.

Tout de bon? sur mon âme
Vous m'en voyez ravi. — Mariez-vous, madame!

CAMARGO.

Vous n'en aurez nulle ombre, et nul déplaisir?

RAFAEL.

Non. —
Et du nouvel époux peut-on dire le nom?
Foscoli, je suppose?



LA CAMARGO.

(D'après LANCRET.)

CAMARGO.

Oui, Foscoli lui-même.

RAFAEL.

Parbleu! j'en suis charmé; c'est un garçon que j'aime,
Bonne lignée, et qui vous aime fort aussi.

CAMARGO.

Et vous me pardonnez de vous quitter ainsi?

RAFAEL.

De grand cœur! Écoutez, votre amitié m'est chère;
Mais parlons franc. Deux ans! c'est un peu long. Qu'y faire?
C'est l'histoire du cœur. — Tout va si vite en lui!
Tout y meurt comme un son, tout, excepté l'ennui!
Moi qui vous dis ceci, que suis-je? une cervelle
Sans fond. — La tête court, et les pieds après elle;
Et quand viennent les pieds, la tête au plus souvent
Est déjà lasse, et tourne où la pousse le vent!
Tenez, soyons amis, et plus de jalousie.
Mariez-vous. — Qui sait s'il nous vient fantaisie
De nous reprendre, eh bien! nous nous reprendrons, — hein!

CAMARGO.

Très bien.

RAFAEL.

Par saint Joseph! je vous donne la main
Pour aller à l'église, et monter en carrosse!
Vive l'hymen! — Ceci, c'est mon présent de noce, —

Il l'embrasse.

Et j'y joindrai ceci, pour souvenir de moi.

CAMARGO.

Quoi! votre éventail!

RAFAEL.

Oui. N'est-il pas beau, ma foi?
Il est large à peu près comme un quartier de lune, —
Cousu d'or comme un paon, — frais et joyeux comme une
Aile de papillon, — incertain et changeant
Comme une femme. — Il a des paillettes d'argent
Comme Arlequin. — Gardez-le, il vous fera peut-être
Penser à moi; c'est tout le portrait de son maître.

CAMARGO.

Le portrait en effet! — O malédiction!
Misère! — Oh! par le ciel, honte et dérision!...
Homme stupide, as-tu pu te prendre à ce piège
Que je t'avais tendu? — Dis! — Qui suis-je? — que fais-je?

Va, tu parles avec un front mal essuyé
De nos baisers d'hier. — Oh! c'est honte et pitié!
Va, tu n'es qu'une brute, et tu n'as qu'une joie
Insensée, en pensant que je lâche ma proie!
Quand je devrais aller, nu-pieds, t'attendre au coin
Des bornes, si caché que tu sois et si loin,
J'irai. — Crains mon amour, Garuc', il est immense
Comme la mer! — Ma fosse est ouverte, mais pense
Que je viendrai d'abord par le dos t'y pousser.
Qui peut lécher peut mordre, et qui peut embrasser
Peut étouffer. — Le front des taureaux en furie,
Dans un cirque, n'a pas la cinquième partie
De la force que Dieu met aux mains des mourants.
Oh! je te montrerai si c'est après deux ans,
Deux ans de grincements de dents et d'insomnie,
Qu'une femme pour vous s'est tachée et honnie,
Qu'elle n'a plus au monde, et pour n'en mourir pas,
Que vous, que votre col où pendre ses deux bras,
Quelle porte un amour à fond, comme une lame
Torse, qu'on n'ôte plus du cœur sans briser l'âme;
Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier qui n'est plus bon à rien.

RAFAEL.

Ah! les beaux yeux!
Quand vous vous échauffez ainsi, comme vous êtes
Jolie!

CAMARGO.

Oh! laissez-moi, monsieur, ou je me jette
Le front contre ce mur!

RAFAEL, l'attirant.

Là, là, modérez-vous.
Ce mur vous ferait mal; ce fauteuil est plus doux.
Ne pleurez donc pas tant. — Ce que j'ai dit, mon ange,
Après votre demande, était-il donc étrange?
Je croyais vous complaire, en vous parlant ainsi;
Mais — je n'en pensais pas une parole.

CAMARGO.

Oh! Si!
Si vous parlez franc.

RAFAEL.

Non, l'avez-vous bien pu croire?
Vous me faisiez un conte, et j'ai fait une histoire.
Calmez-vous. — Je vous aime autant qu'au premier jour,
Ma belle! — mon bijou! — mon seul bien! — mon amour!

CAMARGO.

Mon Dieu, pardonnez-lui s'il me trompe?

RAFAEL.

Cruelle!

Doutez-vous de ma flamme, en vous voyant si belle?

Il tourne la glace.

Dis l'amour qui t'a fait l'œil si noir, ayant fait
Le reste de ton corps d'une goutte de lait?
Parbleu! quand ce corps-là de sa prison s'échappe,
Gageons qu'il passerait par l'anneau d'or du pape!

CAMARGO.

Allez voir s'il ne vient personne.

RAFAEL, à part.

Ah! quel ennui!

CAMARGO, seule un moment, le regardant s'éloigner.

— Cela ne se peut pas. — Je suis trompée! et lui
Se rit de moi. Son pas, son regard, sa parole,
Tout me le dit. Malheur! Oh! je suis une folle!

RAFAEL, revenant.

Tout se tait au dedans comme au dehors — Ma foi,
Vous avez un jardin superbe.

CAMARGO.

Écoutez-moi;

J'attends de votre amour une marque certaine.

RAFAEL.

On vous la donnera.

CAMARGO.

Ce soir je pars pour Vienne;

M'y suivrez-vous?

RAFAEL.

Ce soir! — Était-ce pour cela

Qu'il fallait regarder si l'on venait?

CAMARGO.

Holà!

Lætitia! Lafleur! Pascariel!

LÆTITIA, entrant.

Madame?

CAMARGO.

Demandez des chevaux pour ce soir.
(*Exit Lætitia*)

RAFAEL.

Sur mon âme,

Vous avez des vapeurs, madame, assurément.

CAMARGO.

Me suivrez-vous?

RAFAEL.

Ce soir! à Vienne? — Non, vraiment.
Je ne puis.

CAMARGO.

Adieu donc, Garuci. Je vous laisse. —
Je pars seule. — Soyez plus heureux en maîtresse.

RAFAEL.

En maîtresse? heureux? moi? — Ma parole d'honneur,
Je n'en ai jamais eu.

CAMARGO, hors d'elle.

Qu'étais-je donc?

RAFAEL.

Mon cœur,
Ne recommencez pas à vous fâcher.

CAMARGO.

Et celle
De tantôt? Quels étaient ces gens? — Que faisait-elle,
Cette femme? — J'ai vu! — Voudrais-tu t'en cacher?
Quelque fille, à coup sûr. — J'irais lui cravacher
La figure!

RAFAEL.

Ah! tout beau, ma belle Bradamante.
Tout à l'heure, voyez, vous étiez si charmante.

CAMARGO.

Tout à l'heure j'étais insensée, — à présent
Je suis sage!

RAFAEL.

Eh! mon Dieu! l'on vous fâche en faisant
Vos plaisirs! — J'étais là, près de vous. — Vous me dite
D'aller là regarder si l'on vient. — Je vous quitte,
Je reviens. — Vous partez pour Vienne! Par la croix
De Jésus, qui saurait comment faire?

CAMARGO.

Autrefois,
Quand je te disais : « Va! » c'était à cette place!
Montrant son lit.
Tu t'y couchais — sans moi. — Tu m'appelais par grâce,
Moi, je ne venais pas. — Toi, tu priais. — Alors
J'approchais lentement, — et tes bras étaient forts
Pour me faire tomber sur ton cœur! — Mes caprices
Étaient suivis alors, — et tous étaient justices.

Tu ne te plaignais pas; — c'était toi qui pleurais!
Toi qui devenais pâle, et toi qui me nommais
Ton inhumaine! — Alors, étais-je ta maîtresse?

RAFAEL, se jetant sur le lit.

Mon inhumaine, allons! Ma reine! ma déesse!
Je vous attends, voyons! Les champs clos sont rompus!
M'osez-vous tenir tête?

CAMARGO, dans ses bras.

Ah! tu ne m'aimes plus!

Devant la maison de la Camargo.

L'ABBÉ ANNIBAL DESIDERIO, descendant de sa chaise.
MUSICIENS, PORTEURS.

L'ABBÉ.

Holà! dites, marauds, — est-ce pas là que loge
La Camargo?

UN PORTEUR.

Seigneur, c'est là. — Proche l'horloge
Saint-Vincent, tout devant; ces rideaux que voici,
C'est sa chambre à coucher.

L'ABBÉ.

Voilà pour toi, merci.
Parbleu! cette soirée est propice, et je pense
Que mes feux pourraient bien avoir leur récompense.
La lune ne va pas tarder à se lever;
La chose au premier coup peut ici s'achever.
Têtebleu! c'est le moins qu'un homme de ma sorte
Ne s'aille pas morfondre à garder une porte;
Je ne suis pas des gens qu'on laisse s'enrouer.
— Or, vous autres coquins, qu'allez-vous nous jouer?
— Piano, signor basson; — amoroso! la dame
Est une oreille fine! Il faudrait à ma flamme
Quelque mi-bémol, — hein? Je m'en vais me cacher
Sous ce contrevent-là; c'est sa chambre à coucher,
N'est-ce pas?

UN PORTEUR.

Oui, seigneur.

L'ABBÉ.

Je ne puis trop vous dire
D'aller bien lentement. — C'est un cruel martyre
Que le mien! Têtebleu! je me suis ruiné

Presque à moitié, le tout pour avoir trop donné
A mes divinités de soupers et d'aubades.

MUSICIENS.

Andantino, seigneur!

(Musique.)

L'ABBÉ.

Tous ces airs-là sont fades.
Chantez tout bonnement : « Belle Philis, » ou bien :
« Ma Clymène. »

MUSICIENS.

Allegro, seigneur!

(Musique.

L'ABBÉ.

Je ne vois rien.
A cette fenêtre. — Hum!

(La musique continue.)

Point. — C'est une barbare.
— Rien ne bouge. — Allons, toi, donne moi ta guitare.

(Il prend une guitare.)

Fi donc! pouah!

(Il en prend une autre.)

Hum! je vais chanter, moi. — Ces marauds
Se sont donné, je crois, le mot pour chanter faux.

(Il chante.)

Pour tant de peine et tant d'émoi....

Hum! mi, mi, la.

Pour tant de peine et tant d'émoi....

Mi, mi. — Bon.

Pour tant de peine et tant d'émoi....
Où vous m'avez jeté, Clymène,
Ne me soyez point inhumaine,
Et, s'il se peut, secourez-moi,
Pour tant de peine!

Quoi! rien ne remue!
Va-t-elle me laisser faire le pied de grue?
Têtebleu! nous verrons!

(Il chante.)

De tant de peine mon amour....

RAFAEL.

Ah! ah! monsieur l'abbé
Desiderio! — Parbleu! vous êtes mal tombé.

L'ABBÉ.

Mal tombé, monsieur! — Mais pas si mal. Je vous chasse,
Peut-être?

RAFAEL.

Point du tout! je vous laisse la place.
Sur ma parole elle est bonne à prendre, et, de plus,
Toute chaude.

L'ABBÉ.

Monsieur, monsieur, pour faire abus
Des oreilles d'un homme, il ne faut pas une heure; —
Il ne faut qu'un mot.

RAFAEL.

Vrai? j'aurais cru, que je meure.
Les vôtres sur ce point moins promptes, aux façons
Dont les miennes d'abord avaient pris vos chansons.

L'ABBÉ.

Tête et ventre! monsieur, faut-il qu'on vous les coupe?

RAFAEL.

Là, tout beau, sire! Il faut d'abord, moi, que je soupe.
Je ne me suis jamais battu sans y voir clair,
Ni couché sans souper.

L'ABBÉ.

Pour quelqu'un du bel air,
Vous sentez le mauvais souper, mon gentilhomme,
(Le touchant.)
Ce vieux surtout mouillé. Qu'est-ce donc qu'on vous nomme?

RAFAEL.

On me nomme seigneur Vide-bourse, casseur
De pots; c'est, en anglais, Blockhead, maître tueur
D'abbés. — Pour le seigneur Garuci, c'est son père
Le plus communément qui couche avec ma mère.

L'ABBÉ.

S'il y couche demain, il court, je lui prédis,
Risque d'avoir pour femme une mère sans fils.
Votre logis?

RAFAEL.

Hôtel du Dauphin bleu. La porte
A droite, au petit Parc.

L'ABBÉ.

Vos armes!

RAFAEL.

Peu m'importe;
Fer ou plomb, balle ou pointe.

L'ABBÉ.

Et votre heure?

RAFAEL.

Midi.
(L'abbé le salue et retourne à sa chaise

Ce petit abbé-là m'a l'air bien dégourdi.
Parbleu! c'est un bon diable; il faut que je l'invite
A souper. — Hé, monsieur, n'allez donc pas si vite?

L'ABBÉ.

Qu'est-ce, monsieur?

RAFAEL.

Vos gens s'ensauvent, comme si
La fièvre à leurs talons les emportait d'ici.
Demeurez pour l'amour de Dieu, que je vous pose
Un problème d'algèbre. — Est-ce pas une chose
Véritable, et que voit quiconque a l'esprit sain,
Que la table est au lit ce qu'est la poire au vin?
De plus, deux gens de bien, à s'aller mettre en face
Sans s'être jamais vus, ont plus mauvaise grâce,
Assurément, que, quand il pleut, une catin,
A descendre de fiacre en souliers de satin.
Donc, si vous m'en croyez, nous souperons ensemble;
Nous nous connaîtrons mieux pour demain. Que t'en
Abbé! [semble?

L'ABBÉ.

Parbleu! marquis, je le veux, et j'y vais.
(Il sort de sa chaise.)

RAFAEL.

Voilà les musiciens qui sont déjà trouvés;
Et pour la table : — holà, Palforio! l'auberge!
(Frappant.)
Cette porte est plus rude à forcer qu'une vierge.
Palforio, manant tripier, sac à boyaux!
Vous verrez qu'à cette heure ils dorment, les bourreaux!
(Il jette une pierre dans la vitre.)

PALFORIO, à la fenêtre.

Quel est le bon plaisir de votre courtoisie?

RAFAEL.

Fais-nous faire à souper. Certes, l'heure est choisie
Pour nous laisser ainsi casser tous tes carreaux!
Dépêche, sac à vin! Pardieu! si j'étais gros
Comme un muid, comme toi, je dirais qu'on me porte
En guise d'écriteau sur le pas de ma porte;
On saurait où me prendre au moins.

PALFORIO.

Excusez-moi,
Très excellent seigneur.

RAFAEL.

Allons, démène-toi

Vite! va mettre en l'air ta marmitonnerie.
Donne-nous ton meiller vin et ta plus jolie
Servante; embroche tout : tes oisons, tes poulets,
Tes veaux, tes chiens, tes chats, ta femme et tes valets!
— Toi, l'abbé, passe donc; en joie! et pour nous battre
Après nous taperons, vive Dieu! comme quatre.

La loge de la Camargo. On la chausse.

CAMARGO.

Il ira. — Laisse-moi seule, et ne manquez pas
Qu'on me vienne avertir quand ce sera mon pas.
— C'est la règle, ô mon cœur! — Il est sûr qu'une femme
Met dans une âme aimée une part de son âme.
Sinon, d'où pourrait-elle et pourquoi concevoir
La soif d'y revenir, et l'horreur d'en déchoir?
Au contraire un cœur d'homme est comme une marée
Fuyarde des endroits qui l'ont mieux attirée.
Voyez qu'en tout lien, l'amour à l'un grandit
Et par le temps empire, à l'autre refroidit.
L'un, ainsi qu'un cheval qu'on pique à la poitrine,
En insensé toujours contre la javeline
Avance, et se la pousse au cœur jusqu'à mourir.
L'autre, dès que ses flancs commencent à s'ouvrir,
Qu'il sent le froid du fer, et l'aride morsure
Aller chercher le cœur au fond de la blessure,
Il prend la fuite en lâche, et se sauve d'aimer.
Ah! que puissent mes yeux quelque part allumer
Une plaie à la mienne en misère semblable,
Et je serai plus dure et plus inexorable
Qu'un pauvre pour son chien, après qu'un jour entier
Il a dit : « Pour l'amour de Dieu! » sans un denier.
— Suis-je pas belle encor? — Pour trois nuits mal dormies,
Ma joue est-elle creuse? ou mes lèvres blêmies?
Vrai Dieu! ne suis-je plus la Camargo? — Sait-on
Sous mon rouge, d'ailleurs, si je suis pâle ou non?
Va, je suis belle encor! C'est ton amour perfide,
Garuci, que déjà le temps efface et ride,
Non mon visage. — Un nain contrefait et boiteux,
Voulant jouer Phœbus, lui ressemblerait mieux,
Qu'aux façons d'une amour fidèle et bien gardée
L'allure d'une amour défaillante et fardée.
Ah! c'est de ce matin que ton cœur m'est connu,
Car en le déguisant tu me l'as mis à nu.
Certes, c'est un loisir magnifique et commode

Que la paisible ardeur d'une intrigue à la mode!
— Qu'est-ce alors? — C'est un flot qui nous berce rêvant?
C'est l'ombre qui s'enfuit d'une fumée au vent!
Mais que l'ombre devienne un spectre, et que les ondes
S'enfonçent sous les pieds, vivantes ou profondes,
Le mal aimant recule, et le bon reste seul.
Oh! que dans sa douleur ainsi qu'en un linceul
Il se couche à cette heure et dorme! La pensée
D'un homme est de plaisirs et d'oublis traversée;
Une femme ne vit et ne meurt que d'amour;
Elle songe une année à quoi lui pense un jour!

LÆTITIA, entrant.

Madame, on vous attend à la troisième scène.

CAMARGO.

Est-ce la Monanteuil, ce soir, qui fait la reine?

LÆTITIA.

Oui, madame, et monsieur de Monanteuil, Sylvain.

CAMARGO.

Fais porter cette lettre à l'hôtel du Dauphin.

Une salle à manger très riche.

GARUCI, à table avec l'ABBÉ ANNIBAL; MUSICIENS.

RAFAEL.

Oui, mon abbé, voilà comme, une après-dînée,
Je vis, pris, et vainquis la Camargo, l'année
Dix-sept cent soixante-un de la nativité
De Notre-Seigneur.

L'ABBÉ.

Triste, oh! triste, en vérité!

RAFAEL.

Triste, abbé? — Vous avez le vin triste? — Italie,
Voyez-vous, à mon sens, c'est la rime à folie.
Quant à mélancolie, elles sent trop les trous
Aux bas, le quatrième étage, et les vieux sous.
On dit qu'elle a des gens qui se noient pour elle.
— Moi je la noie.

(Il boit.)

L'ABBÉ.

Et quand vous eûtes cette belle
Camargo, vous l'aimiez fort?

RAFAEL.

Oh! très fort; — et puis,
A vous le dire vrai, je m'y suis très bien pris.
Comme un doublon d'argent un cœur de fer s'émousse,
Ce fut le premier mois, l'amitié la plus douce
Qui se puisse inventer. Je m'en allais la voir,
Comme çà, tout au saut du lit, — ou bien le soir
Après le spectacle. — Oh! c'était une folie,
Dans ce temps-là! — Pauvre ange! — Elle était bien jolie.
Si bien, qu'après un mois, je cessai d'y venir.
Elle de remuer terre et ciel, — moi de fuir. —
Pourtant je fus trouvé; — reproches, pleurs, injures,
Le reste à l'avenant. — On me nomma parjure,
C'est le moins. — Je rompis tout net. — Bon. — Cependant
Nous nous allions fuyant et l'un l'autre oubliant. —
Un beau soir, je ne sais comment se fit l'affaire,
La lune se levait cette nuit-là si claire,
Le vent était si doux, l'air de Rome est si pur : —
C'était un petit bois qui côtoyait un mur,
Un petit sentier vert, — je le pris, — et, Jean comme
Devant, je m'en allai l'éveiller dans son somme.

L'ABBÉ.

Et vous l'avez reprise?

RAFAEL, cassant son verre.

Aussi vrai que voilà
Un verre de cassé. — Mon amour s'en alla
Bientôt. — Que voulez-vous! moi j'ai donné ma vie
A ce dieu fainéant qu'on nomme fantaisie.
C'est lui qui, triste ou fou, de face ou de profil,
Comme un polichinel me traîne au bout d'un fil;
Lui qui tient les cordons de ma bourse, et la guide
De mon cheval : jaloux, badaud, constant, perfide,
En chasse au point du jour dimanche, et vendredi
Cloué sur l'oreiller jusque et passé midi.
Ainsi je vais en tout, — plus vain que la fumée
De ma pipe, — accrochant tous les pavés. — L'année
Dernière, j'étais fou de chiens d'abord, et puis
De femmes. — Maintenant, ma foi, je ne le suis
De rien. — J'en ai bien vu, des petites princesses!
La première surtout m'a mangé de caresses;
Elle m'a tant baisé, pommadé, ballotté!
C'est fini, voyez-vous, — celle-là m'a gâté.
Quant à la Camargo, vous la pouvez bien prendre

Si le cœur vous en dit; mais je me veux voir pendre
Plutôt que si ma main de sa nuque approchait.

L'ABBÉ.

Triste!

RAPHAEL.

Encor triste, abbé?
(Aux musiciens.)
Hé! messieurs de l'archet,
En ut! égayez donc un peu sa courtoisie.
(Musique.)
Ma foi! voilà deux airs très-beaux.
Il parle en se promenant, pendant que l'orchestre joue piano).
La poésie,
Voyez-vous, c'est bien. — Mais la musique, c'est mieux.
Pardieu! voilà deux airs qui sont délicieux;
La langue sans gosier n'est rien. — Voyez le Dante;
Son séraphin doré ne parle pas, — il chante!
C'est la musique, moi, qui m'a fait croire en Dieu.
— Hardi, ferme, poussez; crescendo!
Mais, parbleu!
L'abbé s'est endormi. — Le voilà sous la table.
C'est vrai qu'il a le vin mélancolique en diable.
O doux, ô doux sommeil! ô baume des esprits!
Reste sur lui, sommeil! dormir quand on est gris,
C'est après le souper, le premier bien du monde.

PALFORIO, entrant.

Une lettre, seigneur.

RAFAEL, après avoir lu.

Que le ciel la confonde,
Dites que je n'irai, certes, pas. — Attendez!
Si — c'est cela — parbleu! — je — non — si fait, reste
Dites que l'on m'attende.
Exit Palforio.
Hé, l'abbé! Sur mon âme,
Il ronfle en enragé.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, madame;
Est-ce que je dormais?

RAFAEL.

Hé! voulez-vous avoir
La Camargo, l'ami?

L'ABBÉ, se levant.

Tête et ventre! ce soir?

RAFAEL.

Ce soir même. — Écoutez bien : — elle doit m'attendre
Avant minuit. — Il est onze heures, — il faut prendre
Mon habit,

(L'abbé se déboutonne.)

Me donner le vôtre.

(L'abbé ôte son manteau.)

Vous irez
A la petite porte, et là vous tousserez
Deux fois; toussez un peu.

L'ABBÉ.

Hum! hum!

RAFAEL.

C'est à merveille,
Nous sommes à peu près de stature pareille.
Changeons d'habit.

(Ils changent.)

Parbleu! cet habit de cafard
Me donne l'encolure et l'air d'un escobard.
Le marquis Annibal! l'abbé Garuci! — Certe,
Le tour est des meilleurs. Or, donc, la porte ouverte,
On vous introduira piano. — Mais n'allez pas
Perdre la tête là. Prenez-la dans vos bras,
Et tout d'abord du poing renversez la chandelle. —
L'alcôve est à main droite en entrant. — Pour la belle,
Elle ne dira mot, ne réponds rien.

L'ABBÉ.

J'y vais.
Marquis, c'est à la vie, à la mort. — Si jamais
Ma maîtresse te plaît, à tel jour, à telle heure
Que ce soit, écris moi trois mots, et que je meure
Si tu ne l'as le soir!

(Il sort.)

RAFAEL, lui crie par la fenêtre.

L'abbé, si vous voulez
Qu'on vous prenne pour moi tout à fait, embrassez
La servante en entrant. — Holà! marauds, qu'on dise
A quelqu'un de m'aller chercher la Cydalise!

Chez la Camargo.

CAMARGO, entrant.

Déchausse-moi. — J'étouffe! — A-t-on mis mon billet?

LÆTITIA.

Oui, madame.

CAMARGO

Et qu'a-t-on répondu?

LÆTITIA.

Qu'il viendrait

CAMARGO.

Était-il seul?

LÆTITIA.

Avec un abbé.

CAMARGO.

Qui se nomme....

LÆTITIA.

Je ne sais pas. — Un gros joufflu, court, petit homme.

CAMARGO.

Lætitia?

LÆTITIA.

Madame?

CAMARGO.

Approchez un peu. J'ai,
Depuis le mois dernier, bien pâli, bien changé,
N'est-ce pas? Je fais peur. — Je ne suis pas coiffée :
Et vous me serrez tant, je suis tout étouffée.

LÆTITIA.

Madame a le plus beau teint du monde ce soir.

CAMARGO.

Vous croyez? — Relevez ce rideau — Viens t'asseoir
Près de moi. — Penses-tu, toi, que, pour une femme,
C'est un malheur d'aimer, — dans le fond de ton âme?

LÆTITIA.

Un malheur, quand on est riche!

L'ABBÉ, dans la rue,

Hum!

CAMARGO.

N'entends-tu pas
Qu'on a toussé? — Pourtant ce n'était point son pas.

LÆTITIA.

Madame, c'est sa voix. — Je vais ouvrir la porte.

CAMARGO.

Versez-moi ce flacon sur l'épaule.

(La Camargo reste un moment seule, en silence. Lætitia rentre, accompagnée de l'abbé sous le manteau de Garuci, puis se retire aussitôt. Le coin du manteau accroche en passant la lampe et la renverse.)

L'ABBÉ, se jetant à son cou

Oh!

(La Carmargo est assise; elle se lève et va à son alcôve. L'abbé la suit dans l'obscurité. Elle se retourne et lui tend la main; il la saisit.)

CAMARGO.

Main forte!

Au secours! ce n'est pas lui!

(Tous deux restent immobiles un instant.)

L'ABBÉ.

Madame, en pensant....

CAMARGO.

Au guet! Mais quel est donc cet homme?

L'ABBÉ, lui mettant son mouchoir sur la bouche.

Ah! tête et sang!

Ma belle dame, un mot. — Je vous tiens, quoi qu'on fasse
Criez si vous voulez; mais il faut qu'on en passe
Par mes volontés.

CAMARGO, étouffant.

Heuh!

L'ABBÉ.

Ecoute! Si tu veux
Que nous passions une heure à nous prendre aux cheveux
A ton gré, je le veux aussi, mais je te jure
Que tu n'y peux gagner beaucoup, — et sois bien sûre
Que tu n'y perdras rien. — Madame, au nom du ciel,
Vous allez vous blesser. — Si mon regret mortel
De vous offenser, si....

CAMARGO, arrachant la boucle de sa ceinture
et l'en frappant au visage.

Tu n'es qu'un misérable
Assassin. — Au secours!

L'ABBÉ.

Soyez donc raisonnable,
Madame! calmez-vous. — Voulez-vous que vos gens
Fassent jaser le peuple, ou venir les sergents?
Nous sommes seuls, la nuit, — et vous êtes trompée
Si vous pensez qu'on sort à minuit sans épée.
Lorsque vous m'aurez fait éventrer un valet
Ou deux, m'en croira-t-on moins heureux, s'il vous plaît?
Et n'en prendra-t-on pas le soupçon légitime
Qu'étant si criminel, j'ai commis tout le crime?

CAMARGO.

Et qui donc es-tu, toi, qui me parles ainsi?

L'ABBÉ.

Ma foi! je n'en sais rien. — J'étais le Garuci
Tout à l'heure; à présent....

CAMARGO, le menant à l'endroit de la fenêtre où donne la lune.

Viens ici. — Sur ta vie

Et le sang de tes os, réponds. Que signifie
Ce chiffre?

L'ABBÉ.

Ah! pardonnez, madame, je suis fou
D'amour de vous. — Je suis venu sans savoir où.
Ah! ne me faites pas cette mortelle injure,
Que de me croire un cœur fait à cette imposture.
Je n'étais plus moi-même, et le ciel m'est témoin
Que de vous mériter nul n'a pris plus de soin.

CAMARGO.

Je te crois volontiers en effet la cervelle
Troublée. — Et cette plaque enfin, d'où te vient-elle?

L'ABBÉ.

De lui.

CAMARGO.

Lui? l'as-tu donc égorgé?

L'ABBÉ.

Moi? Non point;
Je l'ai laissé très vif, une bouteille au poing.

CAMARGO.

Quel jeu jouons-nous donc?

L'ABBÉ.

Eh! madame, lui-même
Ne pouvait-il pas seul trouver ce stratagème?
Et ne voyez-vous point que lui seul m'a donné
Ce dont je devais voir mon amour couronné?
Et quel autre que lui m'eût dit votre demeure?
M'eût prêté ces habits? m'eût si bien marqué l'heure?

CAMARGO.

Rafael! Rafael! le jour que de mon front
Mes cheveux sur mes pieds un à un tomberont;
Que ma joue et mes mains bleuiront comme celles
D'un noyé, que mes yeux laisseront mes prunelles
Tomber avec mes pleurs, alors tu penseras
Que c'est assez souffert, et tu t'arrêteras!

L'ABBÉ.

Mais....

CAMARGO.

Et quel homme encore me met-il à sa place?
De quelle fange est l'eau qu'il me jette à la face?
Viens, toi. — Voyons, lequel est écrit dans tes yeux.
Du stupide ou du lâche, ou si c'est tous les deux?

L'ABBÉ.

Madame!

CAMARGO.

Je t'ai vu quelque part.

L'ABBÉ.

Chez le comte
Foscoli.

CAMARGO.

C'est cela. — Si ce n'était de honte,
Ce serait de pitié qu'à te voir ainsi fait
Comme un bouffon manqué, le cœur me lèverait!
Voyons, qu'avais-tu bu? dans cette violence,
Pour combien est l'ivresse, et combien l'impudence?
Va, je te crois sans peine, et lui seul sûrement
Est le joueur ici qui t'a fait l'instrument.
Mais, écoute. — Ceci vous sera profitable. —
Va-t'en le retrouver, s'il est encore à table;
Dis-lui bien ton succès, et que lorsqu'il voudra
Prêter à ses amis des filles d'Opéra....

L'ABBÉ.

D'Opéra! — Hé parbleu! vous seriez bien surprise
Si vous saviez qu'il soupe avec la Cydalise.

CAMARGO.

Quoi! Cydalise!

L'ABBÉ.

Hé oui! Gageons que l'on entend
D'ici les musiciens, s'il fait un peu de vent.

(Tous deux prêtent l'oreille à la fenêtre. On entend une symphonie lente dans l'éloignement.)

CAMARGO.

Ciel et terre! C'est vrai!

L'ABBÉ.

C'est ainsi qu'il oublie
Auprès d'elle, qui n'est ni jeune ni jolie,
La perle de nos jours! Ah! madame, songez
Que vos attraits surtout par là sont outragés.
Songez au temps, à l'heure, à l'insulte, à ma flamme;
Croyez que vos bontés...

CAMARGO.

Cydalise!

L'ABBÉ.

Eh! madame,
Ne daignerez-vous pas baisser vos yeux sur moi?
Si le plus absolu dévoûment....

CAMARGO.

Lève-toi,
As-tu le poignet ferme?

L'ABBÉ.

Hai!

CAMARGO.

Voyons ton épée.

L'ABBÉ.

Madame, en vérité, vous vous êtes coupée.

CAMARGO.

Hé quoi, pâle avant l'heure, et déjà faiblissant?

L'ABBÉ.

Non pas, mais, têtebleu! voulez-vous donc du sang?

CAMARGO.

Abbé, je veux du sang! J'en suis plus altérée
Qu'une corneille au vent d'un cadavre attirée.
Il est là-bas, dis-tu? — cours-y donc. — Coupe-lui
La gorge, et tire-le par les pieds jusqu'ici.
Tords-lui le cœur, abbé, de peur qu'il n'en réchappe.
Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe;
Tu me l'apporteras, et puisse m'écraser
La foudre, si tu n'as par blessure un baiser!
Tu tressailles, Romain! C'est une faute étrange
Si tu te crois ici conduit par ton bon ange!
Le sang te fait-il peur? Pour t'en faire un manteau
De cardinal, il faut la pointe d'un couteau.
Me jugeais-tu le cœur si large, que j'y porte
Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte?
C'est une faute encore; mon cœur n'est pas si grand,
Et le dernier venu ronge l'autre en entrant.

L'ABBÉ.

Mais, madame, vraiment, c'est... Est-ce que?... Sans doute,
C'est un assassinat. — Et la justice?

CAMARGO.

Écoute.

Je t'en supplie à deux genoux.

L'ABBÉ.

Mais je me bats
Avec lui demain, moi. Cela ne se peut pas;
Attendez à demain, madame.

CAMARGO.

Et s'il te tue?—
Demain! et si j'en meurs : — Si je suis devenue
Folle? — Si le soleil, se prenant à pâlir,
De ce sombre horizon ne pouvait pas sortir?
On a vu quelquefois de telles nuits au monde. —
Demain! le vais-je attendre à compter par seconde

Les heures sur mes doigts, ou sur les battements
De mon cœur, comme un juif qui calcule le temps
D'un prêt? — Demain ensuite, irai-je pour te plaire
Jouer à croix ou pile, et mettre ma colère
Au bout d'un pistolet qui tremble avec ta main?
Non pas. — Non! Aujourd'hui est à nous, mais demain
Est à Dieu!

L'ABBÉ.

Songez donc....

CAMARGO.

Annibal, je t'adore!
Embrasse-moi!

Il se jette à son cou.

L'ABBÉ.

Démons!!!

CAMARGO.

Mon cher amour, j'implore
Votre protection. — Voyez qu'il se fait tard. —
Me refuserez-vous? — Tiens, tiens, prends ce poignard
Qui te verra passer! il fait si noir!

L'ABBÉ.

Qu'il meure,
Et vous êtes à moi.

CAMARGO.

Cette nuit.

L'ABBÉ.

Dans une heure.
Ah! je ne puis marcher. — Mes pieds tremblent. — Je [sens,
Je... je vois....

CAMARGO.

Annibal, je suis prête, et j'attends.

A l'auberge.

RAFAEL *est assis, avec* ROSE *et* CYDALISE.

RAFAEL, *chantant,*

Trivelin ou Scaramouche,
Remplis ton verre à moitié
Si tu le bois tout entier,
Je dirai que tu te mouches
Du pied.

Je ne sais pas au fond de quelle pyramide
De bouteilles de vin, au cœur de quel broc vide

S'est caché le démon qui doit me griser, mais
Je désespère encor de le trouver jamais.

CYDALISE.

A toi, mon prince!

RAFAEL.

A toi! Buvons à mort, déesse!
Ma foi, vive l'amour! Au diable ma maîtresse!
La vie est à descendre un rude grand chemin;
Gai donc, la voyageuse, au coup du pélerin!

CYDALISE.

Chante, je vais danser.

RAFAEL.

Bien dit. — Ah! la jolie
Jambe!

(Il se couche aux pieds de Rose, et prélude.)

Je suis Hamlet aux genoux d'Ophélie.
Mais, reine, ma folie est plus douce, et mes yeux
Sous vos longs sourcils noirs invoquent d'autres dieux

(Il chante.)

Si, dans les antres du Gnide
Aux bras de Vénus porté,
Le vieux Jupiter, que ride
Sa vieille immortalité,
Dans la céleste furie
Me laissait finir sa vie,
Qui jamais ne finira;
Dieux immortels, que je meure!
J'aimerais mieux un quart d'heure
Chez la blanche Lydia.

Que j'aime ces beaux seins qui battent la campagne!
Au menuet, danseuse! — et vous du vin d'Espagne!

(A Rose.)

Et laissez vos regards avec le vin couler.
Dieu merci, ma raison commence à s'en aller!

CYDALYSE.

Tu me laisses danser toute seule?

RAFAEL.

Ma reine,
Cela n'est pas bien dit.

(Il se lève.)

Cette table nous gêne.

(Il la renverse du pied)

PALFORIO.

Seigneur, je ne puis dire autre chose, sinon
Que de vous déranger je demande pardon;

Mais vous faites un bruit bien fort, et qui fait mettre
Autour de ma maison le monde à la fenêtre.
Veuillez crier moins haut.

RAFAEL.

Ah! parbleu! je crierai.
Maître porte-bedaine, autant que je voudrai.
Holà! hé! ohé! ho!

PALFORIO.

Seigneur, je vous supplie
D'observer qu'il est tard.

RAFAEL.

Allons, paix, vieille truie.
Je suis abbé, d'abord. — Si vous dites un mot,
Je vous excommunie. — Arrière, toi, pied-bot!

(Il danse en chantant.)

Monsieur l'abbé, où courez-vous?
Vous allez vous casser le cou.

PALFORIO.

Seigneur, si vous criez, j'irai chercher la garde,
J'en demande pardon à votre honneur.

RAFAEL.

Prends garde
Que mon pied n'aille voir tes chausses.

PALFORIO.

Aïe! à moi!
Je suis mort.

RAFAEL.

Ventrebleu! je suis ici chez toi;
J'y suis pour mon plaisir, et n'en sortirai mie.

PALFORIO.

Seigneur, excusez-moi; c'est mon hôtellerie,
Et vous en sortirez. — A la garde!

RAFAEL, lui jetant une bouteille à la tête.

Tiens.

PALFORIO.

Ah!

(Il tombe.)

CYDALISE.

Vous l'avez tué!

RAFAEL.

Non.

CYDALISE.

Si fait.

RAFAEL.

Non.

ROSE.

Si fait.

RAFAEL.

Bah!

(Il le secoue.)

Hé! Palforio, vieux porc! Il sait mieux que personne
Où vont après leur mort, les gredins. — Je m'étonne
Que Satan ou Pluton, dès la première fois,
Dans cette nuque chauve aient enfoncé les doigts.
Ma foi, bonsoir; le drôle a soufflé sa chandelle.
Adieu, ventre sans tête. — Il faut partir, ma belle.
Les sergents nous feraient payer les pots. — Allons.
C'est dur de nous quitter sitôt. — Allons, partons.
Je le croyais plus ferme, et que les vieilles âmes
Se rouillaient à l'étui comme les vieilles lames.

CYDALISE.

Paix! on vient.

VOIX.

Au guet?

RAFAEL.

Hein! Je crois que les bourreaux
Sont gens, Dieu me pardonne, à quérir les prévôts.
Ne les attendons pas, mon ange. — Cette issue
Secrète nous conduit, par la petite rue,
A mon hôtel.

VOIX.

C'est là.

CYDALISE.

Mon Dieu! si l'on entrait?

RAFAEL.

Allons, le mantelet, le loup et le bonnet;
Par ici, par ici; bonsoir, mes Cydalises.

CYDALISE.

Bonsoir, mon prince.

UN SERGENT (entrant).

Arrête! en voilà deux de prises.

CYDALISE.

Mon prince, sauvez-vous!

LE SERGENT.

Qu'on le retienne.

RAFAEL.

Il pleut
Un peu, mais c'est égal. — Ma foi, sauve qui peut!

(Il saute par la fenêtre.)

UN SOLDAT.

Sergent, nous n'avons rien. — Votre homme est passé
Dans le saut périlleux. — Il a pris la fenêtre. [maître:

LE SERGENT.

Oh! oh! tenez-le bien. — Que vois-je? L'hôtelier
Est mort. Courez tous vite, et sus au meurtrier!

Une rue au bord de la mer.

RAFAEL descend le long d'un treillis; ANNIBAL passe dans le fond.

RAFAEL.

Peste soit des barreaux! Hé, rendez-moi ma veste,
Mon camarade! Où donc vous sauvez-vous si preste?
Eh bien! et vos amours, — que font-ils?

L'ABBÉ.

Le voilà!

RAFAEL.

On me poursuit, mon cher. — Je vous dirai cela;
Mais rendez-moi l'habit.

L'ABBÉ.

On crie. — On vous appelle!
Têtebleu! qu'est-ce donc?

RAFAEL.

Bon! une bagatelle.
Je crois que j'ai tué quelqu'un là-bas.

L'ABBÉ.

Vraiment!

RAFAEL.

Je vous dirai cela; mais l'habit seulement.

L'ABBÉ.

L'habit! non de par Dieu! je ne veux pas du vôtre
Les sergents me prendraient pour vous.

RAFAEL.

Le bon apôtre?

(Plusieur gens traversent le théâtre.)

Attendez. — Donnez-moi ce manteau. — Bon. — Je vais
Dire à ces gredins-là deux petits mots.

L'ABBÉ.

Jamais
Je n'oserai tuer cet homme.

(Il s'asseoit sur une pierre.)

LE SERGENT.

Holà! je cherche
Le seigneur Rafael.

RAFAEL.

À moins qu'il ne se perche
Sur quelque cheminée en manière d'oiseau,
Qu'il n'entre dans la terre, ou qu'il ne saute à l'eau,
Vous l'aurez à coup sûr. Le connaissez-vous?

LE SERGENT.

Certe,
J'ai son signalement. — C'est une plume verte
Avec des bas orange.

RAFAEL.

En vérité! — Parbleu!
Vous n'aurez point de peine, et vous jouez beau jeu.
Combien vous donne-t-on?

LE SERGENT.

Hai?

RAFAEL.

Trouvez-vous qu'en somme
Votre prévôt vous ait assez payé votre homme?
Le bon sire est-il doux ou dur sur les écus?

LE SERGENT.

Mais il n'en mourrait pas pour donner un peu plus.
Mais je n'y pense pas. — Le ventre à la besogne,
Et non le dos. — Mieux vaut la hart que la vergogne.
Et puis, l'homme pendu, nous avons le pourpoint.

RAFAEL.

Sans compter les revers, s'il met l'épée au poing.

LE SERGENT.

J'ai de bons pistolets.

RAFAEL.

Voyons. — Et puis?

LE SERGENT.

Ma canne
De sergent.

RAFAEL.

Bon. — Et puis?

LE SERGENT.

Ce poignard de Toscane.

RAFAEL.

Très excellent. — Et puis?

LE SERGENT.

J'ai cette épée.

RAFAEL.

Et puis?

LE SERGENT.

Et puis! je n'ai plus rien.

RAFAEL le rossant.

Tiens, voilà pour tes cris,
Et pour tes pistolets.

LE SERGENT.

Aïe! aïe!

RAFAEL.

Et pour ta canne
Et pour ton fin poignard en acier de Toscane.

LE SERGENT.

Aïe! aïe! je suis mort!

RAFAEL.

Le seigneur Garuci
Est sans doute au logis. — On y va par ici.
(Il le chasse.)
C'est du don Juan, ceci.
(Revenant.)
Que dis-tu du bonhomme?
Sauvons-nous maintenant. — Moi, je retourne à Rome.
(L'abbé va à lui, et lui met son poignard dans la gorge.)
Êtes-vous fou, l'abbé? — L'abbé?
(Il tombe.)
Je n'y suis pas.
Ah! malédiction! Mais tu me le paieras,
(Il veut se relever.)
Mon coup de grâce, abbé! Je suffoque! Ah! misère!
Mon coup, mon dernier coup, mon cher abbé. La terre
Se roule autour de moi; — miserere! — Le ciel
Tourne. Ah, chien d'abbé, va! par le Père éternel,
Qu'attends-tu donc là, toi fantôme, qui demeures
Avec ces yeux ouverts?

L'ABBÉ.

Moi? j'attends que tu meures.

RAFAEL.

Damnation! Tu vas me laisser là, crever.
Comme un païen, gredin, et ne pas m'achever?
Je ne te ferai rien; viens m'achever. — Un verre
D'eau, pour l'amour de Dieu! — Tu diras à ma mère
Que je donne mes biens à mon bouffon Pippo.
(Il meurt.)

L'ABBÉ.

Va, ta mort est ma vie, insensé! — Ton tombeau
Est le lit nuptial où va ma fiancée
S'étendre sous le dais de cette nuit glacée?

Maintenant le hibou tourne autour des falots.
L'esturgeon monstrueux soulève de son dos
Le manteau bleu des mers, et regarde en silence
Passer l'astre des nuits sur leur miroir immense.
La sorcière, accroupie et murmurant tout bas
Des paroles de sang, lave pour les sabbats
La jeune fille nue; Hécate aux trois visages
Froisse sa robe blanche aux joncs des marécages;
Écoutez. — L'heure sonne! et par elle est compté
Chaque pas que le temps fait vers l'éternité.
Va dormir dans la mer, cendre! et que ta mémoire
S'enfonce avec ta vie au cœur de cette eau noire!

(Il jette le cadavre dans la mer.)

Vous, nuages, crevez! essuyez ce chemin!
Que le pied sans glisser, puisse y passer demain.

Chez la Camargo. — La Camargo est à son clavecin, en silence; on entend frapper à petits coups.

CAMARGO.

Entrez.

(L'abbé entre. Il lui présente son poignard. La Camargo le considère quelque temps, puis se lève.)

A-t-il souffert beaucoup?

L'ABBÉ.

Non! c'est l'affaire
D'un moment.

CAMARGO.

Qu'a-t-il dit?

L'ABBÉ.

Il a dit que la terre
Tournait.

CAMARGO.

Quoi! rien de plus!

L'ABBÉ.

Ah! qu'il donnait son bien
A son bouffon Pippo.

CAMARGO.

Quoi! rien de plus?

L'ABBÉ.

Non rien.

CAMARGO.

Il porte au petit doigt un diamant. De grâce,
Allez me le chercher.

L'ABBÉ.

Je ne le puis.

CAMARGO.

La place
Où vous l'avez laissé n'est pas si loin.

L'ABBÉ.

Non, mais
Je ne le puis.

CAMARGO.

Abbé, tout ce que je promets,
Je le tiens.

L'ABBÉ.

Pas ce soir.

CAMARGO.

Pourquoi?

L'ABBÉ.

Mais....

CAMARGO.

Misérable!
Tu ne l'as pas tué.

L'ABBÉ.

Moi? que le ciel m'accable
Si je ne l'ai pas fait, madame, en vérité!

CAMARGO.

En ce cas, pourquoi non?

L'ABBÉ.

Ma foi! je l'ai jeté
Dans la mer.

CAMARGO.

Quoi! ce soir dans la mer?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

CAMARGO.

Alors, c'est un malheur pour vous; car, sur mon âme,
Je voulais cet anneau.

L'ABBÉ.

Si vous me l'aviez dit.
Au moins....

CAMARGO.

Et sur quoi donc, t'en croirais-je, maudit?
Sur quel honneur vas-tu me jurer? Sur laquelle
De tes deux mains de sang? Où la marque en est-elle?
La chose n'est pas sûre, et tu te peux vanter. —
Il fallait lui couper la main et l'apporter.

L'ABBÉ.

Madame, il faisait nuit.... La mer était prochaine
Je l'ai jeté dedans.

CAMARGO.

Je n'en suis pas certaine.

L'ABBÉ.

Mais, madame, ce fer est chaud, et saigne encor.

CAMARGO.

Ni le sang, ni le feu ne sont rares.

L'ABBÉ.

Son corps
N'est pas si loin, madame, il se peut qu'on se charge...

CAMARGO.

La nuit est trop épaisse, et l'Océan trop large.

L'ABBÉ.

Mais je suis pâle, moi! tenez.

CAMARGO.

Mon cher abbé,
L'étais-je pas ce soir, quand j'ai joué Thisbé
Dans l'opéra?

L'ABBÉ.

Madame, au nom du ciel!

CAMARGO.

Peut-être
Qu'en y regardant bien, vous l'aurez. — Ma fenêtre
Donne sur la mer.

(Elle sort.

L'ABBÉ.

Mais.... — Elle est partie, ô Dieu!
J'ai tué mon ami, j'ai mérité le feu.
J'ai taché mon pourpoint, et l'on me congédie.
C'est la moralité de cette comédie.



PORTIA

Qu'est le hasard? C'est le marbre qui reçoit
la vie des mains du statuaire. La Providence
donne le hasard.

SCHILLER.

Les premières clartés du jour avaient rougi
L'orient, quand le comte Onorio Luigi
Rentra du bal masqué. — Fatigue ou nonchalance,
La comtesse à son bras s'appuyait en silence,
Et d'une main distraite écartait ses cheveux
Qui tombaient en désordre et voilaient ses beaux yeux.
Elle s'alla jeter, en entrant dans la chambre,
Sur le bord de son lit. — On était en décembre,
Et déjà l'air glacé des longs soirs de janvier
Soulevait par instants la cendre du foyer.
Luigi n'approcha pas toutefois de la flamme
Qui l'éclairait de loin. — Il regardait sa femme ;
Une idée incertaine et terrible semblait
Flotter dans son esprit que le sommeil troublait.
Le comte commençait à vieillir. — Son visage
Paraissait cependant se ressentir de l'âge
Moins que des passions qui l'avaient agité.
C'était un Florentin ; jeune il avait été
Ce qu'on appelle à Rome un coureur d'aventure.
Débauché par ennui, mais triste par nature,
Voyant venir le temps, il s'était marié ;
Si bien qu'ayant tout vu, n'ayant rien oublié, —
Pourquoi ne pas le dire? il était jaloux. — L'homme
Qui vit sans jalousie, en ce bas monde, est comme
Celui qui dort sans lampe ; il peut sentir le bras
Qui vient pour le frapper, mais il ne le voit pas.

Pour le palais Luigi, la porte en était libre.
Le comte eût mis en quatre et jeté dans le Tibre
Quiconque aurait osé toucher sa femme au pied;
Car nul pouvoir humain, quand il avait prié,
Ne l'eût fait d'un instant différer ses vengeances.
Il avait acheté du ciel ses indulgences;
On le disait du moins. — Qui dans Rome eût pensé
Qu'un tel homme pût être impunément blessé?
Mariée à quinze ans, noble, riche, adorée,
De tous les biens du monde à loisir entourée,
N'ayant dès le berceau connu qu'une amitié
Sa femme ne l'avait jamais remercié;
Mais quel soupçon pouvait l'atteindre? Et qu'était-elle,
Sinon la plus loyale et la moins infidèle
Des épouses?

Luigi s'était levé. Longtemps
Il parut réfléchir en marchant à pas lents.
Enfin, s'arrêtant court : « Portia, vous êtes lasse,
Dit-il, car vous dormez tout debout. — Moi, de grâce,
Prit-elle en rougissant; oui, j'ai beaucoup dansé.
Je me sens défaillir malgré moi. — Je ne sais,
Reprit Onorio, quel était ce jeune homme
En manteau noir; il est depuis deux jours à Rome.
Vous a-t-il adressé la parole? — De qui
Parlez-vous, mon ami? dit Portia. — De celui
Qui se tenait debout à souper, ce me semble,
Derrière vous; j'ai cru vous voir parler ensemble.
Vous a-t-on dit quel est son nom? — Je n'en sais rien
Plus que vous, dit Portia. — Je l'ai trouvé très bien,
Dit Luigi, n'est-ce pas? et gageons qu'à cette heure
Il n'est pas comme vous défaillant, que je meure;
Joyeux plutôt. — Joyeux? — Sans doute. — Et d'où vous [vient,
S'il vous plaît, ce dessein d'en parler qui vous tient?
— Et, prit Onorio, d'où ce dessein contraire,
Lorsque j'en viens parler, de vous en vouloir taire?
Le propos en est-il étrange? Assurément
Plus d'un méchant parleur le tient en ce moment.
Rien n'est plus curieux ni plus gai, sur mon âme,
Qu'un manteau noir au bal. — Mon ami, dit la dame,
Le soleil va venir tout à l'heure, pourquoi
Demeurez-vous ainsi? Venez auprès de moi.
— J'y viens, et c'est le temps, vrai Dieu, que l'on achève



Portia.

De quitter son habit quand le soleil se lève!
Dormez si vous voulez, mais tenez pour certain
Que je n'ai pas sommeil quand il est si matin.
— Quoi, me laisser ainsi toute seule? J'espère
Que non, n'ayant rien fait, seigneur, pour vous déplaire.
— Madame, » dit Luigi, s'avançant quatre pas, —
Et comme hors du lit pendait un de ses bras,
De même que l'on voit d'une coupe approchée
Se saisir ardemment une lèvre séchée,
Ainsi vous l'auriez vu sur ce bras endormi
Mettre un baiser brûlant, — puis, tremblant à demi :
« Tu ne le connais pas, ô jeune Vénitiene!
Ce poison florentin qui consume une veine,
La dévore, et ne veut qu'un mot pour arracher
D'un cœur d'homme dix ans de joie, et dessécher,
Comme un marais impur ce premier bien de l'âme,
Qui fait l'amour d'un homme, et l'honneur d'une femme!
Mal sans fin, sans remède, affreux, que j'ai sucé
Dans le lait de ma mère et qui rend insensé.
— Quel mal? dit Portia.
— C'est quand on dit d'un homme
Qu'il est jaloux. Ceux-là, c'est ainsi qu'on les nomme,
— Maria? dit l'enfant, est-ce de moi, mon Dieu!
Que vous seriez jaloux?
— Moi, madame! à quel lieu?
Jaloux? vous l'ai-je dit? sur la foi de mon âme,
Aucunement. Jaloux! pourquoi donc? Non madame,
Je ne suis pas jaloux; allez, dormez en paix. »
Comme il s'éloignait d'elle à ce discours, après
Qu'il se fut au balcon accoudé d'un air sombre
(Et le croissánt déjà pâlissait avec l'ombre),
En regardant sa femme, il vit qu'elle fermait
Ses bras sur sa poitrine, et qu'elle s'endormait.

Qui ne sait que la nuit a des puissances telles,
Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles,
Et que tout vent du soir qui les peut effleurer
Leur enlève un parfum plus doux à respirer?
Ce fut pourquoi, nul bruit ne frappant son ouïe,
Luigi, qui l'admirait si fraîche épanouie,
Si tranquille, si pure, œil mourant, front penché,
Ainsi qu'un jeune faon dans les hauts blés couché,
Sentit ceci, — qu'au front d'une femme endormie,
Il n'est âme si rude et si bien affermie

Qui ne trouve de quoi voir son plus dur chagrin
Se fondre comme au feu d'une flamme l'airain.
Car, à qui s'en fier, mon Dieu! si la nature
Nous fait voir à sa face une telle imposture,
Qu'il faille séparer la créature en deux,
Et défendre son cœur de l'amour de ses yeux! —

Cependant que, debout dans son antique salle,
Le Toscan sous sa lampe inclinait son front pâle,
Au pied de son balcon il crut entendre, au long
Du mur une voix d'homme, avec un violon.
Sur quoi, s'étant sans bruit avancé sous la barre
Il vit distinctement deux porteurs de guitare. —
L'un inconnu, — pour l'autre, il n'en pouvait douter,
C'était son manteau noir, — il le voulut guetter,
Pourtant rien ne trahit ce qu'en sentit son âme,
Sinon qu'il mit la main lentement à sa lame,
Comme pour éprouver, la tirant à demi,
Qu'ayant là deux rivaux, il avait un ami. —

Tout se taisait. Il prit le temps de reconnaître
Les traits du cavalier; puis fermant sa fenêtre
Sans bruit, et sans que rien sur ses traits eût changé
Il vit si dans le lit sa femme avait bougé.
— Elle était immobile et la nuit défaillante
La découvrait au jour plus belle et plus riante.
Donc, notre Florentin, ayant dit ses avés
Du soir, se mit au lit. — Frère, si vous avez
Par le monde jamais vu quelqu'un de Florence,
Et de son sang en lui pris quelque expérience,
Vous savez que la haine en ce pays n'est pas
Un géant comme ici fier et levant le bras;
C'est une empoisonneuse en silence accroupie
Au revers d'un fossé, qui de loin vous épie,
Boiteuse, retenant son souffle avec sa voix,
Et crainte de faillir s'y prenant à deux fois.

*
* *

L'église était déserte, et les flambeaux funèbres
Croisaient en chancelant leurs feux dans les ténèbres,
Quand le jeune étranger s'arrêta sur le seuil.
Sa main n'écarta pas son long manteau de deuil

Pour puiser l'eau bénite au bord de l'urne sainte.
Il entra sans respect dans la divine enceinte,
Mais aussi sans mépris. — Quelques religieux
Priaient bas, et le chœur était silencieux.
Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
Semblaient dormir en paix sous les voûtes tranquilles;
Un écho prolongé répétait chaque pas.
Solitudes de Dieu! qui ne vous connaît pas?
Dômes mystérieux, solennité sacrée,
Quelle âme, en vous voyant, est jamais demeurée
Sans doute ou sans terreur? — Toutefois devant vous
L'inconnu ne baissa le front ni les genoux.
Il restait en silence et comme dans l'attente.
— L'heure sonna. — Ce fut une femme tremblante
De vieillesse sans doute, ou de froid (car la nuit
Était froide), qui vint à lui. « Le temps s'enfuit,
Dit-il, entendez-vous le coq chanter? La rue
Paraît déserte encor, mais l'ombre diminue;
Marchez donc devant moi. » La vieille répliqua :
« Voici la clef; allez jusqu'à ce mur, c'est là.
Qu'on vous attend; allez vite, et faites en sorte
Qu'on vous voie. — Merci, » dit l'étranger. La porte
Retomba lentement derrière lui. « Le ciel
Les garde! » dit la vieille en marchant à l'autel.

Où donc, noble jeune homme, à cette heure où les ombres
Sous les pieds du passant tendent leurs voiles sombres,
Où donc vas-tu si vite? et pourquoi ton coursier
Fait-il jaillir le feu de l'étrier d'acier?
Ta dague bat tes flancs, et ta tempe ruisselle :
Jeune homme, où donc vas-tu? qui te pousse ou t'appelle?
Pourquoi comme un fuyard sur l'arçon te courber?
Frère, la terre est grise, et l'on y peut tomber.
Pourtant ton serviteur fidèle, hors d'haleine,
Voit de loin ton panache, et peut le suivre à peine.
Que Dieu soit avec toi, frère, si c'est l'amour
Qui t'a dans l'ombre ainsi fait devancer le jour?
L'amour sait tout franchir, et bienheureux qui laisse
La sueur de son front aux pieds de sa maîtresse!
Nulle crainte en ton cœur, nulle souci du danger,
Va! — Car ce qui t'attend là-bas, jeune étranger,
Que ce soit une main à la tienne tendue,
Que ce soit un poignard au tournant d'une rue,
Qu'importe! — Va toujours, frère, Dieu seul est grand!

Mais, près de ce palais, pourquoi ton œil errant
Cherche-t-il donc à voir et comme à reconnaître
Ce kiosque, à la nuit close entr'ouvrant sa fenêtre?
Tes vœux sont-ils si haut et si loin avancés?
Jeune homme, songes-y; ce réduit, tu le sais,
Se tient plus invisible à l'œil, que la pensée
Dans le cœur de son maître, inconnue et glacée.
Pourtant au pied du mur, sous les arbres caché,
Comme un chasseur, l'oreille au guet, tu t'es penché,
D'où partent ces accents? et quelle voix s'élève
Entre ces barreaux, douce et faible comme un rêve?
« Dalti, mon cher trésor, mon amour, est-ce toi? —
Portia! flambeau du ciel! Portia, ta main; c'est moi. »

Rien de plus. — Et déjà sur l'échelle de soie
Une main l'attirait, palpitante de joie;
Déjà deux bras ardents, de baisers enchaîné,
L'avaient comme une proie à l'alcôve traîné.

O vieillards décrépits! têtes chauves et nues!
Cœurs brisés, dont le temps ferme les avenues!
Centenaires voûtés, spectres à chef branlant,
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent!
C'est vous qu'ici j'invoque, et prends en témoignage.
Vous n'avez pas toujours été sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant!
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles!
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous!

« Amour, disait l'enfant, après que, demi-nue,
Elle s'était, mourante, à ses pieds étendue,
Vois-tu comme tout dort? Que ce silence est doux!
Dieu n'a dans l'univers laissé vivre que nous. »
Puis elle l'admirait avec un doux sourire,
Comme elles font toujours. Quelle femme n'admire
Ce qu'elle aime et quel front peut-elle préférer
A celui que ses yeux ne peuvent rencontrer
Sans se voiler de pleurs? « Voyons, lui disait-elle,
T'es-tu fait beau pour moi, qui me suis faite belle?
Pour qui ce collier d'or, pour qui ces fins bijoux?
Ce beau panache noir? Était-ce un peu pour nous? »

Et puis elle ajouta : « Mon amour! que personne
Ne vous ait vu venir surtout, car j'en frissonne. »
Mais le jeune Dalti ne lui répondait pas;
Aux rayons de la lune, il avait de ses bras
Entouré doucement sa pâle bien-aimée ;
Elle laissait tomber sa tête parfumée
Sur son épaule, et lui, regardait, incliné,
Son beau front, d'espérance et de paix couronné!
« Portia, murmura-t-il, cette glace dans l'ombre
Jette un reflet trop pur à cette alcôve sombre;
Ces fleurs ont trop d'éclat, tes yeux trop de langueurs;
Que ne m'accables-tu, Portia, de tes rigueurs!
Peut-être, Dieu m'aidant, j'eusse trouvé des armes.
Mais quand tu m'as noyé de baisers et de larmes,
Dis, qui m'en peut défendre, ou qui m'en guérira?
Tu m'as fait trop heureux; ton amour me tuera! »
Et comme sur le bord de la longue ottomane,
Elle attachée à lui comme un lierre au platane,
Il s'était renversé tremblant à ce discours,
Elle le vit pâlir : « O mes seules amours,
Dit-il, en toute chose il est une barrière
Ou pour grand qu'on se sente, on se jette en arrière;
De quelque fol amour qu'on ait rempli son cœur,
Le désir est parfois moins grand que le bonheur;
Le ciel, ô ma beauté, ressemble à l'âme humaine :
Il s'y trouve une sphère où l'aigle perd haleine,
Où le vertige prend, où l'air devient le feu,
Et l'homme doit mourir où commence le Dieu. »

La lune se voilait; la nuit était profonde,
Et nul témoin des cieux ne veillait sur le monde.
La lampe tout à coup s'éteignit. « Reste-là,
Dit Portia, je m'en vais l'allumer. » Elle alla
Se baisser au foyer. La cendre à demi morte
Couvrait à peine encore une étincelle, en sorte
Qu'elle resta longtemps. — Mais lorsque la clarté
Eut enfin autour d'eux chassé l'obscurité :
« Ciel et terre, Dalti! Nous sommes trois, dit-elle.
— Trois, » répéta près d'eux une voix à laquelle
Répondirent au loin les voûtes du château.
Immobile, caché sous les plis d'un manteau,
Comme au seuil d'une porte une antique statue,
Onorio, debout, avait frappé leur vue.
— D'où venait-il ainsi? Les avait-il guettés

En silence longtemps, et longtemps écoutés!
De qui savait-il l'heure, et quelle patience
L'avait fait une nuit épier la vengeance?
Cependant son visage était calme et serein,
Son fidèle poignard n'était pas dans sa main,
Son regard ne marquait ni colère, ni haine;
Mais ses cheveux, plus noirs, la veille, que l'ébène,
Chose étrange à penser, étaient devenus blancs.
Les amants regardaient, sous les rayons tremblants
De la lampe déjà par l'aurore obscurcie.
Ce vieillard d'une nuit, cette tête blanchie,
Avec ses longs cheveux plus pâles que son front.
« Portia, dit-il, d'un ton de voix lent et profond,
Quand ton père, en mourant, joignit nos mains, la mienne
Resta pourtant ouverte, en retirer la tienne
Était aisé. Pourquoi l'as-tu donc fait si tard?
  Mais le jeune Dalti s'était levé. « Vieillard,
Ne perdons pas de temps. Vous voulez cette femme!
En garde! Qu'un de nous la rende avec son âme.
  — Je le veux, » dit le comte; et deux lames déjà
Brillaient en se heurtant. — Vainement la Portia
Se traînait à leurs pieds, tremblante, échevelée.
Qui peut sous le soleil tromper sa destinée?
Quand des jours et des nuits qu'on nous compte ici-bas
Le terme est arrivé, la terre sous nos pas
S'entr'ouvrirait plutôt : que sert qu'on s'en défende?
Lorsque la fosse attend, il faut qu'on y descende.

Le comte ne poussa qu'un soupir, et tomba.

  Dalti n'hésita pas. « Viens, dit-il à Portia,
Sortons. » Mais elle était sans parole et mourante.
Il prit donc d'une main le cadavre, l'amante
De l'autre et s'éloigna. La nuit ne permit pas
De voir de quel côté se dirigeaient ses pas.

⁂

Une heure est à Venise, — heure des sérénades,
Lorsqu'autour de Saint-Marc, sous les sombres arcades,
Les pieds dans la rosée et son masque à la main,
Une nuit de printemps joue avec le matin.
Nul bruit ne trouble plus, dans les palais antiques,
La majesté des saints debout sous les portiques.

La ville est assoupie, et les flots prisonniers
S'endorment sur le bord de ses blancs escaliers.
C'est alors que de loin, au détour d'une allée,
Se détache en silence une barque isolée,
Sans voile, pour tout guide ayant son matelot,
Avec son pavillon flottant sous son falot.
Telle, au sein de la nuit, et par l'onde bercée,
Glissait, par le zéphir lentement balancée,
La légère chaloupe où le jeune Dalti
Agitait en ramant le flot appesanti.
Longtemps, au double écho de la vague plaintive,
On le vit s'éloigner, en voguant, de la rive;
Mais lorsque la cité, qui semblait s'abaisser
Et lentement au loin dans les flots s'enfoncer,
Eut, en se dérobant, laissé l'horizon vide,
Semblable à l'Alcyon qui, dans son cours rapide,
S'arrête tout à coup, la chaloupe écarta
Ses rames sur l'azur des mers, et s'arrêta.
« Portia, dit l'étranger, un vent plus doux commence
A se faire sentir. — Chante-moi ta romance. »

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encor rougi;
Que tous les serviteurs sur les draps funéraires
N'avaient pas achevé leurs dernières prières,
Peut-être qu'alentour des sinistres apprêts
Les moines s'agitant comme de noirs cyprès,
Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient pas sur la tombe encore éteint les cierges,
Peut-être de la veille avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait encore.
Mais quand Dalti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix, que l'écho répétait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.
— Quel homme fut jamais si grand, qu'il se pût croire
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie, et ne s'éteindre pas?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue, et que boit le soleil;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil
Dalti, le front baissé, tantôt sur son amante

Promenait ses regards, tantôt sur l'eau dormante.
Ainsi muet, penchant sa tête sur sa main,
Il sembla quelque temps demeurer incertain.
« Portia, dit-il enfin, ce que vous pouviez faire,
Vous l'avez fait; c'est bien. Parlez-moi sans mystère
Vous en repentez-vous? — Moi, dit-elle, de quoi?
— D'avoir, dit l'étranger, abandonné pour moi
Vos biens, votre maison et votre renommée
(Il fixa de ses yeux perçants sa bien-aimée,
Et puis il ajouta d'un ton dur), — votre époux. »
Elle lui répondit : « J'ai fait cela pour vous;
Je ne m'en repens pas.
— O nature, nature!
Murmura l'étranger, vois cette créature :
Sous les cieux les plus doux qui la pouvaient nourrir,
Cette fleur avait mis dix-huit ans à s'ouvrir.
A-t-elle pu tomber et se faner si vite,
Pour avoir une nuit touché ma main maudite?
C'est bien, poursuivit-il, c'est bien, elle est à moi,
Viens, dit-il à Portia, viens, et relève-toi.
T'est-il jamais venu dans l'esprit de connaître
Qui j'étais! qui je suis?
— Eh! qui pouvez-vous être,
Mon ami, si ce n'est un riche et beau seigneur!
Nul ne vous parle ici, qui ne vous rende honneur.
— As-tu, dit le jeune homme, autour des promenades,
Rencontré quelquefois, le soir, sous les arcades,
De ces filles de joie errant en carnaval,
Qui traînent dans la boue une robe de bal?
Elles n'ont pas toujours au bout de leur journée
Du pain pour leur souper. Telle est leur destinée,
Car souvent de besoin ces spectres consumés
Prodiguent aux passants des baisers affamés.
Elles vivent ainsi. C'est un sort misérable,
N'est-il pas vrai? Le mien cependant est semblable.
— Semblable à celui-là! dit l'enfant. Je vois bien,
Dalti, que vous voulez rire, et qu'il n'en est rien.
— Silence! dit Dalti, la vérité tardive
Doit se montrer à vous ici, quoi qu'il arrive.
Je suis fils d'un pêcheur.
— Maria! Maria!
Prenez pitié de nous, si c'est vrai, dit Portia.
— C'est vrai, dit l'étranger Écoutez mon histoire
Mon père était pêcheur; mais je n'ai pas mémoire

Du jour où pour partir le destin l'appela,
Me laissant pour tout bien la barque où nous voilà.
J'avais quinze ans, je crois; je n'aimais que mon père,
Ma venue en ce monde ayant tué ma mère.
Mon véritable nom est Daniel Zoppieri.
Pendant les premiers temps mon travail m'a nourri.
Je suivais le métier qu'avait pris ma famille;
L'astre mystérieux qui sur nos têtes brille
Voyait seul quelquefois tomber mes pleurs amers
Au sein des flots sans borne et des profondes mers;
Mais c'était tout. D'ailleurs je vivais seul, tranquille,
Couchant où je pouvais, rarement à la ville.
Mon père cependant, qui, pour un batelier,
Était fier, m'avait fait d'abord étudier;
Je savais le toscan, et j'allais à l'église;
Ainsi dès ce temps-là je connaissais Venise.

Un soir, un grand seigneur, Michel Gianinetto,
Pour donner un concert me loua mon bateau.
Sa maîtresse (c'était, je crois, la Muranèse)
Y vint seule avec lui; la mer était mauvaise;
Au bout d'une heure au plus un orage éclata.
Elle, comme un enfant qu'elle était, se jeta
Dans mes bras, effrayée, et me serra contre elle.
Vous savez son histoire, et comme elle était belle;
Je n'avais jusqu'alors rien rêvé de pareil.
Et de cette nuit-là je perdis le sommeil. »

L'étranger, à ces mots, parut reprendre haleine;
Puis, Portia l'écoutant et respirant à peine,
Il poursuivit :

« Venise! ô perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie,
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie!
Pauvre et pieds nus, la nuit, j'errais sous tes palais
Je regardais tes grands, qu'un peuple de valets
Entoure, et rend pareils à des paralytiques,
Tes nobles arrogants, et tous tes magnifiques
Dont l'ombre est saluée, et dont aucun ne dort
Que sous un toit de marbre et sur un pavé d'or.

Je n'étais cependant qu'un pêcheur; mais aux fêtes,
Quand j'allais au théâtre écouter les poètes,
Je revenais le cœur plein de haine et navré.
Je lisais, je cherchais, c'est ainsi, par degré,
Que je chassai, Portia, comme une ombre légère
L'amour de l'Océan, ma richesse première.
Je vous vis, — je vendis ma barque et mes filets
Je ne sais pas pourquoi, ni ce que je voulais,
Pourtant je les vendis. C'était ce que sur terre
J'avais pour tout trésor, ou pour toute misère.
Je me mis à courir, emportant en chemin
Tout mon bien qui tenait dans le creux de ma main.
Las de marcher bientôt, je m'assis triste et morne,
Au fond d'un carrefour, sur le coin d'une borne.
J'avais vu par hasard, auprès d'un mauvais lieu
De la place Saint-Marc, une maison de jeu.
J'y courus. Je vidai ma main sur une table,
Puis muet, attendant l'arrêt inévitable,
Je demeurai debout. Ayant gagné d'abord,
Je résolus de suivre et de tenter le sort.
Mais pourquoi vous parler de cette nuit terrible.
Toute une nuit, Portia, le démon invincible
Me cloua sur la place, et je vis devant moi
Pièce à pièce tomber la fortune d'un roi.
Ainsi je demeurai, songeant au fond de l'âme,
Chaque fois qu'en criant tournait la roue infâme
Que la mer était proche, et qu'à me recevoir
Serait toujours tout prêt ce lit profond et noir.
Le banquier cependant, voyant son coffre vide,
Me dit que c'était tout. Chacun d'un œil avide
Suivait mes mouvements; je tendis mon manteau.
On me jeta dedans la valeur d'un château,
Et la corruption de trente courtisanes.
Je sortis. — Je restai trois jours sous les platanes
Où je vous avais vue, ayant pour tout espoir,
Quand vous y passeriez, d'attendre, et de vous voir
Tout le reste est connu de vous.

— Bonté divine!
Dit l'enfant, est-ce là tout ce qui vous chagrine?
Quoi! De n'être pas noble? Est-ce que vous croyez
Que je vous aimerais plus quand vous le seriez?
Silence! dit Dalti, vous n'êtes que la femme
Du pêcheur Zoppieri; non, sur ma foi, madame,

Rien de plus.

— Et quoi rien, mon amour?

— Rien de plus,
Vous dis-je ; ils sont partis comme ils étaient venus,
Ces biens. Ce fut hier la dernière journée
Où j'ai (pour vous du moins) tenté la destinée.
J'ai perdu ; voyez donc ce que vous décidez.
— Vous avez tout perdu?

— Tout sur trois coups de dés,
Tout, jusqu'à mon palais, cette barque exceptée
Que j'ai depuis longtemps en secret rachetée.
Maudissez-moi, Portia ; mais je ne ferai pas,
Sur mon âme, un effort pour retenir vos pas.
Pourquoi je vous ai prise, et sans remords menée
Au point de partager ainsi ma destinée,
Ne le demandez pas. Je l'ai fait; c'est assez.
Vous pouvez me quitter et partir; choisissez. »

Portia, dès le berceau, d'amour environnée,
Avait vécu comtesse ainsi qu'elle était née.
Jeune, passant sa vie au milieu des plaisirs,
Elle avait de bonne heure épuisé les désirs,
Ignorant le besoin, et jamais sur la terre,
Sinon pour l'adoucir, n'ayant vu de misère.
Son père déjà vieux, riche et noble seigneur,
Quoique avare, l'aimait, et n'avait de bonheur
Qu'à la voir admirer, et quand on disait d'elle
Qu'étant la plus heureuse, elle était la plus belle.
Car tout lui souriait, et même son époux,
Onorio, n'avait plié les deux genoux
Que devant elle et Dieu. Cependant, en silence,
Comme Dalti parlait, sur l'Océan immense
Longtemps elle sembla porter ses yeux errants.
L'horizon était vide, et les flots transparents
Ne reflétaient au loin, sur leur abîme sombre,
Que l'astre au pâle front qui s'y mirait dans l'ombre.
Dalti la regardait, mais sans dire un seul mot.

— Avait-elle hésité? — Je ne sais; — mais bientôt,
Comme une tendre fleur que le vent déracine,
Faible, et qui lentement sur sa tige s'incline,

Telle elle détourna la tête, et lentement
S'inclina tout en pleurs jusqu'à son jeune amant.
« Songez bien, dit Dalti, que je ne suis, comtesse,
Qu'un pêcheur; que demain, qu'après, et que sans cesse
Je serai ce pêcheur. Songez bien que tous deux
Avant qu'il soit longtemps nous allons être vieux;
Que je mourrai peut-être avant vous.

— Dieu rassemble
Les amants, dit Portia; nous partirons ensemble,
Ton ange en t'emportant me prendra dans ses bras. »
Mais le pêcheur se tut, car il ne croyait pas.



CHANSONS A METTRE EN MUSIQUE

Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

La Folle journée.

L'ANDALOUSE

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni!
Pâle comme un beau soir d'automne!
C'est ma maîtresse, ma lionne!
La marquesa d'Amaëgui.

J'ai fait bien des chansons pour elle,
Je me suis battu bien souvent.
Bien souvent j'ai fait sentinelle,
Pour voir le coin de sa prunelle,
Quand son rideau tremblait au vent.

Elle est à moi, moi seul au monde.
Ses grands sourcils noirs sont à moi,
Son corps souple et sa jambe ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi!

C'est à moi son beau col qui penche
Quand elle dort dans son boudoir
Et sa basquina sur sa hanche,
Son bras dans sa mitaine blanche,
Son pied dans son brodequin noir!

Vrai Dieu! lorsque son œil pétille
Sous la frange de ses réseaux,
Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille,
On se ferait rompre les os.

Qu'elle est superbe en son désordre
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage et mordre
En criant des mots inconnus!

Et qu'elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin,
Lorsqu'en tirant son bas de soie,
Elle fait sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin!

Allons, mon page, en embuscades!
Allons! la belle nuit d'été!
Je veux ce soir des sérénades
A faire damner des alcades
De Tolose au Guadalété!



LE LEVER

Assez dormir, ma belle!
Ta cavale Isabelle
Hennit sous tes balcons.
Vois tes piqueurs alertes,
Et sur leur manches vertes
Les pieds noirs des faucons,

Vois écuyers et pages,
En galants équipages,
Sans rochet ni pourpoint,
Têtes chaperonnées,
Traîner les haquenées,
Leur arbalète au poing.

Vois bondir dans les herbes
Les lévriers superbes,
Les chiens trapus crier.
En chasse, et chasse heureuse,
Allons, mon amoureuse,
Le pied dans l'étrier!

Et d'abord, sous la moire,
Avec ce bras d'ivoire
Enfermons ce beau sein,
Dont la forme divine,
Pour que l'œil la devine,
Reste aux plis du coussin.

Oh! sur ton front qui penche,
J'aime à voir ta main blanche
Peigner tes cheveux noirs;
Beaux cheveux qu'on rassemble
Les matins, et qu'ensemble
Nous défaisons les soirs!

Allons, mon intrépide,
Ta cavale rapide
Frappe du pied le sol,
Et ton bouffon balance,
Comme un soldat sa lance,
Son joyeux parasol!

Mets ton écharpe blonde
Sur ton épaule ronde,
Sur ton corsage d'or,
Et je vais ma charmante,
T'emporter dans ta mante,
Comme un enfant qui dort!

MADRID

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeu.
Par tes belles nuits étoilées,
Bien des senoras long voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi, je me raille
De tes dames à fine taille
Qui chaussent l'escarpin étroit;
Car j'en sais une par le monde,
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt.

J'en sais une, et certes la duègne
Qui la surveille et qui la peigne
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi;
Certes, qui veut qu'on le redresse,
N'a qu'à l'approcher à la messe,
Fût-ce l'archevêque ou le roi.

Car c'est ma princesse andalouse!
Mon amoureuse! ma jalouse!
Ma belle veuve au long réseau!
C'est un vrai démon! c'est un ange!
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau!

Oh! quand sur ma bouche idolâtre
Elle se pâme, la folâtre,
Il faut voir, dans nos grands combats,
Ce corps si souple et si fragile,
Ainsi qu'une couleuvre agile,
Fuir et glisser entre mes bras!

Or, si d'aventure on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.



A LAURE

Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée,
Que balbutiais-tu dans ces fatales nuits?
Exerçais-tu ta langue à railler ta pensée?
Que voulaient donc ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots et ces cris?

Ah! si le plaisir seul t'arrachait ces tendresses,
Si ce n'était que lui qu'en ce triste moment
Sur mes lèvres en feu tu couvrais de caresses
Comme un unique amant;

Si l'esprit et les sens, les baisers et les larmes,
Se tiennent par la main de ta bouche à ton cœur,
Et s'il te faut ainsi, pour y trouver des charmes,
Sur l'autel du plaisir profaner le bonheur :

Ah! Laurette, ah! Laurette, idole de ma vie,
Si le sombre démon de tes nuits d'insomnie
Sans ce masque de feu ne saurait faire un pas,
Pourquoi l'évoquais-tu, si tu ne m'aimais pas?





Croquis d'Alfred de Musset.

BALLADE A LA LUNE

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil?

Est-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand faucheux bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer?

Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité?

Est-ce un ver qui te ronge,
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci?

Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit! T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?

Car tu vins pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
A travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé

Tu n'en es que la face,
Et déjà tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rend-nous la chasseresse
Blanche au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal!

Oh! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane
Et ses grands lévriers!

Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées
Par les vaux, par les blés,
Les prés,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh! le soir, dans la brise,
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau!

Phœbé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment,
Qui flotte,
Sous le clair firmament!

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied leste,
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traîne
L'Océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir?

Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
Méchante,
De loin tu lui souris.

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clef du nid,

Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle
Le bougeoir indiscret.

Au pudique hyménée
La Vierge qui se croit
Menée,
Grelotte en son lit froid.

Mais monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
Madame
Qui commence à crier.

« Ouf! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille :
Tu ne te tiens pas bien. »

Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
L'empêche
De commettre un péché? »

« Ah! dit-il, prenons garde.
Quel témoin curieux
Regarde
Avec ces deux grands yeux?

Et c'est, dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

LE SAULE

FRAGMENT

I

. . . .
Il se fit tout à coup le plus profond silence
Quand Georgina Smolen se leva pour chanter.
Miss Smolen est très pâle. — Elle arrive de France,
Et regrette le sol qu'elle vient de quitter.
On dit qu'elle a seize ans. — Elle est Américaine;
Mais, dans ce beau pays dont elle parle à peine,
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Faible et toujours souffrante, ainsi qu'un diadème
Elle laisse à demi, sur son front orgueilleux,
En longues tresses d'or tomber ses longs cheveux.
Elle est de ces beautés dont on dit qu'on les aime
Moins qu'on ne les admire; — un noble, un chaste cœur :
La volupté, pour mère, y trouva la pudeur.
Bien que sa voix soit douce, elle a sur le visage
Dans les gestes, l'abord, et jusque dans ses pas,
Un signe de hauteur qui repousse l'hommage,
Soit tristesse ou dédain, mais qui ne blesse pas.
Dans un âge rempli de crainte et d'espérance,
Elle a déjà connu la triste indifférence,
Cette fille du temps. — Qui pourrait cependant
Se lasser d'admirer ce front triste et charmant
Dont l'aspect seul éloigne et guérit toute peine?
Tant son puissants, hélas! sur la misère humaine
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur!
Chose étrange à penser, il paraît difficile
Au regard le plus dur et le plus immobile
De soutenir le sien. — Pourquoi? qui le dira?
C'est un mystère encor. — De ce regard céleste
L'atteinte, allant au cœur, est sans doute funeste,
Et devra coûter cher à qui la recevra.

Miss Smolen commença; — l'on ne voyait plus qu'elle.
On connaît ce regard qu'on veut en vain cacher,

Si prompt, si dédaigneux, quand une femme est belle !...
Mais elle ne parut le fuir ni le chercher.

Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante
Arrache, comme un triste et profond souvenir
D'un cœur plein de jeunesse et qui se sent mourir;
Cet air qu'en s'endormant Desdemona tremblante,
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis,
Comme un dernier sanglot, soupire au sein des nuits.

D'abord ses accents purs, empreints d'une tristesse
Qu'on ne peut définir, ne semblèrent montrer
Qu'une faible langueur et cette douce ivresse
Où la bouche sourit, et les yeux vont pleurer.
Ainsi qu'un voyageur couché dans sa nacelle,
Qui se laisse au hasard emporter au courant,
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,
Si le fleuve à la fin devient lac ou torrent;
Ainsi la jeune fille, écoutant sa pensée,
Sans crainte, sans effort, et par sa voix bercée,
Sur les flots enchantés du fleuve harmonieux
S'éloignait du rivage en regardant les cieux....

Quel charme elle exerçait ! Comme tous les visages
S'animaient tout à coup d'un regard de ses yeux !
Car, hélas ! que ce soit, la nuit dans les orages,
Un jeune rossignol pleurant au fond des bois,
Que ce soit l'archet d'or, la harpe éolienne,
Un céleste soupir, une souffrance humaine,
Quel est l'homme, aux accents d'une mourante voix,
Qui, lorsque pour entendre il a baissé la tête,
Ne trouve dans son cœur, même au sein d'une fête,
Quelque larme à verser, quelque doux souvenir
Qui s'allait effacer et qu'il sent revenir ?

Déjà le jour s'enfuit, — le vent souffle, silence !
La terreur brise, étend, précipite les sons.
Sous les brouillards du soir le meurtrier s'avance,
Invisible combat de l'homme et des démons !
A l'action, Iago ! Cassio meurt sur la place.
Est-ce un pêcheur qui chante, est-ce le vent qui passe ?
Écoute, moribonde ! Il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Mais lorsqu'au dernier chant la redoutable flamme
Pour la troisième fois vient repasser sur l'âme
Déjà prête à se fondre, et que dans sa frayeur
Elle presse en criant sa harpe sur son cœur....
La jeune fille alors sentit que son génie
Lui demandait des sons que la terre n'a pas ;
Soulevant par sanglots des torrents d'harmonie,
Mourante, elle oubliait l'instrument dans ses bras.
O Dieu! mourir ainsi, jeune et pleine de vie....
Mais tout avait cessé, le charme et les terreurs,
Et la femme en tombant ne trouva que des pleurs.

Pleure, le ciel te voit! — pleure, fille adorée!
Laisse une douce larme au bord de tes yeux bleus
Briller, en s'écoulant, comme une étoile aux cieux!
Bien des infortunés dont la cendre est pleurée
Ne demandaient pour vivre et pour bénir leurs maux
Qu'une larme, — une seule, et de deux yeux moins beaux!

Échappant aux regards de la foule empressée,
Miss Smolen s'éloignait, la rougeur sur le front ;
Sur le bord du balcon elle resta penchée.

Oh! qui l'a bien connu, ce mouvement profond.
Ce charme irrésistible, intime auquel se livre
Un cœur dans ces moments de lui-même surpris,
Qu'aux premiers battements un doux mystère enivre
Jeune fleur qui s'entr'ouvre à la fraîcheur des nuits!
Fille de la douleur! harmonie! harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vins d'Italie, et qui lui vins des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!...

Oh! quand tout a tremblé, quand l'âme tout entière
Sous le démon divin se sent encor frémir,
Pareille à l'instrument qui ne peut plus se taire,
Et qui d'avoir chanté semble longtemps gémir....

Et quand la faible enfant, que son délire entraîne,
Mais qui ne sait d'amour que ce qu'elle en rêva,
Vient à lever les yeux.... La belle Américaine
Qui dérobait les siens, enfin les souleva.

Sur qui ? — Bien des regards, ainsi qu'on peut le croire,
Comme un regard de reine avaient cherché le sien.
Que de fronts orgueilleux qui s'en seraient fait gloire !
Sur qui donc ? Pauvre enfant, le savait-elle bien ?

Ce fut sur un jeune homme à l'œil dur et sévère,
Qui la voyait venir et ne la cherchait pas ;
Qui, lorsqu'elle emportait une assemblée entière,
N'avait pas dit un mot, ni fait vers elle un pas.
Il était seul, debout, — un étrange sourire. —
Sous de longs cheveux blonds des traits efféminés ; —
A ceux qui l'observaient, son regard semblait dire :
On ne vous croira pas si vous me devinez.
Son costume annonçait un fils de l'Angleterre :
Il est, dit-on, d'Oxford. — Né dans l'adversité,
Il habite le toit que lui laissa son père,
Et prouve un noble sang par l'hospitalité.
Il se nomme Tiburce.

On dit que la nature
A mis dans sa parole un charme singulier,
Mais surtout dans ses chants : que sa voix triste et pure
A des sons pénétrants qu'on ne peut oublier.
Mais à compter du jour où mourut son vieux père,
Quoi qu'on fît pour l'entendre, il n'a jamais chanté.

D'où la connaissait-il ? ou quel secret mystère
Tient sur cet étranger son regard arrêté ?
Quel souvenir ainsi les met d'intelligence ?
S'il la connaît, pourquoi ce bizarre silence ?
S'il ne la connaît pas, pourquoi cette rougeur ?
On ne sait. — Mais son œil rencontra l'œil timide
De la vierge tremblante, et le sien plus rapide
Sembla comme une flèche aller chercher le cœur.
Ce ne fut qu'un éclair. L'invincible étincelle
Avait jailli de l'âme, et Dieu seul l'avait vu !
Alors, baissant la tête, il s'avança vers elle,
Et lui dit : « M'aimes-tu, Georgette, m'aimes-tu ? »

II

Tandis que le soleil s'abaisse à l'horizon,
Tiburce semble attendre au seuil de sa maison,
L'heure où dans l'Océan l'astre va disparaître.
A travers les vitraux de la sombre fenêtre,
Les dernières lueurs d'un beau jour qui s'enfuit
Percent encor de loin le voile de la nuit.

Deux puissants destructeurs ont marqué leur présence
Dans le manoir désert du pauvre étudiant :
Le temps et le malheur. — Tu gardes le silence,
Vieux séjour des guerriers, autrefois si bruyant!
Dans les longs corridors qui se perdent dans l'ombre,
Où de tristes échos répètent chaque pas,
Se mêlaient autrefois des serviteurs sans nombre....
La coupe des festins égaya les repas.

Une lampe qu'au loin on aperçoit à peine,
Prouve que de ces murs un seul est habité.
Ainsi tombe et périt le féodal domaine;
Ici la solitude, — ici la pauvreté.
Ce sont les lourds arceaux d'un vieux laboratoire
Que Tiburce a choisis; — non loin est un caveau,
Peut-être une prison, — peut-être un oratoire;
Car rien n'approche autant d'un autel qu'un tombeau.

Là dans le vieux fauteuil de la noble famille,
Où les enfants priaient, où mouraient les vieillards,
S'agenouilla jadis plus d'une chaste fille
Qui poursuivait des yeux de lointains étendards.
Plus tard, c'est encor là qu'à l'heure où le coq chante,
Demandant au néant des trésors inouïs,
L'alchimiste courbé, d'une main impuissante
Frappa son front ridé dans le calme des nuits.
Le philosophe oisif disséqua sa pensée...
La science aujourd'hui, rencontrant sous ses pieds
Les vestiges poudreux d'une route effacée,
Sourit aux vains efforts des siècles oubliés.

Sur le chevet du lit pend cette triste image,
Où Raphaël, traînant une famille en deuil,
Dépose l'Homme-Dieu de la croix au cercueil.
Sa mère de ses mains veut couvrir son visage,

Ses bras se sont roidis, et, pour la ranimer,
Ses filles n'ont, hélas! que leur sainte prière....
Ah! blessures du cœur, votre trace est amère!
Promptes à vous ouvrir, lentes à vous fermer?

Ici c'est Géricault et sa palette ardente;
Mais qui peut oublier cette fausse Judith,
Et dans la blanche main d'une perfide amante
La tête qu'en mourant Allori suspendit?
Et plus loin — la clarté d'une lampe sans vie
Agite sur les murs, dans l'ombre appesantie,
Un marbre mutilé. — Père d'un temps nouveau,
Ta mémoire, ô héros, ne sera point troublée!
Ton image se cache et doit rester voilée
Sur la terre où l'on boit encore à Waterloo....

Les arts, ces dieux amis, fils de la solitude,
Sont rois sous cette voûte; auprès d'eux l'humble étude
Vient d'un baiser de paix rassurer la douleur;
Et toi surtout, et toi, triste et fidèle amie,
A qui l'infortuné, dans ses nuits d'insomnie,
Dit tout bas ses secrets qui dévorent le cœur,
Toi, déesse des chants, à qui, dans son supplice,
La douleur tend les bras, criant : — Consolatrice!
Consolatrice!

A l'âge où la chaleur du sang
Fait éclore un désir à chaque battement,
Où l'homme, apercevant, des portes de la vie,
La mort à l'horizon, s'avance et la défie,
Parmi les passions qui viennent tour à tour
S'asseoir au fond du cœur sur un trône invisible,
La haine, — l'intérêt, — l'ambition, — l'amour,
Tiburce n'en connaît qu'une, — la plus terrible.
Jusqu'à ce jour, du moins, le sillon n'a senti
Des autres que le germe; une seule a grandi.
Quant à cette secrète et froide maladie,
Misérable cancer d'un monde qui s'en va,
Ce facile mépris de l'homme et de la vie,
Nul de l'avoir connu jamais ne l'accusa,
Mais pourquoi cherchait-il ainsi la solitude?
On ne sait. — Dès longtemps il chérissait l'étude.
Autrefois ignoré, mais content de son sort,
Il marcha sur les pas de ceux à qui la mort

Révèle les secrets de l'être et de la vie.
Incliné sous sa lampe, infatigable amant
D'une science aride et longtemps poursuivie,
On le voyait, la nuit, écrire assidûment;
Ou quelquefois encor, quand l'astre au front d'albâtre
Efface les rayons de son disque incertain,
Il osait, oubliant sa tâche opiniâtre,
Étudier les lois de ces mondes sans fin,
Flots d'une mer de feu sur nos fronts balancée,
Et que n'ont pu compter ni l'œil ni la pensée!...

Mais, hélas! que de jours, que de longs jours passés,
Ont vu depuis ce temps ses travaux délaissés!
Renfermé dans les murs où mourut son vieux père,
Depuis plus de deux ans, sous son toit solitaire
Il vit seul, loin des yeux, — heureux, — car ses amis,
En calculant les jours, n'ont point compté les nuits
Peut-être en se cachant voulait-il le silence....
Qui savait ses projets? — Nul ne connaît celui
Qui le fait sur le seuil demeurer aujourd'hui.

Mais la nuit à grands pas sur la terre s'avance.
Et les ombres déjà, que le vent fait frémir,
Sur le sol obscurci semblent se réunir.
Le repos par degrés s'étend sur les campagnes;
L'astre baisse, — il s'arrête au sommet des montagnes,
Jette un dernier regard aux cimes des forêts,
Et meurt. — Les nuits d'hiver suivent les soirs de près.

Quelques groupes épars d'oisifs, de jeunes filles,
De joyeux villageois regagnant la cité,
Se distinguent encor, malgré l'obscurité,
Sous le chaume habité par de pauvres familles,
Des feux de loin en loin enfument les vieux toits
Noircis par l'eau du ciel dont dégouttent les bois.
Tandis que des enfants la voix fraîche et sonore,
Montant avec l'encens de la maison de Dieu,
Au bruit confus des mers au loin se mêle encore,
Et fait frémir au vent les vitraux du saint lieu.
Quelques refrains grossiers que l'on entend à peine
Rappellent au passant le jour du samedi.
Le buveur nonchalant a laissé loin de lui
L'artisan de la veille, obsédé par la gêne,
Qui, baignant de sueur chaque morceau de pain,
Travaillant pour le jour, doute du lendemain.

L'oubli, ce vieux remède à l'humaine misère,
Semble avec la rosée être tombé des cieux.
Se souvenir, hélas! — Oublier, — c'est sur terre
Ce qui, selon les jours, nous fait jeunes ou vieux!

Tiburce contemplait cette bizarre scène;
Son œil sous les vapeurs apercevait à peine
Les fantômes mouvants qui passaient devant lui.
Dieu juste! sous ces toits que d'humbles destinées
S'achevant en silence ainsi qu'elles sont nées! —
Et Tiburce pensa qu'il était pauvre aussi.

Ah! Pauvreté, marâtre! à qui donc est utile
Celui qui d'un sein maigre a bu ton lait stérile?
A quoi ressemble l'homme, ignoré du destin,
Qui, reprenant le soir son sentier du matin,
Marchant à pas comptés dans sa vie inconnue,
S'endort quand sur son toit la nuit est descendue?
Peut-être est-ce le sage; — un moins pesant fardeau
Courbe plus lentement son front jusqu'au tombeau.
Mais celui qu'un fatal essor de son génie
Livre dans l'ombre épaisse à la pâle insomnie,
Celui qui, pour souffrir ne se reposant pas,
Vit d'une double vie, — oh! qu'est-il ici-bas?
Pareille à l'ange armé du saint glaive de flamme,
L'invincible Pensée a du seuil de son âme
Chassé le doux sommeil, comme un hôte étranger.
Seule elle y règne, — et n'est pas longue à la changer
En une solitude immense, et plus profonde
Que les déserts perdus sur les bornes du monde!

Mais silence! écoutez! — c'est le son du beffroi.
Tiburce s'est levé : « L'heure de la prière!
Dit-il, soit : c'est mon heure! ils prieront Dieu pour moi! »
Il marche; il est parti....

Le jour et la lumière
Des sinistres projets sont mauvais confidents.
Là, les audacieux sont nommés imprudents.
La pensée, évitant l'œil vulgaire du monde,
S'enfuit au fond du cœur. — La nuit, la nuit profonde
Vient seule relever, à l'heure du sommeil,
Les fronts qui s'inclinaient aux rayons du soleil.

. . . .

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés,
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère.
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis, en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, —
Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête; —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

III

. . . .

C'est vrai, Bell, répondit Georgette à son amie;
Souvent jusqu'à la nuit j'aime à rester ici.
La mer y vient mourir sur la plage endormie....

— Mais qu'as-tu? dit Bella; pourquoi pleurer ainsi?

— Restons, restons toujours; ce sont de douces larmes....
Douces, et sans motif.... et des larmes pourtant!
As-tu peur! mais la peur elle-même a ses charmes....
C'est mon plaisir du soir; restons un seul instant.
— Hélas! bonne Georgette, il faut bien qu'on te cède;
Mais la nuit va venir, et.... Dieu nous soit en aide!

Pourquoi donc dans ma main sens-je frémir ta main? »

Georgette, en soupirant, regarda son amie :
« Ainsi, Bella, pour toi, de ce double chemin
Où l'on dit que nos pas s'égarent dans la vie,
Un seul, un seul existe, et te sera connu!
L'hiver prochain, dis-moi, Bell, quel âge auras-tu?
Mais que dis-je? notre âge est à peu près le même.
Je suis folle, et c'est tout. Pauvre Bella, je t'aime
Du fond du cœur.

— Mon Dieu! Georgina, qu'as-tu donc?
Tu ne te soutiens plus....

— Pardon, chère, pardon!
Tiens, donne-moi ton bras, et revenons ensemble. »
Toutes deux lentement marchèrent quelques pas.

« Non! cria Georgina, non, je ne le puis pas!
Je ne puis pas te fuir! N'est-ce pas qu'il te semble,
Bella, que je suis pâle, et que je dois souffrir?
C'est le bruit de ces flots, de ce vent qui murmure,
C'est l'aspect de ces bois, c'est toute la nature
Qui me brise le cœur, et qui me fait mourir!...
Ah! Bella, ma Bella, rien que par la pensée,
Tant souffrir! Quelle nuit terrible j'ai passée!
Terrible et douce, amie! écoute, écoute-moi....

— Parle, ma Georgina, raconte-moi ta peine

— Oui, tout à toi, Bella, car ma pauvre âme est pleine,
Et qui me soutiendra, chère, si ce n'est toi?
Sœur de mon âme, écoute. O mon unique amie,
C'est de bonheur, Bella, que je meurs! c'est ma vie
Qui dans cet océan se perd comme un ruisseau.
Pour toi, ces eaux, ces bois, tout est muet, ma chère!
Viens, ma bouche et mon cœur t'en diront le mystère,
Rappelons-nous d'Hamlet, et sois mon Horatio. »

IV

. . . .
Au bord d'une prairie, où la fraîche rosée
Incline au vent du soir, la bruyère arrosée,

Le château de Smolen, vénérable manoir,
Découpe son portail sous un ciel triste et noir.
C'est au pied de ces murs que Tiburce s'arrête.
Il écoute. — A travers les humides vitraux,
Il voit passer une ombre et luire des flambeaux :
« A cette heure! dit-il. Est-ce encore une fête? »
Puis, avec un murmure, il ajoute plus bas :
« M'aurait-elle trompé? » Dans ce moment, un pas
Au penchant du coteau semble se faire entendre...
Il est sans armes, seul. — Viendrait-on le surprendre?

Il hésite, — il approche à pas silencieu .
Caché sous le portail que couvre une ombre épaisse,
Tour à tour près du mur il se penche et se baisse....
Quel spectacle imprévu vient de frapper ses yeux!

Près de l'ardent foyer où le chêne pétille,
Le vieux Smolen courbé récite à haute voix
L'oraison qu'après lui répète sa famille.
Comme dans ce guerrier si terrible autrefois
La sainte paix de l'âme efface les années!
Il prie, et cependant deux femmes inclinées
Pour parler au Seigneur se reposent sur lui.
Tiburce les connaît; — l'une est âgée — et l'autre....
— Corrupteur, corrupteur, que viens-tu faire ici?
Vois! elle est à genoux, mais les chants de l'apôtre
Ne retentissent plus dans le fond de son cœur.
Pourquoi ces mouvements, ces yeux fixés à terre?
Qui rendra maintenant cette fille à son père?...
Qui sait si ce vieillard, certain de son honneur,
Tout en priant ainsi, n'a pas de sa parole
Détourné sa pensée, et s'il ne bénit pas
En ce moment, hélas! l'enfant qui le console,
Et dont l'ange gardien fuit au bruit de tes pas?...

Mais non, non, ce vieillard ne saurait douter d'elle.
Soixante ans de vertu l'on fait croire au bonheur.
Georgina s'est levée. — Ah! que cette pâleur
Lui sied bien à tes yeux, Tiburce, et qu'elle est belle!
Courbe-toi, jeune fille, et du pied de l'autel
Viens présenter ton front au baiser paternel.
Presse, en te retirant, sur ta lèvre brûlante.
La main de ce vieillard; — encor! — bien! presse-la!

N'entends-tu pas ton cœur, douce et loyale amante,
Ton cœur qui bat de joie, et te crie : « Il est là! »

Il est là, miss Smolen, qui t'attend, et qui compte
Les bénédictions d'un père à son enfant.
Il est là, sur le seuil, qui descend et qui monte,
Comme un larron de nuit que la frayeur surprend.
Hâte-toi! le temps fuit! l'horizon se colore!
L'astre des nuits bientôt va briller, — hâte-toi!

Mais à peine au château quelques clartés encore
S'agitent çà et là. — Le silence, — l'effroi. —
Quelques pas, quelques sons traversent la nuit sombre;
Une porte a gémi dans un long corridor. —
Tiburce attend toujours. — Le ravisseur, dans l'ombre,
N'a-t-il pas des pensers de meurtrier? — Tout dort.

Oh! qui n'a pas senti son cœur battre plus vite
A l'heure où sous le ciel l'homme est seul avec Dieu?
Qui ne s'est retourné, croyant voir à sa suite
Quelque forme glisser, — quand des lignes de feu,
Se croisant en tous sens, brillent dans les ténèbres,
Comme les veines d'or du mur d'airain des nuits!
Lorsque l'homme effrayé, soulevant les tapis
Qui se froissent sur lui, croit que des cris funèbres
De courir à son or sont venus l'avertir....
Malheur! quand la nuit vient, l'homme est fait pour dormir

Il est certain qu'alors l'effroi sur notre tête
Passe comme le vent sur la cime des bois,
Et lorsqu'à son aspect le cœur manque, il s'arrête,
Et saisit aux cheveux l'homme resté sans voix.

Derrière l'angle épais d'une fenêtre obscure,
Tiburce resté seul seul s'avançait à grands pas.
Aux rayons de la lune une blanche figure
Parut à son approche et glissa dans ses bras :
« Hélas! après deux ans! » dit-elle, et sa pensée
Mourut dans un soupir sur sa lèvre glacée...

V

« Qu'avez-vous, mon ami? pourquoi ce front chagrin?
Seigneur, me cachez-vous vos sujets de tristesse?

Vous avez négligé de prier ce matin;
Cher Seigneur, vous souffrez. Le mal qui vous oppresse
Me fait souffrir aussi.

— Rien, rien, dit le vieillard.
Où donc est votre fille? elle descend bien tard.

— Dieu du ciel! Georgina, mon cher Seigneur, vous aime,
Et vos chagrins la font souffrir comme moi-même :
Elle pleure. O Smolen! qui vous a, cette nuit,
Fait tout à coup ainsi sortir de votre lit?
— Silence, disiez-vous; — et cependant, pensai-je,
Les chemins et les toits sont recouverts de neige.
Hélas! je parle au nom d'une vieille amitié,
Qui de vos soixante ans a porté la moitié.

— Je suis malade, femme, et rien de plus.

— Malade?
Quoi! Smolen est malade; et par cette saison
Expose son front chauve à l'agitation
D'une nuit de tempête? Et seul, la nuit, s'évade
En me criant : « Silence! » — ainsi qu'un assassin
Que l'esprit de malheur conduit à son dessein?
Oui, vous êtes malade, ou je suis bien trompée,
C'est le cœur, cher Seigneur, le cœur qui souffre en vous.
Pitié, mon Dieu! Pourquoi demander votre épée?
Où voulez-vous aller? Seigneur, songez à nous.
Allez-vous dans le deuil laisser votre famille?

— Rien, rien, dit le vieillard. Mais où donc est ma fille? »

VI

Comme avec majesté sur ces roches profondes
Que l'inconstante mer ronge éternellement,
Du sein des flots émus sort l'astre tout-puissant,
Jeune et victorieux, — seule âme des deux mondes!
L'Océan, fatigué de suivre dans les cieux
Sa déesse voilée au pas silencieux,
Sous les rayons divins retombe et se balance.
Dans les ondes sans fin plonge le ciel immense.

La terre lui sourit. — C'est l'heure de prier.
Être sublime! Esprit de vie et de lumière,
Qui, reposant ta force au centre de la terre,
Sous ta céleste chaîne y reste prisonnier!
Toi, dont les bras puissants, dans l'éternelle plaine.
Parmi les astres d'or la soulève et l'entraîne
Sur la route invisible, où d'un regard de Dieu
Tomba dans l'infini l'hyperbole de feu!
Tu peux faire accourir ou chasser la tempête
Sur ce globe d'argile à l'espace jeté,
D'où vers son Créateur l'homme élevant sa tête
Passe et tombe en rêvant une immortalité;
Mais comme toi son sein renferme une étincelle
De ce foyer de vie et de force éternelle,
Vers lequel en tremblant le monde étend les bras,
Prêt à s'anéantir, s'il ne l'animait pas!
Son essence à la tienne est égale et semblable.
Lorsque Dieu l'en tira pour lui donner le jour,
Il te fit immortel, et le fit périssable.
Il te fit solitaire, et lui donna l'amour.
Amour! torrent divin de la source infinie!
O dieu d'oubli, dieu jeune au front pâle et charmant!
Toi que tous ces bonheurs, tous ces biens qu'on envie
Font quelquefois de loin sourire tristement,
Qu'importe cette mer, son calme et ses tempêtes,
Et ces mondes sans nom qui roulent sur nos têtes
Et le temps et la vie, au cœur qui t'a connu?
Fils de la Volupté, père des Rêveries,
Tes filles sur ton front versent leurs fleurs chéries,
Ta mère en soupirant t'endort sur son sein nu!

A cette heure d'espoir, de mystère et de crainte
Où l'oiseau des sillons annonce le matin,
Tiburce de la ville avait gagné l'enceinte,
Et de son pauvre toit reprenait le chemin.
Tout se taisait au loin dans les blanches prairies :
Tout, jusqu'au souvenir, se taisait dans son cœur.
Pour la nature et l'homme, ainsi parfois la vie
A ses jours de soleil et ses jours de bonheur.
C'est une pause, un calme, une extase indicible.
Le Temps, ce voyageur qu'une main invisible,
D'âge en âge, à pas lents, mène à l'éternité,
Sur le bord du chemin, pensif, s'est arrêté.

Ah! brûlante. brûlante, ô nature! est la flamme
Que d'un être adoré la main laisse à la main,
Et la lèvre, à la lèvre et l'âme au fond de l'âme!
Devant tes voluptés, ô Nuit, c'est le Matin
Qui devrait disparaître et replier ses ailes!
Pourquoi te réveiller, quand, loin des feux du jour,
Aux accents éloignés de tes sœurs immortelles,
Tes beaux yeux se fermaient dans les bras de l'Amour?
Que fais-tu, jeune fille, à cette heure craintive?
Lèves-tu ton front pâle au bord du flot dormant,
Pour suivre à l'horizon le pas de ton amant?
La vaste mer, Georgette, a couvert cette rive.
L'écume de ses eaux trompera tes regards.
Tu la prendras de loin pour le pied des remparts
Où de ton bien-aimé tu crois voir la demeure.
Rentre, cœur plein d'amour! les vents d'est à cette heure
Glissent dans tes cheveux, et leur souffle est glacé.
Retourne au vieux manoir, et songe au temps passé!

Sous les brouillards légers qui dérobaient la terre,
Tiburce dans les prés s'avançait lentement.
Il atteignit enfin la maison solitaire
Que rougissaient déjà les feux de l'orient. —
Ce fut à ce moment qu'en refermant sa porte
Il sentit tout à coup un bras lui résister :
« Qui donc lutte avec moi? » dit-il d'une voix forte.
« Homme, dit le vieillard, songez à m'écouter. »

VII

. . . .
C'est une chose étrange, à cet instant du jour,
De voir ainsi les sœurs, au fond de ce vieux cloître,
Parler en s'agitant, et passer tour à tour.
Tantôt subitement le bruit semble s'accroître,
Puis tout à coup il cesse, et tous pour un moment
Demeurent en silence, et comme dans la crainte
De quelque singulier et triste événement.
Écoutez! — écoutez! — N'est-ce pas une plainte
Que nous venons d'entendre? On dirait une voix
Qui souffre et qui gémit pour la première fois.
Elle sort d'un caveau que la foule environne.

Des pleurs, un crucifix, des femmes à genoux....
O sœurs, ô pâles sœurs! sur qui donc priez-vous?
Qui de vous va mourir? qui de vous abandonne
Un vain reste de jours oubliés et perdus?
Car vous, filles de Dieu, vous ne les comptez plus.
Que le sort les épargne ou qu'il vous les demande,
Vous attendez la mort dans des habits de deuil;
Et qui sait si pour vous la distance est plus grande,
Ou de la vie au cloître, — ou du cloître au cercueil?

Inclinée à demi sur le bord de sa couche,
Une femme, — une enfant, faible, mais belle encor,
Semble en se débattant lutter avec la mort.
Ses bras cherchent dans l'ombre et se tordent. Sa bouche
Fait pour baiser la croix des efforts impuissants.
Elle pleure, — elle crie, elle appelle à voix haute
Sa mère.... — O pâles sœurs, quelle fut donc sa faute?
Car ce n'est pas ainsi que l'on meurt à seize ans.

Le soleil a deux fois rendu le jour au monde
Depuis que dans ce cloître un vieillard l'amena.
Il regarda tomber sa chevelure blonde,
Lui montra sa cellule, — et puis lui pardonna.
Elle était à genoux quand il s'éloigna d'elle;
Mais en se relevant une pâleur mortelle
La força de chercher un bras pour s'appuyer, —
Et depuis ce moment on n'a plus qu'à prier.

Ah! priez sur ce lit! priez pour la mourante!
Si jeune! et voyez-la, sa main faible et tremblante
Vous montre en expirant le lieu de la douleur, —
Et, quel que soit son mal, il est venu du cœur.

Savez-vous ce que c'est qu'un cœur de jeune fille?
Ce qu'il faut pour briser ce fragile roseau
Qui ploie et qui se courbe au plus léger fardeau?
L'amitié, — le repos, — celui de sa famille —
La douce confiance. — et sa mère, — et son Dieu, —
Voilà tous ses soutiens; qu'un seul lui manque, adieu!
Ah! priez. Si la mort, à son heure dernière.
A la clarté du ciel entr'ouvrait sa paupière,
Peut-être elle dirait, avant de la fermer,
Comme Desdemona : « Tuer pour trop aimer. »

Il est sous le soleil de douces créatures
Sur qui le ciel versa ses beautés les plus pures,
Êtres faibles et bons, trop charmants pour souffrir,
Que l'homme peut tuer, mais qu'il ne peut flétrir.
Le Malheur, ce vieillard à la main desséchée,
Voit s'incliner leur tête avant qu'il l'ait touchée;
Ils veulent ici-bas d'un trône, — ou d'un tombeau.
Telles furent, hélas! bien des infortunées,
Que dévora la tombe au sortir du berceau,
Que le ciel au bonheur avait prédestinées;
Et telle fut aussi celle qui va mourir.
Déjà le mal atteint les sources de la vie,
A peine, soulevant sa tête appesantie,
Sa main, son bras tremblant, peuvent la soutenir.
Cependant elle cherche, — elle écoute sans cesse;
A travers les vitraux, sur la muraille épaisse,
Tombe un rayon. — Hélas! c'est encore un beau jour.
Tout renaît, la chaleur, la vie et la lumière.
Ah! c'est quand un beau ciel sourit à notre terre,
Que l'aspect de ces biens qui nous fuient sans retour,
Nous montre quel désert emplissait notre amour!
Mais qui ne sait, hélas! que toujours l'Espérance,
Des célestes gardiens veillant sur la souffrance,
Est le dernier qui reste auprès du lit de mort?
Jetant quelques parfums dans la flamme expirante,
Et jusqu'à son cercueil emportant la mourante,
Elle berce en chantant la Douleur qui s'endort.
Si loin qu'à l'horizon sont regard peut s'étendre,
L'œil de la pauvre enfant sur l'eau s'est arrêté :
Quoi! rien? murmure-t-elle; — et que peut-elle attendre?
Mais la mort, à pas lents, vient de l'autre côté.
L'Océan tout à coup, et le ciel et la terre
Tournent, — tout se confond. — Le fanal solitaire
Comme un homme enivré chancelle. — Ange des cieux!
N'est-ce pas pour toujours qu'elle a fermé les yeux?

La grille en cet instant a résonné. — Silence!
Un pas se fait entendre, — un jeune homme s'élance
Il est couvert d'un froc. — Tous se sont écartés.
Il traverse la foule à pas précipités :
« Mes sœurs, demande-t-il, où donc est la novice? »
Il l'a vue; un soupir dans l'ombre a répondu.
Alors, d'un ton de voix qui veut qu'on obéisse :
« Georgette, lui dit-il, Georgette, m'entends-tu? »

En prononçant ces mots, le frère se découvre.
De la malade alors la paupière s'entr'ouvre.
L'a-t-elle reconnu ? Son œil terne et hagard
Est voilé d'un nuage et se perd dans le vide.
Il doute, — sur son front passe un éclair rapide.
« Laissez-nous seuls, dit-il, je suis venu trop tard. »

Le ciel s'obscurcissait. — Les traits de la mourante
S'effaçaient par degrés, sous la clarté tremblante.
Auprès de son chevet le crucifix laissé
De ses débiles main à terre avait glissé.
Le silence régnait dans tout le monastère,
Un silence profond, — triste, — et que par moments
Interrompait un faible et sourd gémissement.
Sous le rideau du lit courbant son front sévère,
L'étranger immobile écoutait, — regardait ; —
Tantôt il suppliait, tantôt il ordonnait.
On distingua de loin quelques gestes bizarres,
Accompagnés de mots que nul ne saisissait,
Mais qui, prononcés bas, et de plus en plus rares,
Après quelques moments cessèrent tout à fait.
Au nom de l'ordre saint dont il se disait frère,
Auprès de la malade on l'avait laissé seul...
Sur le bord de la couche il vit pendre un linceul.
« Trop tard, répéta-t-il, trop tard ! » et sur la terre
Il tomba tout à coup, plein de rage et d'horreur.

Hommes, vous qui savez comprendre la douleur,
Gémir, jeter des fleurs, prier sur une tombe,
Pensez-vous quelquefois à ce que doit souffrir
Celui qui voit ainsi l'infortuné qui tombe,
Et lui tend une main qu'il ne peut plus saisir ?
Celui qui sur un lit vient pencher son front blême
Où les nuits sans sommeil ont gravé leur pâleur,
Et là, d'un œil ardent, chercher sur ce qu'il aime,
Comme un signe de vie, un signe de douleur ;
Qui, suspendant son âme à cette âme adorée,
S'attache à ce rameau qui va l'abandonner ;
Qui maudissant le jour et sa vue abhorrée,
Sent son cœur plein de vie, et n'en peut rien donner !

Et lorsque la dernière étincelle est éteinte,
Quand il est resté là, sans espoir et sans crainte,

— Qu'il contemple ces traits, ce calme plein d'horreur,
Ces longs bras amaigris traînant hors de la couche,
Le corps frêle et roidi, ces yeux et cette bouche
Où le néant ressemble encore à la douleur...
Il soulève une main qui retombe glacée ;
Et s'il doute, insensé ! s'il se retourne, il voit
La Mort branlant la tête, et lui montrant du doigt
L'être pâle, étendu sans vie et sans pensée.

VIII

Tout est fini ; la cendre est rendue à la terre.
Le ministre est parti, peut-être l'attend-on.
Tu t'es évanouie, ô toi, fleur solitaire !
Il ne reste plus rien, — rien qu'un tombeau sans nom.

Personne n'a suivi sa dépouille mortelle.
Aucun pas n'est marqué sur le bord du chemin,
Son vieux père est trop faible, et d'ailleurs, privé d'elle,
Plus loin encor, peut-être, il la suivra demain.
Descends donc, pauvre fille, en ta tombe ignorée,
Sous ta pierre mal jointe et d'herbes entourée !
Cette terre est fertile, et va bientôt fleurir
Sur le débris nouveau qu'elle vient de couvrir....
O terre ! toi qui sais sous la tombe muette
Garder si bien les morts que l'Océan rejette,
Quand ton sein, fécondé par la corruption,
Redemande la vie à la destruction,
Qu'est-tu donc qu'un sépulcre immense, et dont l'emblème
Est le serpent roulé qui se ronge lui-même !

— Mais vous, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu, dont rien ne se défend,
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ? —

Paix profonde à ton âme ! enfant, à ta mémoire !
Adieu ! Ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus....

IX

. . . .

Glisse au sein de la nuit, beau brick de *l'Espérance* !
Terre d'Écosse, adieu! Glisse, fils des forêts!
— Que l'on tienne les yeux, que l'on veille de près
Sur ce jeune homme en deuil qui seul, dans le silence,
De la poupe, en chantant, se penche sur les flots.
Ses yeux sont égarés. Deux fois les matelots
L'ont reçu dans leurs bras, prêt à perdre la vie.
Et cependant il chante, et l'oreille est ravie
Des sons mystérieux qu'il mêle au bruit des vents.
« Le saule... — au pied du saule... » — il parle comme en rêve.
« Barbara! — Barbara! » Sa voix baisse, s'élève,
Et des flots tour à tour suit les doux mouvements.
— Enfants, veillez sur lui ! — la force l'abandonne !
Sa voix tombe et s'éteint, — pourtant il chante encor
Quel peut être le mal qui cause ainsi sa mort ?
Couchez-le sur un lit, enfants, la mer est dure !
— Enseigne, répondit la voix des malelots,
Son manteau recouvrait une large blessure,
D'où son sang goutte à goutte est tombé dans les flots.

. . . .



LES VŒUX STÉRILES

Puisque c'est ton métier, misérable poète,
Même en ces temps d'orage, où la bouche est muette,
Tandis que le bras parle, et que la fiction
Disparaît comme un songe au bruit de l'action;
Puisque c'est ton métier de faire de ton âme
Une prostituée, et que, joie ou douleur,
Tout demande sans cesse à sortir de ton cœur;
Que du moins l'histrion, couvert d'un masque infâme,
N'aille pas, dégradant ta pensée avec lui,
Sur d'ignobles tréteaux la mettre au pilori;
Que nul plan, nul détour, nul voile ne l'ombrage.
Abandonne aux vieillards sans force et sans courage
Ce travail d'araignée, et tous ces fils honteux
Dont s'entoure en tremblant l'orgueil qui craint les yeux
Point d'autel, de trépied, point d'arrière aux profanes!
Que ta muse, brisant le luth des courtisanes
Fasse vibrer sans peur l'air de la liberté;
Qu'elle marche pieds nus, comme la Vérité.
O Machiavel! tes pas retentissent encore
Dans les sentiers déserts de San-Casciano.
Là, sous des cieux ardents dont l'air sèche et dévore,
Tu cultivais en vain un sol maigre et sans eau.
Ta main, lasse le soir d'avoir creusé la terre,
Frappait ton pâle front dans le calme des nuits.
Là, tu fus sans espoir, sans proches, sans amis;
La vile oisiveté, fille de la misère,
A ton ombre en tous lieux se traînait lentement,
Et buvait dans ton cœur les flots purs de ton sang:
« Qui suis-je? écrivais-tu; qu'on me donne une pierre,
« Une roche à rouler; c'est la paix des tombeaux
« Que je fuis, et je tends des bras las du repos. »

C'est ainsi, Machiavel, qu'avec toi je m'écrie:
O médiocrité, celui qui pour tout bien
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie,
Est bien poltron au jeu, s'il ne dit: Tout ou rien.

Je suis jeune ; j'arrive. A moitié de ma route,
Déjà las de marcher, je me suis retourné.
La science de l'homme est le mépris sans doute,
C'est un droit de vieillard qui ne m'est pas donné.
Mais qu'en dois-je penser ? Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul... ! Je le méprise. Et cet être, c'est moi.
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je appris ? — Le temps est si rapide !
L'enfant marche joyeux, sans songer au chemin ;
Il le croit infini, n'en voyant pas la fin.
Tout à coup il rencontre une source limpide,
Il s'arrête, il se penche, il y voit un vieillard.
Que me dirai-je alors ? Quand j'aurai fait mes peines,
Quand on m'entendra dire : Hélas ! il est trop tard ;
Quand ce sang, qui bouillonne aujourd'hui dans mes veines,
Et s'irrite en criant contre un lâche repos,
S'arrêtera, glacé jusqu'au fond de mes os....
O vieillesse ! à quoi donc sert ton expérience ?
Que te sert, spectre vain, de te courber d'avance
Vers le commun tombeau des hommes, si la mort
Se tait en y rentrant, lorsque la vie en sort ?
N'existait-il donc pas à cette loterie
Un joueur par le sort assez bien abattu
Pour que, me rencontrant sur le seuil de la vie,
Il me dit en sortant : N'entrez pas, j'ai perdu !

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.
Je suis un citoyen de tes siècles antiques ;
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques.
La langue de ton peuple, ô Grèce, peut mourir ;
Nous pouvons oublier le nom de tes montagnes ;
Mais qu'en fouillant le sein de tes blondes campagnes
Nos regards tout à coup viennent à découvrir
Quelque dieu de tes bois, quelque Vénus perdue....
La langue que parlait le cœur de Phidias
Sera toujours vivante et toujours entendue ;
Les marbres l'ont apprise, et ne l'oublieront pas.
Et toi, vieille Italie, où sont ces jours tranquilles
Où sous le toit des cours Rome avait abrité
Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté ?

Quand tes peintres alors s'en allaient par les villes,
Élevant des palais, des tombeaux, des autels,
Triomphants, honorés, dieux parmi les mortels;
Quand tout, à leur parole, enfantait des merveilles,
Quand Rome combattait Venise et les Lombards,
Alors c'étaient des temps bienheureux pour les arts!
Là, c'était Michel-Ange, affaibli par les veilles,
Pâle au milieu des morts, un scalpel à la main,
Cherchant la vie au fond de ce néant humain,
Levant de temps en temps sa tête appesantie,
Pour jeter un regard de colère et d'envie
Sur les palais de Rome, où, du pied de l'autel,
A ses rivaux de loin souriait Raphaël.
Là, c'était le Corrège, homme pauvre et modeste,
Travaillant pour son cœur, laissant à Dieu le reste;
Le Giorgione, superbe, au jeune Titien
Montrant du sein des mers son beau ciel vénitien;
Bartholomé, pensif, le front dans la poussière,
Brisant son jeune cœur sur un autel de pierre,
Interrogé tout bas sur l'art par Raphaël,
Et bornant sa réponse à lui montrer le ciel....
Temps heureux, temps aimés! Mes mains alors peut-être,
Mes lâches mains, pour vous auraient pu s'occuper;
Mais aujourd'hui, pour qui? dans quel but? sous quel maître?
L'artiste est un marchand, et l'art est un métier.
Un pâle simulacre, une vile copie,
Naissent sous le soleil ardent de l'Italie....
Nos œuvres ont un an, nos gloires ont un jour,
Tout est mort en Europe, — oui, tout, — jusqu'à l'amour.

Ah! qui que vous soyez, vous qu'un fatal génie
Pousse à ce malheureux métier de poésie,
Rejetez loin de vous, chassez-moi hardiment
Toute sincérité, gardez que l'on ne voie
Tomber de votre cœur quelques gouttes de sang;
Sinon, vous apprendrez que la plus courte joie
Coûte cher, que le sage est ami du repos,
Que les indifférents sont d'excellents bourreaux.

Heureux, trois fois heureux, l'homme dont la pensée
Peut s'écrire au tranchant du sabre ou de l'épée!
Ah! qu'il doit mépriser ces rêveurs insensés
Qui, lorsqu'ils ont pétri d'une fange sans vie
Un vil fantôme, un songe, une froide effigie,

S'arrêtent pleins d'orgueil, et disent : C'est assez !
Qu'est la pensée, hélas! quand l'action commence ?
L'une recule où l'autre intrépide s'avance.
Au redoutable aspect de la réalité,
Celle-ci prend le fer, et s'apprête à combattre ;
Celle-là, frêle idole, et qu'un rien peut abattre,
Se détourne en voilant son front inanimé.

Meurs, Weber ! meurs courbé sur ta harpe muette ;
Mozart t'attend. — Et toi, misérable poète.
Qui que tu sois, enfant, homme, si ton cœur bat,
Agis ! Jette ta lyre ; au combat ! au combat !
Ombre des temps passés, tu n'es pas de cet âge.
Entend-on le nocher chanter pendant l'orage ?
A l'action ! au mal ! Le bien reste ignoré.
Allons! cherche un égal à des maux sans remède.
Malheur à qui nous fit ce sens dénaturé !
Le mal cherche le mal, et qui souffre nous aide.
L'homme peut haïr l'homme, et fuir, mais malgré lui,
Sa douleur tend la main à la douleur d'autrui.
C'est tout. Pour la pitié, ce mot dont on nous leurre,
Et pour tous ces discours prostitués sans fin,
Que l'homme au cœur joyeux jette à celui qui pleure,
Comme le riche jette au mendiant son pain,
Qui pourrait en vouloir ? et comment le vulgaire,
Quand c'est vous qui souffrez, pourrait-il le sentir,
Lui que Dieu n'a pas fait capable de souffrir ?

Allez sur une place, étalez sur la terre
Un corps plus mutilé que celui d'un martyr
Informe, dégoûtant, traîné sur une claie,
Et soulevant déjà l'âme prête à partir;
La foule vous suivra. Quand la douleur est vraie,
Elle l'aime. Vos maux, dont on vous saura gré,
Feront horreur à tous, à quelques-uns pitié.
Mais changez de façon : découvrez leur une âme
Par le chagrin brisée, une douleur sans fard,
Et dans un jeune cœur des regrets de vieillard;
Dites-leur que sans mère, et sans sœur, et sans femme
Sans savoir où verser, avant que de mourir,
Les pleurs que votre sein peut encor contenir,
Jusqu'au soleil couchant vous n'irez point peut-être....
Qui trouvera le temps d'écouter vos malheurs?

On croit au sang qui coule, et l'on doute des pleurs.
Votre ami passera, mais sans vous reconnaître.

Tu te gonfles, mon cœur?... des pleurs, le croirais-tu,
Tandis que j'écrivais ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu?
— Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, j'y veux aller. — J'aurai du moins le cœur
De la mener si bas que la honte l'en prenne.

CHANSON

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désir le temps du bonheur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
Nous rend doux et chers les plaisirs passés?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur?

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
Nous rend doux et chers les chagrins passés?



A PÉPA

Pépa, quand la nuit est venue,
Que ta mère t'a dit adieu;
Que sous ta lampe, à demi nue;
Tu t'inclines pour prier Dieu;

A cette heure où l'âme inquiète
Se livre au conseil de la nuit;
Au moment d'ôter ta cornette,
Et de regarder sous ton lit;

Quand le sommeil sur ta famille
Autour de toi s'est répandu
O Pépita, charmante fille.
Mon amour, à quoi penses-tu?

Qui sait? Peut-être à l'héroïne
De quelque infortuné roman;
A tout ce que l'espoir devine
Et la réalité dément;

Peut-être à ces grandes montagnes
Qui n'accouchent que de souris;
A des amoureux en Espagne,
A des bonbons, à des maris;

Peut-être aux tendres confidences
D'un cœur naïf comme le tien;
A ta robe, aux airs que tu danses;
Peut-être à moi, — peut-être à rien.

A JUANA

O ciel! je vous revois, madame, —
De tous les amours de mon âme
Vous le plus tendre et le premier.
Vous souvient-il de notre histoire?
Moi, j'en ai gardé la mémoire : —
C'était, je crois, l'été dernier.

Ah! marquise, quand on y pense,
Ce temps qu'en folie on dépense,

Comme il nous échappe et nous fuit!
Sais-tu, bien ma vieille maîtresse,
Qu'à l'hiver, sans qu'il y paraisse,
J'aurai vingt ans, et toi dix-huit?

Eh bien! m'amour, sans flatterie,
Si ma rose est un peu pâlie,
Elle a conservé sa beauté.
Enfant! jamais tête espagnole
Ne fut si belle, ni si folle. —
Te souviens-tu de cet été?

De nos soirs, de notre querelle?
Tu me donnas, je me rappelle.
Ton collier d'or pour m'apaiser, —
Et pendant trois nuits, que je meure,
Je m'éveillai tous les quarts d'heure.
Pour le voir et pour le baiser!

Et ta duègne, ô duègne damnée!
Et la diabolique journée
Où tu pensas faire mourir
O ma perle d'Andalousie,
Ton vieux mari de jalousie,
Et ton jeune amant de plaisir!

Ah! prenez-y garde, marquise,
Cet amour-là, quoi qu'on en dise.
Se retrouvera quelque jour.
Quand un cœur vous a contenue,
Juana, la place est devenue
Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je? ainsi va le monde.
Comment lutterais-je avec l'onde
Dont les flots ne reculent pas?
Ferme tes yeux, tes bras, ton âme;
Adieu, ma vie, — adieu, madame.
Ainsi va le monde ici-bas.

Le temps emporte sur son aile
Et le printemps et l'hirondelle
Et la vie et les jours perdus;
Tout s'en va comme la fumée,
L'espérance et la renommée,
Et moi qui vous ai tant aimée,
Et toi qui ne t'en souviens plus!

MADAME LA MARQUISE

Vous connaissez que j'ai pour mie
Une Andalouse à l'œil lutin,
Et sur mon cœur tout endormie,
Je la berce jusqu'au matin.

Voyez-la, quand son bras m'enlace
Comme le col d'un cygne blanc,
S'enivrer, oublieuse et lasse,
De quelque rêve nonchalant.

Gais chérubins! veillez sur elle,
Planez, oiseaux, sur notre nid;
Dorez du reflet de votre aile
Son doux sommeil, que Dieubénit!

Car toute chose nous convie
D'oublier tout, fors notre amour;
Nos plaisirs, d'oublier la vie,
Nos rideaux, d'oublier le jour!

Pose ton souffle sur ma bouche,
Que ton âme y vienne passer!
Oh! restons ainsi dans ma couche,
Jusqu'à l'heure de trépasser!

Restons! L'étoile vagabonde
Dont les sages ont peur de loin,
Peut-être, en emportant le monde
Nous laissera dans notre coin.

Oh! viens! dans mon âme froissée
Qui saigne encor d'un mal bien grand,
Viens verser ta blanche pensée,
Comme un ruisseau dans un torrent?

Car sais-tu, seulement pour vivre,
Combien il m'a fallu pleurer?
De cet ennui qui désenivre
Combien en mon cœur dévorer?

Donne-moi, ma belle maîtresse,
Un beau baiser, car je te veux
Raconter ma longue détresse,
En caressant tes beaux cheveux.

Or voyez qui je suis, ma mie,
Car je vous pardonne pourtant
De vous être hier endormie
Sur mes lèvres en m'écoutant.

Pour ce, madame la marquise,
Dès qu'à la ville il fera noir,
De par le roi sera requise
De venir en notre manoir;

Et sur mon cœur, tout endormie,
La bercerai jusqu'au matin,
Car on connaît que j'ai pour mie
Une Andalouse à l'œil lutin.



A MON AMI ALFRED T***

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille.
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Étalent au soleil leur vulgaire trésor;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur;
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde! Où vais-je? Eh! que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
« L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.





LE
SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL

AU LECTEUR

DES DEUX PIÈCES QUI SUIVENT

Figure-toi, lecteur, que ton mauvais génie
T'a fait prendre ce soir un billet d'Opéra :
Te voilà devenu parterre ou galerie,
Et tu ne sais pas trop ce qu'on te chantera.

Il se peut qu'on t'amuse, il se peut qu'on t'ennuie;
Il se peut que l'on pleure, à moins que l'on ne rie;
Et le terme moyen, c'est que l'on bâillera.
Qu'importe? c'est la mode, et le temps passera.

Mon livre, ami lecteur, t'offre une chance égale.
Il te coûte à peu près ce que coûte une stalle;
Ouvre-le sans colère, et lis-le d'un bon œil.

Qu'il te déplaise ou non, ferme-le sans rancune;
Un spectacle ennuyeux est chose assez commune
Et tu verras le mien sans quitter ton fauteuil.



LA COUPE ET LES LÈVRES

POÈME DRAMATIQUE

Entre la coupe et les lèvres il reste encore de la place pour un malheur.

Ancien proverbe.

PERSONNAGES

Le chasseur FRANK.
Le palatin STRANIO.
Le chevalier GUNTHER.
Un lieutenant de FRANK.
Montagnards.
Chevaliers.
Moines.
Peuple.
MONNA BELCOLORE.
DÉIDAMIA.

DÉDICACE

A M. ALFRED T***.

Voici, mon cher ami, ce que je vous dédie :
Quelque chose approchant comme une tragédie,
Un spectacle; en un mot, quatre mains de papier.
J'attendrai là-dessus que le diable m'éveille.
Il est sain de dormir, — ignoble de bâiller.
J'ai fait trois mille vers : allons, c'est à merveille.
Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.
Mais quelle singulière et triste impression

Produit un manuscrit! — Tout à l'heure, à ma table,
Tout ce que j'écrivais me semblait admirable,
Maintenant, je ne sais, — je n'ose y regarder.
Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.)
On ne travaille pas, — on écoute, — on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.
On reste quelquefois une nuit sur la place,
Sans faire un mouvement et sans se retourner,
On est comme un enfant dans ses habits de fête,
Qui craint de se salir et de se profaner;
Et puis, — et puis, — enfin! — on a mal à la tête.
Quel étrange réveil! comme on se sent boiteux!
Comme on voit que Vulcain vient de tomber des cieux!
C'est l'effet que produit une prostituée,
Quand, le corps assouvi, l'âme s'est réveillée,
Et que, comme un vivant qu'on vient d'ensevelir,
L'esprit lève en pleurant le linceul du plaisir.
Pourtant c'est l'opposé; — c'est le corps, c'est l'argile;
C'est le cercueil humain, un moment entr'ouvert,
Qui, laissant retomber son couvercle débile,
Ne se souvient de rien, sinon qu'il a souffert.

Si tout finissait là! voilà le mot terrible.
C'est Jésus, couronné d'une flamme invisible,
Venant du Pharisien partager le repas.
Le Pharisien parfois voit luire une auréole
Sur son hôte divin, — puis, quand elle s'envole,
Il dit au Fils de Dieu : Si tu ne l'étais pas?
Je suis le Pharisien, et je dis à mon hôte :
Si ton démon céleste était un imposteur?
Il ne s'agit pas là de reprendre une faute,
De retourner un vers comme un commentateur
Ni de se remâcher comme un bœuf qui rumine.
Il est assez de mains, chercheuses de vermine,
Qui savent éplucher un récit malheureux,
Comme un pâtre espagnol épluche un chien lépreux.
Mais croire que l'on tient les pommes d'Hespérides
Et presser tendrement un navet sur son cœur
Voilà, mon cher ami, ce qui porte un auteur
A des auto-da-fé, — à des infanticides.

Les rimeurs, vous voyez, sont comme les amants.
Tant qu'on n'a rien écrit, il en est d'une idée
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée :
On l'adore, on la suit ; — ses détours sont charmants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre ;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux ;
On lui donne à souper ; — qui le sait mieux que vous
Vous pourriez au besoin traiter une princesse.
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela, du moins, vous laissait quelque chose !
On garde le parfum en effeuillant la rose ;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.

Lorsque la jeune fille, à la source voisine,
A sous les nénuphars lavé ses bras poudreux,
Elle reste au soleil les mains sur sa poitrine,
A regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux,
Elle sort, mais pareille aux rochers de Borghèse,
Couverte de rubis comme un poignard persan, —
Et sur son front luisant sa mère qui la baise
Sent du fond de son cœur la fraîcheur de son sang.
Mais le poète, hélas ! S'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine,
Pour boire dans sa main, et courir se cacher,
Et cette main brûlante est prompte à se sécher.
Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique.
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien,
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique.
D'ailleurs il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs,
On est toujours à sec, quand le fleuve s'écoule.

Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de brumaire!
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est.
Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Oui; — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie,
Je ne hais pas la Perse et je crois les Indous
De très-honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau,
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes,
Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique;
Que dites-vous encor de Parabavastu?
J'aime Bidi, — Khoda me paraît un bon sire;
Et quand à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapous.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,
Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet, ou Vishnou.
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse,
Oui; — j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs.
Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.

Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la nature.
Oui; — j'aime fort aussi les arts et la peinture.
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux.
La plus superbe femme est-elle préférable?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,
Et je suis quelquefois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.
La nature, sans doute, est comme on veut la prendre.
Il se peut, après tout, qu'ils sachent la comprendre;
Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui; — j'aime aussi parfois la médiocrité.
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse;
La fortune, pour moi, n'est que la liberté.
Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds plats, je hais la convoitise.
J'aime mieux un joueur, qui prend le grand chemin;
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise,
Et, dans quelque cent ans, j'ai bien peur qu'on ne dise
Que notre siècle d'or fut un siècle d'airain.

Vous me demanderez si j'aime quelque chose.
Je m'en vais vous répondre à peu près comme Hamlet :
Doutez, Ophélia, de tout ce qui vous plaît,
De la clarté des cieux, du parfum de la rose;
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour;
Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour!
Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope,
Qui meurt les yeux fixés sur son astre chéri,
Et préférez à tout, comme le Misanthrope,
La chanson de ma mie, et du bon roi Henri.
Doutez si vous voulez de celui qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même.
L'amour est tout, — l'amour, et la vie au soleil.
Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse?

Qu'importe le flacon, pouvu qu'on ait l'ivresse?
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil.
S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Gœthe que Marguerite, et Rousseau que Julie,
Que la terre leur soit légère! — ils ont aimé.

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises.
Quant à ces choses-là, je suis un réformé.
Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises;
Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller.
Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier.
Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis!
Bravo! c'est un bon clou de plus à la pensée.
La vieille liberté par Voltaire laissée,
Était bonne autrefois pour les petits esprits.

Un long cri de douleur traversa l'Italie
Lorsqu'au pied des autels Michel-Ange expira.
Le siècle se fermait, — et la mélancolie,
Comme un pressentiment, des vieillards s'empara.
L'art, qui sous ce grand homme avait quitté la terre
Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson
Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère,
L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom
Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.
Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut croire.
Notre littérature a cent mille raisons
Pour parler de noyés, de morts et de guenilles.
Elle-même est un mort que nous galvanisons.
Elle entend son affaire en nous peignant des filles,
En tirant des égouts les muses de Régnier.
Elle-même en est une, et la plus délabrée
Qui de fard et d'onguents se soit jamais plâtrée.
Nous l'avons tous usée, — et moi tout le premier.
Est-ce à moi, maintenant, au point où nous en sommes,
De vous parler de l'art et de le regretter?
Un mot pourtant encore avant de vous quitter.
Un artiste est un homme, — il écrit pour des hommes.
Pour prêtresse du temple, il a la liberté;
Pour trépied, l'univers; pour éléments, la vie;
Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie;
Pour victime, son cœur; — pour dieu, la vérité.

L'artiste est un soldat, qui des rangs d'une armée
Sort, et marche en avant, — ou chef, — ou déserteur.
Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur.
L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité.
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie,
Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a fondu.
Cherchez-vous la morale et la philosophie?
Rêvez, si vous voulez, — voilà ce qu'il a vu.
L'autre, comme Racine et le divin Shakspeare,
Monte sur le théâtre, une lampe à la main,
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
C'est pour vous qu'il y fouille, afin de vous redire
Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura trouvé,
Surtout, en le trouvant, ce qu'il aura rêvé.
L'action n'est pour lui qu'un moule à sa pensée.
Hamlet tuera Clodius, — Joab tuera Mathon; —
Qu'importe le combat, si l'éclair de l'épée
Peut nous servir dans l'ombre à voir les combattants?
Le premier sous les yeux vous étale un squelette.
Songez, si vous voulez, de quels muscles d'athlète,
De quelle chair superbe et de quels vêtements
Pourraient être couverts de si beaux ossements.
Le second vous déploie une robe éclatante,
Des muscles invaincus, une chair palpitante,
Et vous laisse à penser quels sublimes ressorts
Impriment l'existence à de pareils dehors.
Celui-là voit l'effet, — et celui-ci la cause.
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

Quant à moi, Petit-Jean, quand je vois, — quand je vois,
Je vous préviens, mon cher, que ce n'est pas grand'chose;
Car, pour y voir longtemps, j'aime trop à voir clair :
Man deligths not me, sir, nor woman neither,
Mais s'il m'était permis de choisir une route,
Je prendrais la dernière, — et m'y noierais sans doute.
Je suis passablement en humeur de rêver,
Et je m'arrête ici, pour ne pas le prouver.

Je ne sais trop à quoi tend tout ce bavardage.
Je voulais mettre un mot sur la première page :

A mon très honoré, très honorable ami,
Monsieur — et cætera, — comme on met aujourd'hui,
Quand on veut promptement faire une dédicace.
Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois.
On va s'imaginer que c'est une préface.
Moi qui n'en lis jamais! — ni vous non plus, je crois.

INVOCATION

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol, — peuple héroïque et fier!
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air!
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots!
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos!
Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons;
Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre.
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble terre, salut! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'est pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour;
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni Temple ni richesse,
Ni poètes, ni dieux; tu n'as rien chasseresse!

Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue!
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel! l'air de tous! vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux;
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes.
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas!
Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées,
Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.
— Pauvre hôtesse, ouvre-moi! — tu vaux bien l'Italie!
Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,
Que tout père à son fils paye à sa puberté.
Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté;
C'est la mienne; — il me faut, pour que ma soif s'étanche.
Que le flot soit sans tache, et clair comme un miroir.
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.
Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche.
Tu n'as pas, comme Naples, un tas de visiteurs,
Et des ciceroni pour tes entremetteurs.
La neige tombe en paix sur tes épaules nues. —
Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (Une place publique, — Un grand feu allumé au milieu.)

LES CHASSEURS, FRANK.

LE CHŒUR.

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.
Le brouillard monte au ciel, et le soleil s'enfuit;
Éveillons le plaisir, son aurore est la nuit!
Diane a protégé notre course lointaine.
Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec peine,
Amis, reposons-nous; — déjà le verre en main,
Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK.

Moi, je n'ai rien tué; — la ronce et la bruyère
Ont déchiré mes mains; — mon chien, sur la poussière,
A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHŒUR.

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.
L'amitié, camarade, est semblable à la coupe
Qui passe au coin du feu, de la main à la main.
L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère;
Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre;
Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK.

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres.
Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres;
J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite,
Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim maudite
Qui me feront courir à l'odeur des festins.
Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue.
Pourquoi ne vois-je rien? voilà la question.
Suis-je un épouvantail? — ou bien l'occasion,
Cette prostituée, est-elle devenue
Si boiteuse et si chauve, à force de courir,
Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir?

J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine. —
Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHŒUR.

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu?
C'est la communauté qui fait la force humaine.
Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier.
L'homme sans patience est la lampe sans huile,
Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK.

Votre communauté me soulève la bile.
Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
Mordieu! voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi vivre
S'il plaît à l'ennemi des hommes de me suivre,
Il peut s'attendre encore à faire du chemin.
Il faut être bâtard pour coudre sa misère
Aux misères d'autrui. — Suis-je un esclave ou non?
Le pacte social n'est pas de ma façon :
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien?
Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le mien.
Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois.
Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous somm
Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons?
Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts?
Là, du soir au matin, fument autour des hommes
Ces vastes alambics qu'on nomme les cités,
Intrigues, passions, périls et voluptés,
Toute la vie est là, — tout en sort, tout y rentre.
Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,
Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHŒUR.

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre;
Tu te hais, vagabond, daus ton orgueil de roi
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir
Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir?

De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli?
Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK.

Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci.
Ma malédiction n'est pas bien redoutable
Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici.
Nous allons boire un toast, en nous mettant à table
Et je vais le porter : (Prenant un verre.)
Malheur aux nouveau-nés!
Maudit soit le travail! maudite l'espérance!
Malheur au coin de terre où germe la semence,
Où tombe la sueur de deux bras décharnés!
Maudits soient les liens du sang et de la vie!
Maudite la famille et la société!
Malheur à la maison, malheur à la cité,
Et malédiction sur la mère patrie!

UN AUTRE CHŒUR, sortant d'une maison.

Qui parle ainsi? qui vient jeter sur notre toit,
A cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses,
Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses
Des malédictions? — Frank, réponds, est-ce toi?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie.
Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien?
Tu hais notre métier, Judas! et nous le tien.
Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
Si le toit de ton père est trop bas pour ton front?
Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.
Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune;
Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras
Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
Travailles-tu pour vivre et pour t'aider toi-même?
Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
Est de tous les déchus le plus audacieux,
Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux?

TOUS LES CHASSEURS.

Pourquoi refuses-tu ta place à notre table?

FRANK, à l'un d'eux.

Hélas! noble seigneur, soyez-moi charitable!
Un denier, s'il vous plaît, j'ai bien soif et bien faim.
Rien qu'un pauvre denier pour m'achater du pain.

LE CHŒUR.

Te fais-tu le bouffon de ta propre détresse?

FRANK.

Seigneur, si vous avez une belle maîtresse,
Je puis la célébrer, et chanter tour à tour
La médiocrité, l'innocence et l'amour.
C'est bien le moins qu'un pauvre égaye un peu son hôte;
S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c'est sa faute.
Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux
De jeter des pavés sur l'homme qui se noie?
Il ne faut pas pousser à bout les malheureux.

LE CHŒUR.

A quel sombre démon ton âme est-elle en proie?
Tu railles tristement et misérablement.

FRANK.

Car si ces malheureux ont quelque orgueil dans l'âme,
S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme,
S'ils ont un cœur, s'ils ont des bras, ou seulement
S'ils portent par hasard une arme à la ceinture....

LE CHŒUR.

Que veut dire ceci! veux-tu nous provoquer?

FRANK.

Un poignard peut se tordre, et le coup peut manquer.
Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure,
Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison.
Et le porter en feu dans sa propre maison!

(Il prend une bûche embrasée dans le feu allumé sur la place, et la jette dans sa chaumière.)

Sa maison est à lui, — c'est le toit de son père,
C'est son toit, — c'est son bien, le tombeau solitaire
Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits;
Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis.

LE CHŒUR.

Agis-tu dans la fièvre? Arrête, incendiaire.
Veux-tu du même coup brûler la ville entière?
Arrête! — où nos enfants dormiront-ils demain?

FRANK.

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.

Approchez maintenant, fussiez-vous une armée.
Quand l'univers devrait s'en aller en fumée,
Tonnerre et sang! je fais un spectre du premier
Qui jette un verre d'eau sur un brin de fumier.
Ah! vous croyez, messieurs, si je vous importune,
Qu'on peut impunément me chasser comme un chien?
Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune?
J'y vais. — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez rien;
Moi, je le fais, — je pars. — J'illumine la ville.
J'en aurai le plaisir, en m'en allant ce soir,
De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir.
Je ne fais pas ici de folie inutile :
Ceux qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil
Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière
Demeurera debout, ce sera mon cercueil.
Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre,
C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps
Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans.
Je le brûle, et je pars; c'est moi, c'est mon fantôme
Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume.
Maintenant, vents du nord, vous n'avez qu'à souffler;
Depuis assez longtemps, dans les nuits de tempête,
Vous venez ébranler ma porte et m'appeler.
Frères, je viens à vous, — je vous livre ma tête.
Je pars, — et désormais que Dieu montre à mes pas
Leur route, — ou le hasard, si Dieu n'existe pas!

(Il sort en courant.)

SCÈNE II (Une plaine. — Frank rencontre une jeune fille.)

LA JEUNE FILLE.

Bonsoir Frank, où vas-tu? la plaine est solitaire.
Qu'as-tu fait de tes chiens, imprudent montagnard?

FRANK.

Bonsoir, Déidamia, qu'as-tu fait de ta mère?
Prudente jeune fille, où t'en vas-tu si tard?

LA JEUNE FILLE.

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine;
Mais la neige et les vents l'ont fané sur mon cœur.
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.

(Elle lui jette son bouquet.)

FRANK, seul, ramassant le bouquet.

Comme elle court gaîment! Sa mère est ma voisine;
J'ai vu cet enfant-là grandir et se former.
Pauvre, innocente fille! elle aurait pu m'aimer.

(*Exit.*)

SCÈNE III (Un chemin creux dans une forêt. — La pointe du jour.)

FRANK, assis sur l'herbe.

Et quand tout sera dit, — quand la triste demeure
De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant,
Sera tombée en poudre et dispersée au vent,
Lui, que deviendra-t-il? — Il sera temps qu'il meure
Et s'il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir?
Ah! massacre et malheur! que vais-je devenir?

(**Il s'endort**)

UNE VOIX, dans un songe.

Il est deux routes dans la vie :
L'une, solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.
L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée, et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

FRANK, rêvant.

Esprits! si vous venez m'annoncer ma ruine,
Pourquoi le Dieu qui me créa
Fit-il, en m'animant, tomber sur ma poitrine
L'étincelle divine
Qui me consumera?
Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite?
Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner,
Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,
Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner?

LA VOIX.

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie,
Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,
Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur
De mépriser l'amour et sa douce folie.
Ceux qui, loin des regards, sans plainte et sans désir.
Sont morts silencieux sur le corps d'une femme,
O jeune montagnard! ceux-là, du fond de l'âme,
Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK.

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire.
Aurai-je des trésors? l'homme dans sa mémoire
Gardera-t-il mon souvenir?
Répondez, répondez, avant que je m'éveille.
Déroulez-moi ce qui sommeille
Dans l'océan de l'avenir.

LA VOIX.

Voici l'heure où, le cœur libre d'inquiétude,
Tu te levais jadis pour reprendre l'étude,
Tes pensers de la veille et tes travaux du jour.
Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour,
Tu gagnais lentement la maison solitaire
Où ta Déidamia veillait près de sa mère.
Frank, tu venais t'asseoir au paisible foyer,
Raconter tes chagrins, sinon les oublier.
Tous deux sans espérance, et dans la solitude,
Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude
Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin;
Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

FRANK.

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière

LA VOIX.

Repens-toi! Repens-toi!

FRANK.

Non! Non! j'ai tout perdu.

LA VOIX.

Repens-toi! Repens-toi!

FRANK.

Non! j'ai maudit mon père

LA VOIX.

Alors, lève-toi donc, car ton jour est venu.

(Le soleil paraît; Frank s'éveille; Stranio, jeune palatin, et sa maîtresse, Monna Belcolore, passent à cheval.)

STRANIO.

Holà! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK.

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO.

Chien, lève-toi plus vite ou reste sur la place.

FRANK.

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas.
Dégaine-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.
Allons, pare ceci.

(Ils se battent. Stranio tombe.)

BELCOLORE.

Comment t'appelles-tu?

FRANK.

Charles Frank.

BELCOLORE.

Tu me plais et tu t'es bien battu.
Ton pays?

FRANK.

Le Tyrol.

BELCOLORE.

Me trouves-tu jolie?

FRANK.

Belle comme un soleil.

BELCOLORE.

J'ai dix-huit ans, — et toi?

FRANK.

Vingt ans.

BELCOLORE.

Monte à cheval, et viens souper chez moi.

Exeunt.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I (Un salon.)

FRANK, devant une table chargée d'or.

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux!
Or! principe de tout, larme au soleil ravie!
Seul dieu, toujours vivant, parmi tant de faux dieux!



« ... Monte à cheval et viens souper avec moi. »
(Dessin original de BIDA.)

Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre,
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité! —
Sublime corrupteur! — Clef de la volonté! —
Laisse-moi t'admirer! — parle-moi, — viens me dire
Que l'honneur n'est qu'un mot, que la vertu n'est rien!
Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien;
Que rien n'est vrai que toi! — Qu'un esprit en délire
Ne saurait inventer de rêves si hardis,
Si monstrueusement en dehors du possible,
Que tu ne puisse encor sur ton levier terrible
Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis!
— Que de gens, cependant, n'ont jamais vu qu'en songe
Ce que j'ai devant moi! Comme le cœur se plonge
Avec ravissement dans un monceau pareil! —
Tout cela, c'est à moi; — les sphères et les mondes
Danseront un millier de valses et de rondes,
Ah! mon cœur est noyé! — Je commence à comprendre
Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre
A regarder son or trouve encor des douceurs,
Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.

(Comptant.)

Quinze mille en argent, — le reste en signature.
C'est un coup du destin. — Quelle étrange aventure!
Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain,
Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin?
Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse;
Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu,
A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse;
Je gagne, et je me lève. — Ah! c'est un coup de Dieu!

(Il ouvre la fenêtre.)

Je voudrais bien me voir passer sous ma fenêtre
Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et maître
De ce vaste logis, possesseur d'un trésor,
Voir passer là-dessous Frank le coureur de lièvres.
Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les lèvres.
Le voir tendre la main et lui jeter cet or.
Tiens, Frank, tiens mendiant, prends cela, pauvre hère;
Il me semble en honneur que le ciel et la terre
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient,
Et que depuis hier le monde m'appartient.

(*Exit.*)

SCÈNE II (Une route.)

MONTAGNARDS, passant.

CHANSON DE CHASSE, dans le lointain.

Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'espace?
Mes chiens grattent la terre et cherchent une trace,
Debout mes cavaliers! c'est le pied du chamois. —
Le chamois s'est levé. — Que ma maîtresse est belle!
Le chamois tremble et fuit. — Que Dieu veille sur elle! —
Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le bois. —
Je voudrais par la main tenir ma belle amie —
La meute et le chamois traversent la prairie :
Hallali, compagnons, la victoire est à nous! —
Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont doux!

LE CHŒUR.

Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes,
Respire le premier et le dernier des hommes,
Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chasseur.
Aujourd'hui dans les fers d'une prostituée,
Que fait-il? Nuit et jour cette enceinte est fermée.
La solitude y règne, image de la mort.
Quelquefois seulement, quand la nuit est venue,
On voit à la fenêtre une femme inconnue
Livrer ses cheveux noirs aux vents affreux du nord.
Frank n'est plus! Sur les monts nul ne l'a vu paraître.
Puisse-t-il s'éveiller! — Puisse-t-il reconnaître
La voix des temps passés? Frères, pleurons sur lui.
Charles ne viendra plus aux joyeux hallali,
Entouré de ses chiens sur les herbes sanglantes,
Découdre, les bras nus, les biches expirantes,
S'asseoir au rendez-vous, et boire dans ses mains
La neige des glaciers, vierge de pas humains.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III (La nuit. Une terrasse au bord d'un chemin.)

MONNA BELCOLORE, FRANK, assis dans un kiosque.

BELCOLORE.

Dors, ô pâle jeune homme, épargne ta faiblesse.
Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse;

La force t'abandonne, et le jour va venir.
Carlo, tes beaux yeux bleus sont las, — tu vas dormir.

FRANK.

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je brûle!
O Belcolor! le feu dans mes veines circule.
Mon cœur languit d'amour, et si le temps s'enfuit,
Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit?

BELCOLORE.

Ah! Carlo, mon Carlo, ta tête chancelante
Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante.
Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi.
Ah! lâche efféminé, tu t'endors malgré toi.

FRANK.

Oui, le jour va venir. — O ma belle maîtresse!
Je me meurs; oui, je suis sans force et sans jeunesse,
Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
Et quelquefois la nuit mon spectre m'apparaît.
Mon Dieu! si jeune hier, aujourd'hui je succombe.
C'est toi qui m'as tué, ton beau corps est ma tombe.
Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil.
De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul.
Éloigne ces flambeaux, — entr'ouvre la fenêtre.
Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être,
Laisse-moi le chercher, laisse-moi dire adieu
A ce beau ciel si pur qu'il a fait croire en Dieu!

BELCOLORE.

Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue.
Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir?

FRANK.

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.
Toi, me tuer, mon Dieu! Du jour où je t'ai vue
Ma vie a commencé; le reste n'était rien;
Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien.
Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert le monde.
Regarde, ô mon amour! quelle superbe nuit!
Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit,
Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde?
L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE.

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet?

FRANK.

Qu'importe? Je ne sais. — Je n'ai plus de mémoire.
Voyons, — viens dans mes bras, laisse-moi t'admirer. —

Parle, réveille-moi, — conte-moi ton histoire. —
Quelle superbe nuit! je suis prêt à pleurer.

BELCOLORE.

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK.

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souvienne
Que dirais-je, d'ailleurs? Ce qui fait les récits,
Ce sont des actions, des périls dont l'empire
Est vivace, et résiste à l'heure des oublis.
Mais moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-je à te dire?
L'histoire de ma vie est celle de mon cœur;
C'est un pays étrange où je fus voyageur.
Ah! soutiens-moi le front, la force m'abandonne!
Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.
Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne,
Un baiser pour ta vie et qu'on me dise tout.

BELCOLORE, soupirant.

Ah! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense.
Ma famille était noble, et puissante à Florence.
On nous a ruinés; — ce n'est que le malheur
Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur....
Mon cœur n'était pas fait....

FRANK, se détournant.

Toujours la même histoire
Voici peut-être ici la vingtième catin
A qui je la demande; et toujours ce refrain!
Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire?
Mon Dieu! dans quel bourbier me suis-je donc jeté
J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité!

BELCOLORE.

Quand mon père mourut....

FRANK.

Assez, je t'en supplie.
Je me ferai compter le reste par Julie
Au premier carrefour où je la trouverai.
(Tous deux restent en silence quelque temps.)
Dis-moi ce fameux jour où tu m'as rencontré,
Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie,
T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie?
J'étais couvert de sang, poudreux et mal vêtu.

BELCOLORE.

Je te l'ai déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK.

Parlons sincèrement, je t'ai semblé robuste.
Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste.
Je comprends qu'une femme aime les portefaix;
C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
Mais moi si j'étais femme et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure;
J'irais tout simplement les prendre aux cabarets;
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée
T'entretenait sans doute, — il était ton amant.

BELCOLORE.

Oui.

FRANK.

— Cette affreuse mort ne t'a pas désolée?
Cette homme, il m'en souvient, râlait horriblement.
L'œil gauche était crevé, — le pommeau de l'épée
Avait ouvert le front, — la gorge était coupée.
Sous les pieds des chevaux l'homme était étendu
Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne
Pour se suspendre encore à l'écorce d'un chêne,
Ainsi ce malheureux se traînait suspendu
Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme
Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme?
Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas?

BELCOLORE.

Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre?

FRANK.

Et ce que je te dis ne te le lève pas!

BELCOLORE.

Je hais les mots grossiers, ce n'est pas ma manière.
Mais quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais deux.
Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK.

Qui? moi? je vous adore.
J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore,
Que les plus doux instants pour deux amants heureux,
Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir;
Quand la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver;

Quand l'amie, en prenant la place de l'amante,
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source, où l'onde est confiante.
Laisse sa pureté trahir sa profondeur.
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux?
N'est-ce pas, Belcolor? n'est-ce pas mon amie?

BELCOLORE.

Laisse-moi.

FRANK.

N'est-ce pas que nous sommes heureux? —
Mais, j'y pense! — il est temps de régler notre vie.
Comme on ne peut compter sur les jeux du hasard,
Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard,
Qui fournira le vin, les meubles et la table.
Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.
Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour.
J'entends quelque bon tour, adroit et profitable.
Il aura des amis que nous pourrons griser;
Tu seras le chasseur, et moi, le lévrier;
Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,
Capable de graisser une porte secrète,
Mais nous la payerons bien; aujourd'hui tout se vend.
Quant à moi, je serai le chevalier servant.
Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELCOLORE.

Ou tu vas en finir avec tes persiflages,
Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi.
Veux-tu faire la paix? Je ne suis point boudeuse,
Voyons, viens m'embrasser.

FRANK.

Cette fille est hideuse....
Mon Dieu, deux jours plus tard, c'en était fait de moi!

(Il va s'appuyer sur la terrasse, un soldat passe à cheval sur la route.)

LE SOLDAT, chantant.

Un soldat qui va son chemin
Se moque du tonnerre;
Il tient son sabre d'une main,
Et de l'autre son verre.
Quand il meurt, on le porte en terre
Comme un seigneur.
Son cœur est à son amie,
Son bras est à sa patrie,
Et sa tête à l'empereur,

FRANK, l'appelant.

Holà, l'ami! deux mots. — Vous semblez un compère
De bonne contenance et de joyeuse humeur.
Vos braves compagnons vont-ils entrer guerre?
Dans quelle place forte est donc votre empereur?

LE SOLDAT.

A Glurens. — Dans deux jours nous serons en campagne.
Je rejoins de ce pas ma corporation.

FRANK.

Venez-vous de la plaine, ou bien de la montagne?
Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon nom?

LE SOLDAT.

Oh! je vous connais bien. — Vous êtes du village
Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là?
Venez-vous avec nous?

FRANK.

Oui, certe, et me voilà.

(Il descend dans le chemin.)

Je ne me suis pas mis en habit de voyage;
Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas!

(A Belcolore.)

Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT.

On vous équipera. — Montez toujours en croupe.
Parbleu! compagnon Frank, vous manquiez à la troupe
Ah! çà! dites-moi donc, tout en nous en allant,
S'il est vrai qu'un beau soir....

(Ils partent au galop.)

BELCOLORE, sur le balcon.

Je l'aime, cependant.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I (Devant un palais. — Glurens.)

CHŒUR DE SOLDATS.

Telles par l'ouragan les neiges flagellées
Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées,
Tels se sont élancés au signal du combat,
Les enfants du Tyrol et du Palatinat.
Maintenant l'empereur a terminé la guerre.
Les cantons sur leur porte ont plié leur bannière.

Écoutez, écoutez : c'est l'adieu des clairons;
C'est la vieille Allemagne appelant ses barons.
Remonte maintenant, chasseur du cerf timide;
Remonte, fils du Rhin, compagnon intrépide,
Tes enfants sur ton cœur vont venir se presser;
Sors de ta lourde armure, et va les embrasser.
Soldats, arrêtons. — C'est ici la demeure
Du capitaine Frank, du plus grand des soldats.
Votre vieil empereur l'a serré dans ses bras.
Couronné par le peuple, il viendra tout à l'heure
Souper dans ce palais avec ses compagnons.
Jamais preux chevalier n'a mieux conquis sa gloire.
Il a seul, près d'Inspruck, emporté l'aigle noire,
Du cœur de la mêlée aux bouches des canons,
Vingt fois ses cuirassiers l'ont cru, dans la bataille,
Coupé par les boulets, brisé par la mitraille.
Il avançait toujours, toujours en éclaireur,
On le voyait du feu sortir comme un plongeur.
Trois balles l'ont frappé; — sa trace était suivie!
Mais le Dieu des hasards n'a voulu de sa vie
Que ce qu'il en fallait pour gagner ses chevrons,
Et pouvoir de son sang dorer ses éperons.
Mais que nous veut ici cette fille italienne,
Les cheveux en désordre, et marchant à grands pas?
Où courez-vous si fort, femme? On ne passe pas.

(Entre Belcolore.)

BELCOLORE.

Est-ce ici la maison de votre capitaine?

LES SOLDATS.

Oui. — Que lui voulez-vous? — Parlez au lieutenant.

LE LIEUTENANT.

On ne peut ni passer ni monter, ma princesse.

BELCOLORE.

Il faut bien que je passe et que j'entre pourtant.
Mon nom est Belcolore et je suis sa maîtresse.

LE LIEUTENANT.

Parbleu! ma belle enfant, je vous reconnais bien.
J'en suis au désespoir, mais je suis ma consigne.
Si Frank est votre amant, tant mieux; je n'en crois rien
Ce serait un honneur dont vous n'êtes pas digne.

BELCOLORE.

S'il n'est pas mon amant, il le sera ce soir.
Je l'aime; comprends-tu! Je l'aime. — Il m'a quittée,
Et je viens le chercher, si tu veux le savoir.

LES SOLDATS.

Quelle tête de fer a donc cette effrontée,
Qui court après les gens un stylet à la main?

BELCOLORE.

Il me sert de flambeau pour m'ouvrir le chemin.
Allons, écartez-vous, et montrez-moi la porte.

LE LIEUTENANT.

Puisque vous le voulez ma belle, la voilà.
Qu'elle entre, et qu'on lui donne un homme pour escorte.
C'est un diable incarné que cette femme-là.

(Belcolore entre dans le palais. Entre Frank couronné, à cheval.)

CHŒUR DU PEUPLE.

Couvert de ces lauriers, il te sied, ô grand homme!
De marcher parmi nous comme un triomphateur.
La guerre est terminée, et l'empereur se nomme
Ton royal débiteur.
Descends, repose-toi. — Reste dans l'hippodrome,
Lave tes pieds sanglants, victorieux lutteur.

(Frank descend de cheval.)

CHŒUR DES CHEVALIERS.

Homme heureux, jeune encor, tu récoltes la gloire,
Cette plante tardive, amante des tombeaux.
La terre qui t'a vu chasse de sa mémoire
L'ombre de ses héros.
Pareil à Béatrix au seuil du purgatoire,
Tes ailes vont s'ouvrir vers des chemins nouveaux.

LE PEUPLE.

Allons, que ce beau jour, levé sur une fête,
Dans un joyeux banquet finisse dignement.
Tes convives de fleurs ont couronné leur tête :
Ton vieux père t'attend.
Que tardons-nous encor? Allons la table est prête.
Entrons dans ton palais; déjà la nuit descend.

(Ils entrent dans le palais.)

SCÈNE II

FRANK, GUNTHER, restés seuls.

GUNTHER.

Ne les suivez-vous pas, seigneur, sous ce portique?
O mon maître, au milieu d'une fête publique,

Qui d'un si juste coup frappe nos ennemis,
Avez-vous distingué le cœur de vos amis?
Hélas! les vrais amis se taisent dans la foule;
Il leur faut, pour s'ouvrir, que ce vain flot s'écoule.
O mon frère, ô mon maître! ils t'ont proclamé roi!
Dieu merci, quoique vieux, je puis encor te suivre,
Jeune soleil levant, si le ciel me fait vivre.
Je ne suis qu'un soldat, seigneur, excusez-moi.
Mon amitié vous blesse, et vous est importune.
Ne partagez-vous point l'allégresse commune?
Qui vous arrête ici? Vous devez être las.
La peine et le danger font les joyeux repas.

LE CHŒUR, dans la maison.

Chantons, et faisons vacarme,
Comme il convient à de dignes buveurs.
Vivent ceux que le vin désarme!
Les jours de combat ont leur charme;
Mais la paix a bien ses douceurs.

GUNTHER.

Seigneur, mon cher seigneur, pourquoi ces regards sombres?
Le vin coule et circule. — Entendez-vous ces chants;
Des convives joyeux je vois flotter les ombres
Derrière ces vitraux de feux resplendissants.

LE CHŒUR, à la fenêtre.

Frank, pourquoi tardes-tu? — Gunther, si notre troupe
Ne fait pas, sous ce toit, peur à vos cheveux blancs,
Soyez le bien venu pour vider une coupe.
Nous sommes assez vieux pour oublier les ans.

GUNTHER.

La pâleur de la mort est sur votre visage,
Seigneur. — D'un noir souci votre esprit occupé
Méconnaît-il ma voix — De quel sombre nuage
Les rêves de la nuit l'ont-ils enveloppé?

FRANK.

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon camp je me suis écarté :
J'avais soif; mon cheval marchait dans la poussière;
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, une enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon amie,
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —
Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les roses,

Au souffle de la nuit.) — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes.
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés ;
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encore voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans les miennes,
Je me suis incliné, — sans l'éveiller pourtant. —
O Gunther! J'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I (Devant le palais de Frank. La porte est tendue en noir. On dresse un catafalque.)

FRANK, vêtu en moine et masqué, DEUX SERVITEURS.

FRANK.

Que l'on apporte ici les cierges et la bière.
Souvenez-vous surtout que c'est moi qu'on enterre,
Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel.
Pas un mot, — ni regard ni haussement d'épaules;
Pas un seul mouvement qui sorte de vos rôles.
Songez-y. Je le veux.

(Les serviteurs s'en vont.)

Eh bien! juge éternel,
Je viens t'interroger. Les transports de la fièvre
N'agitent pas mon sein. Je ne viens ni railler
Ni profaner la mort. — J'agis sans conseiller.
Regarde, et réponds-moi. Je fais comme l'orfèvre
Qui frappe sur le marbre une pièce d'argent.
Il reconnaît au son la pure fonderie;
Et moi, je viens savoir quel son rendra ma vie,
Quand je la frapperai sur ce froid monument.
Déjà le jour paraît; — le soldat sort des tentes.
Maintenant le bois vert chante dans le foyer;
Les rames du pêcheur et du contrebandier
Se lèvent, de terreur et d'espoir palpitantes.

Quelle agitation, quel bruit dans la cité!
Quel monstre remuant que cette humanité!
Sous ces dix mille toits, que de corps, que d'entrailles!
Que de sueurs sans but, que de sang, que de fiel!
Sais-tu pourquoi tu dors et pourquoi tu travailles,
Vieux monstre aux mille pieds, qui te crois éternel?
Cet honnête cercueil a quelques pieds, je pense,
De plus que mon berceau. — Voilà leur différence.
Ah! pourquoi mon esprit va-t-il toujours devant,
Lorsque mon corps agit! Pourquoi dans ma poitrine
Ai-je un ver travailleur, qui toujours creuse et mine,
Si bien que sous mes pieds tout manque en arrivant?

(Entre le chœur des soldats et du peuple.)

LE CHŒUR.

On dit que Frank est mort. Quand donc? Comment s'appelle
Celui qui l'a tué? — Quelle était la querelle?
On parle d'un combat. — Quand se sont-ils battus?

FRANK, masqué.

A qui parlez-vous donc? il ne vous entend plus.

(Il leur montre la bière.)

LE CHŒUR, s'inclinant.

S'il est un meilleur monde au-dessus de nos têtes,
O Frank! si du séjour des vents et des tempêtes
Ton âme sur ces monts plane et voltige encor;
Si ces rideaux de pourpre et ces ardents nuages,
Que chasse dans l'éther le souffle des orages,
Sont des guerriers couchés dans leurs armures d'or,
Penche-toi, noble cœur, sur ces vertes collines,
Et vois tes compagnons briser leurs javelines
Sur cette froide terre où ton corps est resté!

GUNTHER, accourant.

Quoi! si brave et si jeune et sitôt emporté!
Mon Frank! est-ce bien vrai, messieurs? Ah! mort funeste!
Moi qui ne demandais qu'à vivre assez longtemps
Pour te voir accomplir ta mission céleste!
Me voilà seul au monde avec mes cheveux blancs!
Moi qui n'avais de jeune encor que ta jeunesse!
Moi qui n'aimais que toi! Misérable vieillesse!
Je ne te verrai plus, mon Frank! On t'a tué.

FRANK à part.

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié.

LE CHŒUR.

Qu'on voile les tambours, que le prêtre s'avance.
A genoux, compagnons, tête nue et silence.

Qu'on dise devant nous la prière des morts.
Nous voulons au tombeau porter le capitaine.
Il est mort en soldat, sur la terre chrétienne.
L'âme appartient à Dieu; l'armée aura le corps.

TROIS MOINES, s'avançant.

CHANT.

Le Seigneur sur l'ombre éternelle.
Suspend son ardente prunelle,
Et, glorieuse sentinelle,
Attend les bons et les damnés.
Il sait qui tombe dans sa voie;
Lorsqu'il jette au néant sa proie,
Il dit aux maux qu'il nous envoie :
« Comptez les morts que vous prenez. »

LE CHŒUR, à genoux.

Seigneur, j'ai plus péché que vous ne pardonnez.

LES MOINES.

Il dit aux épaisses batailles :
« Comptez vos chefs sans funérailles,
Qui pour cercueil ont les entrailles
De la panthère et du lion;
Que le juste triomphe ou fuie,
Comptez, quand le glaive s'essuie,
Les morts tombés comme la pluie
Sur la montagne et le sillon. »

LE CHŒUR.

Seigneur, préservez-moi de la tentation.

LES MOINES.

« Car un jour de pitié profonde,
Ma parole, en terreur féconde,
Sur le pôle arrêtant le monde,
Les trépassés se lèveront;
Et des mains vides de l'abîme
Tombera la frêle victime,
Qui criera : Grâce! — et de son crime
Trouvera la tache à son front. »

LE CHŒUR.

Et mes dents grinceront! mes os se sècheront!

LES MOINES.

Qu'il vienne d'en bas ou du faîte,
Selon le dire du prophète,
Justice à chacun sera faite,
Ainsi qu'il aura mérité.
Or donc, gloire à Dieu notre Père
Si l'impie a vécu prospère,
Que le juste en son âme espère!
Gloire à la sainte Trinité!

FRANK, à part.

C'est une jonglerie atroce, en vérité!
O toi, qui les entends, suprême intelligence,
Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance
Quel bourreau rancunier, brûlant à petit feu!
Toujours la peur du feu. — C'est bien l'esprit de Rome;
Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme.
J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

LE CHŒUR.

Notre tâche, messieurs, n'est pas encore remplie.
Nous avons pour son âme imploré le pardon.
Si l'un de nous connaît l'histoire de sa vie,
Qu'il s'avance et qu'il parle.

FRANK, à part.

Ah! nous y voilà donc.

UN OFFICIER, sortant des rangs.

Soldats et chevaliers, braves compagnons d'armes,
Si jamais homme au monde a mérité vos larmes,
C'est celui qui n'est plus. — Charle était mon ami.
J'ai le droit d'être fier lorsqu'il s'agit de lui.
— Né dans un bourg obscur, au fond d'une chaumière,
Frank chez des montagnards vécut longtemps en frère,
En fils, chéri de tous, et de tous bienvenu.

FRANK, s'avançant.

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu.
Frank était détesté de tout le voisinage.
Est-il ici quelqu'un qui soit de son village?
Demandez si c'est vrai. — Moi, j'en étais aussi.

LE PEUPLE.

Moine, n'interromps pas. — Cet homme est son ami.

LES SOLDATS.

C'est vrai que le cher homme avait l'âme un peu fière;
S'il aimait ses voisins, il n'y paraissait guère.
Un certain jour surtout qu'il brûla sa maison,
Je n'en ai jamais su, quant à moi, la raison.

L'OFFICIER.

Si Charle eut des défauts, ne troublons pas sa cendre.
Sont-ce de tels témoins qu'il nous convient d'entendre?
Soldats, Frank se sentait une autre mission.
Qui jamais s'est montré plus vif dans l'action,
Plus fort dans le conseil? Qui jamais mieux que Charle,
Prouva son éloquence à l'heure où le bras parle?
Vous le savez, soldats, j'ai combattu sous lui;
Je puis dire à mon tour : Moi, j'en étais aussi.

Une ardeur sans égale, un courage indomptable,
Un homme encor meilleur qu'il n'était redoutable,
Une âme de héros, — voilà ce que j'ai vu.

FRANK.

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu.
Frank n'a jamais été qu'un coureur d'aventure,
Qu'un fou, risquant sa vie et celle des soldats,
Pour briguer des honneurs qu'il ne méritait pas.
Né sans titres, sans bien, parti d'une masure,
Il faisait, au combat, ce qu'on fait aux brelans,
Il jouait tout ou rien, — la mort ou la fortune.
Ces gens-là bravent tout, — l'espèce en est commune,
Ils inondent les ports, l'armée et les couvents.
Croyez-vous que ce Frank valut sa renommée?
Qu'il respectât les lois, qu'il aimât l'empereur?
Il a vécu huit jours, avant d'être à l'armée,
Avec la Belcolor, comme un entremetteur.
Est-il ici quelqu'un qui dise le contraire?

LES SOLDATS.

Ma foi ! depuis le jour qu'il a quitté son père,
C'est vrai que ledit Frank a fait plus d'un métier.
Nous la connaissons bien, nous Monna Belcolore.
Elle couchait chez lui, — nous l'avons vue hier.

LE PEUPLE.

Laissez parler le moine ! —

FRANK.

Il a fait pis encore.
Il a réduit son père à la mendicité.
Il avait besoin d'or pour cette courtisane;
Le peu qu'il possédait, c'est là qu'il l'a porté.
Soldats, que faites-vous à celui qui profane
La cendre d'un bon fils et d'un homme de bien?
J'ai mérité la mort, si ce crime est le mien.

LE PEUPLE.

Dis-nous la vérité, moine, et parle sans crainte.

FRANK.

Mais si les Tyroliens qui sont dans cette enceinte
Trouvent que j'ai raison, s'ils sont prêts au besoin
A faire comme moi, qui prends Dieu pour témoin....

LES TYROLIENS.

Oui, oui, nous l'attestons, Frank est un misérable.

FRANK.

Le jour qu'il refusa sa place à votre table,
Vous en souvenez-vous.

LES TYROLIENS.

Oui, oui, qu'il soit maudit!

LES SOLDATS.

Oui! le moine sait tout.

FRANK.

Et si, comme on le dit,
Il a tué Stranio sur le bord de la route....

LE PEUPLE.

Stranio, ce palatin que Brandel a trouvé
Au fond de la forêt, couché sur le pavé?

FRANK.

C'est lui qui l'a tué!

LES SOLDATS.

Pour le piller, sans doute!
Misérable assassin! meurtrier sans pitié!

FRANK.

Et son orgueil de fer, l'avez-vous oublié?

TOUS.

Jetons sa cendre au vent.

FRANK.

Au vent le parricide!
Le coupeur de jarrets, l'incendiaire au vent!
Allons, brisons ceci.

(Il ouvre la bière.)

LE PEUPLE ET LES SOLDATS.

Moine, la bière est vide.

FRANK, se démasquant.

La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant.

LES SOLDATS.

Capitaine, c'est vous!

FRANK, à l'officier.

Lieutenant, votre épée.
Vous avez laissé faire une étrange équipée.
Si j'avais été mort, où serais-je à présent?
Vous ne savez donc pas qu'il y va de la tête?
Au nom de l'empereur, monsieur, je vous arrête;
Ramenez vos soldats, et rendez-vous au camp.

(Tout le monde sort en silence.)

FRANK, seul.

C'en est fait, une soif ardente, inextinguible,
Dévorera mes os tant que j'existerai.
O mon Dieu! tant d'efforts, un combat si terrible,
Un dévouement sans borne, un corps tout balafré....

Allons, un peu de calme, il n'est pas temps encore.
Qui vient de ce côté, n'est-ce pas Belcolore?
Ah! ah! nous allons voir, — tout n'est pas fini là.

(Il remet son masque et recouvre la bière. — Entre Belcolore en grand deuil; elle va s'agenouiller sur les marches du catafalque.)

C'est bien elle; elle approche, elle vient, — la voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ces cheveux plaqués ce front cupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.
Voilà bien la sirène et la prostituée; —
Le type de l'égout; — la machine inventée.
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang; —
La meule de pressoir de l'abrutissement.
Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle!
Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle.
Deux anges destructeurs marchent à son côté :
Doux et cruels tous deux, — la mort, — la volupté. —
Je me souviens encor de ces spasmes terribles;
De ces baisers muets, de ces muscles ardents,
De cet être absorbé, blême et serrant les dents.
S'ils ne sont pas divins, ces moments sont horribles.
Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir?
Toujours en l'embrassant, j'ai désiré mourir.
Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

(Il s'approche du tombeau.)

Qui donc pleurez-vous là, madame? êtes-vous veuve!

BELCOLORE.

Veuve, vous l'avez dit, — de mes seules amours.

FRANK.

D'hier, apparemment, — car cette robe est neuve.
Comme le noir vous sied!

BELCOLORE.

D'hier, et pour toujours.

FRANK.

Toujours, avez-vous dit? — Ah! Monna Belcolore,
Toujours, c'est bien longtemps.

BELCOLORE.

D'où me connaissez-vous?

FRANK.

De Naple, où cet hiver je te cherchais encore.
Naple est si beau, ma chère, et son ciel est si doux!
Tu devrais bien venir m'aider à m'y distraire.

BELCOLORE.

Je ne vous remets pas.

FRANK.

Bon! tu m'as oublié!
Je suis masqué, d'ailleurs, et que veux-tu, ma chère?
Ton cœur est si peuplé, je m'y serai noyé.

BELCOLORE.

Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seule.

FRANK.

Bon! si tu pleures tant, tu deviendras bégueule.
Voyons, ma belle amie, à parler franchement,
Tu vas te trouver seule, et tu n'as plus d'amant.
Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille.
C'était un bon soldat, charmant à la bataille;
Mais quel pauvre écolier en matière d'amour!
Sentimental la nuit, et persifleur le jour.

BELCOLORE.

Tais-toi, moine insolent, si tu tiens à ton âme
Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK.

Ma foi, les morts sont morts : — si vous voulez, madame,
Cette bourse est à vous, cette autre, et celle-ci;
Et voilà le papier pour faire l'enveloppe.

(Il couvre la bière d'or et de billets.)

BELCOLORE.

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, à part.

Ah! voilà Jupiter qui tente Danaé.

(Haut).

Je vous en avertis, je suis très misanthrope :
Je vous enfermerai dans le fond d'un palais.
J'ai l'humeur bilieuse et je bats mes valets.
Quand je digère mal, j'entends qu'on m'obéisse.
J'aime qu'on soit joyeux lorsque j'ai la jaunisse,
Et quand je ne dors pas tout le monde est debout,
Je suis capricieux, — êtes-vous de mon goût?

BELCOLORE.

Non, par la sainte croix!

FRANK.

Si vous aimez les roubles,
Il m'en reste encor là, mais je n'ai que des doubles.
(Il jette une autre bourse sur la bière).

BELCOLORE.

Tu me donnes cela?

FRANK, à part.

Voyez l'attraction!
Comme la chair est faible à la tentation!
(Haut).
J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche
Qui m'a défiguré; — je suis maigre et je louche :
Mais ces misères-là ne te dégoûtent pas.

BELCOLORE.

Vous me faites frémir.

FRANK.

J'ai là, Dieu me pardonne,
Certain bracelet d'or qu'il faut que je vous donne :
Il ira bien, je pense, avec ce joli bras.
(Il jette un collier sur la bière.)
Cet ulcère est horrible, il m'a rongé la joue,
Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue,
Mais depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux :
J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE.

Dieu du ciel, quelle horreur!

FRANK.

J'ai là, sous ma simarre,
Un collier de rubis d'une espèce assez rare.
(Il jette un collier sur la bière.

BELCOLORE.

Il est fait à Paris?

FRANK, à part.

Voyez-vous le poisson,
Comme il vient à fleur d'eau reprendre l'hameçon!
(Haut).
Si c'était tout, du moins! Mais cette affreuse plaie
Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie;
Elle pompe mon sang, mes os sont cariés
De la nuque du crâne à la plante des pieds....

BELCOLORE.

Assez, au nom du ciel! je vous demande grâce!

FRANK.

Si tu t'en vas, rends-moi ce que je t'ai donné.

BELCOLORE.

Vous mentez à plaisir.

FRANK.

Veux-tu que je t'embrasse?

BELCOLORE.

Eh bien! oui, je le veux.

FRANK, à part.

Tu pâlis, Danaé.

(Il lui prend la main.)

(Haut.)

Regarde, mon enfant, cette rue est déserte.
Dessous ce catafalque est un profond caveau.
Descendons-y tous deux; — la porte en est ouverte.

BELCOLORE.

Sous la maison de Frank!

FRANK, à part.

— Pourquoi pas mon tombeau?

(Haut.)

— Au fait, nous sommes seuls; cette bière est solide.
Asseyons-nous dessus. — Nous serons en plein vent.
Qu'en dites-vous, mon cœur?

(Il écarte le drap mortuaire; la bière s'ouvre).

BELCOLORE.

Moine, la bière est vide

FRANK, se démasquant.

La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant.
— Va-t'en, prostituée, ou ton heure est venue!
— Va-t'en, ne parle pas! ne te retourne pas!

(Il la chasse son poignard à la main.)

FRANK, seul.

La lame, ô mon stylet, est belle toute nue
Comme une belle vierge. — O mon cœur et mon bras,
Pourquoi donc tremblez-vous, et pourquoi l'un de l'autre
Vous approchez-vous donc, comme pour vous unir?
Oui, c'était ma pensée; — était-ce aussi la vôtre,
Providence de Dieu, que tout allait finir?
 Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire.
Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi.
Je renierai l'amour, la fortune et la gloire;
Mais je crois au néant, comme je crois en moi!
Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous la lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu, — le reste est au hasard.



« Va-t'en, ne parle pas ! ne te retourne pas ! »
(Dessin original de BIDA.)

Qu'a fait le vent du nord des cendres de César?
Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie.
Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été
Un petit monde, un tout, une forme pétrie,
Une lampe où brûlait l'ardente volonté,
Et que rien, après moi, ne reste sur le sable,
Où l'ombre de mon corps se promène ici-bas?
Rien! pas même un enfant, un être périssable!
Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas!
Rien qui puisse crier d'une voix éternelle
A ceux qui tetteront la commune mamelle ;
Moi, votre frère aîné, je m'y suis suspendu!
Je l'ai tétée aussi, la vivace marâtre;
Elle m'a, comme à vous, livré son sein d'albâtre....
— Et pourtant, jour de Dieu, si je l'avais mordu!
Si je l'avais mordu le sein de la nourrice?
Si je l'avais meurtri d'une telle façon
Qu'elle en puisse à jamais garder la cicatrice,
Et montrer sur son cœur les dents du nourrisson?
Qu'importe le moyen, pourvu qu'on s'en souvienne?
Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.
Le mal est plus solide : Érostrate a raison.
Empédocle a vaincu les héros de l'histoire,
Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna,
Du plat de sa sandale il souffleta la gloire,
Et la fit trébucher si bien qu'elle y tomba.
Que lui faisait le reste? Il a prouvé sa force.
Les siècles maintenant peuvent se remplacer;
Il a si bien gravé son chiffre sur l'écorce
Que l'arbre peut changer de peau sans l'effacer.
Les parchemins sacrés pourriront dans les livres;
Les marbres tomberont comme des hommes ivres,
Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra.
Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie,
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.
Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature.
Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air.
C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'armure
Qui me protégera de ton glaive de fer.
J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie,
Allons, qu'on se remue, et qu'on me rassasie,
Ou, sinon, je me fais l'intendant de ma faim.
Prends-y garde; je pars. — N'importe le chemin. —

Je marcherai, — j'irai, — partout où l'âme humaine
Est en spectacle, et souffre. — Ah! la haine! la haine!
La seule passion qui survive à l'espoir!
Tu m'as déjà hanté, boiteuse au manteau noir;
Nous nous sommes connus dans la maison de chaume;
Mais je ne croyais pas que ton pâle fantôme,
De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi,
Dût être le dernier qui restât près de moi.
Eh bien! baise-moi donc, triste et fidèle amie.
Tu vois, j'ai soulevé le voile de ma vie. —
Nous partirons ensemble; — et toi qui me suivras,
Comme une sœur pieuse, aux plus lointains climats,
Tu seras mon asile et mon expérience.
Si le doute, ce fruit tardif et sans saveur,
Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science,
Qu'ai-je à faire de plus, moi qui le porte au cœur?
Le doute! il est partout, et le courant l'entraîne,
Ce linceul transparent, que l'incrédulité
Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
Au cadavre flétri de l'espérance humaine!
O siècles à venir! quel est donc votre sort?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée.
L'amour n'existe plus; — la vie est dévastée, —
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.
Tels que dans un pillage, en un jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers, courbés dans un silence affreux,
Égorger une vierge, et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les cieux dépeuplés.
Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité!
Ah! tu nous maudiras, pâle postérité!
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde;
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher;
Puis ils crieront à Dieu : « Père, elle était féconde;
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher! »
Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes;

Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monuments la même inscription;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une, —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune
Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible; —
Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.
  Ah! vous avez voulu faire les Prométhées;
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur!
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans âme,
Il releva la tête et demanda le feu.
Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la flamme
Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.
  Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science!
L'éternelle sagesse est l'éternel silence;
Et nous aurons réduit, quand tout sera compté,
Le balancier de l'âme à l'immobilité.
  Quel hideux océan est-ce donc que la vie.
Pour qu'il faille y marcher à la superficie,
Et glisser au soleil en effleurant les eaux,
Comme le fils de Dieu qui marchait sur les flots?
Quels monstres effrayants, quels difformes reptiles
Labourent donc les mers sous les pieds des nageurs,
Pour qu'on trouve toujours les vagues si tranquilles,
Et la pâleur des morts sur le front des plongeurs?
A-t-elle assez traîné, cette éternelle histoire
Du néant de l'amour, du néant de la gloire,
Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux!
Ah! sur combien de lits, sur combien de berceaux
Elle est venue errer, d'une voix lamentable,
Cette complainte usée et toujours véritable,
De tous les insensés que l'espoir a conduit!
  Pareil à ce Gygès qui fuyait dans la nuit

Le fantôme royal de la pâle baigneuse
Livrée un seul instant à son ardent regard,
Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse,
Tendre encor, mais profonde, et qui saigne à l'écart.
Ce qu'il fait, ce qu'il voit des choses de la vie,
Tout le porte, l'entraîne à son but idéal,
Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie,
Étrange idole, à qui tout sert de piédestal.
Mais si tout en courant la force l'abandonne,
S'il se retourne, et songe aux êtres d'ici-bas,
Il trouve tout à coup que ce qui l'environne
Est demeuré si loin qu'il n'y reviendra pas.
C'est alors qu'il comprend l'effet de son vertige,
Et que, s'il ne regarde au ciel, il va tomber.
Il marche ; — son génie à poursuivre l'oblige ; —
Il marche; et le terrain commence à surplomber. —
Enfin, — mais n'est-il pas une heure dans la vie
Où le génie humain rencontre la folie?
Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
Tous deux y sont montés; mais un seul redescend.
  O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
Magnifique univers, en est-ce ainsi partout?
O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout,
Large création, quand tu lèves tes voiles
Pour te considérer dans ton immensité,
Vois-tu du haut en bas la même nudité?
Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère imprudente,
Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente,
Si tu ne connais pas de source où l'étancher?
Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
L'arbuste a sa rosée, et l'aigle a sa pâture.
Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi?
Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif aussi?
Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
Que tu la dirigeais vers un but impossible,
Et que le dard, parti de ta corde terrible,
Sans rencontrer l'oiseau, pouvait te traverser?
  Mais cela te plaisait. — C'était réglé d'avance.
Ah! le vent du matin! le souffle du printemps!
C'est le cri des vieillards. — Moi, mon Dieu, j'ai vingt ans!
  Oh! si tu vas mourir, ange de l'espérance,
Sur mon cœur, en partant, viens encore te poser;
Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.

Viens à moi. — Je suis jeune et j'aime encor la vie.
Intercède pour moi; — demande si les cieux
Ont une goutte d'eau pour une fleur flétrie. —
Bel ange, en la buvant, nous mourrons tous les deux.
(Il se jette à genoux; un bouquet tombe de son sein.)
Qui me jette à mes pieds mon bouquet d'églantine?
As-tu donc si longtemps vécu sur ma poitrine,
Pauvre herbe! — C'est ainsi que ma Déidamia
Sur le bord de la route à mes pieds te jeta.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I (Une place.)

DÉIDAMIA, LES VIERGES ET LES FEMMES

DÉIDAMIA.
Tressez-moi mes guirlandes, ô mes belles chéries!
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries.
Posez sur ma langueur votre voile embaumé;
Au coucher du soleil j'attends mon bien-aimé.

LES VIERGES.
Adieu, nous te perdons, ô fille des montagnes!
Le bonheur nous oublie en venant te chercher.
Arrose ton bouquet des pleurs de tes compagnes,
Fleur de notre couronne, on va t'en arracher.

LES FEMMES.
Vierge, à ton beau guerrier nous allons te conduire.
Nous te dépouillerons du manteau virginal.
Bientôt les doux secrets qu'il nous reste à te dire,
Feront trembler ta main sous l'anneau nuptial.

LES VIERGES.
L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine;
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oubliera la forme de tes pieds.

LES FEMMES.
Que ton visage est beau! comme on y voit, ma chère,
Le premier des attraits, la beauté du bonheur!
Comme Frank va t'aimer! comme tu vas lui plaire,
O ma belle Diane, à ton hardi chasseur!

DÉIDAMIA.

Je souffre cependant. — Si vous me trouvez belle,
Dites-le-lui, mes sœurs, il m'en aimera mieux.
Mon Dieu, je voudrais l'être, afin qu'il fût heureux.
Ne me comparez pas à la jeune immortelle :
Hélas, de ta beauté je n'ai que la pâleur,
O Diane, et mon front la doit à ma douleur.
Ah! comme j'ai pleuré! comme tout sur la terre
Pleurait autour de moi, quand mon Charle avait fui!
Comme je m'asseyais à côté de ma mère
Le cœur gros de soupirs! — Mes sœurs, dites-le-lui.

SCÈNE II

LES MONTAGNARDS.

Ainsi Frank n'est pas mort; — c'est la fable éternelle
Des chasseurs à l'affût d'une fausse nouvelle,
Et ceux qui vendaient l'ours ne l'avaient pas tué.
Comme il leur a fait peur quand il s'est réveillé!
Mais aujourd'hui qu'il parle, il faut bien qu'on se taise.
  On avait fait jadis, quand l'Hercule Farnèse
Fut jeté dans le Tibre, un Hercule nouveau.
On le trouvait pareil, on le disait plus beau :
Le modèle était mort, et le peuple crédule
Ne sait que ce qu'il voit. — Pourtant le vieil Hercule
Sortit un jour des eaux; — l'athlète colossal
Fut élevé dans l'air à côté de son ombre,
Et le marbre insensé tomba du piédestal.
Frank renaît : ce n'est plus cet homme au regard sombre,
Au front blême, au cœur dur, et dont l'oisiveté
Laissait sur ses talons traîner sa pauvreté.
C'est un gai compagnon, un brave homme de guerre,
Qui frappe sur l'épaule aux honnêtes fermiers;
Aussi, Dieu soit loué, ses torts sont oubliés,
Et nous voilà tous prêts à boire dans son verre,
C'est aujourd'hui sa noce avec Déidamia.
  Quel bon cœur de quinze ans! et quelle ménagère?
S'il fut jamais aimé, c'est bien de celle-là.
Un soldat m'a conté l'histoire de la bière.
Il paraît que d'abord Frank s'était mis dedans.
Deux de ses serviteurs, ses deux seuls confidents,
Fermèrent le couvercle, et, dès la nuit venue,
Le prêtre et les flambeaux traversèrent la rue.

Après que sur leur dos les porteurs l'eurent pris :
« Vous laisserez, dit-il, un trou pour que l'air passe.
Puisque je dois un jour voir la mort face à face,
Nous ferons connaissance, et serons vieux amis. »
Il se fit emporter dans une sacristie;
Regardant par son trou le ciel de la patrie,
Il s'en fut au saint lieu dont les chiens sont chassés,
Sifflant dans son cercueil l'hymne des trépassés.
Le lendemain matin, il voulut prendre un masque,
Pour assister lui-même à son enterrement.
Eh! quel homme ici-bas n'a son déguisement?
Le froc du pèlerin, la visière du casque,
Sont autant de cachots pour voir sans être vu.
Et n'en est-ce pas un souvent que la vertu!
Vrai masque de bouffon, que l'humble hypocrisie
Promène sur le vain théâtre de la vie,
Mais qui, mal fixé, tremble, et que la passion
Peut faire à chaque instant tomber dans l'action.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III (Une petite chambre.)

FRANK, DÉIDAMIA.

FRANK.

Et tu m'as attendu, ma petite Mamette!
Tu comptais jour par jour dans ton cœur et ta tête.
Tu restais là, debout, sur ton seuil entr'ouvert.

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon ami, Mamette a bien souffert!

FRANK.

Les heures s'envolaient, — et l'aurore et la brune
Te retrouvaient toujours sur ce chemin perdu.
Ton Charle était bien loin. — Toi, comme la fortune
Tu restais à sa porte, — et tu m'as attendu!

DÉIDAMIA.

Comme vous voilà pâle et la voix altérée!
Mon Dieu! qu'avez-vous fait si loin et si longtemps?
Ma mère, savez-vous, était désespérée.
Mais vous pensiez à nous quand vous aviez le temps?

FRANK.

J'ai connu dans ma vie un pauvre misérable

Que l'on appelait Frank, un être insociable,
Qui de tous ses voisins était l'aversion.
La famine et la peur, sœurs de l'oppression,
Vivaient dans ses yeux creux; — la maigreur dévorante
L'avait horriblement décharné jusqu'aux os.
Le mépris le courbait, et la honte souffrante
Qui suit le pauvre, était attachée à son dos.
L'univers et ses lois le remplissaient de haine.
Toujours triste, toujours marchant de ce pas lent
Dont un vieux pâtre suit son troupeau nonchalant,
Il errait dans les bois, par les monts et la plaine,
En braconnant partout, et partout rejeté,
Il allait gémissant sur la fatalité;
Le col toujours courbé comme sous une hache :
On eût dit un larron qui rôde et qui se cache,
Si ce n'est pis encore, — un mendiant honteux
Qui n'ose faire un coup, crainte d'être victime,
Et, pour toute vertu, garde la peur du crime,
Ce chétif et dernier lien des malheureux.
Oui, ma chère Mamette, oui, j'ai connu cet être.

DÉIDAMIA.

Qui donc est là, debout derrière la fenêtre,
Avec ces deux grands yeux; et cet air étonné?

FRANK.

Où donc? Je ne vois rien.

DÉIDAMIA.

Si. — Quelqu'un nous écoute,
Qui vient de s'en aller quand tu t'es retourné.

FRANK.

C'est quelque mendiant qui passe sur la route.
Allons, Déidamia, cela t'a fait pâlir.

DÉIDAMIA.

Eh bien! et ton histoire, où veut-elle en venir?

FRANK.

Une autre fois, c'était au milieu des orgies;
Je vis dans un miroir, aux clartés des bougies
Un joueur pris de vin, couché sur un sofa.
Une femme, ou du moins la forme d'une femme,
Le tenait embrassé, comme je te tiens là,
Il se tordait en vain sous le spectre sans âme;
Il semblait qu'un noyé l'eût pris entre ses bras.
Cet homme infortuné.... Tu ne m'écoutes pas?
Voyons, viens m'embrasser.

DÉIDAMIA.

Oh! non, je vous en prie.

(Il l'embrasse de force.)

Frank, mon cher petit Charle, attends qu'on nous marie;
Attends jusqu'à ce soir. — Ma mère va venir.
Je ne veux pas, monsieur. — Ah! tu me fais mourir!

FRANK.

Lumière du soleil, quelle admirable fille!

DÉIDAMIA.

Il faudra, mon ami, nous faire une famille;
Nous aurons nos voisins, ton père, tes parents,
Et ma mère surtout. — Nous aurons nos enfants.
Toi, tu travailleras à notre métairie;
Moi, j'aurai soin du reste et de la laiterie;
Et tant que nous vivrons, nous serons tous les deux,
Tous les deux pour toujours, et nous mourrons bien vieux.
Vous riez? Pourquoi donc?

FRANK.

Oui, je ris du tonnerre.
Oui; le diable m'emporte! il peut tomber sur moi.

DÉIDAMIA.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? voulez-vous bien vous taire.

FRANK.

Va toujours, mon enfant, je ne ris pas de toi.

DÉIDAMIA.

Qui donc est encor là? Je te dis qu'on nous guette.
Tu ne vois pas là-bas remuer une tête?
Là, — dans l'ombre du mur?

FRANK.

Où donc,? de quel côté?
Vous avez des terreurs, ma chère, en vérité.

(Il la prend dans ses bras.)

Il me serait cruel de penser qu'une femme,
O Mamette, moins belle et moins pure que toi,
Dans des lieux étrangers, par un autre que moi,
Pût être autant aimée. — Ah! j'ai senti mon âme
Qui redevenait vierge à ton doux souvenir,
Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage
Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image
Sous son cristal profond semble se recueillir!
C'est bien toi! je te tiens, — toujours fraîche et jolie,
Toujours comme un oiseau, prête à tout oublier.
Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier,
Œuvre de patience et de mélancolie.

O toi, qui tant de fois as reçu dans ton sein
Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange
Rendu le doux repos d'un front toujours serein,
Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange,
Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon cœur
A tant et si souvent gardé de ton bonheur?

DÉIDAMIA.

Ah! vous avez toujours, vous autres hypocrites,
De beaux discours flatteurs bien souvent répétés.
Je les aime, mon Dieu, quand c'est vous qui les dites;
Mais ce n'est pas pour moi qu'ils étaient inventés.

FRANK.

Dis-moi, tu ne veux pas venir en Italie?
En Espagne? à Paris? nous mènerions grand train.
Avec si peu de frais tu serais si jolie!

DÉIDAMIA.

Est-ce que vous trouvez ce bonnet-là vilain?
Vous verrez tout à l'heure, avec ma robe blanche,
Mes bas à coins brodés, mon bonnet du dimanche,
Et mon tablier vert. — Vous riez, vous riez?

FRANK.

Dans une heure d'ici nous serons mariés.
Ce baiser que tu fuis, et que je te dérobe.
Tu me le céderas, Mamette, de bon cœur,
Dans une heure, ô mon Dieu! tu viendras me le rendre.
Mamette, je me meurs.

DÉIDAMIA.

Ah! moi, je sais attendre!
Voyons, laissez-moi donc être un peu votre sœur.
Une heure, une heure encore, et je serai ta femme.
Oui, je vais te le rendre, et de toute mon âme,
Ton baiser dévorant, mon Frank, ton beau baiser!
Et ton tonnerre alors pourra nous écraser.

FRANK

Oh! que cette heure est longue! oh! que vous êtes belle!
De quelle volupté déchirante et cruelle
Vous me noyez le cœur, froide Déidamia!

DÉIDAMIA.

Regardez; regardez, la tête est toujours là.
Qui donc nous guette ainsi?

FRANK.

Mamette, ô mon amante,
Ne me détourne pas cette lèvre charmante.
Non! quand l'éternité devrait m'ensevelir!

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon amant, respectez votre femme.

FRANK.

Non! non! quand ton baiser devrait brûler mon âme!
Non! quand ton Dieu jaloux devrait nous en punir!

DÉIDAMIA.

Eh bien! oui, ta maîtresse, — eh bien! oui, ton amante
Ta Mamette, ton bien, ta femme et ta servante,
Et la mort peut venir, et je t'aime, et je veux
T'avoir là dans mes bras et dans mes longs cheveux,
Sur ma robe de lin ton haleine embaumée,
Je sais que je suis belle, et plusieurs m'ont aimée;
Mais je t'appartenais, j'ai gardé ton trésor.

(Elle tombe dans ses bras.)

FRANK, se levant brusquement.

Quelqu'un est là, c'est vrai.

DÉIDAMIA.

Qu'importe? Charle, Charle!

FRANK.

Ah! massacre et tison d'enfer! — C'est Belcolor!
Restez ici, Mamette, il faut que je lui parle.

(Il saute par la fenêtre.)

DÉIDAMIA.

Mon Dieu, que va-t-il faire, et qu'est-il arrivé?
Le voilà qui revient . — Eh bien! l'as-tu trouvé?

FRANK, à la fenêtre en dehors.

Non, mais par le tonnerre il faudra qu'il y vienne.
Je crois que c'est un spectre, et vous aviez raison;
Attendez-moi. — Je fais le tour de la maison.

DÉIDAMIA, courant à la fenêtre.

Charles, ne t'en vas pas! S'il s'enfuit dans la plaine
Laisse-le s'envoler, ce spectre de malheur.

(Belcolore paraît de l'autre côté de la fenêtre et s'enfuit aussitôt.)

Au secours! au secours! on m'a frappée au cœur.

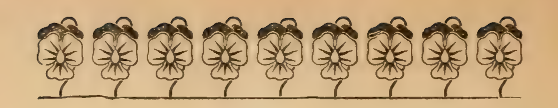
(Déidamia tombe et sort en se traînant.)

LES MONTAGNARDS, accourant au dehors.

Frank! que se passe-t-il? On nous appelle, on crie,
Qui donc est là par terre étendu dans son sang?
Juste Dieu! c'est Mamette! Ah! son âme est partie.
Un stylet italien est entré dans son flanc.
Au meurtre! Frank, au meurtre!

FRANK, rentrant dans la cabane, avec Déidamia, morte dans ses bras.

O toi, ma bien aimée!
Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée,
Pendant plus de quinze ans tu l'avais attendu,
Mamette, et tu t'en vas sans me l'avoir rendu.



A QUOI
RÊVENT LES JEUNES FILLES

COMÉDIE

PERSONNAGES

LE DUC LAERTE.
LE COMTE IRUS, son neveu.
SILVIO.
NINETTE, NINON } jumelles, filles du duc Laërte.
FLORA, servante.
SPADILLE, QUINOLA } domestiques.

La scène est où l'on voudra.

ACTE PREMIER

SCÈNE I (Une chambre à coucher.)

NINON, NINETTE

NINETTE.

Onze heures vont sonner. — Bonsoir, ma chère sœur,
Je m'en vais me coucher.

NINON.

Bonsoir. Tu n'as pas peur
De traverser le parc pour aller à ta chambre?
Il est si tard! — Veux-tu que j'appelle Flora?

NINETTE.

Pas du tout. — Mais vois donc quel beau ciel de septembre!
D'ailleurs, j'ai Bacchanal! qui m'accompagnera.
Bacchanal! Bacchanal!

(Elle sort en appelant son chien.)

NINON, s'agenouillant à son prie-Dieu.

O Christe! dum fixus cruci
Expandis orbi brachia,
Amare da crucem, tuo
Da nos in amplexu mori.

(Elle se déshabille.)

NINETTE rentrant épouvantée, et, se jetant dans un fauteuil.

Ma chère je suis morte.

NINON.

Qu'as-tu? qu'arrive-t-il?

NINETTE.

Je ne peux plus parler.

NINON.

Pourquoi? mon Dieu! je tremble en te voyant trembler.

NINETTE.

Je n'étais pas, ma chère, à trois pas de ta porte;
Un homme vient à moi, m'enlève dans ses bras,
M'embrasse tant qu'il peut, me repose par terre,
Et se sauve en courant.

NINON.

Ah! mon Dieu! comment faire?
C'est peut-être un voleur.

NINETTE.

Oh! non, je ne crois pas.
Il avait sur l'épaule une chaîne superbe,
Un manteau d'Espagnol, doublé de velours noir,
Et de grands éperons, qui reluisaient dans l'herbe,

NINON.

C'est pourtant une chose étrange à concevoir,
Qu'un homme comme il faut tente une horreur semblable.
Un homme en manteau noir, c'est peut-être le diable.
Oui, ma chère. Qui sait? Peut-être un revenant.

NINETTE.

Je ne crois pas, ma chère : il avait des moustaches.

NINON.

J'y pense, dis-moi donc, si c'était un amant!

NINETTE.

S'il allait revenir! — Il faut que tu me caches.

NINON.

C'est peut-être papa qui veut te faire peur.
Dans tout les cas, Ninette, il faut qu'on te ramène.
Holà! Flora, Flora! reconduisez ma sœur.

(Flora paraît sur la porte.)

Adieu, va, ferme bien ta porte.

NINETTE.

Et toi la tienne.

(Elles s'embrassent. Ninette sort avec Flora.)

NINON, seule, mettant son verrou.

Des éperons d'argent, un manteau de velours!
Une chaîne! un baiser! — C'est extraordinaire.

(Elle se décoiffe.)

Je suis mal en bandeaux; mes cheveux sont trop courts,
Bah! j'avais deviné! — C'est sans doute mon père.
Ninette est si poltronne! — Il l'aura vu passer.
C'est tout simple, sa fille, il peut bien l'embrasser.
Mes bracelets vont bien.

(Elle les détache.)

Ah! demain, quand j'y pense,
Ce jeune homme étranger qui va venir dîner?
C'est un mari je crois, que l'on veut nous donner.
Quelle drôle de chose! ah! j'en ai peur d'avance.
Quelle robe mettrai-je?

(Elle se couche.)

Une robe d'été?
Non, d'hiver : cela donne un air plus convenable,
Non d'été : c'est plus jeune et c'est moins apprêté.
On le mettra sans doute entre nous deux à table.
Ma sœur lui plaira mieux. — Bah! nous verrons toujours.
— Des éperons d'argent! un manteau de velours!
Mon Dieu! comme il fait chaud pour une nuit d'automne.
Il faut dormir, pourtant. — N'entends-je pas du bruit?
C'est Flora qui revient; non, non, ce n'est personne.
Tra la, tra deri da. — Qu'on est bien dans son lit!
Ma tante était bien laide avec ses vieux panaches
Hier soir à souper. — Comme mon bras est blanc!
Tra deri da. — Mes yeux se ferment. — Des moustaches...
Il la prend, il l'embrasse et se sauve en courant.

(Elle s'assoupit. — On entend par le fenêtre le bruit d'une guitare et une voix.)

— Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie?
L'heure s'enfuit, le jour succède au jour.
Rose ce soir, demain flétrie.
Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour?

NINON, s'éveillant.

Est-ce un rêve ? J'ai cru qu'on chantait dans la cour.

LA VOIX, au dehors.

Regarde-toi, la jeune fille.
Ton cœur bat et ton œil pétille.
Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver
Quoi ! tu n'as pas d'étoile, et tu vas sur la mer !
Au combat sans musique, en voyage sans livre !
Quoi ! tu n'as pas d'amour, et tu parles de vivre !
Moi, pour un peu d'amour je donnerais mes jours ;
Et je les donnerais pour rien sans les amours.

NINON.

Je ne me trompe pas ; — singulière romance !
Comment ce chanteur-là peut-il savoir mon nom ?
Peut-être sa beauté s'appelle aussi Ninon.

LA VOIX.

Qu'importe que le jour finisse et recommence,
Quand d'une autre existence
Le cœur est animé ?
Ouvrez-vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,
La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu si vous avez aimé.

NINON, soulevant sa jalousie.

Ses éperons d'argent brillent dans la rosée ;
Une chaîne à glands d'or retient son manteau noir.
Il relève en marchant sa moustache frisée. —
Quel est ce personnage et comment le savoir ?

SCÈNE II

IRUS, à sa toilette ; SPADILLE, QUINOLA.

IRUS.

Lequel de vous marauds m'a posé ma perruque ?
Outre que les rubans me font mal à la nuque,
Je suis couvert de poudre, et j'en ai plein les yeux.

QUINOLA.

Ce n'est pas moi.

SPADILLE.

Ni moi.

QUINOLA.

Moi, je tenais la queue.

SPADILLE.

Moi, monsieur, je peignais.

IRUS.

Vous mentez tous les deux.
Allons, mon habit rose et ma culotte bleue.
Hum! Brum! Diable de poudre! Hatsch! Je suis aveuglé.

(Il éternue.)

QUINOLA, ouvrant une armoire.

Monsieur vous ne sauriez mettre cette culotte,
La lampe était auprès; — toute l'huile a coulé.

SPADILLE, ouvrant une autre armoire.

Monsieur, votre habit rose est tout rempli de crotte;
Quand je l'ai déployé le chat était dessus.

IRUS.

Ciel de cette façon voir tous mes plans déçus!
Écoutez, mes amis; — il me vient une idée :
Quelle heure est-il?

SPADILLE.

Monsieur l'horloge est arrêtée.

IRUS.

A-t-on sonné déjà deux coups pour le dîné?

QUINOLA.

Non, l'on n'a pas sonné.

SPADILLE.

Si, si l'on a sonné.

IRUS.

Je tremble à chaque instant que le nouveau convive
Qui doit venir dîner ne paraisse et n'arrive.

SPADILLE.

Il faut vous mettre en vert.

QUINOLA.

Il faut vous mettre en gris.

IRUS.

Dans quel mois sommes-nous?

SPADILLE.

Nous sommes en novembre.

QUINOLA.

En août! en août!

IRUS.

Mettez ces deux habits.
Vous vous promènerez ensuite par la chambre,
Pour que je voie un peu l'effet que je ferai.

(Les valets obéissent.)

SPADILLE.

Moi, j'ai l'air d'un marquis,

QUINOLA.

Moi, j'ai l'air d'un ministre.

IRUS, le regardant.

Spadille à l'air d'une oie, et Quinola d'un cuistre,
Je ne sais pas à quoi je me déciderai.

LAERTE, entrant.

Et vous, vous avez l'air, mon neveu, d'une bête.
N'êtes-vous pas honteux de vous poudrer la tête,
Et de perdre, à courir dans votre cabinet,
Plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un sonnet
Allons, venez dîner; — votre assiette s'ennuie.

IRUS.

Vous ne voudriez pas, au prix de votre vie,
Me traîner au salon, sans rouge et demi-nu?
Quel habit faut-il mettre?

LAERTE.

Eh! le premier venu.
Allons, écoutez-moi. Vous trouverez à table
Le nouvel arrivé ; c'est un jeune homme aimable,
Qui vient pour épouser un de mes chers enfants.
Jetez, au nom de Dieu, vos regards triomphants
Sur un autre que lui ; ne cherchez pas à plaire,
Et n'avalez pas tout comme à votre ordinaire.
Il est simple et timide, et de bonne façon;
Enfin c'est ce qu'on nomme un honnête garçon.
Tâchez, si vous trouvez ses manières communes,
De ne point décocher, en prenant du tabac,
Votre charmant sourire et vos mots d'almanach.
Tarissez, s'il se peut, sur vos bonnes fortunes.
Ne vous inondez pas de vos flacons damnés;
Qu'on puisse vous parler sans se boucher le nez.
Vos gants blancs sont de trop; on dine les mains nues.

IRUS.

Je suis presque tenté, pour cadrer à vos vues,
D'ôter mon habit vert, et de me mettre en noir.

LAERTE.

Non, de par tous les saints, non, je vous remercie.
La peste soit de vous! — Qui diantre se soucie,
Si votre habit est vert, de s'en apercevoir?

IRUS.

Puis-je savoir, du moins, le nom de ce jeune homme?

LAERTE.

Qu'est-ce que ça vous fait? C'est Silvio qu'il se nomme.

IRUS.

Silvio ! ce n'est pas mal. — Silvio ! — le nom est bien;
Irus, — Irus, — Silvio ; — mais j'aime mieux le mien.

LAERTE.

Son père est mon ami, — celui de votre mère.
Nous avons le projet depuis plus de vingt ans,
De mourir en famille, et d'unir nos enfants.
Plût au ciel, pour tous deux, que son fils eût un frère !

IRUS.

Vrai Dieu ! monsieur le duc, qu'entendez-vous par là?
Ne dois-je pas aussi devenir votre gendre?

LAERTE.

C'est bon, je le sais bien ; vous pouvez vous attendre
A trouver votre tour; — mais Silvio choisira.

(*Exeunt.*)

SCÈNE III (Le jardin du duc.)

NINON, NINETTE, dans deux bosquets séparés.

NINON.

Cette voix retentit encore à mon oreille.

NINETTE.

Ce baiser singulier me fait encor frémir.

NINON.

Nous verrons cette nuit; il faudra que je veille.

NINETTE.

Cette nuit, cette nuit, je ne veux pas dormir,

NINON.

Toi dont la voix est douce, et douce la parole,
Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir?
Ou, comme en soupirant l'hirondelle s'envole,
Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir?

NINETTE.

Audacieux fantôme à la forme voilée,
Les ombrages ce soir seront-ils sans danger?
Te reverrai-je encor dans cette sombre allée.
Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger?

NINON.

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies.
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur.
J'entends sous les roseaux murmurer des génies...
Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur?

NINETTE.

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus?
Ma sœur est une enfant, — et je ne le suis plus.

NINON.

O fleurs des nuits d'été, magnifique nature!
O plantes! ô rameaux l'un dans l'autre enlacés!

NINETTE.

O feuilles des palmiers, reines de la verdure,
Qui versez vos amours dans les vents embrasés!

SILVIO, entrant.

Mon cœur hésite encor; toutes les deux si belles!
Si conformes en tout, si saintement jumelles!
Deux corps si transparents attachés par le cœur!
On dirait que l'aînée est l'étui de sa sœur.
Pâles toutes les deux, toutes les deux craintives,
Frêles comme un roseau, blondes comme les blés;
Prêtes à tressaillir, comme deux sensitives
Au toucher de la main. — Tous mes sens sont troublés.
Je n'ai pu leur parler, — j'agissais dans la fièvre;
Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.
Mais elles, quel bon goût! quelle simplicité!
Hélas! je sors d'hier de l'université.

(Entrent Laerte et Irus, un cigare à la bouche.)

LAERTE.

Eh bien! notre convive, où ces dames sont-elles?

IRUS.

Quoi! vous sortez de table, et vous ne fumez pas!

SILVIO, embrassant Laerte.

O mon père! ô mon duc! je ne puis faire un pas.
Tout mon être est brisé.

(Ninon et Ninette paraissent.)

IRUS.

Voilà ces demoiselles.
Ninon, ma barbe est fraîche, et je vais t'embrasser.

(Ninon se sauve. — Irus court après elle.)

LAERTE.

Ne sauriez-vous, Irus, dîner sans vous griser?

(Ils sortent en se promenant).

SCÈNE IV

NINON, restée seule ; FLORA.

NINETTE.

Où cours-tu donc, Flora ? Mon Dieu ! la belle chaîne !
Voyez donc ! — les beaux glands ! Qui t'a donné cela ?

NINON, accourant.

Voyons ! laisse-moi voir. — Ah ! je suis hors d'haleine.
Quel sot que cet Irus ! — Tu l'as trouvé, Flora ?
Le beau collier, ma foi ! Vraiment comme elle est fière.

FLORA, à Ninon.

Je voudrais vous parler.

(Elle l'entraîne dans un coin.)

NINETTE.

Quoi donc ? c'est un mystère,

FLORA, à Ninon.

Rentrez dans votre chambre, et lisez ce billet.

NINON.

Un billet ? d'où vient-il ?

FLORA.

Mettez-le, s'il vous plaît,
Dans ce petit coin-là, sur votre cœur, ma belle.

(Elle le lui met dans son sein.)

NINON.

Tu sais donc ce que c'est ?

FLORA.

Moi, non je n'en sais rien.

(Ninon sort en courant.)

NINETTE.

Qu'as-tu dit à ma sœur, et pourquoi s'en va-t-elle ?

FLORA, tirant un autre billet.

Tenez, lisez ceci.

NINETTE.

Pourquoi ? je le veux bien.
Mais qu'est-ce que c'est donc ?

FLORA.

Lisez toujours, ma chère.
Mais prenez garde à vous. — J'aperçois votre père :
Allez vous enfermer dans votre appartement.

NINETTE.

Pourquoi?

FLORA.

Vous lirez mieux et plus commodément.

(Elles sortent. Entrent Laerte et Silvio.)

SILVIO.

Je crois que notre abord met ces dames en fuite.
Ah! monseigneur, j'ai peur de leur avoir déplu.

LAERTE.

Bon, bon, laissez-les fuir, vous leur plairez bien vite.
Dites-moi, mon ami, dans votre temps perdu,
N'avez-vous jamais fait la cour à quelques belles?
Quel moyen preniez-vous pour dompter les cruelles?

SILVIO.

Père, ne raillez pas, je me défendrais mal.
Bien que je sois sorti d'un sang méridional,
Jamais les imbroglios, ni les galanteries.
Ni l'art mystérieux des douces flatteries,
Ce bel art d'être aimé, ne m'ont appartenu.
Je vivrai sous le ciel comme j'y suis venu.
Un serrement de main, un regard de clémence,
Une larme, un soupir, voilà pour moi l'amour.
Et j'aimerai dix ans comme le premier jour.
J'ai de la passion, et n'ai point d'éloquence.
Mes rivaux, sous mes yeux, sauront plaire et charmer.
Je resterai muet; — moi, je ne sais qu'aimer.

LAERTE.

Les femmes cependant demandent autre chose.
Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,
On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur cœur
Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.
Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.
Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,
Ni deux cœurs faits de même, et moi, je vous promet
Qu'en en séduisant une on séduit tout un monde.
L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde,
Mais la communauté ne changera jamais.
Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre?
On prend quatre coureurs, — quatre chevaux sellés;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez.
Il s'agit d'arriver, n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, — l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve;
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu.

Tel est l'amour, Silvio; — l'amour est une épreuve;
Il faut aller au but, la femme est le clocher.
Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher;
Faites ce qui vous plaît, le but est immobile.
Mais croyez que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
Clocher! clocher! je t'aime, arrive ou je suis mort.

SILVIO.

Je sens la vérité de votre parabole,
Mais si je ne puis rien trouver même en parole,
Que pourrai-je valoir, seigneur, en action?
Tout le réel pour moi n'est qu'une fiction;
Je suis dans un salon comme une mandoline
Oubliée en passant sur le bord d'un coussin.
Elle renferme en elle une langue divine,
Mais si son maître dort, tout reste dans son sein.

LAERTE.

Écoutez donc, alors ce qu'il vous faudra faire.
Recevoir un mari de la main de son père,
Pour une jeune fille est un pauvre régal.
C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux
Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
Avant de se montrer, il faut leur apparaître.
Le père ouvre la porte au matériel époux,
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre,
Voilà, mon cher Silvio, ce que j'attends de vous.
Connaissez-vous l'escrime?

SILVIO.

Oui, je tire l'épée.

LAERTE.

Et pour le pistolet, vous tuez la poupée,
N'est-ce pas? C'est très-bien; vous tuerez mes valets.
Mes filles tout à l'heure ont reçu deux billets;
Ne cherchez pas, c'est moi qui les ai fait remettre.
Ah! si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre.
Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans!
Quelle charmante place elle occupe longtemps!
D'abord auprès du cœur, ensuite à la ceinture.
La poche vient après, le tiroir vient enfin.
Mais comme on la promène, en traîneaux, en voiture!
Comme on la mène au bal! que de fois en chemin
Dans le fond de la poche on la presse, on la serre!

Et comme on rit tout bas du bonhomme de père
Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial!
Quel travail il se fait dans ces petites têtes!
Voulez-vous, mon ami, savoir ce que vous êtes!
Vous à l'heure qu'il est? Vous êtes l'idéal,
Le prince Galaor, le berger d'Arcadie;
Vous êtes un Lara; — J'ai signé votre nom.
Le vieux duc vous prenait pour son gendre, — mais non,
Non! Vous tombez du ciel comme une tragédie;
Vous rossez mes valets; vous forcez mes verrous;
Vous caressez le chien; vous séduisez la fille;
Vous faites le malheur de toute la famille.
Voilà ce que l'on veut trouver dans un époux.

SILVIO.

Quelle mélancolique et déchirante idée!
Elle est juste pourtant; — qu'elle me fait de mal!

LAERTE.

Ah! jeune homme, avez-vous aussi votre idéal?

SILVIO.

Pourquoi pas comme tous? Leur étoile est guidée
Vers un astre inconnu qu'ils ont toujours rêvé;
Et la plupart de nous meurt sans l'avoir trouvé.

LAERTE.

Attachez-vous du prix à ces enfantillages?
Cela n'empêche pas les femmes d'être sages,
Bonnes, franches de cœur; c'est un goût seulement;
Cela leur va, leur plaît, — tout cela, c'est charmant
Écoutez-moi, Silvio : — ce soir à la veillée,
Vous vous cuirasserez d'un large manteau noir.
Flora dormira bien, c'est moi qui l'ai payée.
Ces dames pour leur part, descendront en peignoir.
Or vous vous doutez bien, par cette double lettre,
Que ce que vous vouliez, c'était un rendez-vous.
Car, excepté cela, que veut un billet doux?
Vous pénétrerez donc par la chère fenêtre.
On vous introduira comme un conspirateur.
Que ferez-vous alors, vous, double séducteur?
Vous entendrez des cris. — C'est alors que le père,
Semblable au commandeur dans *le Festin de Pierre*,
Dans sa robe de chambre apparaîtra soudain.
Il vous provoquera, sa chandelle à la main.
Vous la lui soufflerez du vent de votre épée.
S'il ne reste par terre une tête coupée,
Il y pourra du moins rester un grand seau d'eau.

Que Flora lestement nous versera d'en haut.
Ce sera tout le sang que nous devrons répandre,
Les valets aussitôt le couvriront de cendre;
On ne saura jamais où vous serez passé,
Et mes filles crieront : « O ciel! il est blessé! »

SILVIO.

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.
Calculez, mon cher duc, où cela mènera.
Savez-vous, puisqu'il faut enfin qu'on nous marie,
Si je me fais aimer, laquelle m'aimera?

LAERTE.

Peut-être toutes deux, n'est-il pas vrai mon gendre?
Si je le trouve bon, qu'avez-vous à reprendre?
O mon fils bien-aimé! laissons parler les sots.

SILVIO.

On a bouleversé la terre avec des mots.

LAERTE.

Eh! que m'importe à moi! — Je n'ai que vous au monde
Après mes deux enfants. Que me fait un brocard?
Vous êtes assez mûr sous votre tête blonde
Pour porter du respect à l'honneur d'un vieillard.

SILVIO.

Ah! je mourrais plutôt. Ce n'est pas ma pensée.

LAERTE.

Supposons que des deux vous vous fassiez aimer.
Celle qui restera voudra vous pardonner.
Votre image, Silvio, sera bientôt chassée
Par un rêve nouveau, par le premier venu.
Croyez-moi, les enfants n'aiment que l'inconnu.
Dès que vous deviendrez le bourgeois respectable
Qui viendra tous les jours s'asseoir à déjeuner,
Qu'on verra se lever, aller et retourner,
Mettre après le café ses coudes sur la table,
On ne cherchera plus l'être mystérieux.
On aimera le frère, et c'est ce que je veux.
Si mon sot de neveu parle de mariage,
On l'en détestera quatre fois davantage,
C'est encor mon souhait. Mes enfants ont du cœur;
L'une soit votre femme, et l'autre votre sœur.
Je me confie à vous, — à vous, fils de mon frère.
Qui serez le mari d'une de mes enfants,
Qui ne souillerez pas la maison de leur père,
Et qui ne jouerez pas avec ses cheveux blancs.
Qui sait? peut-être un jour ma pauvre délaissée

Trouvera quelque part le mari qu'il lui faut.
Mais l'importante affaire est d'éviter ce sot.

(Irus entre.)

IRUS.

A souper! à souper! messieurs, l'heure est passée.

LAERTE.

Vous avez, Dieu me damne, encor changé d'habit.

IRUS.

Oui, celui-là va mieux; l'autre était trop petit.

(*Exeunt.*)

ACTE SECOND

SCÈNE I (Le jardin. — Il est nuit.)

LE DUC LAERTE en robe de chambre; SILVIO enveloppé d'un manteau.

LAERTE.

Lorsque cette lueur, que vous voyez là-bas,
Après avoir erré de fenêtre en fenêtre,
Tournera vers ce coin pour ne plus reparaître,
Il sera temps d'agir. — Elle y marche à grands pas.

SILVIO.

Je vous l'ai dit, seigneur, cela ne me plaît pas.

LAERTE.

Eh bien! moi, tout cela m'amuse à la folie.
Je ne fais pas la guerre à la mélancolie.
Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux.
En général d'ailleurs c'est ma pierre de touche;
Elle ne pousse pas, cette plante farouche,
Sur la majestueuse obésité des sots.
Mais la gaîté, Silvio, sied mieux à la vieillesse;
Nous voulons la beauté pour aimer la tristesse.
Il faut bien mettre un peu de rouge à soixante ans;
C'est le métier des vieux de dérider le temps.
On fait de la vieillesse une chose honteuse;
C'est tout simple : ici-bas, chez les trois quarts des gens,
Quand elle n'est pas prude, elle est entremetteuse.
Cassandre est la terreur des vieillards indulgents.
Croyez-vous cependant, mon cher, que la nature
Laisse ainsi par oubli vivre sa créature?

Qu'elle nous ait donné trente ans pour exister,
Et le reste pour geindre ou bien pour tricoter?
Figurez-vous, Silvio, que j'ai la nuit dernière,
Chanté fort joliment pendant une heure entière.
C'était pour intriguer mes filles; mais ma foi,
Je crois en vérité, que j'ai chanté pour moi.

SILVIO.

Aussi, dans tout cela, cher duc, c'est vous que j'aime
Il faudra pourtant bien redevenir moi-même.
Songez donc mon ami, qu'il ne restera rien
Du héros de roman.

LAERTE.

Mon Dieu! Je le sais bien.
Un roman dans un lit, on n'en saurait que faire.
On réalise là tous ceux qu'on a rêvés.
Après la bagatelle il faut le nécessaire;
Et j'espère pour vous, mon cher, que vous l'avez.
Très ordinairement, dans ces sortes de choses,
Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très peu.
C'est ce qui montre en tout la sagesse de Dieu.
Tous ces galants musqués, fleuris comme des roses,
Qu'on voit soir et matin courir les rendez-vous,
S'assouplir comme un gant autour des jeunes filles,
Escalader les murs, et danser sur les grilles,
Savent au bout du doigt ce qui vous manque, à vous.
Vous avez dans le cœur, Silvio, ce qui leur manque.
Je me moque d'avoir pour gendre un saltimbanque,
Capable de passer par le trou d'une clef.
Si vous étiez comme eux, j'en serais désolé.
Mais la méthode existe : — il faut songer à plaire.
Une fois marié, parbleu! c'est votre affaire.
Permettez-moi, de grâce, une autre question.
Avez-vous jusqu'ici vécu sans passion?
En un mot.... franchement, mon cher, êtes-vous vierge?

SILVIO.

Vierge du cœur à l'âme, et de la tête aux pieds.

LAERTE.

Bon! je ne hais rien tant que les jeunes roués.
Le cœur d'un libertin est fait comme une auberge;
On y trouve à toute heure un grand feu bien nourri,
Un bon gîte, un bon lit, — et la clef sur la porte.
Mais on entre aujourd'hui, demain il faut qu'on sorte!
Que tout vous soit nouveau, quand la femme est nouvelle.
Ce n'est jamais un bien que l'on soit plus vieux qu'elle,

Ni du corps ni du cœur. — Tâchez de deviner.
Quel bonheur, en amour, de pouvoir s'étonner!
Elle aura ses secrets, et vous aurez les vôtres.
Restez longtemps enfants : vous nous en ferez d'autres.
Ce secret-là surtout est si vite oublié!

SILVIO.

Si ma femme pourtant croit trouver un roué,
Quel misérable effet fera mon ignorance!
N'appréhendez-vous rien de ses étonnements?

LAERTE.

Ceci pourrait sonner comme une impertinence.
Mes filles n'ont, monsieur, que de très bons romans.
Ah! Silvio, je vous livre une fleur précieuse.
Effeuillez lentement cette ignorance heureuse.
Si vous saviez quel tort se font bien des maris,
En se livrant, dans l'ombre, à des secrets infâmes!
Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes
Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris!
Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère.
Si vous étiez ainsi, j'aimerais mieux Irus.
Rappelez-vous ces mots qui sont dans l'Hespérus :
« Respectez votre femme, amassez de la terre
« Autour de cette fleur prête à s'épanouir;
« Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice. »

SILVIO.

Mon père, embrassez-moi. — Je vois le ciel s'ouvrir.

LAERTE.

Vous êtes, mon enfant, plus blanc qu'une génisse;
Votre bon petit cœur est plus pur que son lait;
Vous vous en défiez, et c'est ce qui me plaît.
Croyez-en un vieillard qui vous donne sa fille.
Puisque je vous ai pris pour remplir ma famille,
Fiez-vous à mon choix. — Je ne me trompe pas.

SILVIO.

La lumière s'en va de fenêtre en fenêtre.

LAERTE.

L'heure va donc sonner. — Mon fils, viens dans mes bras.

SILVIO.

Elle se perd dans l'ombre, elle va disparaître.

LAERTE.

Ton rôle est bien appris? Tu n'as rien oublié?

SILVIO.

La lumière s'éteint.

LAERTE.

Bravo! l'heure est venue.
Suivons tout doucement le mur de l'avenue.
Allons, mon cavalier, sur la pointe du pied.

(*Exeunt.*)

SCÈNE II (Une terrasse.)

NINON, NINETTE, en déshabillé.

NINON.

Que fais-tu là si tard, ma petite Ninette?
Il est temps de dormir. — Tu prendras le serein.

NINETTE.

Je regardais la lune en mettant ma cornette.
Que d'étoiles au ciel! — Il fera beau demain.

NINON.

Tra deri.

NINETTE.

Que dis-tu?

NINON.

C'est une contredanse.
Tra deri. — Sans amour.... Ah! ma chère romance!

NINETTE.

Va te coucher, Ninon, je ne saurais dormir.

NINON.

Ma foi, ni moi non plus.

(A part.)

Il n'aurait qu'à venir.

NINETTE, chantant.

Léonore avait un amant
Qui lui disait : Ma chère enfant....

NINON.

Je crains vraiment pour toi que le froid ne te prenne.

NINETTE.

J'étouffe de chaleur.

(A part.)

Je tremble qu'il ne vienne.

NINON, continuant la chanson.

Qui lui disait : Ma chère enfant....

NINETTE.

Je crois que son dessein est de coucher ici.

NINON.

On monte l'escalier; mon Dieu! si c'était lui!

NINETTE, reprenant.

Léonore avait un amant....

NINON.

Elle ne songe pas à me céder la place.
S'il allait arriver!

NINETTE.

Ma chère sœur, de grâce,
Va-t'en te mettre au lit.

NINON.

Pourquoi? je suis très bien.
Écoute : — promets-moi que tu n'en diras rien;
Je vais te confier....

NINETTE.

Il faut que je t'avoue....

NINON.

Jure-moi sur l'honneur....

NINETTE.

Garde-moi le secret.

NINON.

Tiens; ouvre cette lettre.

NINETTE.

Et toi, lis ce billet.

NINON, lisant.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du « ciel, ma belle, demoiselle, accordez-moi.... »

NINETTE, lisant.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du « ciel, ma chère demoiselle.... »

TOUTES DEUX A LA FOIS.

Grand Dieu! le même nom!

NINETTE.

Ma chère l'on nous joue!

NINON.

Quelle horreur!

NINETTE.

J'en mourrai!

NINON.

Faut-il être effronté!

NINETTE.

Flora me paîra cher pour l'avoir apporté!

NINON.

Ce beau collier sans doute était sa récompense.
Hélas!

NINETTE.

Hélas.

NINON.

Ma chère, à présent que j'y pense,
C'est lui qui t'a suivie, hier, au parc anglais.

NINETTE.

C'était lui qui chantait.

NINON.

Tu le sais?

NINETTE.

J'écoutais.

NINON.

Je le trouvais si beau!

NINETTE.

Je l'avais cru si tendre!

NINON.

Nous lui dirons son fait, ma chère, il faut l'attendre.

NINETTE.

Je veux bien; restons là.

NINON.

Comment crois-tu qu'il soit?

NINETTE.

Brun, avec de grands yeux. Il n'a pas ce qu'il croit;
Nous allons nous venger de la belle manière.

NINON.

Brun, mais pâle. Je crois que c'est un mousquetaire.
Nous allons joliment lui faire la leçon.

NINETTE.

Bien tourné, la main blanche, et de bonne façon.
C'est un monstre, ma chère, un être abominable!

NINON.

Les dents belles, l'œil vif. — Un monstre véritable.
Quant à moi, je voudrais déjà qu'il fût ici.

NINETTE.

Et le parler si doux! —Je le voudrais aussi

NINON.

Pour lui dire en deux mots....

NINETTE.

Pour lui pouvoir apprendre ..

NINON.

Et l'air si langoureux qu'on pourrait s'y méprendre! ..

NINETTE.

Ah! mon Dieu, quelqu'un vient; j'ai cru que c'était lui.

NINON.

C'est lui, c'est lui, ma chère.

(Silvio entre le visage couvert de son manteau et l'épée à la main.)

NINETTE, voyant qu'il hésite.

Entrez donc par ici.

(Irus entre, l'épée à la main, d'un côté, le duc Laerte de l'autre.)

IRUS.

Holà! quel est ce bruit?

LAERTE.

Holà! quel est cet homme?

(Laerte et Silvio croisent l'épée.)

IRUS, s'interposant.

Monsieur, demandez-lui s'il est bon gentilhomme.

LAERTE, donnant dans l'obscurité un coup de plat d'épée à Irus.

Non, non, c'est un voleur!

IRUS, tombant.

Aïe! aïe! il m'a tué.

(Flora jette par la fenêtre un seau d'eau sur la tête d'Irus.)

Au secours! on m'inonde. Ah! je suis tout mouillé!

(Laerte et Silvio se retirent.)

NINON.

Qu'est devenu Silvio?

NINETTE.

Je ne vois pas mon père.

(Elles cherchent et rencontrent Irus.)

TOUTES LES DEUX.

A l'assassin! au meurtre! un homme est là par terre.

(Elles se sauvent.)

IRUS, seul, couché.

Oui, oui, n'attendez pas que j'aille me lever;
Si je disais un mot, ils viendraient m'achever.

(Flora entre dans l'obscurité; elle rencontre Irus qu'elle prend pour Silvio.)

FLORA.

Êtes-vous là, seigneur Silvio?

IRUS, à part.

Laissons-la croire.

C'est moi! je suis Silvio.

FLORA, reconnaissant Irus.

Vous avez donc reçu
Quelque coup de rapière! Entrez dans cette armoire.

(Elle le pousse dans une fenêtre ouverte.)

NINETTE, rencontrant Silvio au fond du balcon.

Entrez dans cette chambre, où vous êtes perdu.

(Elle l'enferme dans sa chambre.)

SCÈNE III (Une chambre. — Le point du jour.)

IRUS, sortant d'une armoire; SILVIO, d'un cabinet.

IRUS.

Je n'entends plus de bruit.

SILVIO.

Je ne vois plus personne.

IRUS.

Par la mort-Dieu! monsieur, que faites-vous ici?

SILVIO.

C'est une question qui m'appartient aussi.

IRUS.

Ah! tant que vous voudrez, mais la mienne est bonne.

SILVIO.

Je vous la laisse donc, en n'y répondant pas.

IRUS.

Eh bien! moi, j'y réponds. — Si j'y suis, c'est ma place.
Ce n'est pas par-dessus le mur de la terrasse
Que j'y suis arrivé, comme un larron d'honneur.
J'y suis venu, cordieu! comme un homme de cœur.
Je ne m'en cache pas.

SILVIO.

Vous sortez d'une armoire.

IRUS.

S'il faut vous le prouver pour vous y faire croire,
Je suis votre homme, au moins, mon petit hobereau.

SILVIO.

Je ne suis pas le vôtre, et vous criez trop haut.

(Il veut s'en aller.)

IRUS.

Par le sang! par la mort! mon petit gentilhomme,
Il faut donc vous apprendre à respecter les gens?
Voilà votre façon de relever les gants!

SILVIO.

Écoutez-moi, monsieur, votre scène m'assomme.
Je ne sais ni pourquoi, ni de quoi vous criez.

IRUS.

C'est qu'il ne fait pas bon me marcher sur les pieds.

Vive Dieu ! savez-vous que je n'en crains pas quatre ?
Palsambleu ! ventrebleu ! je vous avalerais.

SILVIO.

Tenez, mon cher monsieur, allons plutôt nous battre.
Si vous continuïez, je vous souffletterais.

IRUS.

Mort-Dieu ! ne croyez pas, au moins, que je balance.

LAERTE, dans la coulisse.

Ninette ! holà, Ninon !

IRUS.

C'est le père. — Silence.
Esquivons-nous, monsieur, nous nous retrouverons.
(Il rentre dans son armoire, et Silvio dans le cabinet.)

LAERTE.

Ninon ! Ninon !

NINON, entrant.

Mon père, après l'histoire affreuse
Qui s'est passée ici, j'attends tous vos pardons.
Je n'aime plus Silvio. — Je vivrai malheureuse.
Et mon intention est d'épouser Irus.
(Elle se jette à genoux.)

LAERTE.

Je suis vraiment ravi que vous ne l'aimiez plus.
Quel roman lisiez-vous, Ninon, cette semaine ?

NINETTE, entrant et se jetant à genoux de l'autre côté.

O mon père ! ô mon maître ! après l'horrible scène
Dont cette nuit nos murs ont été les témoins,
A supporter mon sort je mettrai tous mes soins.
Je hais mon séducteur, et je me hais moi-même.
Si vous y consentez, Irus peut m'épouser.

LAERTE.

Je n'ai, mes chers enfants, rien à vous refuser.
Vous m'avez offensé. — Cependant je vous aime,
Et je ne prétends pas m'opposer à vos vœux.
Enfermez-vous chez vous. — Ce soir, à la veillée,
Vous trouverez en bas la famille assemblée.
Comme vous ne pouvez l'épouser toutes deux,
Irus fera son choix. Tâchons donc d'être belles ;
Il n'est point ici-bas de douleurs éternelles,
Allez, retirez-vous.
(Il sort. Ninon et Ninette le suivent.)

SCÈNE IV

IRUS, ouvrant l'armoire ; SILVIO.

IRUS.

Vous avez entendu ?

SILVIO.

A merveille, monsieur, et je suis confondu.
Laquelle prendrez-vous ?

IRUS.

Je ne rends point de compte.

SILVIO.

Vous daignerez me dire, au moins, monsieur le comte,
Laquelle des deux sœurs il me reste à fléchir.

IRUS.

Je n'en sais rien, monsieur, laissez-moi réfléchir.

SILVIO.

Ninette vous plaisait davantage, il me semble.

IRUS.

Vous l'avez dit. Je crois que je la préférais.

SILVIO.

Fort bien. Maintenant donc, allons nous battre ensemble.

IRUS.

Je vous ai dit, monsieur, que je réfléchirais.

(Ils sortent.)

SCÈNE V (Le jardin.)

LAERTE, seul.

Mon Dieu ! tu m'as béni. — Tu m'a donné deux filles ;
Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.
Tu me l'avais donné, — je te l'ai confié.
Je ne suis point venu sur les barreaux des grilles
Briser les ailes d'or de leur virginité.
J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.
La virgilance humaine est une triste affaire.
C'est la tienne, ô mon Dieu ! qui n'a jamais dormi.
Mes enfants sont à toi ; je leur savais un père,
J'ai voulu seulement leur donner un ami ; —
Tu les as vu grandir, — tu les as faites belles.
De leurs bras enfantins, comme deux sœurs fidèles,

Elles ont entouré leur frère à cheveux blancs.
Aux forces du vieillard leur sève s'est unie ;
Ces deux fardeaux si doux suspendus à sa vie
Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.
La nature aujourd'hui leur ouvre son mystère.
Ces beaux fruits en tombant vont perdre la poussière
Qui dorait au soleil leur contour velouté.
L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.
Je te livre, ô mon Dieu ! ces deux herbes tremblantes.
Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

(On entend deux coups de pistolet.)

Qui se bat par ici ? Quel est donc ce tapage ?

(Irus entre la tête enveloppée de son mouchoir, Spadille son chapeau, et Quinola sa perruque.)

Que diantre faites-vous dans ce sot équipage,
Mon neveu ?

IRUS.

Je suis mort. Il vient de me viser.

LAERTE

Il était bien matin, Irus, pour vous griser.

IRUS

Regardez mon chapeau, vous y verrez sa balle.

LAERTE.

Alors votre chapeau se meurt, mais non pas vous.

(Entrent Ninon et Ninette, toutes deux vêtues en religieuses.)

Que nous veut à présent cet habit de vestale ?
Sommes-nous par hasard à l'hôpital des fous?

NINON.

Mon père, permettez à deux infortunées
D'aller finir leurs jours dans le fond d'un couvent.

LAERTE.

Ah ! voilà ce matin par où souffle le vent?

NINETTE.

Mon père et mon seigneur, vos filles sont damnées.
Elle n'auront jamais que leur Dieu pour époux.

LAERTE

Voyez, mon cher Irus, jusqu'où va votre empire.
On prend toujours le mal pour éviter le pire.
Mes filles aiment mieux épouser Dieu que vous.
Levez-vous, mes enfants ; — je suis ravi, du reste,
De voir que vous aimez Silvio toutes les deux.
Rentrez chez moi. — Ce jour doit être un jour heureux,
Et vous, mon cher garçon, allez changer de veste.

IRUS.

Ai-je du sang sur moi ? Mon oreille me cuit.

SPADILLE.

Oui, monsieur.

QUINOLA.

Non, monsieur.

IRUS.

Je me suis bien conduit.

(*Exeunt.*)

SCÈNE VI (La terrasse.)

NINON, SILVIO, sur un banc.

SILVIO.

Écoutez-moi, Ninon, je ne suis point coupable.
Oubliez un roman où rien n'est véritable
Que l'amour de mon cœur, dont je me sens pâmer.

NINON.

Taisez-vous; — j'ai promis de ne pas vous aimer.

SILVIO.

Flora seule a tout fait par une maladresse.
Les billets d'hier soir portaient la même adresse.
C'est en les envoyant que je me suis trompé;
Le nom de votre sœur sous ma plume est tombé.
Le vôtre de si près, comme vous, lui ressemble,
La main n'est pas bien sûre, hélas! quand le cœur tremble?
Et je tremblais; — je suis un enfant comme vous.

NINON.

De quoi pouvaient servir ces deux lettres pareilles?
Je vous écouterais de toutes mes oreilles,
Si vous ne mentiez pas avec ces mots si doux.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, je vous aime à genoux.

NINON.

On relit un billet, monsieur, quand on l'envoie.
Quand on le recopie on jette le brouillon.
Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.
Mais comment voulez-vous, Silvio, que je vous croie?
Vous ne répondez rien.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon.

NINON.

Lorsqu'on n'est pas coupable on sait bien se défendre.
Quand vous chantiez hier de cette voix si tendre,

Vous saviez bien mon nom, je l'ai bien entendu.
Et ce baiser du parc que ma sœur a reçu,
Aviez-vous oublié d'y mettre aussi l'adresse ?
Regardez donc, monsieur, quelle scélératesse !
Chanter sous mon balcon en embrassant ma sœur !

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, comme voilà mon cœur.
Vos yeux sont de cristal, — vos lèvres sont vermeilles
Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident.
Je vous trompais hier, vous m'aimiez cependant.

NINON.

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles ?

SILVIO.

Votre taille flexible est comme un palmier vert ;
Vos cheveux sont légers comme la cendre fine
Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver;
Ils frémissent au vent comme la balsamine;
Sur votre front d'ivoire ils courent en glissant,
Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent.
Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide
Au bord du Niémen ; leur regard est limpide
Comme une goutte d'eau sur la grenade en fleurs.

NINON.

Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs.

SILVIO.

Le son de votre voix est comme un bon génie
Qui porte dans ses mains un vase plein de miel,
Toute votre nature est comme une harmonie ;
Le bonheur vient de vous, comme il vous vient du ciel,
Laissez-moi seulement baiser votre chaussure ;
Laissez-moi me repaître et m'ouvrir ma blessure.
Ne vous détournez pas ; laissez-moi vos beaux yeux.
N'épousez pas Irus, je serai bien heureux.
Laissez-moi rester là, près de vous, en silence,
La main dans votre main passer mon existence
A sentir jour par jour mon cœur se consumer...

NINON.

Taisez-vous ; j'ai promis de ne pas vous aimer.

SCÈNE VII (Un salon.)

LE DUC LAERTE, assis sur une estrade ; IRUS à sa droite,

en habit cramoisi et l'épée à la main ; SILVIO, à sa gauche; SPADILLE, QUINOLA, debout.

LAERTE.

Me voici sur mon trône assis comme un grand juge.
L'innocence à mes pieds peut chercher un refuge.
Irus est le bourreau, Silvio le confesseur;
Nous sommes justiciers de l'honneur des familles.
Chambellan Quinola, faites venir mes filles.

(Ninon et Ninette entrent, habillées en bergères.)

NINON.

C'est en mon nom, grand duc, comme au nom de ma sœur
Que je viens déclarer à votre seigneurie
L'immuable dessein que nous avons formé.

LAERTE.

Voilà l'habit claustral galamment transformé.

NINETTE.

Nous vivrons loin du monde, au fond d'une prairie,
A garder nos moutons sur le bord des ruisseaux.
Nous filerons la laine ainsi que vos vassaux.
Nous renonçons au monde, au bien de notre mère.
Il nous suffit, seigneur, qu'une juste colère
Vous ait donné le droit d'oublier vos enfants.

LAERTE.

Vous viendrez, n'est-ce pas, dîner de temps en temps?

NINETTE.

Nous vous demanderons un éternel silence.
Si notre séducteur vous brave et vous offense,
Notre avis, monseigneur, est d'en écrire au roi.

LAERTE.

Le roi, si j'écrivais, me répondrait, je croi,
Que nous sommes bien loin, et qu'il est en affaire.
Tout ce que je puis donc, c'est d'en écrire au maire,
Et c'est ce que j'ai fait, car il soupe avec nous.

(Il entre un maire et un notaire.)

(A Ninon.)

Allons, mon Angélique, embrassez votre époux.

(A Ninette)

Il ne s'en ira point, ne pleurez pas, Ninette.
Embrassez votre frère, il est aussi le mien.

(A Irus.)

Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête;
Soyez heureux aussi ; — votre habit vous va bien.

NAMOUNA

CONTE ORIENTAL

CHANT PREMIER

Une femme est comme votre ombre : courez après, elle vous fuit ; fuyez-la, elle court après vous.

I

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Était dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché :
Moelleux comme une chatte, et frais comme une rose.
Hassan avait d'ailleurs une très noble pose,
Il était nu comme Ève à son premier péché.

II

Quoi ! tout nu ! dira-t-on, n'avait-il pas de honte ?
Nu, dès le second mot ! — Que sera-ce à la fin ? —
Monsieur, excusez-moi, — je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain.
Je demande pour lui l'indulgence, et j'y compte.
Hassan était donc nu, — mais nu comme la main, —

III

Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.
Ma lectrice rougit, et je la scandalise.
Mais comment se fait-il, madame, que l'on dise
Que vous avez la jambe et la poitrine bien ?
Comment le dirait-on, si l'on n'en savait rien ?

IV

Madame alléguera qu'elle monte en berline ;
Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent ;
Que, lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine ;
Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.
Mais, moi qui ne suis pas du monde, j'imagine
Qu'elle aura trop aimé quelque indiscret amant.

V

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise,
Quand on est tendrement aimée, — et qu'il fait chaud?
On est si bien tout nu, dans une large chaise!
Croyez-m'en, belle dame, et, ne vous en déplaise,
Si vous m'apparteniez, vous y seriez bientôt.
Vous en crieriez sans doute un peu, — mais pas bien haut.

VI

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé?
Non, — ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.

VII

Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie;
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités,
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés.
Ainsi donc le héros de cette comédie
Restera nu, madame, — et vous y consentez.

VIII

Un silence parfait règne dans cette histoire.
Sur les bras du jeune homme et sur ses pieds d'ivoire
La naïade aux yeux verts pleurait en le quittant,
On entendait à peine au fond de la baignoire
Glisser l'eau fugitive, et d'instant en instant
Les robinets d'airain chanter en s'égouttant.

IX

Le soleil se couchait; on était en septembre :
Un triste mois chez nous, — mais un mois sans pareil
Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil.
Hassan poussa du pied la porte de la chambre.
Heureux homme! — il fumait de l'opium dans de l'ambre,
Et, vivant sans remords, il aimait le sommeil.

X

Bien qu'il ne s'élevât qu'à quelques pieds de terre,
Hassan était peut-être un homme à caractère;

Il ne le montrait pas, n'en ayant pas besoin.
Sa petite médaille annonçait un bon coin.
Il était très bien pris : — on eût dit que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

XI

Il était indolent, et très opiniâtre;
Bien cambré, bien lavé, le visage olivâtre,
Des mains de patricien, — l'aspect fier et nerveux,
La barbe et les sourcils très noirs, — un corps d'albâtre.
Ce qu'il avait de beau surtout, c'étaient les yeux.
Je ne vous dirai pas un mot de ses cheveux;

XII

C'est une vanité qu'on rase en Tartarie.
Ce pays-là pourtant n'était pas sa patrie.
Il était rénégat, — Français de nation, —
Riche aujourd'hui, jadis chevalier d'industrie,
Il avait dans la mer jeté comme un haillon
Son titre, sa famille et sa religion.

XIII

Il était très joyeux, et pourtant très maussade,
Détestable voisin, — excellent camarade,
Extrêmement futile, — et pourtant très posé,
Indignement naïf, — et pourtant très blasé,
Horriblement sincère, — et pourtant très rusé.
Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade

XIV

Que don Juan déguisé chante sous un balcon?
— Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! avec quelle prestesse
Il sautille! — On dirait que la chanson caresse

XV

Et couvre de langueur le perfide instrument,
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.

Tout cela cependant fait un plaisir extrême. —
C'est que tout en est vrai, — c'est qu'on trompe et qu'on aime

XVI

C'est qu'on pleure en riant; — c'est qu'on est innocent
Et coupable à la fois; — c'est qu'on se croit parjure
Lorsqu'on n'est qu'abusé; c'est qu'on verse le sang
Avec des mains sans tache, et que notre nature
A de mal et de bien pétri sa créature :
Tel est le monde, hélas! et tel était Hassan.

XVII

C'était un bon enfant dans la force du terme;
Très bon — et très enfant; — mais quand il avait dit :
« Je veux que cela soit », il était comme un terme.
Il changeait de dessein comme on change d'habit:
Mais il fallait toujours que le dernier se fît,
C'était un océan devenu terre ferme.

XVIII

Bizarrerie étrange! avec ses goûts changeants,
Il ne pouvait souffrir rien d'extraordinaire.
Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre.
Mais s'il l'avait trouvée à dîner dans son verre,
Il aurait assommé quatre ou cinq de ses gens. —
Parlez après cela des bons et des méchants!

XIX

Venez après cela crier d'un ton de maître
Que c'est le cœur humain qu'un auteur doit connaître!
Toujours le cœur humain pour modèle et pour loi
Le cœur humain de qui? le cœur humain de quoi?
Celui de mon voisin a sa manière d'être;
Mais, morbleu! comme lui, j'ai mon cœur humain, moi.

XX

Cette vie est à tous, et celle que je mène,
Quand le diable y serait, est une vie humaine.
« Alors, me dira-t-on, c'est vous que vous peignez :
Vous êtes le héros, vous vous mettez en scène. »
— Pas du tout, — cher lecteur, — je prends à l'un le nez,
— A l'autre, le talon, — à l'autre, — devinez.

XXI

« En ce cas, vous créez un monstre, une chimère,
Vous faites un enfant qui n'aura point de père. »
— Point de père, grand Dieu! quand, comme Trissotin,
J'en suis chez mon libraire accouché ce matin!
D'ailleurs *is pater est quem nuptiæ....* j'espère
Que vous m'épargnerez de vous parler latin.

XXII

Consultez les experts, le moderne et l'antique;
On est, dit Brid'oison, toujours fils de quelqu'un.
Que l'on fasse, après tout, un enfant blond ou brun,
Pulmonique ou bossu, borgne ou paralytique,
C'est déjà très joli quand on en a fait un;
Et le mien a pour lui qu'il n'est point historique.

XXIII

Considérez aussi que je n'ai rien volé
A la Bibliothèque; — et bien que cette histoire
Se passe en Orient, je n'en ai point parlé.
Il est vrai que, pour moi, je n'y suis point allé.
Mais c'est si grand, si loin! — Avec de la mémoire
On se tire de tout : — allez voir pour y croire.

XXIV

Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon *rouge* et le ciel assorti,
M'auriez-vous répondu : « Vous en avez menti! »

XXV

Je vous dis tout cela, lecteur, pour qu'en échange
Vous me fassiez aussi quelque concession.
J'ai peur que mon héros ne vous paraisse étrange;
Car l'étrange, à vrai dire, était sa passion.
« Mais madame, après tout, je ne suis pas un ange. »
Et qui l'est ici-bas? — Tartuffe a bien raison.

XXVI

Hassan était un être impossible à décrire.
C'est en vain qu'avec lui je voudrais vous lier.
Son cœur est un logis qui n'a plus d'escalier.

Ses intimes amis ne savaient trop qu'en dire.
Parler est trop facile, et c'est trop long d'écrire;
Ses secrets sentiments restaient sur l'oreiller.

XXVII

Il n'avait ni parents, ni guenon, ni maîtresse.
Rien d'ordinaire en lui, — rien qui le rattachât
Au commun des martyrs, — pas un chien, pas un chat
Il faut cependant bien que je vous intéresse
A mon pauvre héros. — Dire qu'il est pacha,
C'est un moyen usé, c'est une maladresse.

XXVIII

Dire qu'il est grognon, sombre et mystérieux,
Ce n'est pas vrai d'abord, et c'est encor plus vieux
Dire qu'il me plaît fort, cela n'importe guère.
C'est tout simple d'ailleurs, puisque je suis son père.
Dire qu'il est gentil comme un cœur, c'est vulgaire.
J'ai déjà dit là-haut qu'il avait de beaux yeux.

XXIX

Dire qu'il n'avait peur ni de Dieu ni du diable,
C'est chanceux d'une part, et de l'autre immoral.
Dire qu'il vous plaira, ce n'est pas vraisemblable.
Ne rien dire du tout, cela vous est égal.
Je me contente donc du seul terme passable
Qui puisse l'excuser; — c'est un original.

XXX

Plût à Dieu, qui peut tout, que cela pût suffire
A le justifier de ce que j'en vais dire!
Il le faut cependant, — le vrai seul est ma loi.
Au fait, s'il agit mal, on pourrait rêver pire. —
Ma foi, tant pis pour lui : — je ne vois pas pourquoi
Les sottises d'Hassan retomberaient sur moi.

XXXXI

D'ailleurs on verra bien, si peu qu'on me connaisse,
Que mon héros de moi diffère entièrement.
J'ai des prétentions à la délicatesse;
Quand il m'est arrivé d'avoir une maîtresse,
Je me suis comporté très pacifiquement.
En honneur devant Dieu, je ne sais pas comment,

XXXII

J'ai pu, tel que je suis, entamer cette histoire,
Pleine, telle qu'elle est, d'une atrocité noire.
C'est au point maintenant que je me sens tenté
De l'abandonner là pour ma plus grande gloire,
Et que je brûlerais mon œuvre, en vérité,
Si ce n'était respect pour la postérité.

XXXIII

Je disais donc qu'Hassan était natif de France,
Mais je ne disais pas par quelle extravagance
Il en était venu jusqu'à croire, à vingt ans,
Qu'une femme ici-bas n'était qu'un passe-temps.
Quand il en rencontrait une à sa convenance,
S'il la gardait huit jours, c'était déjà beaucoup.

XXXIV

On sent l'absurdité d'un semblable système,
Puisqu'il est avéré que, lorsqu'on dit qu'on aime,
On dit en même temps qu'on aimera toujours, —
Et qu'on n'a jamais vu ni rois ni troubadours
Jurer à leurs beautés de les aimer huit jours.
Mais cet enfant gâté ne vivait que de crème.

XXXV

« Je sais bien, disait-il un jour qu'on en parlait,
Que les trois quarts du temps ma crème a le goût d'aigre;
Nous avons sur ce point un siècle de vinaigre,
Où c'est déjà beaucoup que de trouver du lait.
Mais toute servitude en amour me déplaît;
J'aimerais mieux, je crois, être le chien d'un nègre,

XXXVI

Ou mourir sous le fouet comme un cheval rétif,
Que de craindre une jupe, et d'avoir pour maîtresse
Un de ces beaux geôliers, au regard attentif.
Qui, d'un pas mesuré marchant sur la souplesse,
Du haut de leurs yeux bleus vous promènent en laisse.
Un bâton de noyer, au moins, c'est positif.

XXXVII

On connaît son affaire, — on sait à quoi s'attendre,
On se frotte le dos, — on s'y fait par degré.
Mais vivre ensorcelé sous un ruban doré!
Boire du lait sucré dans un maillot vert tendre!
N'avoir à son cachot qu'un mur si délabré,
Qu'on ne s'y saurait même accrocher pour s'y pendre!

XXXVIII

Ajoutez à cela que, pour comble d'horreur,
La femme la plus sèche et la moins malhonnête
Au bout de mes huit jours trouvera dans sa tête,
Ou dans quelque recoin oublié de son cœur,
Un amant qui jadis lui faisait plus d'honneur,
Un cœur plus expansif, une jambe mieux faite,

XXXIX

Plus de douceur dans l'âme ou de nerfs dans les bras. »
— Je rappelle au lecteur qu'ici comme là-bas
C'est mon héros qui parle, et je mourrais de honte
S'il croyait un instant que ce que je raconte,
Ici plus que jamais ne me révolte pas.
« Or donc, disait Hassan, plus la rupture est prompte,

XL

Plus mes petits talents gardent de leur fraîcheur.
C'est la satiété qui calcule et qui pense.
Tant qu'un grain d'amitié reste dans la balance,
Le souvenir souffrant s'attache à l'espérance,
Comme un enfant malade aux lèvres de sa sœur.
L'esprit n'y voit pas clair avec les yeux du cœur.

XLI

Le dégoût c'est la haine; — et quel motif de haine
Pourrais-je soulever? — Pourquoi m'en voudrait-on?
Une femme dira qu'elle pleure : — et moi donc!
Je pleure horriblement; je me soutiens à peine,
Que dis-je malheureux! il faut qu'on me soutienne.
Je n'ose même pas demander mon pardon.

XLII

Je me prive du corps, mais je conserve l'âme.
Il est vrai, dira-t-on, qu'il est plus d'une femme

Près de qui l'on ne fait, avec un tel moyen
Que se priver de tout et ne conserver rien.
Mais c'est un pur mensonge, un calembour infâme
Qui ne mordra jamais sur un homme de bien. »

XLIII

Voilà ce que disait Hassan pour sa défense.
Bien entendu qu'alors tout se passait en France,
Du temps que sur l'oreille il avait ce bonnet
Qui fit à son départ une si belle danse
Par-dessus les moulins. Du reste, s'il tenait
A son raisonnement, c'est qu'il le comprenait.

XLIV

Bien qu'il traitât l'amour d'après un catéchisme,
Et qu'il mît tous ses soins à dorer son sophisme,
Hassan avait des nerfs qu'il ne pouvait railler.
Chez lui la jouissance était un paroxysme
Vraiment inconcevable, et fait pour effrayer :
Non pas qu'on l'entendît ni pleurer ni crier. —

XLV

Un léger tremblement, — une pâleur extrême, —
Une convulsion de la gorge, — un blasphème, —
Quelques mots sans raison balbutiés tout bas,
C'est tout ce qu'on voyait; — sa maîtresse elle-même
N'en sentait rien, sinon qu'il restait dans ses bras
Sans haleine et sans force, et ne répondait pas.

XLVI

Mais à cette bizarre et ridicule ivresse
Succédait d'ordinaire un tel enchantement
Qu'il commençait d'abord par faire à sa maîtresse
Mille et un madrigaux, le tout très lourdement.
Il devenait tout miel, tout sucre et tout caresse.
Il eût communié dans un pareil moment.

XLVII

Il n'existait alors secret ni confidence
Qui pût y résister. — Tout partait, tout roulait;
Tous les épanchements du monde entraient en danse,
Illusions, soucis, gloire, amour, espérance ;

Jamais confessionnal ne vit de chapelet
Comparable en longueur à ceux qu'il défilait.

XLVIII

Ah! c'est un grand malheur, quand on a le cœur tendre,
Que ce lien de fer que la nature a mis
Entre l'âme et le corps, ces frères ennemis!
Ce qui m'étonne, moi, c'est que Dieu l'ait permis.
Voilà le nœud gordien qu'il fallait qu'Alexandre
Rompît de son épée, et réduisît en cendre.

XLIX

L'âme et le corps, hélas! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, — pas à pas, — côte à côte, —
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.
L'un disant : « Tu fais mal! » et l'autre : « C'est ta faute! »
Ah! misérable hôtesse, et plus misérable hôte!
Ce n'est vraiment pas vrai que tout soit pour le mieux.

L

Et la preuve, lecteur, la preuve irrécusable
Que ce monde est mauvais, c'est que pour y rester
Il a fallu s'en faire un autre, et l'inventer.
Un autre! — monde étrange, absurde, inhabitable,
Et qui, pour valoir mieux que le seul véritable,
N'a pas même un instant eu besoin d'exister.

LI

Oui, oui, n'en doutez pas, c'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens;
Que de baiser au front la volupté timide,
Et de laisser tomber, comme la jeune Elfride,
La clef d'or de son cœur dans les eaux des torrents.
Heureux celui qui met, dans de pareils moments,

LII

Comme ce vieux vizir qui gardait sa sultane,
La lame de son son sabre entre une femme et lui!
Heureux l'autel impur qui n'a pas de profane!
Heureux l'homme indolent pour qui tout est fini
Quand le plaisir s'émousse, et que la courtisane
N'a jamais vu pleurer après qu'il avait ri!

LIII

Ah! l'abîme est si grand! la pente est si glissante!
Une maîtresse aimée est si près d'une sœur!
Elle vient si souvent, plaintive et caressante.
Poser, en chuchotant, son cœur sur votre cœur!
L'homme est si faible alors! la femme est si puissante
Le chemin est si doux du plaisir au bonheur!

LIV

Pauvres gens que nous tous! — Et celui qui se livre,
De ce qu'il aura fait doit tôt ou tard gémir!
La coupe est là, brûlante, et celui qui s'enivre
Doit rire de pitié s'il ne veut pas frémir!
Voilà le train du monde, et ceux qui savent vivre
Vous diront à cela qu'il valait mieux dormir.

LV

Oui, dormir — et rêver! Ah! que la vie est belle.
Quand un rêve divin fait sur sa nudité
Pleuvoir les rayons d'or de son prisme enchanté!
Frais comme la rosée, et fils du ciel comme elle!
Jeune oiseau de la nuit, qui, sans mouiller son aile,
Voltige sur les mers de la réalité!

LVI

Ah! si la rêverie était toujours possible!
Et si le somnambule, en étendant la main,
Ne trouvait pas toujours la nature inflexible
Qui lui heurte le front contre un pilier d'airain!
Si l'on pouvait se faire une armure insensible!
Si l'on rassasiait l'amour comme la faim!

LVII

Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
Est-elle si vivante et si vraiment humaine,
Qu'il semble qu'on l'a vue, et que c'est un portrait?
Et pourquoi l'Héloïse est-elle une ombre vaine
Qu'on aime sans y croire, et que nul ne connaît?
Ah! rêveurs, ah! rêveurs, que vous avons-nous fait?

LVIII

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil?

LIX

Manon! sphinx étonnant! véritable sirène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, et bien qu'à Sainte-Hélène
On ait trouvé ton livre écrit pour des portiers,
Tu n'en es pas moins vraie, infâme, et Cléomène
N'est pas digne, à mon sens, de te baiser les pieds.

LX

Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.
Comme je crois en toi! que je t'aime et te hais!
Quelle perversité! quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir! Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots! Ah! folle que tu es,
Comme je t'aimerais demain, si tu vivais!

LXI

En vérité, lecteur, je crois que je radote.
Si tout ce que je dis vient à propos de botte,
Comment goûteras-tu ce que je dis de bon?
J'ai fait un hiatus indigne de pardon;
Je compte là-dessus rédiger une note.
J'en suis donc à te dire.... Où diable en suis-je donc?

LXII

M'y voilà. — Je disais qu'Hassan, près d'une femme,
Était très expansif, il voulait tout ou rien.
Je confesse, pour moi, que je ne sais pas bien
Comment on peut donner le corps sans donner l'âme,
L'un étant la fumée, et l'autre étant la flamme.
Je ne sais pas non plus s'il était bon chrétien;

LXIII

Je ne sais même pas quelle était sa croyance,
Ni quel secret si tendre il avait confié,
Ni de quelle façon, quand il était en France,
Ses maîtresses d'un jour l'avaient mystifié,
Ni ce qu'il en pensait, — ni quelle extravagance
L'avait fait blasphémer l'amour et l'amitié.

LXIV

Mais enfin, certain soir qu'il ne savait que faire,
Se trouvant mal entrain vis-à-vis de son verre,
Pour tuer un quart d'heure il prit monsieur Galland.
Dieu voulut qu'il y vît comme quoi le sultan
Envoyait tous les jours une sultane en terre,
Et ce fut là-dessus qu'il se fit mulsuman.

LXV

Tous les premiers du mois un juif aux mains crochues
Amenait chez Hassan deux jeunes filles nues.
Tous les derniers du mois on leur donnait un bain,
Un déjeuner, un voile, un sequin dans la main,
Et puis on les priait d'aller courir les rues.
Système assurément qui n'a rien d'inhumain.

LXVI

C'était ainsi qu'Hassan, quatre fois par semaine,
Abandonnait son âme au doux plaisir d'aimer.
Ne sachant pas le turc, il se livrait sans peine :
A son aise en français il pouvait se pâmer.
Le lendemain, bonsoir. — Une vieille Égyptienne
Venait ouvrir la porte au maître et la fermer.

LXVII

Ceci pourra sembler fort extraordinaire,
Et j'en sais qui riront d'un système pareil.
Mais il paraît qu'Hassan se croyait, au contraire,
L'homme le plus heureux qui fût sous le soleil.
Ainsi donc, pour l'instant, lecteur, laissons-le faire.
Le voilà, tel qu'il est, attendant le sommeil.

LXVII

Le sommeil ne vint pas, — mais cette douce ivresse
Qui semble être sa sœur, ou plutôt sa maîtresse;
Qui, sans fermer les yeux, ouvre l'âme à l'oubli,
Cette ivresse du cœur, si douce à la paresse
Que, lorsqu'elle vous quitte, on croit qu'on a dormi;
Pâle comme Morphée, et plus belle que lui.

LXIX

C'est le sommeil de l'âme, et non du corps. — On fume,
On se remue, on bâille, et cependant on dort.
On se sent très bien vivre, et pourtant on est mort.
On ne parlerait pas d'amour, mais je présume
Que l'on serait capable, avec un peu d'effort....
Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

LXX

Avez-vous jamais vu, dans le creux d'un ravin,
Un bon gros vieux faisan, qui se frotte le ventre,
S'arrondir au soleil, et ronfler comme un chantre?
Tous les points de sa boule aspirent vers le centre.
On dirait qu'il rumine, ou qu'il cuve du vin.
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est un état divin.

LXXI

Lecteur, si tu t'en vas jamais en Terre sainte,
Regarde sous tes pieds : tu verras des heureux,
Ce sont de vieux fumeurs qui dorment dans l'enceinte
Où s'élevait jadis la cité des Hébreux.
Ces gens-là savent seuls vivre et mourir sans plainte :
Ce sont des mendiants qu'on prendrait pour des dieux.

LXXII

Ils parlent rarement, ils sont assis par terre.
Nus, ou déguenillés, le front sur une pierre,
N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
Ne les réveille pas : ils t'appelleraient chien.
Ne les écrase pas : ils te laisseraient faire.
Ne les méprise pas : car ils te valent bien.

LXXIII

C'est le point capital du mahométanisme
De mettre le bonheur dans la stupidité.

Que n'en est-il ainsi dans le christianisme!
J'en citerais plus d'un qui l'aurait mérité,
Et qui mourrait heureux sans s'en être douté!
Diable! j'ai du malheur. — encore un barbarisme!

LXXIV

On dit mahométisme, et j'en suis bien fâché.
Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire
Et j'avais fais mon vers avant d'avoir cherché.
Je me suis retourné, ma plume était par terre.
J'avais marché dessus, j'ai soufflé de colère
Ma bougie et ma verve, et je me suis couché.

LXXV

Tu vois, ami lecteur, jusqu'où va ma franchise.
Mon héros est tout nu, — moi je suis en chemise.
Je pousse la candeur jusqu'à t'entretenir
D'un chagrin domestique. — Où voulais-je en venir?
Je ne sais vraiment pas comment je vais finir.
Je suis comme Énéas portant son père Anchise.

LXXVI

Énéas s'essoufflait, et marchait à grands pas,
Sa femme à chaque instant demeurait en arrière.
« Créuse, disait-il, pourquoi ne viens-tu pas? »
Créuse répondait : « Je mets ma jarretière.
— Mets-la donc, et suis nous, répondait Énéas.
Je vais, si tu ne viens, laisser tomber mon père. »

LXXVII

Lecteur, nous allons voir si tu comprends ceci,
Anchise est mon poème; et, ma femme Créuse
Qui va toujours traînant en chemin, c'est ma muse.
Elle s'en va là-bas quand je la crois ici.
Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.
Quand arriverons-nous, si nous marchons ainsi?

LXXVIII

Énéas, d'une part, a besoin de sa femme.
Sans elle, à dire vrai, ce n'est qu'un corps sans âme.
Anchise, d'autre part, est horriblement lourd.

Le troisième péril, c'est que Troie est en flamme;
Mais, dès qu'Anchise grogne ou que sa femme court,
Énéas est forcé de s'arrêter tout court.

CHANT DEUXIÈME

Qu'est-ce que l'amour? L'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.
CHAMFORT.

I

Eh bien! en vérité, les sots auront beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.
Si c'est un passe-temps pour se désennuyer,
Il vaut bien la bouillotte; et si c'est un métier,
Peut-être qu'après tout ce n'en est pas un pire
Que fille entretenue, avocat ou portier.

II

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

III

Et bien! sachez-le donc, vous qui voulez sans cesse
Mettre votre scalpel dans un couteau de bois;
Vous qui cherchez l'auteur à de certains endroits,
Comme un amant heureux cherche dans son ivresse,
Sur un billet d'amour les pleurs de sa maîtresse,
Et rêve, en le lisant, au doux son de sa voix;

IV

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
A dépecer nos vers le plaisir qu'ils nous font!

V

Qu'importe leur valeur? La muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant;
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle
Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile;
Le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant
Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

VI

Allez, — exercez-vous, — débrouillez la quenouille,
Essoufflez-vous à faire un bœuf d'une grenouille.
Avant de lire un livre, et de dire : « J'y crois! »
Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts;
Il faudra de tout temps que l'incrédule y fouille,
Pour savoir si son Christ est monté sur la croix.

VIII

Eh! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant;
Un oiseau qui gazouille et s'envole; — une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant; —
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant?

VIII

Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle
De rimer en sixains le conte que voici.
Va-t-on le maltraiter et lui chercher querelle?
Est-ce sa faute, à lui, si je l'écris ainsi?
Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle.
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?

IX

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

X

Ah! pauvre Laforêt qui ne savais pas lire,
Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés

Au peuple travailleur des discuteurs damnés!
Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
Quel mépris des humains dans le simple et gros rire
Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés!

XI

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste;
Si je les avais faits, je te les aurais lus.
L'esprit et les bons mots auraient été perdus;
Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
J'aurais dit aux bavards du siècle : « A vous le reste ».

XII

Pourquoi donc les amants veillent-ils nuit et jour?
Pourquoi donc le poète aime-t-il sa souffrance?
Que demandent-ils donc tous les deux en retour?
Une larme, ô mon Dieu, voilà leur récompense;
Voilà pour eux le ciel, la gloire et l'éloquence,
Et par là le génie est semblable à l'amour.

XIII

Mon premier chant est fait. — Je viens de le relire
J'ai bien mal expliqué ce que je voulais dire;
Je n'ai pas dit un mot de ce que j'aurais dit
Si j'avais fait un plan une heure avant d'écrire;
Je crève de dégoût, de rage et de dépit.
Je crois en vérité que j'ai fait de l'esprit.

XIV

Deux sortes de roués existent sur la terre;
L'un beau comme Satan, froid comme la glace
Hautain, audacieux, plein d'imitation,
Ne laissant palpiter sur son cœur solitaire
Que l'écorce d'un homme et de la passion
Faisant un manteau d'or à son ambition;

XV

Corrompant sans plaisir, amoureux de lui-même,
Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime;
Regardant au soleil son ombre se mouvoir;

Dès qu'une source est pure, et que l'on peut s'y voir,
Venant comme Narcisse y pencher son front blême,
Et chercher la douleur pour s'en faire un miroir.

XVI

Son idéal, c'est lui. — Quoi qu'il dise ou qu'il fasse.
Il se regarde vivre, et s'écoute parler.
Car il faut que demain on dise, quand il passe :
« Cet homme que voilà, c'est Robert Lovelace. »
Autour de ce mot-là le monde peut rouler;
Il est l'axe du monde, et lui permet d'aller.

XVII

Avec lui ni procès, ni crainte, ni scandale.
Il jette un drap mouillé sur son père qui râle.
Il rôde, en chuchotant, sur la pointe du pied.
Un amant plus sincère, à la main plus loyale,
Peut serrer une main trop fort, et l'effrayer;
Mais lui, n'ayez pas peur de lui, c'est son métier.

XVIII

Qui pourrait se vanter d'avoir surpris son âme?
L'étude de sa vie est d'en cacher le fond....
On en parle, — on en pleure, — on en rit, — qu'en voit-on?
Quelques duels oubliés, quelques soupirs de femme,
Quelque joyau de prix sur une épaule infâme,
Quelque croix de bois noir sur un tombeau sans nom.

XIX

Mais comme tout se tait dès qu'il vient à paraître!
Clarisse l'aperçoit, et commence à souffrir.
Comme il est beau! brillant! comme il s'annonce en maître.
Si Clarisse s'indigne et tarde à consentir,
Il dira qu'il se tue. — Il se tuera peut-être; —
Mais Clarisse aime mieux le sauver, et mourir.

XX

C'est le roué sans cœur, le spectre à double face,
A la patte de tigre, aux serres de vautour,
Le roué sérieux qui n'eut jamais d'amour;
Méprisant la douleur comme la populace;
Disant au genre humain de lui laisser son jour, —
Et qui serait César, s'il n'était Lovelace.

XXI

Ne lui demandez pas s'il est heureux ou non :
Il n'en sait rien lui-même, il est ce qu'il doit être.
Il meurt silencieux, tel que Dieu l'a fait naître.
L'antilope aux yeux bleus est plus tendre peut-être
Que le roi des forêts; mais le lion répond
Qu'il n'est pas antilope, et qu'il a nom : lion.

XXII

Voilà l'homme d'un siècle, et l'étoile polaire,
Sur qui les écoliers fixent leurs yeux ardents;
L'homme dont Robertson fera le commentaire,
Qui donnera sa vie à lire à nos enfants.
Ses crimes noirciront un large bréviaire,
Qui brûlera les mains et les cœurs de vingt ans.

XXIII

Quant au roué français, au don Juan ordinaire,
Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
Bernant monsieur Dimanche, et disant à son père
Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon,
C'est l'ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont.

XXIV

Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer, au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,
Admirable portrait qu'il n'a point achevé,
Et que de notre temps Shakspeare aurait trouvé.

XXV

Un jeune homme est assis au bord d'une prairie,
Pensif comme l'amour, beau comme le génie;
Sa maîtresse enivrée est prête à s'endormir.
Il vient d'avoir vingt ans, son cœur vient de s'ouvrir;
Rameau tremblant encor de l'arbre de la vie,
Tombé, comme le Christ, pour aimer et souffrir.

XXVI

Le voilà se noyant dans des larmes de femme,
Devant cette nature aussi belle que lui;

Pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme,
Faible, et, comme le lierre, ayant besoin d'autrui;
Et ne le cachant pas, et suspendant son âme,
Comme un luth éolien, aux lèvres de la nuit.

XXVII

Le voilà demandant pourquoi son cœur soupire
Jurant, les yeux en pleurs, qu'il ne désire rien,
Caressant sa maîtresse, et des sons de sa lyre
Égayant son sommeil comme un ange gardien;
Tendant sa coupe d'or à ceux qu'il voit sourire,
Voulant voir leur bonheur pour y chercher le sien.

XXVIII

Le voilà, jeune et beau, sous le ciel de la France,
Déjà riche à vingt ans comme un enfouisseur:
Portant sur la nature un cœur plein d'espérance.
Aimant, aimé de tous, ouvert comme une fleur;
Si candide et si frais que l'ange d'innocence
Baiserait sur son front la beauté de son cœur.

XXIX

Le voilà, regardez, devinez-lui sa vie.
Quel sort peut-on prédire à cet enfant du ciel?
L'amour en l'approchant jure d'être éternel;
Le hasard pense à lui; — la sainte poésie
Retourne en souriant sa coupe d'ambroisie
Sur ses cheveux plus doux et plus blonds que le miel.

XXX

Ce palais, c'est le sien; — le cerf et la campagne
Sont à lui; — la forêt, le fleuve et la montagne
Ont retenu son nom en écoutant l'écho.
C'est à lui le village, et le pâle troupeau
Des moines. — Quand il passe et traverse un hameau,
Le bon ange du lieu se lève et l'accompagne.

XXXI

Quatre filles de prince ont demandé sa main.
Sachez que s'il voulait la reine pour maîtresse,
Et trois palais de plus, il les aurait demain;

Qu'un juif deviendrait chauve à compter sa richesse,
Et qu'il pourrait jeter, sans que rien en paraisse,
Les blés de ses moissons aux oiseaux du chemin.

XXXII

Eh bien! cet homme-là vivra dans les tavernes
Entre deux charbonniers autour d'un poêle assis;
La poudre noircira sa barbe et ses sourcils;
Vous le verrez un jour tremblant et les yeux ternes,
Venir dans son manteau dormir sous les lanternes,
La face ensanglantée et les coudes noircis.

XXXIII

Vous le verrez sauter sur l'échelle dorée,
Pour courir dans un bouge au sortir d'un boudoir,
Portant sa lèvre ardente à la prostituée,
Avant qu'à son balcon done Elvire éplorée,
Dans la profonde nuit croyant encor le voir,
Ait cessé d'agiter sa lampe et son mouchoir.

XXXIV

Vous le verrez, laquais pour une chambrière,
Cachant sous ses habits son valet grelottant;
Vous le verrez, tranquille et froid comme une pierre,
Pousser dans les ruisseaux le cadavre d'un père,
Et laisser le vieillard traîner ses mains de sang
Sur des murs chauds encor du viol de son enfant.

XXXV

Que direz-vous alors? Ah! vous croirez peut-être
Que le monde a blessé ce cœur vaste et hautain,
Que c'est quelque Lara qui se sent méconnaître,
Que l'homme a mal jugé, qui sait ce qu'il peut être,
Et qui, s'apercevant qu'il le serait en vain,
Rend haine contre haine, et dédain pour dédain.

XXXVI

Eh bien! vous vous trompez. — Jamais personne au monde
N'a pensé moins que lui qu'il était oublié.
Jamais il n'a frappé sans qu'on ne lui réponde;
Jamais il n'a senti l'inconstance de l'onde,
Et jamais il n'a vu se dresser sous son pié
Le vivace serpent de la fausse amitié

XXXVII

Que dis-je? tel qu'il est, le monde l'aime encore;
Il n'a perdu chez lui ni ses biens ni son rang.
Devant Dieu, devant tous, il s'assoit à son banc.
Ce qu'il a fait de mal, personne ne l'ignore;
On connaît son génie, on l'admire, on l'honore;
Seulement voyez-vous, cet homme, c'est don Juan.

XXXVIII

Oui, don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
Dont chacun vient parler, et que nul ne comprend,
Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

XXXIX

Insensé que je suis! que fais-je ici moi-même!
Était-ce donc mon tour de leur parler de toi,
Grande ombre, et d'où viens-tu pour tomber jusqu'à moi?
C'est qu'avec leurs horreurs, leur doute et leur blasphème,
Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan; et moi je t'aime
Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

XL

Oh! qui me jettera sur mon coursier rapide!
Oh! qui me prêtera le manteau voyageur,
Pour te suivre en pleurant, candide corrupteur!
Qui me déroulera cette liste homicide,
Cette liste d'amour si remplie et si vide,
Et que ta main peuplait des oublis de ton cœur.

XLI

Trois mille noms charmants! trois mille noms de femme,
Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié!
Et ce foyer d'amour qui dévorait ton âme,
Qui lorsque tu mourus, de tes veines de flamme
Remonta dans le ciel comme un ange oublié,
De ces trois mille amours pas un qui l'ait noyé!

XLII

Elles t'aimaient pourtant, ces filles insensées
Que sur ton cœur de fer tu pressas tour à tour;

Le vent qui t'emportait les avait traversées;
Elles t'aimaient, dont Juan, ces pauvres délaissées
Qui couvraient de baisers l'ombre de ton amour,
Qui te donnaient leur vie, et qui n'avaient qu'un jour!

XLIII

Mais toi, spectre énervé, toi, que faisais-tu d'elles?
Ah! massacre et malheur! tu les aimais aussi,
Toi! croyant toujours voir sur tes amours nouvelles
Se lever le soleil de tes nuits éternelles,
Te disant chaque soir : « Peut-être le voici »,
Et l'attendant toujours, et vieillissant ainsi!

XLIV

Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
Aux brises du matin, à toute heure, à tout lieu,
La femme de ton âme et de ton premier vœu!
Prenant pour fiancée un rêve, une ombre vaine,
Et fouillant dans le cœur d'une hétacombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu.

XLV

Et que voulais-tu donc? — Voilà ce que le monde
Au bout de trois cents ans demande encor tout bas.
Le sphinx aux yeux perçants attend qu'on lui réponde
Ils savent compter l'heure, et que leur terre est ronde.
Ils marchent dans le ciel sur le bout d'un compas,
Mais ce que tu voulais, ils ne le savent pas.

XLVI

« Quelle est donc, disent-ils, cette femme inconnue,
Qui seule eût mis la main au frein de son coursier?
Qu'il appelait toujours et qui n'est pas venue?
Où l'avait-il trouvée? où l'avait-il perdue?
Et quel nœud si puissant avait su les lier,
Que, n'ayant pu venir, il n'ait pu l'oublier?

XLVII

N'en était-il pas une, ou plus noble, ou plus belle,
Parmi tant de beautés, qui, de loin ou de près,
De son vague idéal eût du moins quelques traits?

Que ne la gardait-il! qu'on nous dise laquelle. »
Toutes lui ressemblaient, — ce n'était jamais elle;
Toutes lui ressemblaient, don Juan, et tu marchais!

XLVIII

Tu ne t'es pas lassé de parcourir la terre!
Ce vain fantôme, à qui Dieu t'avait envoyé,
Tu n'en as pas brisé la forme sous ton pié!
Tu n'es pas remonté, comme l'aigle à son aire
Sans avoir sa pâture, ou comme le tonnerre
Dans sa nue aux flancs d'or, sans avoir foudroyé!

XLIX

Tu n'as jamais médit de ce monde stupide
Qui te dévisageait d'un regard hébété;
Tu l'as vu, tel qu'il est, dans sa difformité;
Et tu montais toujours cette montagne aride,
Et tu suçais toujours, plus jeune et plus avide,
Les mamelles d'airain de la réalité.

L

Et la vierge aux yeux bleus, sur la souple ottomane,
Dans ses bras parfumés te berçait mollement;
De la fille de roi jusqu'à la paysanne
Tu ne méprisais rien, même la courtisane
A qui tu disputais son misérable amant;
Mineur, qui dans un puits cherchais un diamant.

LI

Tu parcourais Madrid, Paris, Naples et Florence;
Grand seigneur au palais, voleur aux carrefours;
Ne comptant ni l'argent, ni les nuits, ni les jours;
Apprenant du passant à chanter sa romance;
Ne demandant à Dieu, pour aimer l'existence,
Que ton large horizon et tes larges amours.

LII

Tu retrouvais partout la vérité hideuse.
Jamais ce qu'ici-bas cherchaient tes vœux ardents,
Partout l'hydre éternel qui te montrait les dents;

Et poursuivant toujours ta vie aventureuse,
Regardant sous tes pieds cette mer orageuse,
Tu te disais tout bas : « Ma perle est là dedans. »

LIII

Tu mourus plein d'espoir dans ta route infinie,
Et te souciant peu de laisser ici-bas
Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie
Pour un être impossible, et qui n'existait pas.

LIV

Et le jour que parût le convive de pierre,
Tu vins à sa rencontre et lui tendis la main;
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre,
Cherchant de ta main gauche à soulever ton verre,
Abandonnant ta droite à celle du Destin!

LV

Maintenant, c'est à toi, lecteur, de reconnaître
Dans quel gouffre sans fond peut descendre ici-bas
Le rêveur insensé qui voudrait d'un tel maître.
Je ne dirai qu'un mot, et tu le comprendras :
Ce que don Juan aimait, Hassan l'aimait, peut-être;
Ce que don Juan cherchait, Hassan n'y croyait pas.

CHANT TROISIÈME

Où vais-je? — Où suis-je?
Classiques français.

I

Je jure devant Dieu que mon unique envie
Était de raconter une histoire suivie.
Le sujet de ce conte avait quelque douceur,
Et mon héros peut-être eût su plaire au lecteur.
J'ai laissé s'envoler ma plume avec sa vie,
En voulant prendre au vol les rêves de son cœur.

II

Je reconnais bien là ma tactique admirable.
Dans tout ce que je fais j'ai la triple vertu
D'être à la fois trop court, trop long, et décousu.
Le poème et le plan, les héros et la fable,
Tout s'en va de travers, comme sur une table
Un plat cuit d'un côté, pendant que l'autre est cru.

III

Le théâtre à coup sûr n'était pas mon affaire.
Je vous demande un peu quel métier j'y ferais,
Et de quelle façon je m'y hasarderais,
Quand j'y vois trébucher ceux qui, dans la carrière,
Debout depuis vingt ans sur leur pensée altière,
Du pied de leurs coursiers ne doutèrent jamais.

IV

Mes amis à présent me conseillent d'en rire,
De couper sous l'archet les cordes de ma lyre,
Et de remettre au vert Hassan et Namouna.
Mais j'ai dit que l'histoire existait, — la voilà.
Puisqu'en son temps et lieu je n'ai pas pu l'écrire,
Je vais la raconter; l'écrira qui voudra.

V

Un jeune musulman avait donc la manie
D'acheter aux bazars deux esclaves par mois.
L'une et l'autre à son lit ne touchait que trois fois.
Le quatrième jour, l'une et l'autre bannie,
Libre de toute chaîne, et la bourse garnie,
Laissait la porte ouverte à quelque nouveau choix.

VI

Il se trouva du nombre une petite fille
Enlevée à Cadix chez un riche marchand.
Un vieux pirate grec l'avait trouvée gentille,
Et, comme il connaissait quelqu'un de sa famille,
La voyant au logis toute seule en passant
Il l'avait à son brick emportée en causant.

VII

Hassan toute sa vie aima les Espagnoles.
Celle-ci l'enchanta, — si bien qu'en la quittant,

Il lui donna lui-même un sac plein de pistoles,
Par-dessus le marché quelques douces paroles,
Et voulut la conduire à bord d'un bâtiment
Qui pour son cher pays partait par un bon vent.

VIII

Mais la pauvre Espagnole au cœur était blessée.
Elle le laissait faire et n'y comprenait rien,
Sinon qu'elle était belle, et qu'elle l'aimait bien.
Elle lui répondit : « Pourquoi m'as-tu chassée?
Si je te déplaisais, que ne m'as-tu laissée?
N'as-tu rien dans le cœur de m'avoir pris le mien? »

IX

Elle s'en fut au port, et s'assit en silence
Tenant son petit sac, et n'osant murmurer.
Mais quand elle sentit sur cette mer immense
Le vaisseau s'émouvoir et les vents soupirer,
Le cœur lui défaillit, et, perdant l'espérance,
Elle baissa son voile et se prit à pleurer.

X

Il arriva qu'alors six jeunes Africaines
Entraient dans un bazar, les bras chargés de chaînes.
Sur les tapis de soie un vieux juif étalait
Ces beaux poissons dorés, pris d'un coup de filet.
La foule trépignait, les cages étaient pleines,
Et la chair marchandée au soleil se tordait.

XI

Par un double hasard Hassan vint à paraître,
Namouna se leva, s'en fut trouver le vieux :
« Je suis blonde, dit-elle, et je pourrais peut-être
Me vendre un peu plus cher avec de faux cheveux.
Mais je ne voudrais pas qu'on pût me reconnaître.
Peignez-moi les sourcils, le visage et les yeux. »

XII

Alors, comme autrefois Constance pour Camille,
Elle prit son poignard et coupa ses habits.
« Vendez-moi maintenant, dit-elle, et, pour le prix,

Nous n'en parlerons pas. » Ainsi la pauvre fille
Vint reprendre sa chaîne aux barreaux d'une grille,
Et rapporter son cœur aux yeux qui l'avaient pris.

XIII

Et si la vérité ne m'était pas sacrée,
Je vous dirais qu'Hassan racheta Namouna;
Qu'au lit de son amant le juif la ramena;
Qu'on reconnut trop tard cette tête adorée;
Et cette douce nuit qu'elle avait espérée,
Que pour prix de ses maux le ciel la lui donna.

XIV

Je vous dirais surtout qu'Hassan dans cette affaire
Sentit que tôt ou tard la femme avait son tour,
Et que l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour.
Mais le hasard peut tout, — et ce qu'on lui voit faire
Nous a souvent appris que le bonheur sur terre
Peut n'avoir qu'une nuit, comme la gloire un jour.

Décembre 1830.







POÉSIES NOUVELLES

1836-1852

LES NUITS



ROLLA

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les faunes indolents couchés dans les roseaux;
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse;
Où, du nord au midi; sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion;

Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée;
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?
— Et, quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul, —
Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De sont front rajeuni la pierre du tombeau?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité;
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître;
Où le palais du prince, et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés;
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait;
Où la vie était jeune, — où la mort espérait?
O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à son Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants :
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!
Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle? où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?
La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère;
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

II

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla. — Jamais dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient; son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs :
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,
Pour s'y chercher dans l'ombre, et s'ouvrir les entrailles,
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs;
Tantôt pour y chanter en s'enivrant ensemble,
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble,
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié.
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne, —
Et n'ayant dans la main, ni talent, ni métier.
Il eût trouvé d'ailleurs tout travail impossible;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.
Ainsi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur tel que Dieu l'avait fait.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute;
Les siècles, en passant, ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères.
Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité,

Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières :
C'est ainsi qu'en entrant dans la société
On trouve ses égouts. — La virginité sainte
S'y cache à tous les yeux sous une triple enceinte;
On voile la pudeur, mais la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.
Les hommes dans leur sein n'accueillent leur semblable
Que lorsqu'il a trempé dans le fleuve fangeux
L'acier chaste et brûlant du glaive redoutable
Qu'il a reçu du ciel pour se défendre d'eux.

Jacque était grand, loyal, intrépide et superbe.
L'habitude, qui fait de la vie un proverbe,
Lui donnait la nausée. — Heureux ou malheureux,
Il ne fit rien comme elle, et garda pour ses dieux
L'audace et la fierté, qui sont ses sœurs aînées.

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois;
Et jamais fils d'Adam, sous la sainte lumière,
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Seul, il marchait tout nu dans cette mascarade
Qu'on appelle la vie en y parlant tout haut.
Tel que la robe d'or du jeune Alcibiade,
Son orgueil indolent, du palais au ruisseau,
Traînait derrière lui comme un royal manteau.

Ce n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son bien.
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance,
Bon comme la pitié, grand comme l'espérance.
Il ne voulut jamais croire à sa pauvreté.
L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille;
Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,

Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.
Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage

Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux,
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe, il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

III

Est-ce sur de la neige, ou sur une statue,
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant?
Non, la neige est plus pâle, et le marbre est moins blanc,
C'est un enfant qui dort. — Sur ces lèvres ouvertes
Voltige par instant un faible et doux soupir;
Un soupir plus léger que ceux des algues vertes,
Quand, le soir, sur les mers voltige le zéphyr,
Et que, sentant fléchir ses ailes embaumées
Sous les baisers ardents de ses fleurs bien-aimées,
Il boit sur ses bras nus les perles des roseaux.
C'est un enfant qui dort sous ces épais rideaux,
Un enfant de quinze ans, — presque une jeune femme

Rien n'est encor formé dans cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière.
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : — quel front noble et candide!
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,
Le ciel sur sa beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.
N'est-ce pas que la nuit la rend encor plus belle?
Que ces molles clartés palpitent autour d'elle,
Comme si, malgré lui, le sombre Esprit du soir
Sentait sur ce beau corps frémir son manteau noir?
Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers,
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix;
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis?
N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté?

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille!
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,
En secouant la tête d'un air inquiet?
Qu'attend-elle si tard? — Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle entr'ouvrir, depuis quelques instants,
Ta porte et ton balcon... si ce n'est pour ton père?
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante,
Que, de ses propres mains, elle vient de servir?...
Pour qui donc ces flambeaux et qui donc va venir?...
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante.
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour,
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

A qui donc ce manteau que cette femme essuie;
Il est couvert de boue et dégouttant de pluie,
C'est le tien, Maria, c'est celui d'un enfant.
Tes cheveux sont mouillés. Tes mains et ton visage
Sont devenus vermeils au froid souffle du vent.
Où donc t'en allais-tu par cette nuit d'orage?
Cette femme n'est pas ta mère, assurément.

Silence! on a parlé. Des femmes inconnues
Ont entr'ouvert la porte, — et d'autres demi-nues,
Les cheveux en désordre et se traînant aux murs,
Traversaient en sueur des corridors obscurs.
Une lampe a bougé; — les restes d'une orgie,
Aux dernières lueurs de sa morne clarté,
Sont apparus au fond d'un boudoir écarté.
Les verres se heurtaient sur la nappe rougie;
La porte est retombée au bruit d'un rire affreux.

C'est une vision, n'est-il pas vrai, Marie?
C'est un rêve insensé qui m'a frappé les yeux.
Tout repose, tout dort; — cette femme est ta mère.
C'est le parfum des fleurs, c'est une huile légère
Qui baigne tes cheveux; et la chaste rougeur
Qui couvre ton beau front vient du sang de ton cœur.

Silence! quelqu'un frappe, — et sur les dalles sombres,
Un pas retentissant fait tressaillir la nuit.
Une lueur tremblante approche avec deux ombres....
C'est toi, maigre Rolla? que viens-tu faire ici?
O Faust! n'étais-tu pas prêt à quitter la terre
Dans cette nuit d'angoisse où l'archange déchu,
Sous son manteau de feu, comme une ombre légère,
T'emporta dans l'espace à ses pieds suspendu?
N'avais-tu pas crié ton dernier anathème,
Et, quand tu tressaillis au bruit des chants sacrés,
N'avais-tu pas frappé, dans ton dernier blasphème,
Ton front sexagénaire à tes murs délabrés?
Oui, le poison tremblait sur ta lèvre livide;
La Mort, qui t'escortait dans tes œuvres sans nom,
Avait à tes côtés descendu jusqu'au fond
La spirale sans fin de ton long suicide;
Et, trop vieux pour s'ouvrir, ton cœur s'était brisé,
Comme un roc, en hiver, par la froidure usé.
Ton heure était venue, athée à barbe grise;
L'arbre de ta science était déraciné.
L'ange exterminateur te vit avec surprise

Faire jaillir encor, pour te vendre au Damné,
Une goutte de sang de ton bras décharné.
Oh! sur quel océan, sur quelle grotte obscure,
Sur quel bois d'aloès et de frais oliviers,
Sur quelle neige intacte au sommet des glaciers,
Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps.
Que celui qui passa sur ta tête blanchie,
Quand le ciel te donna de ressaisir la vie
Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans?
Quinze ans! ô Roméo! l'âge de Juliette!
L'âge où vous vous aimiez, où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au champ de d'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!
Quinze ans! — l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,
Baigne ses fruits dorés de myrrhe et d'ambroisie,
Et, pour féconder l'air comme un palmier d'Asie,
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé!
Quinze ans! — l'âge où la femme, au jour de sa naissance,
Sortit des mains de Dieu si blanche d'innocence,
Si riche de beauté, que son père immortel
De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel!
Oh! la fleur de l'Éden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciante enfant, belle Ève aux blonds cheveux?
Tout trahir et tout perdre était ta destinée;
Tu fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
Qu'on te rende le ciel, tu le perdras encore.
Tu sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme adore;
Avec lui de nouveau tu voudrais t'exiler,
Pour mourir sur son cœur, et pour l'en consoler!

Rolla considérait d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit;
Je ne sais quoi d'horrible et presque diabolique
Le faisait jusqu'aux os frissonner malgré lui.
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,
Il avait dépensé sa dernière pistole.
Ses amis le savaient. Lui-même, en arrivant,
Il s'était pris la main et donné sa parole
Que personne, au grand jour, ne le verrait vivant.
Trois ans, — les trois plus beaux de la belle jeunesse, —
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,
Allaient s'évanouir comme un songe léger,

Comme le chant lointain d'un oiseau passager.
Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la dernière, —
Celle ou l'agonisant fait encor sa prière,
Quand sa lèvre est muette, — où, pour le condamné,
Tout est si près de Dieu, que tout est pardonné, —
Il venait la passer chez une fille infâme,
Lui, chrétien, homme, fils d'un homme! Et cette femme,
Cet être misérable, un brin d'herbe, un enfant,
Sur son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

O chaos éternel! prostituer l'enfance!
Ne valait-il pas mieux, sur ce lit sans défense,
Balafrer ce beau corps au tranchant d'une faux?
Prendre ce cou de neige et lui tordre les os?
Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
Un masque de chaux vive avec un gant de fer,
Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer?

Oh! qu'elle est belle encor! Quel trésor, ô nature!
Oh! quel premier baiser l'Amour se préparait!
Quels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera mûre,
Cette beauté céleste, et quelle flamme pure
Sur cette chaste lampe un jour s'éveillerait!

Pauvreté! Pauvreté! c'est toi la courtisane.
C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane!
Regarde, — elle a prié ce soir en s'endormant....
Prié! — qui donc, grand Dieu! C'est toi qu'en cette vie
Il faut qu'à deux genonx elle conjure et prie;
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Es venue un beau soir murmurer à sa mère :
« Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend! »
Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau;
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau!
Hélas! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être est-elle née?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille! à quinze ans ses sens dormaient encore,



Quinze ans! — ô Roméo! l'âge de Juliette
L'âge où vous vous aimiez, où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!

(Dessin original de Bida).

Son nom était Marie, et non pas Marion.
Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques;
Vous en parlez du moins, — vous n'êtes pas publiques,
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

O mon siècle! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps? O fleuve impétueux!
Tu portes à la mer des cadavres hideux;
Ils flottent en silence, — et cette vieille terre,
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui.
Eh bien, lève-toi donc, puisqu'il en est ainsi,
Lève-toi, les seins nus, belle prostituée.
Le vin coule et pétille, et la brise du soir
Berce tes rideaux blancs dans ton joyeux miroir.
C'est une belle nuit, — c'est moi qui l'ai payée.
Le Christ à son souper sentit moins de terreur
Que je ne sens au mien de gaîté dans le cœur.
Allons! vive l'amour que l'ivresse accompagne!
Que tes baisers brûlants sentent le vin d'Espagne!
Que l'esprit du vertige et des bruyants repas
A l'ange du plaisir nous porte dans ses bras!
Allons! chantons Bacchus, l'amour et la folie!
Buvons au temps qui passe, à la mort, à la vie!
Oublions et buvons; — vive la liberté!
Chantons l'or et la nuit, la vigne et la beauté!

IV

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience :
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour —
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Eternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon?
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n'as qu'à te lever; — quelqu'un soupe ce soir
Chez qui le Commandeur peut frapper et s'asseoir.

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent?
On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent,
Par une double vie un seul corps animé.
Des sanglots inouïs, des plaintes oppressées,
Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
En les baisant au front le Plaisir s'est pâmé.
Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde! ils n'aiment pas, ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris ces mots si pleins de charmes,
Que la volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier?
O femme! étrange objet de joie et de supplice?
Mystérieux autel où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier!

Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants?

O profanation! point d'amour, et deux anges!
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes phalanges
Porteraient à leur père en voyant leur beauté!
Point d'amour! et des pleurs! et la nuit qui murmure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté!
Et des parfums fumants, et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère!
Un malheureux de plus qui maudira le jour....
Point d'amour! et partout le spectre de l'amour!

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres.
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer!
Oh! venez donc rouvrir vos profondes entrailles
A ces deux enfants-là qui cherchent le plaisir
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir;
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,
Que la haire sanglante y fasse entrer ses clous,
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales,
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous!

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!
Vois-tu, vieil Arouet? cet homme plein de vie,
Qui de baisers ardents couvre ce sein si beau,
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie?
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation ni lueur d'espérance.
Si l'incrédulité devint une science,

On parlera de Jacque, et, sans la profaner,
Dans ta tombe, ce soir, tu pourrais l'emmener.
Penses-tu cependant que si quelque croyance,
Et le plus léger fil le retenait encor,
Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort?
Sa mort! — Ah! laisse-lui la plus faible pensée
Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'horreur,
Au plus affreux, qu'importe? il n'en aura pas peur;
Il la relèvera, la jeune fiancée,
Il la regardera, dans l'espace élancée,
Porter au lieu vivant la clef d'or de son cœur!

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
« Vertu, tu n'es qu'un nom ! » il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance;
Il lui restait encor son épée et ses dieux.

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie;
Vous vouliez faire un monde. — Et bien, vous l'avez fait;
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles;
Elles flottent au loin dans les vents empestés.
Elles ont ébranlé de terribles idoles;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.

L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène,
On a mis au plein vent l'intelligence humaine;
Mais le peuple voudra des combats de taureau.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

V

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
De pesants chariots commençaient à rouler.
Il courba son front pâle, et resta sans parler.
En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues;
Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglants.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance?
Comme ils dévorent tout! comme on se sent loin d'eux,
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux!
Sont-ce là tes soupirs, noir esprit des ruines?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots?
Ah! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines!
Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés!

Rolla se détourna pour regarder Marie.
Elle se trouvait lasse, et s'était endormie.
Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort,
L'enfant dans le sommeil, et l'homme dans la mort.
Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'automne,
Les neiges sous ses pas paraissent s'embraser;
Les épaules d'argent de la nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.

Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle,
Quand dans les soirs d'été le sang lui porte au cœur.
Tel le moindre désir qui l'effleure de l'aile
Met un voile de pourpre à la sainte pudeur.
Roi du monde, ô soleil! la terre est ta maîtresse;
Ta sœur dans ses bras nus l'endort à ton côté;
Tu n'as voulu pour toi l'éternelle jeunesse
Qu'afin de lui verser l'éternelle beauté!
Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir!
Oh! l'affreux suicide! oh! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir!
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux?
O terre! à ton soleil qui donc t'a fiancée?
Que chantent tes oiseaux? que pleure ta rosée?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir?

Et pourquoi donc *aimer*? Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla?
Quels étranges accords, quelle voix invisible
Venaient le murmurer, quand la mort était là?

A lui, qui, débauché jusques à la folie,
Et dans les cabarets vivant au jour le jour,
Aussi facilement qu'il méprisait la vie
Faisait gloire et métier de mépriser l'amour!
A lui, qui regardait ce mot comme une injure,
Et, comme un vieux soldat vous montre une blessure,
Montrait avec orgueil le rocher de son cœur,
Où n'avait pas germé la plus chétive fleur!
A lui, qui n'avait eu ni logis ni maîtresse,
Qui vivait en plein air, en défiant son sort,
Et qui laissait le vent secouer sa jeunesse,
Comme une feuille sèche au pied d'un arbre mort!
Et maintenant que l'homme avait vidé son verre,
Qu'il venait dans un bouge, à son heure dernière,
Chercher un lit de mort où l'on pût blasphémer;
Quand tout était fini, quand la nuit éternelle

Attendait de ses jours la dernière étincelle,
Qui donc au moribond osait parler d'aimer ?
Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,
Et sauter dans le ciel déployé devant lui ?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ;
Il sait qu'il est aiglon ; — le vent passe, il le suit.
Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des serpents,
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
La nature a besoin de leurs sales lignées,
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants, et nourrir ses corbeaux,
Mais, quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare.
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais ;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Il peut s'assimiler au débauché vulgaire,
Celui que le ciseau de la commune mère
A taillé dans les flancs de ses plus purs granits.
Il peut pendant trois ans étouffer sa pensée.
Dans la nuit de son cœur la vipère glacée
Déroule tôt ou tard ses anneaux infinis.

Nègres de Saint-Domingue, après combien d'années
De farouche silence et de stupidité,
Vos peuplades sans nombre, au soleil enchaînées,
Se sont-elles de terre enfin déracinées
Au souffle de la haine et de la liberté ?
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'éveillent tes pensées,
O Rolla ! c'est ainsi que bondissent tes fers,
Et que devant tes yeux des torches insensées
Courent à l'infini, traversant les déserts.
Écrase maintenant les débris de ta vie ;
Écorche tes pieds nus sur tes flacons brisés ;
Et dans le dernier toast de ta dernière orgie,

Étouffe le néant dans tes bras épuisés.
Le néant! le néant! vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé?
L'ombre gagne! il s'éteint, — l'éternité commence!
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.
Rolla, pâle et tremblant, referma la croisée.
Il brisa sur sa tige un pauvre dahlia.
« J'aime, lui dit la fleur, et je meurs embrasée
Des baisers du zéphyr, qui me relèvera.
J'ai jeté loin de moi, quand je me suis parée,
Les éléments impurs qui souillaient ma fraîcheur.
Il m'a baisée au front dans ma robe dorée;
Tu peux m'épanouir, et me briser le cœur. »

J'aime! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!
Sombre et dernier soupir que poussera la terre
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit!
Oh! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant!
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les pleines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais une autre l'aimait elle-même; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Jacque était immobile, et regardait Marie.
Je ne sais ce qu'avait cette femme endormie
D'étrange dans ses traits, de grand, de *déjà vu*.
Il se sentait frémir d'un frisson inconnu.
N'était-ce pas sa sœur, cette prostituée?
Les murs de cette chambre obscure et délabrée
N'étaient-ils pas aussi faits pour l'ensevelir?
Ne la sentait-il pas souffrir de sa torture,

Et saigner des douleurs dont il allait mourir?
« Oui, dans cette chétive et douce créature,
La résignation marche à pas languissants.
Sa souffrance est ma sœur, — oui, voilà la statue
Que je devais trouver sur ma tombe étendue,
Dormant d'un doux sommeil tandis que j'y descends.
Oh! ne t'éveille pas! ta vie est à la terre,
Mais ton sommeil est pur, — ton sommeil est à Dieu!

Laisse-moi le baiser sur ta longue paupière ;
C'est à lui, pauvre enfant, que je veux dire adieu ;
Lui qui n'a pas vendu sa robe d'innocence,
Lui que je puis aimer, et n'ai point acheté ;
Lui qui se croit encore aux jours de ton enfance,
Lui qui rêve ! — et qui n'a de toi que ta beauté.
O mon Dieu, n'est-ce pas une forme angélique
Qui flotte mollement sous ce rideau léger?
S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,
N'ait besoin pour dorer son chant mélancolique
Que des contours divins de la réalité,
Et de ce qui voltige autour de la beauté ;
S'il est vrai qu'ici bas on le trompe sans cesse,
Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir ;
Qu'ai-je à chercher ailleurs ? la jeunesse et la vie
Ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur ?
Amour ! tu peux venir. Que t'importe Marie ?
Pendant que sur sa tige elle est épanouie,
Si tu n'es qu'un parfum, sors de ta triste fleur ! »

Lentement, doucement, à côté de Marie,
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine unie,
Rolla s'était couché : son regard assoupi
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.
Marie en soupirant entr'ouvrit sa paupière.
« Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier :
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller ;
La chambre me semblait comme un grand cimetière
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière ;
Ils la posèrent là pour faire leur prière ;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit ;
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit :
« Qu'est-ce que tu fais là ? pourquoi prends-tu ma place ? »
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau.
— Vraiment ? répondit Jacque ; eh bien, ma chère amie,
Ton rêve est assez vrai, du moins, s'il n'est pas beau.
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil ; je me tuerai ce soir. »

Marie en souriant regarda son miroir.

Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle,
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.
« Ah ! dit-elle en tremblant, qu'avez-vous aujourd'hui ?
— Ce que j'ai ? dit Rolla, tu ne sais pas, ma belle,
Que je suis ruiné depuis hier au soir ?
C'est pour te dire adieu que je venais te voir.
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.
— Vous avez donc joué ! — Non, je suis ruiné.
— Ruiné ! » dit Marie. Et, comme une statue,
Elle fixait à terre un grand œil étonné.
« Ruiné ? ruiné? vous n'avez pas de mère ?
Pas d'amis ? de parents? personne sur la terre?
Vous voulez vous tuer ? pourquoi vous tuez-vous ? »
Elle se retourna sur le bord de sa couche.
Jamais son doux regard n'avait été si doux.
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche ;
Mais, n'osant pas les faire, elle s'en vint poser
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.
« Je voudrais pourtant bien te faire une demande,
Murmura-t-elle enfin : moi, je n'ai pas d'argent.
Et, sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.
Mais j'ai mon collier d'or, veux-tu que je le vende ?
Tu prendras ce qu'il vaut, et tu l'iras jouer. »

Rolla lui répondit par un léger sourire.
Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire ;
Puis, se penchant sur elle, il baisa son collier.
Quand elle souleva sa tête appesantie
Ce n'était déjà plus qu'un être inanimé.
Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé.



CHANSON

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Vous étiez, vous étiez bien aise
A Saint-Blaise.
A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Nous étions bien là.

Mais de vous en souvenir
Prendrez-vous la peine ?
Mais de vous en souvenir
Et d'y revenir,

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Dans les prés fleuris cueillir la verveine,
A Saint-Blaise, à la Zuecca.
Vivre et mourir là!

UNE BONNE FORTUNE

I

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.
Ainsi donc, bravement, je vais en conter une :
Le scandale est de mode ; il se relie en veau.
C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la lune;
Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.

II

Ce qu'on fait maintenant, on le dit; et la cause
En est bien excusable : on fait si peu de chose !
Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré ;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose :
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

III

Il faut en convenir, l'antique modestie
Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
Grâce à Dieu, pour New-York elle est enfin partie :
C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie :
Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus
Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau.
Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable :
Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la Fable,
Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

V

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici ;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency).

VI

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII

Les dames de París savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble, et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas ; c'est une emplette ;
Des roses au visage, et de la neige au sein ;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII

Bien entendu, d'ailleurs, que le but du voyage
Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé ;
Mais, qu'on en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

IX

Or comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse ;
On accourt donc à Bade avec l'intention

De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse?
Personne au Vieux Château, personne à la Terrasse;
On entre à la maison de Conversation.

X

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile;
Bâti de vive force à grands coups de moellon,
C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

XI

J'ignore vers quel temps Belzébuth l'a construite.
Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral.
Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe
Tombé un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.

XII

Cette âme, c'est le jeu; mettez bas le chapeau;
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
Derrière ses piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux;
Tout est joie et chansons; la roulette commence :
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,

Et, ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

XV

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit;

XVI

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et les souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année!
Et là, muets d'horreur devant la destinée;
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

XVII

Dirai-je qu'ils perdaient? Hélas! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labouraient la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau!

XIX

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur!..
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

XX

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que, pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,

XXI

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
Hélas! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de Notre-Seigneur Dieu,
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts, la chaleur est extrême;
Les vents sont à l'amour; l'horizon est en feu;
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,

Une ronde fillette, échappée à Teniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande .
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds;

XXVI

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

XXIX

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaîté.
« Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

XXX

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;

Puis il tendit la main et finit par me dire :
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse :
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très heureusement il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille :
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV

Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire

En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.

XXXVI

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine;
Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe elle se détourna;
Le soleil était loin, la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba,
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

XXXVII

C'était un bel enfant que cette jeune mère;
Un véritable enfant, — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
Avant d'y retrouver une perle aussi chère;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

XXXVIII

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon du soleil.

XXXIX

Nous causâmes longtemps, elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
Et tout en écoutant comme le cœur se donne.
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

XL

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

XLI

Elle me fit asseoir avec un doux sourire.
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire.
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

XLIII

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse,
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De Celui qui voit tout je compris la sagesse :
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

XLIV

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.



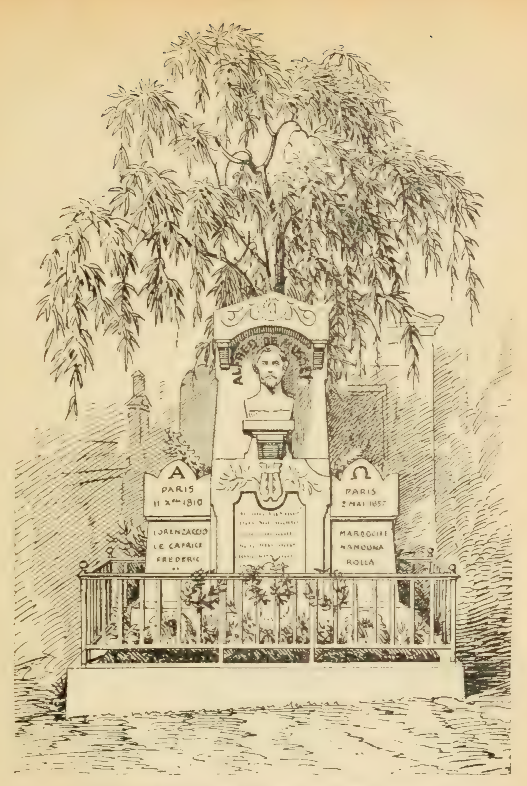
LUCIE

ÉLÉGIE

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle;
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs;
Les marroniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets, la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde.
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!
Nous nous tûmes longtemps; ma main touchait la sienne,
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange : elle chanta.

. . . .



Tombeau d'Alfred de Musset au Père Lachaise.

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vins d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire

Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;
Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

. . . .

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

A MADAME ***

QUI AVAIT ENVOYÉ, PAR PLAISANTERIE, UN PETIT ÉCU A L'AUTEUR

Vous m'envoyez, belle Émilie,
Un poulet bien emmailloté;
Votre main discrète et polie
L'a soigneusement cacheté.
Mais l'aumône est un peu légère,
Et, malgré sa dextérité,
Cette main est bien ménagère
Dans ses actes de charité.
C'est regarder à la dépense
Si votre offrande est un paiement,
Et si c'est une récompense,
Vous n'aviez pas besoin d'argent.
A l'avenir, belle Émilie,
Si votre cœur est généreux,
Aux pauvres gens, je vous en prie,
Faites l'aumône avec vos yeux.
Quand vous trouverez le mérite,
Et quand vous voudrez le payer,
Souvenez-vous de Marguerite
Et du poète Alain Chartier.
Il était bien laid, dit l'histoire,
La dame était fille du roi;
Je suis bien obligé de croire
Qu'il faisait mieux les vers que moi.
Mais si ma plume est peu de chose,
Mon cœur, hélas! ne vaut pas mieux;
Fût-ce même pour de la prose,
Vos cadeaux sont trop dangereux.
Que votre charité timide
Garde son argent et son or,
Car en ouvrant votre main vide,
Vous pouvez donner un trésor.



LA NUIT DE MAI

LA MUSE.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser.
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; la nuit sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse,
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée.
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté?
Ne frappe-t-on pas à ma porte?
Pourquoi ma lampe à demi-morte
M'éblouit-elle de clarté?
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.
Qui vient? qui m'appelle? — Personne.
Je suis seul, c'est l'heure qui sonne;
O solitude! ô pauvreté!

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.



Mon sein est inquiet; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse! est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Ses rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le ciel est si doux,
Argos, et Ptéléon, villes des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent

Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ma paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encore vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,

Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne veux plus me taire;
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-là s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur:
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte,
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant,
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

LA LOI SUR LA PRESSE.

I

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques;
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques,
On n'y fait que brailler et tourner à tous vents.
Ce n'est pas moi qui cherche aux vitres des boutiques
Ces placards éhontés, débaucheurs de passants,
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfants.

II

Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain;
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire;
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim,
Et dans tous les égouts vont s'enfournant du pain.

III

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,
Et dans aucun haras je ne suis étalon.
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.
Je n'ai servi que Dieu, ma mère et ma maîtresse,
Et par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,
Aucun gravier fangeux ne lui traine au talon,

IV

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,
Quand de joie et d'horreur la France palpitante
Vit un père et ses fils se tenant par la main,
A travers les éclairs d'une muraille ardente,
Passer en souriant, conduits par le Destin.

V

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,
Le jour qu'à Notre-Dame, au pied du Dieu sauveur,
Une reine, une mère, ô fatale grandeur!
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,
Prier pour ses enfants l'ange de la patrie,
Et rendre grâce à Dieu, pâle encor de terreur.

VI

Que la liberté sainte engendre la licence,
C'est un mal, je le sais; et de tous les fléaux
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
C'est un ardent soleil que celui de la France,
Son immense clarté projette une ombre immense :
Dieu voulut qu'un grand bien fît toujours de grands maux.

VII

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
Étalent aujourd'hui des spectacles hideux,
Et c'est en pleine rue à se boucher les yeux.
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;
La muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
Mais bacchante : et le monde a dégradé ses dieux.

VIII

Oui, c'est la vérité, qu'à peine émancipée,
L'intelligence humaine, hier esclave encor,
A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

IX

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
Et, joyeux vigneron qu'un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encor d'un pas mal assuré.

X

Mais, morbleu! c'est un sourd ou c'est une statue,
Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait!
Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.
Eh! pour l'amour de Dieu, si votre âme est émue
Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue;
La Bruyère l'a dit : celui-là s'y connaît.

XI

Une loi sur la presse! ô peuple gobe-mouche!
La loi, pas vrai? quel mot! comme il emplit la bouche!
Une loi maternelle et qui vous tend les bras!
Une loi, notez bien, qui ne *réprime* pas,
Qui supprime! Une loi, comme *sainte Nitouche*,
Une petite loi qui marche à petits pas!

XII

Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir.
Vous pouvez tout écrire en toute confiance;
Votre intention seule est ce qu'on peut savoir.
Rien que l'intention! Voyez quelle indulgence!
La loi flaire un écrit; s'il sent mauvais, bonsoir!

XIII

Avez-vous insulté par quelque raillerie
Les hauts représentants de la société?
Médîtes-vous d'un pair ou bien d'un député?
L'offense la plus grave a droit de seigneurie;
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

XIV

Avez-vous comparé dans quelque théorie
L'état de république avec la royauté?
Avez-vous fait un rêve, et dit à la pairie
Ce que pour elle un jour vous auriez souhaité?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

XV

Aviez-vous quelque place, ou bien quelque industrie,
Dont les jours de juillet vous aient déshérité?
D'un vieux maître banni serviteur regretté,
Osez-vous à l'exil faire une flatterie?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

XVI

N'auriez-vous pas construit, pour quelque espièglerie,
Au fond d'une campagne ou d'une métairie,
Un théâtre forain sur deux tréteaux planté?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie,
Sinon, c'est le pays, refait et recompté;
Et vous verrez le bât dont vous serez bâté!

XVII

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait;
Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France, aujourd'hui, l'on n'en voyait aucune,
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

XVIII

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire
Ce que c'est que ce goût dont on nous parle tant.
Le goût! toujours le goût! — Lorsque j'étais enfant,
J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère;
Mais depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

XIX

Qu'un seul siècle « de goût » qu'on appelle le grand.
C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille;
Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
Et je n'en dirai pas de mal assurément;
Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un, pourtant.

XX

Est-ce une loi pour tous qu'un siècle dans l'histoire?
Parce que trois pédants m'ont farci la mémoire
De je ne sais quels vers, à contre-cœur appris,
N'est-il pour moi qu'un siècle, et pour moi qu'un pays?
Eh! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire.
Ce siècle de malheur! c'est du mien que je suis.

XXI

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie?
Vivons-nous sous Louis quatorzième du nom?
Alors portons perruque, allons à Trianon,
Soyons des fleurs d'amour et de galanterie;
Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon,
Laissez-nous être au monde et vivre notre vie!

XXII

Serait-ce par hasard que ce « goût » si vanté
Passerait à vos yeux pour quelque vieil usage?
Ne le croiriez-vous pas de la Grèce apporté?
Cela pourrait bien être, et vous pensez, je gage,
Que ce goût merveilleux, dont vous faites tapage,
Vient de la vénérable et sainte antiquité.

XXIII

L'an de la quatre-vingt-cinquième olympiade
(C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
Celui de Périclès, et celui de Platon),
Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade....
Mais vous le connaissez, et vous savez son nom :
C'était Aristophane, ennemi de Cléon.

XXIV

Lisez-le, monsieur Thiers, c'est un rude génie;
Il avait peu de grâce, et de goût nullement.
On le voyait le soir, devant l'Académie,
Poser sa large main sur sa tempe blanchie,
A l'ombre du smilax et du peuplier blanc.
Le siècle qui l'a vu, s'en est appelé grand.

XXV

Quand son regard perçant fixait la face humaine,
Pour fouiller la pensée, il allait droit au cœur.
Mais il n'en montrait rien qu'un sourire moqueur,
Jusqu'au jour où lui-même, à la face d'Athène,
Tout barbouillé de lie, il montait sur la scène,
Attaquait un archonte et revenait vainqueur.

XXVI

Il nommait par leur nom les choses et les hommes,
Ni le bien, ni le mal, pour lui n'était voilé;
Ses vers, au peuple même au théâtre assemblé,
De dures vérités n'étaient point économes,
Et s'il avait vécu dans le temps où nous sommes,
A propos de la loi peut-être eût-il parlé.

XXVII

« Étourdis habitants de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout? Faut-il prendre un bâton?
Si vous êtes vivants, à quoi pensez-vous donc?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse,
Et la chambre en travail enfante une prison. »

XXVIII

On bannissait jadis, au temps de barbarie;
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud,
Je ne sais; mais du moins, sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

XXIX

Dieu juste! nos prisons s'en vont en colonie.
Je ne m'étonne pas qu'on civilise Alger.
Les pauvres musulmans ne savaient qu'égorger,
Mais nous, notre océan porte à Philadelphie
Une rare merveille, une plante inouïe,
Que nous ferons germer sur le sol étranger.

XXX

Regardez, regardez, peuples du nouveau monde!
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde?
Ne vient-il pas à vous du bout de l'horizon,
Un cétacé énorme, au triple pavillon?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde,
C'est la première fois qu'on lance une prison.

XXXI

Enfants de l'Amérique, accourez au rivage!
Venez voir débarquer, superbe et pavoisé,
Un supplice nouveau par la mer baptisé.
Vos monstres quelquefois nous arrivent en cage;
Venez, c'est votre tour, et que l'homme sauvage
Fixe ses yeux ardents sur l'homme apprivoisé.

XXXII

Voyez-vous ces forçats que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leur boulet dans les sables du port?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

XXXIII

Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs Dieux?
Non. Ils ont comparé deux esclaves entre eux;
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

XXXIV

Pauvres gens! c'est leur crime: ils aiment leur pensée,
Tous ces pâles rêveurs au langage inconstant.
On ne fera d'eux tous qu'un cadavre vivant.
Passez, Américains, passez, tête baissée;
Et que la liberté, leur triste fiancée,
Chez vous, du moins, au front les baise en arrivant!



LA NUIT DE DÉCEMBRE

LE POÈTE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami.
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;

A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets:
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers.
Au Havre devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie,
Partout où le boiteux ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma ruine est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,



Portraits de Paul et d'Alfred de Musset.
(Musée Carnavalet.)

D'apres le tableau de Dufaut, 1815.

Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant j'aime la Providence
Ta douleur même est sœur de ma souffrance
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler!

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre
J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oublie,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
Ses éternels serments d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
Qui me faisaient trembler la main;
Larmes du cœur par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
Ne reconnaîtront plus demain!

J'enveloppais dans un morceau de bure
Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
  Sur ce fragile et cher trésor,
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
  En pleurant j'en doutais encor.
Ah! faible femme, orgueilleuse insensée,
  Malgré toi, tu t'en souviendras!
Pourquoi, grand Dieu! mentir à sa pensée?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
  Ces sanglots si tu n'aimais pas?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures;
  Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien, adieu! Vous compterez les heures
  Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
  Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
  Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez! la nature immortelle
  N'a pas tout voulu vous donner.
Ah! pauvre enfant, qui voulez être belle,
  Et ne savez pas pardonner!
Allez, allez, suivez la destinée!
  Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée; —
Éternel Dieu! toi que j'ai tant aimée,
  Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
  Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;
  Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
  Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
  Que j'aperçois dans ce miroir?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
  Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
  Assis dans l'ombre où j'ai passé.

Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
  Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
  Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien,
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la solitude.



LETTRE A LAMARTINE

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui,
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La muse que le ciel vous avait fiancée
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers,
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,
Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre?
Quel aigle, Ganymède, à ce Dieu vous portait?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait;
Vous aviez lu *Lara*, *Manfred* et *le Corsaire*,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette âme désolée;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et, comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui, lui dont l'Europe, encore tout armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,
Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,

Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui, qui rassassié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir...
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse :
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.

Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleur t'a couronné le front,
A ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis,
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait pleine de vanité.
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel et purs comme les flots?
Hélas! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas?

Quiconque aima jamais porte une cicatrice;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé moins il en veut guérir.
Te le dirai-je à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui?
Te dirai-je qu'un soir dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir?
Ah! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserais-je m'en plaindre et te le raconter?
Comment exprimerai-je une peine indicible?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter?
Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée;
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,

Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Tel, lorsque abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris :
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris :
Sur le pavé noirci les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et, suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moments sous le ciel pluvieux,
Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfants et des femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux chers au peuple romain,
Où des temples secrets la Vénus impudique
Sortait échevelée une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!
O mon unique amour! que vous avais-je fait?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie et que Dieu le savait?
Ah! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,
J'étais là, regardant de ta lampe chérie,

Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau!

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne, au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour:
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux ! »
C'est là, devant ce mur, où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu;
C'est là, le croiras-tu? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu?
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,
Chaque jour plus profond, se forme à notre insu;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu ;
Un lien tout-puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamants;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amants
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements;
Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux?

O poète! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,

Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude!
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher?
Il y marche pourtant; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie.
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte.
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas;
Et marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père,
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?
Ah! c'est plus que mourir; c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien; sa douleur est la tienne,
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.

Je ne sais pas son nom; j'ai regardé les cieux,
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il faut y semer.
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur?

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir,

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire, vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.



LA NUIT D'AOUT

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis longtemps sa demeure est déserte;
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant

LE POÈTE.

Salut à ma fidèle amie!
Salut, ma gloire et mon amour!
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourice!
Salut, salut, consolatrice!
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard?
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive;
Tandis qu'à ce balcon inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole;
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux.
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
La cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tous pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main;
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre âme,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid,
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore;
O ma Muse! ne pleurez pas;
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE.

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier,
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et d'hospitalité?


2

Une voix sera là pour crier à toute heure
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.
L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchants;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.
Ah! j'étais jeune alors et nymphe, et les dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux.
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleur plaisait à la déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu,
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

LE POÈTE.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertune et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.



A LA MALIBRAN

STANCES

I

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II

O Maria-Félicia! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grand âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

III

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée;
Dans un rhythme doré l'autre l'a cadencée;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle;
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

V

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie.

Devient du genre humain l'universelle voix....
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

VI

Une croix! et l'oubli, la nuit et le silence!
Écoutez! c'est le vent, c'est l'Océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain!

VII

Une croix, et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre :
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII

O Ninette! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

IX

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole ?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais *le Saule*,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona?

X

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main;
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

XI

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londre et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?

XII

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

XIII

Ne suffit-il donc pas à l'ange de ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom,
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres,
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon?

XIV

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Que faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux?

XV

Ah! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie!
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux!
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt! — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI

Que nous restera-t-il si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir?
Nous qui sentons déjà le sol si variable,
Et, sur tant de débris, marchons vers l'avenir,
Si le vent, sous nos pas, balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir ?

XVII

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais ;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX

Ah ! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable :
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

XX

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir !
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux!
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux?

XXII

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?
Hélas! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais *le Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu?

XXIII

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

XXIV

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

XXV

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII

Meurs donc ! ta mort est douce et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin !



AU ROI

APRÈS L'ATTENTAT DE MEUNIER

Prince, les assassins consacrent ta puissance.
Ils forcent Dieu lui-même à nous montrer sa main.
Par droit d'élection tu régnais sur la France ;
La balle et le poignard te font un droit divin.

De ceux dont le hasard couronna la naissance,
Nous en savons plusieurs qui sont sacrés en vain.
Toi, tu l'es par le peuple et par la Providence ;
Souris au parricide et poursuis ton chemin.

Mais sois prudent, Philippe, et songe à la patrie.
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.
Ferme un immense abîme et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants.

A SAINTE-BEUVE

POUR UN PASSAGE D'UN ARTICLE INSÉRÉ DANS LA « REVUE DES DEUX-MONDES ».

Ami, tu l'as bien dit : en nous, tant que nous sommes,
Il existe souvent une certaine fleur
Qui s'en va dans la vie et s'effeuille du cœur.
« Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes,
Un poète mort jeune à qui l'homme survit. »
Tu l'as bien dit, ami, mais tu l'as trop bien dit.
Tu ne prenais pas garde, en traçant ta pensée,
Que ta plume en faisait un vers harmonieux,
Et que tu blasphémais dans la langue des dieux.
Relis-toi, je te rends à ta Muse offensée ;
Et souviens-toi qu'en nous il existe souvent
Un poète endormi toujours jeune et vivant.

A LYDIE

TRADUIT D'HORACE (ODE IX, LIVRE III)

HORACE.

Lorsque je t'avais pour amie,
Quand nul jeune garçon, plus robuste que moi,
N'entourait de ses bras ton épaule arrondie,
Auprès de toi, blanche Lydie,
J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

LYDIE.

Quand pour toi j'étais la plus chère,
Quand Chloé pâlissait auprès de Lydia,
Lydia, qu'on vantait dans l'Italie entière,
Vécut plus heureuse et plus fière
Que dans les bras d'un dieu la Romaine Ilia.

HORACE.

Chloé me gouverne à présent,
Chloé, savante au luth, habile en l'art du chant;
Le doux son de sa voix de volupté m'enivre,
Je suis prêt à cesser de vivre
Si, pour la préserver, les dieux voulaient mon sang.

LYDIE.

Je me consume maintenant
D'une amoureuse ardeur que rien ne peut éteindre
Pour le fils d'Ornithus, ce bel adolescent,
Je mourrais deux fois sans me plaindre
Si, pour le préserver, les dieux voulaient mon sang.

HORACE.

Eh quoi! si dans notre pensée
L'ancien amour se rallumait?
Si, la blonde Chloé de ma maison chassée,
Ma porte se rouvrait? si Vénus offensée
Au joug d'airain nous ramenait?

LYDIE.

Calaïs, ma richesse unique,
Est plus beau qu'un soleil levant,
Et toi plus léger que le vent,
Plus prompt à t'irriter que l'âpre Adriatique;
Cependant près de toi, si c'était ton plaisir,
Volontiers j'irais vivre, et volontiers mourir.

A LYDIE

IMITATION

HORACE.

Du temps où tu m'aimais, Lydie,
De ses bras nul autre que moi
N'entourait ta gorge arrondie ;
J'ai vécu plus heureux qu'un roi.

LYDIE.

Du temps où j'étais ta maîtresse,
Tu me préférais à Chloé ;
Je m'endormais à ton côté,
Plus heureuse qu'une déesse.

HORACE.

Chloé me gouverne à présent,
Savante au luth, habile au chant ;
La douceur de sa voix m'enivre.
Je suis prêt à cesser de vivre
S'il fallait lui donner mon sang.

LYDIE.

Je me consume maintenant
Pour Calaïs, mon jeune amant,
Qui dans mon cœur á pris ta place.
Je mourrais deux fois, cher Horace,
S'il fallait lui donner mon sang.

HORACE.

Eh quoi ! si dans notre pensée
L'ancien amour se rallumait ?
Si ma blonde était délaissée ?
Si demain Vénus offensée
A ta porte me ramenait ?

LYDIE.

Calaïs est jeune et fidèle,
Et toi, poète, ton désir
Est plus léger que l'hirondelle,
Plus inconstant que le zéphyr ;
Pourtant, s'il t'en prenait envie,
Avec toi j'aimerais la vie ;
Avec toi je voudrais mourir.

LA NUIT D'OCTOBRE

LE POÈTE.

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE.

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète !
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

LE POÈTE.

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE.

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance;
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la Mort;
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivré d'un remord.

LE POÈTE.

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.



LA MUSE.

Avant de me dire ta peine,
O poète! en es-tu guéri?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine.
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE.

Je suis si bien guéri de cette maladie,
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte; au souffle qui t'inspire.
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE.

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami, — ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive
Suit déjà l'accent de ta voix,
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE.

Jours de travail! seuls jours où j'ai vécu?
O trois fois chère solitude!
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter.
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous compter
Le mal que peut faire une femme;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis
(Hélas! vous le saviez peut-être!)

C'est une femme à qui je fus soumis,
Comme le chien l'est à son maître.
Joug détesté! c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et de sa jeunesse; —
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble
Le soir, sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... — je ne prévoyais pas
Où me conduisait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE.

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE.

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends sourire!
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte;
Quelques ombres passaient, un falot à la main;
Quand la bise soufflait dans la porte entr'ouverte

On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —
Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein ;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
Je comptais tous les maux qu'elle m'avait causés,
Hélas! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés!
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour d'une étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit....
Grand Dieu! préservez-moi! je l'aperçois, c'est elle ;
Elle entre. — D'où viens-tu? qu'as-tu fais cette nuit?
Réponds, que me veux-tu? qui t'amène à cette heure?
Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu?
Perfide! audacieuse! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers?
Que demandes-tu donc? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés?
Vas-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé ;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé!

LA MUSE.

Apaise-toi, je t'en conjure ;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé! ta blessure
Est encor prête à se rouvrir.
Hélas! elle est donc bien profonde!
Et les misères de ce monde

Sont si lentes à s'effacer!
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE.

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison!
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours!
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur,
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vu pleurer.
Honte à toi, j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant;
Comme une fleur à l'aurore,
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes, ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé;
Mais lui laisser l'innocence
Était encor plus aisé.
Honte à toi! tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs!
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira;
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré!

LA MUSE.

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,

N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle;
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé!
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse?
Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,

Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin?
Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin?
Ne vois-tu pas alors, anx rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras?
Et, si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas?
De quoi te plains-tu donc? l'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?
O mon enfant! plains-la, cette belle infidèle,
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux;
Plains-la! c'est une femme, et Dieu t'a fait près d'elle
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible; elle t'aimait peut-être;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie, et te l'a fait connaître;
Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-là! son triste amour a passé comme un songe;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
Quand tout l'aurait été, plains-la! tu sais aimer.

LE POÈTE.

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Écoute moi donc, ô déesse!
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur,

Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé!
Et toi qui, jadis, d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous; — je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu;
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours!
Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin;
Viens éveiller ma bien-aimée,
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil!



L'ESPOIR EN DIEU

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc? « Jouis, dit la raison païenne;
Jouis et meurs! — les dieux ne songent qu'à dormir
— Espère seulement, répond la foi chrétienne;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir ».
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète;
En présence du ciel, il faut croire ou nier.
Je le pense en effet; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.

Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront; je veux croire et j'espère.
Que vais-je devenir, et que veut-on de moi?
Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable

Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas : si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom;
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.
On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux?
Hélas! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être.
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas!
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté;

Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux.
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard : le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux! »
Que me reste-t-il donc? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire et mon cœur de douter;
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé?
Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes?
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes,
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid?
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire;
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste! pourquoi la mort!

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde,
Sortit en pleurant du chaos!

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles,
Jusqu'à toi peuvent parvenir;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légére rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour,

Et, dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.



A LA MI-CARÊME

I

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore ;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

II

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire,
Bien que le laboureur le craigne justement?
L'univers y renaît; il est vrai que le vent,
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.
Qu'y faire? Au temps des fleurs, le monde est un enfant;
C'est sa première larme et son premier sourire.

III

C'est dans le mois de mars que tente de s'ouvrir
L'anémone sauvage aux corolles tremblantes.
Les femmes et les fleurs appellent le zéphir;
Et du fond des boudoirs les belles indolentes,
Balançant mollement leurs tailles nonchalantes,
Sous les vieux marronniers commencent à venir.

IV

C'est alors que les bals, plus joyeux et plus rares,
Prolongent plus longtemps leurs dernières fanfares ;
A ce bruit qui nous quitte, on court avec ardeur,
La valseuse se livre avec plus de langueur ;
Les yeux sont plus hardis, les lèvres moins avares,
La lassitude enivre, et l'amour vient au cœur.

V

S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ce qu'on aime
Soit un si doux chagrin qu'on en voudrait mourir.
C'est dans le mois de mars, c'est à la mi-carême
Qu'au sortir d'un souper, un enfant du plaisir
Sur la valse et l'amour devrait faire un poème,
Et saluer gaîment ses dieux prêts à partir.

VI

Mais qui saura chanter tes pas pleins d'harmonie,
Et tes secrets divins, du vulgaire ignorés,
Belle Nymphe allemande aux brodequins dorés?
O Muse de la valse! ô fleur de poésie!
Où sont, de notre temps, les buveurs d'ambroisie
Dignes de s'étourdir dans tes bras adorés?

VII

Quand, sur le Cithéron, la Bacchanale antique
Des filles de Cadmus dénouait les cheveux,
On laissait la beauté danser devant les dieux;
Et si quelque profane, au son de la musique,
S'élançait dans les chœurs, la prêtresse impudique
De son thyrse de fer frappait l'audacieux.

VIII

Il n'en est pas ainsi dans nos fêtes grossières;
Les vierges aujourd'hui se montrent moins sévères,
Et se laissent toucher sans grâce et sans fierté,
Nous ouvrons à qui veut nos quadrilles vulgaires;
Nous perdons le respect qu'on doit à la beauté,
Et nos plaisirs bruyants font fuir la volupté.

IX

Tant que régna chez nous le menuet gothique,
D'observer la mesure on se souvint encor.
Nos pères la gardaient aux jours de thermidor,
Lorsqu'aux bruit des canons dansait la république,
Lorsque la Tallien, soulevant sa tunique,
Faisait de ses pieds nus craquer ses anneaux d'or.

X

Autres temps, autres mœurs, le rhythme et la cadence
Ont suivi les hasards et la commune loi.
Pendant que l'univers, ligué contre la France,
S'épuisait de fatigue à lui donner un roi,
La valse d'un coup d'aile a détrôné la danse.
Si quelqu'un s'en est plaint, certes, ce n'est pas moi.

XI

Je voudrais seulement, puisqu'elle est notre hôtesse
Qu'on sût mieux honorer cette jeune déesse.
Je voudrais qu'à sa voix on pût régler nos pas,
Ne pas voir profaner une si douce ivresse,
Froisser d'un si beau sein les contours délicats,
Et le premier venu l'emporter dans ses bras.

XII

C'est notre barbarie et notre indifférence
Qu'il nous faut accuser; notre esprit inconstant
Se prend de fantaisie et vit de changement;
Mais le désordre même a besoin d'élégance;
Et je voudrais du moins qu'une duchesse, en France,
Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.





A UNE FLEUR

Que me veux-tu, chère fleurette,
Aimable et charmant souvenir?
Demi-morte et demi-coquette,
Jusqu'à moi qui te fait venir?

Sous ce cachet enveloppée,
Tu viens de faire un long chemin.
Qu'as tu vu? que t'a dit la main
Qui sur le buisson t'a coupée?

N'es-tu qu'une herbe desséchée
Qui vient achever de mourir?
Ou ton sein, prêt à refleurir,
Renferme-t-il une pensée?

Ta fleur, hélas! a la blancheur
De la désolante innocence;
Mais de la craintive espérance
Ta feuille porte la couleur.

As-tu pour moi quelque message?
Tu peux parler, je suis discret.
Ta verdure est-elle un secret?
Ton parfum est-il un langage?

S'il en est ainsi, parle bas,
Mystérieuse messagère;
S'il n'en est rien, ne réponds pas;
Dors sur mon cœur fraîche et légère.

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle câlice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias ni Praxitèle
N'en auraient pu trouver la sœur
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Elle est blanche, elle est douce et belle
Franche, dit-on, et plus encor;
A qui s'aurait s'emparer d'elle
Elle peut ouvrir un trésor.

Mais elle est sage, elle est sévère;
Quelque mal pourrait m'arriver.
Fleurette, craignons sa colère.
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

A MADEMOISELLE***

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait et moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense;
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité.

Mais toute puissance sur terre
Meurt quand l'abus en est trop grand,
Et qui sait souffrir et se taire
S'éloigne de vous en pleurant.

Quel que soit le mal qu'il endure,
Son triste rôle est le plus beau.
J'aime encor mieux notre torture
Que votre métier de bourreau.

JAMAIS

Jamais, avez-vous dit, tandis qu'autour de nous
Résonnait de Schubert la plaintive musique;
Jamais, avez-vous dit, tandis que, malgré vous,
Brillait de vos grands yeux l'azur mélancolique.

Jamais, répétiez-vous, pâle et d'un air si doux,
Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique.
Mais des trésors secrets l'instinct fier et pudique
Vous couvrit de rougeur, comme un voile jaloux.

Quel mot vous prononcez, marquise, et quel dommage!
Hélas! je ne voyais ni ce charmant visage,
Ni ce divin sourire, en vous parlant d'aimer.

Vos yeux bleus sont moins doux que vôtre âme n'est belle.
Même en les regardant, je ne regrettais qu'elle,
Et de voir dans sa fleur un tel cœur se fermer.

IMPROMPTU

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION : QU'EST-CE QUE LA POÉSIE?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme;
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.



CHANSON

Lorsque la coquette Espérance
Nous pousse le coude en passant,
Puis à tire-d'aile s'élance,
Et se retourne en souriant :

Où va l'homme? Où son cœur l'appelle.
L'hirondelle suit le zéphir,
Et moins légère est l'hirondelle
Que l'homme qui suit son désir.

Ah! fugitive enchanteresse,
Sais-tu seulement ton chemin?
Faut-il donc que le vieux Destin
Ait une si jeune maîtresse!

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'aï connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde;
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

UNE SOIRÉE PERDUE

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour *Alceste*,
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode,
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.
J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!
Et je me demandais : « Est-ce assez d'admirer?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci? »
Enfoncé que j'étais dans cette rêverie,
Çà et là, toutefois, lorgnant la galerie,
Je vis que, devant moi, se balançait gaîment
Sous une tresse noire un cou svelte et charmant;
Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
J'osai m'en souvenir, même devant Molière :
Sa grande ombre, à coup sûr, ne s'en offensa pas;
Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
Regardant cette enfant, qui ne s'en doutait guère :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »
Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout. que nous manquons de cœur

Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson.
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison;
Car à quoi comparer cette scène embourbée,
Et l'effroyable honte où la muse est tombée?
La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent;
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant, sa vérité;
Celui qui l'ose dire est toujours écouté.
Ah! j'oserais parler, si je croyais bien dire.
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts,
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
J'en aurai fait assez si je puis le tenter.
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie.
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation!
Ainsi je caressais une folle chimère,
Devant moi cependant, à côté de sa mère,
L'enfant restait toujours, et le cou svelte et blanc
Sous les longs cheveux noirs se berçait mollement,
Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi nue
Se voilèrent; la main glissa dans le manchon,
Et, lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.
Hélas! mon cher ami, c'est là toute ma vie.
Pendant que mon esprit cherchait sa volonté,
Mon corps savait la sienne et suivait la beauté;
Et, quand je m'éveillai de cette rêverie,
Il ne m'en restait plus que l'image chérie :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie et de la neige effacerait l'éclat. »

SIMONE

CONTE IMITÉ DE BOCCACE

J'aimais les romans à vingt ans.
Aujourd'hui je n'ai plus le temps;
Le bien perdu rend l'homme avare.
J'y veux voir moins loin, mais plus clair;
Je me console de Werther
Avec la reine de Navarre.
Et pourquoi pas? Croyez-vous donc,
Quand on n'a qu'une page en tête,
Qu'il en faille chercher si long,
Et que tant parler soit honnête?
Qui des deux est stérilité,
Ou l'antique sobriété
Qui n'écrit que ce qu'elle pense,
Ou la moderne intempérance
Qui croit penser dès qu'elle écrit!
Béni soit Dieu! les gens d'esprit
Ne sont pas rares cette année?
Mais dès qu'il nous vient une idée
Pas plus grosse qu'un petit chien,
Nous essayons d'en faire un âne.
L'idée était femme de bien,
Le livre est une courtisane.
Certes, lorsque le Florentin
Écrivait un conte, un matin,
Sans poser ni tailler sa plume,
Il aurait pu faire un volume
D'un seul mot chaste ou libertin.
Cette belle âme si hardie,
Qui pleura tant après Pavie,
Et, dans la fleur de ses beaux jours
Quitta la France et les amours
Pour aller consoler son frère
Au fond des prisons de Madrid,
Croyez-vous qu'elle n'eût pu faire
Un roman comme Scudéry?
Elle aima mieux mettre en lumière
Une larme qui lui fut chère,
Un bon mot dont elle avait ri.

Et ceux qui lisaient son doux livre,
Pouvaient passer pour connaisseurs,
C'étaient des gens qui savaient vivre,
Ayant failli mourir ailleurs,
A Rebec, à Fontarabie,
A la Bicoque, à Marignan,
Car alors le seul vrai roman
Était l'amour de la patrie.
Mais ne parlons point de cela,
Je ne fais pas une satire,
Et je ne veux que vous traduire
Une histoire de ce temps-là.

Les gens d'esprit ni les heureux
Ne sont jamais bien amoureux :
Tout ce beau monde a trop affaire.
Les pauvres en tout valent mieux :
Jésus leur a promis les cieux,
L'amour leur appartient sur terre.
Dans le beau pays des Toscans
Vivait jadis, au bon vieux temps,
La pauvre enfant d'un pauvre père,
Dont Simonette fut le nom ;
Fille d'humble condition,
Passablement jeune et jolie,
Avenante et douce en tout point,
Mais de l'argent n'en ayant point.
Et donc elle gagnait sa vie
De la laine qu'elle filait,
Au jour le jour, pour qui voulait.
Bien qu'elle ne pût qu'à grand'peine
Tirer son pain de cette laine,
Encor sut-elle avoir du cœur
Et, dans sa tête florentine,
Loger la joie et la douleur.
Ce ne fut pas un grand seigneu
Qui voulut d'elle, on l'imagine,
Mais un garçon de bonne mine
Dont la besogne était d'aller,
Donnant de la laine à filer,
Pour un marchand de drap, son maître.
Pascal, c'est le nom du garçon,
Avait, en mainte occasion,
Laissé son amitié paraître ;

Et, soit faute de s'y connaître,
Soit qu'elle n'y vît point de mal,
L'heure où devait venir Pascal
Mettait Simone à la fenêtre.
Là, lui répondant de son mieux,
Sans en souhaiter davantage,
En le voyant jeune et joyeux,
Elle montrait sur son visage
Le plaisir que prenaient ses yeux;
Puis, travaillant en son absence,
De tout son cœur elle filait,
Songeant, pour prendre patience,
De qui sa laine lui venait,
Et baisant tout bas son rouet,
Non sans chanter quelque romance.
D'autre part, le garçon montrait
De jour en jour un nouveau zèle
Pour sa laine, et ne trouvait rien
(J'ai dit que Simone était belle)
Qui fût plus tôt fait ni si bien
Qu'un fuseau dévidé par elle.
L'un soupirant, l'autre filant,
La saison des fleurs s'en mêlant,
Enfin, comme il n'est en ce monde
Si petite herbe sous le pié
Qu'un jour de printemps ne féconde,
Ni si fugitive amitié
Dont il ne germe une amourette,
Un jour advint que le fuseau
Tomba par terre, et la fillette
Entre les bras du jouvenceau.

Près des barrières de la ville
Était alors un beau jardin.
Lieu charmant, solitaire asile,
Ouvert pourtant soir et matin.
L'écolier, son livre à la main,
Le rêveur avec sa paresse,
L'amoureux avec sa maîtresse,
Entraient là comme en paradis
(Car la liberté fut jadis
Un des trésors de l'Italie,
Comme la musique et l'amour),
Le bon Pascal voulut un jour

En ce lieu mener son amie,
Non pour lire ni pour rêver,
Mais voir s'ils n'y pourraient trouver
Quelque banc au coin d'une allée
Où se dire, sans trop de mots,
De ces secrets que les oiseaux
Se racontent sous la feuillée.
Sitôt formé, sitôt conclu,
Ce projet n'avait point déplu
A la brunette filandière,
Et, le dimanche étant venu,
Après avoir dit à son père
Qu'elle avait dessein d'aller faire
Ses dévotions à Saint-Gal,
Au lieu marqué, brave et légère,
Elle courut trouver Pascal.
Avant de se mettre en campagne,
Il faut savoir qu'elle avait pris,
Selon l'usage du pays,
Une voisine pour compagne;
Ce n'est pas là comme à Paris :
L'amour ne va pas sans amis.
Bien est-il que cette voisine
Causa plus de mal que de bien.
Belle ou laide, je n'en sais rien,
Boccace la nomme Lagine.
Le jeune homme, de son côté,
Vint pareillement escorté
D'un voisin surnommé le Strambe,
Ce qui veut dire proprement
Que, sans boiter précisément.
Il louchait un peu d'une jambe.
Mais n'importe. Entrés au jardin,
Nos couples se prirent la main,
Le voisin avec la voisine,
Et chacun suivit son chemin.
Pendant que le Strambe et Lagine
Au soleil allaient faire un tour,
Cherchant à coudre un brin d'amour
Au fond des bois sous la ramée,
Pascal, menant sa bien-aimée,
Trouva bientôt ce qu'il cherchait,
Une touffe d'herbe entassée,
Et le bonheur qui l'attendait.

Comment cette heure fut passée
Le dira qui sait ce que c'est;
Deux bras amis, blancs comme lait
Un rideau vert, un lit de mousse
La vie, hélas! c'est ce qui fait
Qu'elle est si cruelle et si douce.
Le hasard voulut que ce lieu
Fût au penchant d'une prairie,
Çà et là, comme il plaît à Dieu,
L'herbe courait fraîche et fleurie.
Et, comme un peu de causerie
Vient toujours après le plaisir,
Toujours du moins lorsque l'on aime,
Car autrement le bonheur même
Est sans espoir ni souvenir,
Nos amoureux, assis par terre,
Commencèrent à deviser,
Entre le rire et le baiser,
D'un bon dîner qu'ils voulaient faire
En ce lieu même, à leur loisir :
La place leur devenait chère,
Il leur fallait y revenir.
Tout en jasant sous la verdure,
Le jouvenceau, par aventure,
Prit une fleur dans un buisson.
Quelle fleur? Le pauvre garçon
N'en savait rien, et je l'ignore;
N'y pouvant croire aucun danger,
Il la porta, sans y songer,
A sa lèvre brulante encore
De ces baisers si désirés
Et si lentement savourés.
Puis, revenant à la pensée
Qu'ils avaient tous deux caressée,
Il parla d'abord quelque temps,
Tenant cette herbe entre ses dents;
Mais il ne continua guère
Que le visage lui changea.
Pâle et mourant sur la bruyère.
Tout à coup il se souleva,
Appelant Simone, et déjà
Entouré de l'ombre éternelle,
Il étendit les bras vers elle,
Perdit la parole et tomba.

Bien que ce fût chose trop claire
Qu'il eût ainsi trouvé la mort,
La pauvre Simone d'abord
Ne put croire à tant de misère
Que d'avoir perdu son ami,
Et le voir s'en aller ainsi
Sans adieu, plainte, ni prière.
Tremblante elle courut à lui,
Croyant qu'il s'était endormi
Dans quelque douleur passagère,
Et le serra tout défailli,
Non plus en amant, mais en frère.
Qu'eût-elle fait? Les pauvres gens,
Habitués à la souffrance,
Gardent jusqu'aux derniers instants
Leur unique bien, l'espérance;
Mais la mort vient, qui le leur prend.
Déjà le spectre aux mains avides
Étalait ses traces livides
Sur l'homme presque encor vivant;
Les beaux yeux, les lèvres chéries,
Se couvraient d'un masque de sang.
Marqué du fouet des Furies
Bientôt ce corps inanimé,
Si beau naguère et tant aimé,
Fut un tel objet d'épouvante,
Que le regard de son amante
Avec horreur s'en détourna.

Aux cris que Simone jeta,
Strambe accourut avec Lagine,
Et par malheur vinrent aussi
Les gens d'une maison voisine.
Quand le peuple s'assemble ainsi,
C'est toujours sur quelque ruine.
Ici surtout ce fut le cas.
Ceux qui firent les premiers pas
Trouvèrent Simone étendue
Auprès du corps de son amant,
En sorte qu'on crut un moment
Que par une cause inconnue,
Ils avaient expiré tous deux.
Plût au ciel! Telle mort pour eux
Eût été douce et bienvenue.

Mais Simone rouvrit les yeux :
« Malheureuse, dit le boiteux,
Voyant son compagnon sans vie,
C'est toi qui l'as assassiné! »
A ce mot, le peuple étonné
S'approche en foule; on se récrie;
Un médecin est amené.
Il voit un mort, il s'en empare,
Observe, consulte et déclare
Que Pascal est empoisonné.
A tous ces discours, Simonette
Ne comprenant que son chagrin,
Restait, la tête dans sa main,
Plus immobile et plus muette
Qu'une pierre sur un tombeau.
Qui devait parler? C'est Lagine.
Venant d'une âme féminine,
Un tel courage eût été beau.
Ce qu'elle fit, on le devine;
Elle se tut, faute de cœur,
Et voyant tomber l'infamie
Sur sa compagne et son amie,
Au lieu d'avoir de son malheur
Compassion, elle en eut peur.
Moyennant quoi l'infortunée,
Seule et sans aide contre tous,
Devant le juge fut traînée,
Et là tomba sur ses genoux,
De ses larmes toute baignée,
Et plus qu'à demi condamnée.
Le juge ayant tout entendu,
Ne se trouva pas convaincu,
Et soupçonnant quelque mystère,
Voulut, sans remettre l'affaire,
Incontinent l'examiner.
Ne se pouvant imaginer
Ni que la fille fût coupable,
Voyant qu'elle pleurait si fort,
Ni que le jeune homme fût mort
Sans une cause vraisemblable,
Il prit Simone par la main,
Et, s'acheminant, sans mot dire,
Avec ses gens, vers le jardin,
Lui-même il voulut la conduire

Devant le corps du trépassé,
Afin qu'elle pût se défendre
En sa présence, et faire entendre
Comment le fait s'était passé.
Alors, dans sa triste mémoire
Rappelant son fidèle amour,
Du premier jusqu'au dernier jour,
Simone conta son histoire
Comme je l'ai dite à peu près, —
Bien mieux, car les pleurs seuls sont vrais.
Mais personne n'y voulut croire.
Quand elle fut à raconter
Par quelle disgrâce inouïe
Pascal avait perdu la vie,
Voyant tout le monde en douter,
Et le juge même sourire,
Pour mieux prouver son simple dire,
Elle s'en vint vers l'arbrisseau
Sous lequel le froid jouvenceau
Dormait pâle et méconnaissable;
Puis, cueillant une fleur semblable
A cette fleur que son ami
Sur ses lèvres avait placée,
Sa pauvre âme eut une pensée,
Qui fut de faire comme lui.
Fut-ce douleur, crainte, ignorance.
Qu'importe? Pascal l'attendait,
Ouvrant ses bras qu'il lui tendait,
Dans un asile où l'espérance
N'a plus à craindre le malheur.
Sitôt qu'elle eut touché la fleur,
Elle mourut. Ames heureuses,
A qui Dieu fit cette faveur
De partir encore amoureuses,
De vous rejoindre sur le seuil,
L'un joyeux, l'autre à peine en deuil,
Et de finir votre misère
En vous embrassant sur la terre,
Pour aller aussitôt après
Là-haut vous aimer à jamais.
Or maintenant quelle est la plante
Qui sut tirer si promptement
De tant de délices l'amant,
De tant de désespoir l'amante?

Boccace dit en peu de mots,
Dans sa simplesse accoutumée,
Que la cause de tant de maux
Fut une sauge envenimée
Par un crapaud; mais, Dieu merci!
Nous en savons trop aujourd'hui
Pour croire aux erreurs de nos pères.
Ce serait un cent de vipères,
Qu'un enfant leur rirait au nez.
Quand les gens sont empoisonnés,
Dans notre siècle de lumière,
On n'y croit pas si promptement.
N'en restât-il qu'un ossement,
Il faut qu'il sorte de la terre,
Pour prouver par-devant notaire
Qu'il est mort de telle manière,
A telle heure, et non autrement.
Pauvre bonhomme de Florence,
A qui, selon toute apparence,
Dans les faubourgs de la cité
Ce conte avait été conté,
Qui l'aurait voulu croire en France?
Braves gens qui riez déjà,
L'histoire n'en est pas moins vraie.
Cherchez la plante, et trouvez-la,
Demain peut-être on la verra
Dans le sentier ou dans la haie;
La Faculté l'appellera
Pavot, ciguë ou belladone.
Ici-bas tout peut se prouver.
Le plus difficile à trouver
N'est pas la plante, c'est Simone.



RAPPELLE-TOI

(VERGISS MEIN NICHT)

PAROLES FAITES SUR LA MUSIQUE DE MOZART

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté :
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté ;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix :
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé.
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré ;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira :
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus, mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Écoute, dans la nuit,
Une voix qui gémit :
Rappelle-toi.



LE RHIN ALLEMAND

PAR BECKER

TRADUCTION FRANÇAISE

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.



LE RHIN ALLEMAND

RÉPONSE A LA CHANSON DE BECKER

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement :
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand,
Que vos cathédrales gothiqnes
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

MARIE

SONNET

Ainsi, quand la fleur printanière
Dans les bois va s'épanouir,
Au premier souffle du zéphyr
Elle sourit avec mystère ;

Et sa tige fraîche et légère,
Sentant son calice s'ouvrir,
Jusque dans le sein de la terre
Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
Entr'ouvre sa lèvre chérie,
Et lève en chantant ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
Son âme semble tout entière
Monter en tremblant vers les cieux.

RONDEAU

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller ?
Son front coquet parfume l'oreiller ;
Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille
Un songe passe, et s'en vient l'égayer.

Ainsi s'endort une fleur d'églantier,
Dans son calice enfermant une abeille.
Moi, je la berce ; un plus charmant métier
Fut-il jamais ?

Mais le jour vient, et l'Aurore vermeille
Effeuille au vent son bouquet printanier.
Le peigne en main et la perle à l'oreille,
A son miroir Manon court m'oublier.
Hélas ! l'amour sans lendemain ni veille
Fut-il jamais ?

A MADAME G.

SONNET

C'est mon avis qu'en route on s'expose à la pluie,
Au vent, à la poussière, et qu'on peut, le matin,
S'éveiller chiffonnée avec un mauvais teint,
Et qu'à la longue, en poste, un tête-à-tête ennuie.

C'est mon avis qu'au monde il n'est pire folie
Que d'embarquer l'amour pour un pays lointain.
Quoi qu'en dise Héloïse ou madame Cottin,
Dans un miroir d'auberge on n'est jamais jolie.

C'est mon avis qu'en somme un bas blanc bien tiré,
Sur une robe blanche un beau ruban moiré,
Et des ongles biens nets, sont le bonheur suprême

Que dites-vous, madame, à ce raisonnement?
Un point, à ce sujet, m'étonne seulement :
C'est qu'on n'a pas le temps d'y penser quand on aime.

A MADAME G.

RONDEAU

Dans dix ans d'ici seulement
Vous serez un peu moins cruelle.
C'est long, à parler franchement.
L'amour viendra probablement
Donner à l'horloge un coup d'aile.
Votre beauté nous ensorcelle,
Prenez-y garde cependant :
On apprend plus d'une nouvelle
En dix ans.

Quand ce temps viendra, d'un amant
Je serai le parfait modèle.
Trop bête pour être inconstant,
Et trop laid pour être infidèle.
Mais vous serez encor trop belle
Dans dix ans.

SUR UNE MORTE

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit;
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie.
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cerceuil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.



SONNET A MADAME N. MÉNESSIER

« Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux.
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux;
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse. »

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux;
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il faut mourir;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
O voyageur ami, père du souvenir!

C'est ta main consolante, et si sage et si douce,
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

A LA MÊME

SONNET

Quand, par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au fond des bois fleuris, dans son nid de feuillage,
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel de votre âme entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage.
Ce charme triste et doux tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous? Si bonne et si jolie
Vous parlez de regrets et de mélancolie.
— Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie.
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé?

A M. VICTOR HUGO

SONNET

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux :
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

A M. ALFRED TATTET

SONNET

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir!
Adieu; laissez les sots blâmer votre folie.
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie,
Mais qu'importe? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

LE TREIZE JUILLET

STANCES.

La joie est ici-bas toujours jeune et nouvelle,
Mais le chagrin n'est vrai qu'autant qu'il a vieilli.
A peine si le prince, hier enseveli,
Commence à s'endormir dans la nuit éternelle;
L'ange qui l'emporta n'a pas fermé son aile;
Peut-être est-ce bien vite oser parler de lui.

II

Ce fut un triste jour, quand, sur une civière,
Cette mort sans raison vint nous épouvanter.
Ce fut un triste aspect, quand la nef séculaire
Se para de son deuil comme pour le fêter.
Ce fut un triste bruit, quand, au glas funéraire,
Les faiseurs de romans se mirent à chanter.

III

Nous nous tûmes alors, nous, ses amis d'enfance.
Tandis qu'il cheminait vers le sombre caveau,
Nous suivions le cercueil en pensant au berceau;
Nos pleurs, que nous cachions, n'avaient pas d'éloquence,
Et son ombre peut-être entendit le silence
Qui se fit dans nos cœurs autour de son tombeau.

IV

Maintenant qu'elle vient, plus vieille d'une année,
Réveiller nos regrets et nous frapper au cœur,
Il faut la saluer, la sinistre journée
Où ce jeune homme est mort dans sa force et sa fleur,
Préservé du néant par l'excès du malheur,
Par sa jeunesse même et par sa destinée.

V

A qui donc, juste Dieu! peut-on dire : A demain!
L'Espérance et la Mort se sont donné la main,
En traversant ainsi la terre désolée.
L'une marche à pas lents, toujours calme et voilée;
Sur ses genoux tremblants l'autre tombe en chemin,
Et se traîne en pleurant, meurtrie et mutilée.

VI

O Mort! tes pas sont lents, mais ils sont bien comptés.
Qui donc t'a jamais crue aveugle, inexorable?
Qui donc a jamais dit que ton spectre implacable
Errait, ivre de sang, frappant de tous côtés,
Balayant au hasard, comme des grains de sable,
Les temples, les déserts, les champs et les cités?

VII

Non, non, tu sais choisir. Par instants, sur la terre,
Tu peux sembler commettre, il est vrai, quelque erreur;
Ta main n'est pas toujours bien sûre, et ta colère
Ménage obscurément ceux qui savent te plaire,
Épargne l'insensé, respecte l'imposteur,
Laisse blanchir le vice et languir le malheur.

VIII

Mais, quand la noble enfant d'une race royale,
Fuyant des lourds palais l'antique oisiveté,
S'en va dans l'atelier chercher la vérité,
Et là, créant en rêve une forme idéale,
Entr'ouvre un marbre pur de sa main virginale
Pour en faire sortir la vie et la beauté;

IX

Quand cet esprit charmant, quand ce naïf génie
Qui courait à sa mère au doux nom de Marie,
Sur son œuvre chéri penche son front rêveur,
Et, pour nous peindre Jeanne interrogeant son cœur,
A la fille des champs qui sauva la patrie
Prête sa piété, sa grâce et sa pudeur.

X

Alors ces nobles mains, qui, du travail lassées,
Ne prenaient de repos que le temps de prier,
Ces mains riches d'aumône et pleines de pensées,
Ces mains où tant de pleurs sont venus s'essuyer,
Frissonnent tout à coup et retombent glacées.
Le cercueil est à Pise ; on va nous l'envoyer.

XI

Et lui, mort l'an passé, qu'avait-il fait, son frère?
A quoi bon le tuer? Pourquoi, sur ce brancard,
Ce jeune homme expirant suivi par un vieillard?

Quel cœur fut assez froid, sur notre froide terre,
Ou pour ne pas frémir, ou pour ne pas se taire,
Devant ce meurtre affreux commis par le hasard ?

XII

Qu'avait-il fait que naître et suivre sa fortune,
Sur les bancs avec nous venir étudier.
Avec nous réfléchir, avec nous travailler,
Prendre au soleil son rang sur la place commune,
De grandeur, hors du cœur, n'en connaissant aucune,
Et, puisqu'il était prince, apprendre son métier ?

XIII

Qu'avait-il fait qu'aimer, chercher, voir par lui-même
Ce que Dieu fit de bon dans sa bonté suprême,
Ce qui pâlit déjà dans ce monde ennuyé ?
Patrie, honneur, vieux mots dont on rit et qu'on aime,
Il vous savait, donnait au pauvre aide et pitié,
Au plus sincère estime, au plus brave amitié.

XIV

Qu'avait-il fait enfin, que ce qu'il pouvait faire ?
Quand le canon grondait, marcher sous la bannière ;
Quand la France dormait, s'exercer dans les camps.
Il s'en fût souvenu peut-être avec le temps ;
Car parfois sa pensée était sur la frontière,
Pendant qu'il écoutait les tambours battre aux champs.

XV

Que lui reprocherait même la calomnie ?
Jamais coup plus cruel fut-il moins mérité ?
A défaut de regret, qui ne l'a respecté ?
Faites parler la foule, et la haine et l'envie :
Ni tache sur son front, ni faute dans sa vie.
Nul n'a laissé plus pur le nom qu'il a porté.

XVI

Qu'importe tel parti qui triomphe ou succombe ?
Quel ennemi du père ose haïr le fils ?
Qui pourrait insulter une pareille tombe ?
On dit que, dans un bal, du temps de Charles dix,
Sur les marches du trône il s'arrêta jadis.
Qu'il y dorme en repos du moins, puisqu'il y tombe.

XVII

Hélas! mourir ainsi, pauvre prince, à trente ans!
Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,
Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants!
Pas même une agonie, une douleur dernière!
Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants.

XVIII

Que ce Dieu, qui m'entend, me garde d'un blasphème!
Mais je ne comprends rien à ce lâche destin
Qui va sur un pavé briser un diadème,
Parce qu'un postillon n'a pas sa guide en main.
O vous qui passerez sur ce fatal chemin,
Regardez à vos pas, songez à qui vous aime!

XIX

Il aimait nos plaisirs, nos maux l'on attristé.
Dans ce livre éternel où le temps est compté,
Sa main avec la nôtre avait tourné la page.
Il vivait avec nous, il était de notre âge.
Sa pensée était jeune, avec l'ancien courage
Si l'on peut être roi de France, il l'eût été.

XX

Je le pense et le dis à qui voudra m'en croire,
Non pas en courtisan qui flatte la douleur,
Mais je crois qu'une place est vide dans l'histoire.
Tout un siècle était là, tout un siècle de gloire,
Dans ce hardi jeune homme appuyé sur sa sœur,
Dans cette aimable tête, et dans ce brave cœur.

XXI

Certes, c'eût été beau, le jour où son épée,
Dans le sang étranger lavée et retrempée,
Eût au pays natal ramené la fierté ;
Pendant que de son art l'enfant préoccupée.
Sur le seuil entr'ouvert laissant la Charité,
Eût fait, avec la Muse, entrer la liberté.

XXII

A moi, Nemours! à moi, d'Aumale ! à moi, Joinville!
Certes, c'eût été beau, ce cri, dans notre ville,
Par le peuple entendu, par les murs répété;
Pendant qu'à l'oratoire, attentive et tranquille,
Pâle, et les yeux brillants d'une douce clarté,
La sœur eût invoqué l'éternelle bonté!

XXIII

Certes, c'eût été beau, la jeunesse et la vie,
Ce qui fut tant aimé, si longtemps attendu,
Se réveillant ainsi dans la mère patrie,
J'en parle par hasard pour l'avoir entrevu ;
Quelqu'un peut en pleurer pour l'avoir mieux connu,
C'est sa veuve, c'était sa femme et son amie.

XXIV

Pauvre prince ! quel rêve à ses derniers instants !
Une heure (qu'est-ce donc une heure pour le Temps ?)
Une heure a détourné tout un siècle. O misère !
Il parlait, il allait au camp, presque à la guerre.
Une heure lui restait; il était fils et père :
Il voulut embrasser sa mère et ses enfants.

XXV

C'était là que la mort attendait sa victime ;
Il en fut épargné dans les déserts brûlants
Où l'Arabe fuyard, qui recule à pas lents,
Autour de nos soldats que la fièvre décime,
Rampe, le sabre au poing, sous les buissons sanglants;
Mais il voulut revoir Neuilly; ce fut son crime.

XXVI

Neuilly! charmant séjour, triste et doux souvenir !
Illusions d'enfants, à jamais envolées!
Lorsqu'au seuil du palais, dans les vertes allées,
La reine, en souriant, nous regardait courir,
Qui nous eût dit qu'un jour il faudrait revenir
Pour y trouver la mort et des têtes voilées!

XXVII

Quels projets nous faisions à cet âge ingénu
Où toute chose parle, où le cœur est à nu !
Quand avec tant de force eût-on tant d'espérance?
Innocente bravoure, audace de l'enfance !
Nous croyions l'heure prête et le moment venu !
Nous étions fiers et fous, mais nous avions la France.

XXVIII

Songe étrange ! il est mort, et tout s'est endormi.
Comment une espérance et si juste et si belle
Peut-elle devenir inutile et cruelle ?
Il est mort l'an dernier, et son deuil est fini ;
La sanglante masure est changée en chapelle.
Qui nous dira le reste, et quel âge a l'oubli ?

XXIX

Il n'est pas tombé seul en allant à Neuilly.
Sur neuf que nous étions, marchant en compagnie,
Combien sont morts ! — Albert son jeune et brave ami,
Et Mortemart, et toi, pauvre Laborderie,
Qui te hâtais d'aimer pour jouir de la vie,
Le meilleur de nous tous et le premier parti !

XXX

Si le regret vivait, vos noms seraient célèbres !
Amis ! — Que cette sombre et triste déité
Qui prête à notre temps sa tremblante clarté
Vous éclaire en passant de ses torches funèbres !
Et nous, enfants perdus d'un siècle de ténèbres,
Tenons-nous bien la main dans cette obscurité ;

XXXI

Car la France, hier encor la maîtresse du monde,
A reçu, quoi qu'on dise, une atteinte profonde,
Et, comme Juliette, au fond des noirs arceaux,
A demi réveillée, à demi moribonde,
Trébuchant dans les plis de sa pourpre en lambeaux.
Elle marche au hasard, errant sur des tombeaux.

STANCES DE M. CHARLES NODIER

A M. ALFRED DE MUSSET

J'ai lu ta vive Odyssée
Cadencée ;
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable Muse,
Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
Et voilée,
Elle va dans ton réduit
Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille
Qui s'éveille,
Elle te berce aux concerts
Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
Des Génies,
Et les contes favoris
Des péris ;

Les jeux, les danses légères
Des bergères,
Et les récits gracieux
Des aïeux.

Puis elle se trouve heureuse,
L'amoureuse,
De prolonger son séjour
Jusqu'au jour.

Quand, du haut d'un char d'opale,
L'aube pâle
Chasse les chœurs clandestins
Des lutins,

Si l'aurore mal apprise
L'a surprise,
Peureuse elle part sans bruit
Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
Qui s'efface
Le soupir mélodieux
Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
De ta prose,
Ses journaux et ses romans
Assommants.

Fuis l'altière période
A la mode,
Et l'ennui des sots discours,
Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
De nos maîtres,
Jurés experts en argot
Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues,
Qui soumettraient tes appas
Au compas.

Mais reviens à la vesprée
Peu parée,
Bercer encor ton ami
Endormi.



RÉPONSE A M. CHARLES NODIER

Connais-tu deux pestes femelles
Et jumelles,
Qu'un beau jour tira de l'enfer
Lucifer?

L'une au teint blême, au cœur de lièvre,
C'est la fièvre;
L'autre est l'insomnie aux grands yeux
Ennuyeux.

Non pas cette fièvre amoureuse
Trop heureuse,
Qui sait chiffonner l'oreiller
Sans bâiller;

Non pas cette belle insomnie
Du génie,
Où Trilby vient, prêt à chanter,
T'écouter.

C'est la fièvre qui s'emmaillote
Et grelotte
Sous un drap sale et trois coussins
Très malsains.

L'autre, comme une huître qui bâille
Dans l'écaille.
Rêve ou rumine, ou fait des vers
De travers.

Voilà, depuis une semaine
Toute pleine,
L'aimable et gai duo que j'ai
Hébergé.

Que ce soit donc, si l'on m'accuse,
Mon excuse,
Pour n'avoir rien ni répondu
Ni pondu.

Ne me fais pas, je t'en conjure,
Cette injure,
De supposer que j'ai faibli
Par oubli.

L'oubli, l'ennui, font, ce me semble,
Route ensemble,
Traînant, deux à deux, leurs pas lents,
Nonchalants.

Tout se ressent du mal qu'ils causent,
Mais ils n'osent
Approcher de toi seulement
Un moment.

Que ta voix si jeune et si vieille,
Qui m'éveille,
Vient me délivrer à propos
Du repos !

Ta muse, ami, toute française,
Tout à l'aise,
Me rend la sœur de la santé,
La gaîté.

Elle rappelle à ma pensée
Délaissée
Les beaux jours et les courts instants
Du bon temps,

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions.

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,

Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à l'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson;

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Un andante,
Émile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre,
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux,
Andaloux.

Cher temps, plein de mélancolie,
    De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
    La moitié!

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
    L'Espérance,
Ne voit-on que le souvenir
    Revenir?

Ami, toi qu'a piqué l'abeille,
    Ton cœur veille,
Et tu n'en saurais ni guérir
    Ni mourir;

Mais comment fais-tu donc, vieux maître,
    Pour renaître?
Car tes vers, en dépit du temps,
    Ont vingt ans.

Si jamais ta tête qui penche
    Devient blanche
Ce sera comme l'amandier,
    Cher Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
    Ni l'orage;
C'est la fraîche rosée en pleurs
    Dans les fleurs.



LE MIE PRIGIONI

On dit : « Triste comme la porte
D'une prison. » —
Et je crois, le diable m'emporte!
Qu'on a raison,

D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il faut mieux monter sa garde
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,
Tout en fumant;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille
On aperçoit
D'abord une longue muraille,
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or;

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien :
Peintre ou poète, chaque artiste
Y met du sien.

De dessins, de caricatures
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie
De son bonnet :
Celui-ci, la vierge Marie,
L'autre, un sonnet.

Là, c'est Madeleine en peinture,
Pieds nus, qui lit;
Vénus rit sous la couverture,
Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
La Charité,
Grands croquis faits à toute outrance,
Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,
Au cou mignon,
Est dans un coin qui vous regarde
D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,
Ce médaillon,
Avait un gentil brin de plume
A son crayon [1].

Le Christ regarde Louis-Philippe
D'un air surpris ;
Un bonhomme fume sa pipe
Sur le lambris.

Ensuite vient un paysage
Très compliqué,
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué.

1. Théophile Gautier.

Dirai-je quelles odalisques
Les peintres font,
A leurs très grands périls et risques,
Jusqu'au plafond?

Toutes ces lettres effacées
Parlent pourtant;
Elles ont vécu, ces pensées,
Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,
Tristes ou non,
Ont à cette pauvre demeure
Laissé leur nom!

Sur ce vieux lit où je rimaille
Ces vers perdus,
Sur ce traversin où je bâille
A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,
Combien ont mis
Un pauvre corps, un cœur honnête
Et sans amis!

Qu'est-ce donc? en rêvant à vide
Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme
Qui tombe ainsi,
Et coule de mes yeux, sans charme
Et sans souci?

Est-ce que j'aime ma maîtresse?
Non, par ma foi!
Son veuvage ne l'intéresse
Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame?
Par tous les dieux!
Chanson pour chanson, une femme
Vaut encor mieux.

Sentirai-je quelque ingénue
Velléité
D'aimer cette belle inconnue,
La Liberté?

On dit, lorsque ce grand fantôme
Est verrouillé,
Qu'il a l'air triste comme un tome
Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette
Mais, Dieu merci!
Je suis en lieu sûr : on n'arrête
Personne ici.

Cependant cette larme coule,
Et je la vois
Qui brille en tremblant et qui roule
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire :
Pauvre petit,
A ton insu ton cœur respire
Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime
Est ton seul bien,
Que tout le reste est pour la rime
Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,
Même en pensant,
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère
D'un air moqueur,
Tes amis, ta sœur et ta mère
Sont dans ton cœur.

Cette pâle et faible étincelle
Qui vit en toi,
Elle marche, elle est immortelle,
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même
La recevoir,
Et l'on songe à tout ce qu'on aime
Sans le savoir.



Paul de Musset.

A MON FRÈRE, REVENANT D'ITALIE

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens
Comme d'un rêve,
De ces beaux lieux où l'oranger
Naquit pour nous dédommager
Du péché d'Ève.

Tu l'as vu, ce ciel enchanté
Qui montre avec tant de clarté
Le grand mystère :
Si pur, qu'un soupir monte à Dieu
Plus librement qu'en aucun lieu
Qui soit sur terre.

Tu les as vus, les vieux manoirs
De cette ville aux palais noirs
Qui fut Florence,
Plus ennuyeuse que Milan
Où, du moins, quatre ou cinq fois l'an,
Cerrito danse.

Tu l'as vue, assise dans l'eau,
Portant gaîment son mezzaro
La belle Gênes,
Le visage peint, l'œil brillant,
Qui babille et joue en riant
Avec ses chaînes.

Tu l'as vu, cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure,
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

Tu l'as vu, ce fantôme altier
Qui jadis eut le monde entier
Sous son empire.
César dans sa pourpre est tombé;
Dans un petit manteau d'abbé
Sa veuve expire.

Tu t'es bercé sur ce flot pur
Où Naple enchâsse dans l'azur
Sa mosaïque,
Oreiller des lazzaroni
Où sont nés le macaroni
Et la musique.

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,
N'est-ce pas qu'il nous laisse au cœur
Un charme étrange,
Ce peuple ami de la gaîté
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange?

Catane et Palerme t'ont plu.
Je n'en dis rien; nous t'avons lu;
Mais on t'accuse
D'avoir parlé bien tendrement,
Moins en voyageur qu'en amant,
De Syracuse.

Ils sont beaux, quand il fait beau temps,
Ces yeux presque mahométans
De la Sicile;
Leur regard tranquille est ardent,
Et bien dire en y répondant
N'est pas facile.

Ils sont doux surtout quand, le soir,
Passe dans son domino noir
La toppatelle.
On peut l'aborder sans danger,
Et dire : « Je suis étranger,
Vous êtes belle. »

Ischia! C'est là qu'on a des yeux,
C'est là qu'un corsage amoureux
Serre la hanche.
Sur un bas rouge bien tiré
Brille, sous le jupon doré,
La mule blanche.

Pauvre Ischia! bien des gens n'ont vu
Tes jeunes filles que pied nu
Dans la poussière.
On les endimanche à prix d'or;
Mais ton pur soleil brille encor
Sur leur misère.

Quoi qu'il en soit, il est certain
Que l'on ne parle pas latin
Dans les Abruzzes,
Et que jamais un postillon
N'y sera l'enfant d'Apollon
Ni des neuf Muses.

Il est bizarre, assurément,
Que Minturnes soit justement
Près de Capoue.
Là tombèrent deux demi-dieux,
Tout barbouillés, l'un de vin vieux,
L'autre de boue.

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine?
Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine?

Hélas! hélas! tu n'as rien vu.
O (comme on dit) temps dépourvu
De poésie!
Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie.

Si tu t'es un peu détourné,
Tu t'es à coup sûr promené
Près de Ravenne,
Dans ce triste et charmant séjour
Où Byron noya dans l'amour
Toute sa haine.

C'est un pauvre petit cocher
Qui m'a mené sans accrocher
Jusqu'à Ferrare.
Je désire qu'il t'ait conduit.
Il n'eut pas peur, bien qu'il fît nuit :
Le cas est rare

Padoue est un fort bel endroit,
Où de très grands docteurs en droit
Ont fait merveille;
Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
Sous une treille.

Sans doute tu l'as vue aussi,
Vivante encore, Dieu merci?
Malgré nos armes,
La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Toits superbes! froids monuments!
Linceul d'or sur des ossements!
Ci-gît Venise.
Là mon pauvre cœur est resté.
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise!

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre?
Ou dans ce grand palais Nani,
Dont tant de soleils ont jauni
La noble pierre?

L'as-tu vu sur les fleurs des prés,
Ou sur les raisins empourprés
D'une tonnelle?
Ou dans quelque frêle bateau,
Glissant à l'ombre et fendant l'eau
A tire-d'aile?

L'as-tu trouvé tout en lambeaux
Sur la rive où sont les tombeaux?
Il y doit être.
Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
L'y reconnaître.

Il était gai, jeune et hardi
Il se jetait en étourdi
A l'aventure.
Librement il respirait l'air,
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure.

Il fut crédule, étant loyal,
Se défendant de croire au mal
Comme d'un crime.
Puis tout à coup il s'est fondu
Ainsi qu'un glacier suspendu
Sur un abîme...

Mais de quoi vais-je ici parler?
Que ferais-je à me désoler,
Quand toi, cher frère,
Ces lieux où j'ai failli mourir,
Tu t'en viens de les parcourir
Pour te distraire?

Tu rentres tranquille et content;
Tu tailles ta plume en chantant
Une romance.
Tu rapportes dans notre nid
Cet espoir qui toujours finit
Et recommence.

Le retour fait aimer l'adieu;
Nous nous asseyons près du feu,
Et tu nous contes
Tout ce que ton esprit a vu,
Plaisirs, dangers, et l'imprévu,
Et les mécomptes.

Et tout cela sans te fâcher,
Sans te plaindre, sans y toucher
Que pour en rire;
Tu sais rendre grâce au bonheur,
Et tu te railles du malheur
Sans en médire.

Ami, ne t'en va pas plus loin.
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,
Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin,
Mais je me sens mieux quand ma main
Serre la tienne.

CONSEILS A UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris.
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien;
Joindre comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien,

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête
Et tourner la tête
Aux plus orgueilleux;
Être en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.

Je détesterais avant toute chose,
Ces vieux teints de rose,
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune,
Comme un clair de lune
En capuchon noir,

Car c'est si charmant et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur!
Ah! que la pâleur est d'un bel usage!
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir de vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais, enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans,

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne;
Pourtant il en faut.

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence,
Livrer mon bras nu;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste.
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle
D'amoureux transi;
Ma beauté, du moins, sinon ma pensée
Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse;
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très inconstants.

Sur deux amoureux pleins d'un zèle extrême,
La moitié vous aime
Pour passer le temps

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage
Qui vole à plein cœur
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

ADIEU, SUZON!

Adieu, Suzon, ma rose blonde,
Qui m'as aimé pendant huit jours :
Les plus courts plaisirs de ce monde
Souvent font les meilleurs amours.
Sais-je, au moment où je te quitte,
Où m'entraîne mon astre errant?
Je m'en vais pourtant ma petite,
Bien loin, bien vite,
Toujours courant.

Je pars, et sur ma lèvre ardente
Brûle encore ton dernier baiser.
Entre mes bras, jeune imprudente,
Ton beau front vient de reposer.
Sens-tu mon cœur, comme il palpite?
Le tien, comme il battait gaîment!
Je m'en vais pourtant, ma petite.
Bien loin, bien vite,
Toujours t'aimant.

Paf! C'est mon cheval qu'on apprête.
Enfant, que ne puis-je en chemin
Emporter ta mauvaise tête,
Qui m'a tout embaumé la main!
Tu souris, petite hypocrite,
Comme la nymphe, en t'enfuyant.
Je m'en vais pourtant, ma petite,
Bien loin, bien vite,
Tout en riant.

Que de tristesse et que de charmes
Tendre enfant, dans tes doux adieux!
Tout m'enivre, jusqu'à tes larmes,
Lorsque ton cœur est dans tes yeux.
A vivre ton regard m'invite;
Il me consolerait mourant.
Je m'en vais pourtant, ma petite.
        Bien loin, bien vite,
        Tout en pleurant.

Que notre amour, si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment;
Comme un bouquet de fleurs pâlies,
Cache-le dans ton sein charmant!
Adieu : le bonheur reste au gîte :
Le souvenir part avec moi :
Je l'emporterai, ma petite,
        Bien loin, bien vite,
        Toujours à toi.

PAR UN MAUVAIS TEMPS

Elle a mis, depuis que je l'aime
(Bien longtemps, peut-être toujours)
Bien des robes, jamais la même;
Palmire a dû compter les jours.

Mais, quand vous êtes revenue,
Votre bras léger sur le mien,
Il faisait, dans cette avenue,
Un froid de loup, un temps de chien.

Vous m'aimiez un peu, mon bel ange,
Et, tandis que vous bavardiez,
Dans cette pluie et cette fange
Se mouillaient vos chers petits pieds.

Songeait-elle, ta jambe fine,
Quant tu parlais de nos amours,
Qu'elle allait porter sous l'hermine
Le satin, l'or et le velours?

Si jamais mon cœur désavoue
Ce qu'il sentit en ce moment,
Puisse à mon front sauter la boue
Où tu marchais si b[illegible]

SUR TROIS MARCHES DE MARBRE ROSE

Depuis qu'Adam, ce cruel homme,
A perdu son fameux jardin,
Où sa femme, autour d'une pomme,
Gambadait sans vertugadin,
Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux! ô bergers! ô rocailles!
Vieux Satyres, Termes grognons,
Vieux petits ifs en rang d'oignons,
O bassins, quinconces, charmilles!
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées!
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes!
O marronniers! n'ayez pas peur;
Que votre feuillage immobile,
Me sachant versificateur,
N'en demeure pas moins tranquille.
Non, j'en jure par Apollon
Et par tout le sacré vallon,
Par vous, Naïades ébréchées,
Sur trois cailloux si mal couchées,
Par vous, vieux maîtres de ballets,
Faunes dansant sur la verdure,
Par toi-même, auguste palais,
Qu'on n'habite plus qu'en peinture,

Par Neptune, sa fourche au poing,
Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine;
De Phœbus je vois les effets :
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine;
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi.
Ce n'était, je crois, qu'à demi :
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
A gauche, en sortant du château?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies!
Combien ce marbre est noble et doux!
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies!
N'est-il pas vrai! Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée!
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur?
Tel, dans le sein robuste et dur
De la Diane chasseresse,
Devait courir un sang divin;
Telle, et plus froide, est une main

Qui me menait naguère en laisse.
N'allez pas, du reste, oublier
Que ces marches dont j'ai mémoire
Ne sont pas dans cet escalier
Toujours désert et plein de gloire,
Où ce roi, qui n'attendait pas,
Attendit un jour, pas à pas,
Condé, lassé par la victoire.
Elles sont près d'un vase blanc,
Proprement fait et fort galant.
Est-il moderne?est-il antique?
D'autres que moi savent cela;
Mais j'aime assez à le voir là,
Etant sûr qu'il n'est point gothique.
C'est un bon vase, un bon voisin
Je le crois volontiers cousin
De mes marches couleur de rose;
Il les abrite avec fierté.
O mon Dieu! dans si peu de chose
Que de grâce et que de beauté!

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats,
Et les marquis à grand fracas,
Et les belles ambitieuses,
Dont vous avez compté les pas;
Celles-là surtout, j'imagine,
En vous touchant ne pesaient pas,
Lorsque le velours ou l'hermine
Frôlaient vos contours délicats,
Laquelle était la plus légère?
Est-ce la reine Montespan?
Est-ce Hortense avec un roman.
Maintenon avec son bréviaire,
Ou Fontange avec son ruban?
Beau marbre, as-tu vu La Vallière :
De Parabère ou de Sabran,
Laquelle savait mieux te plaire?
Entre Sabran et Parabère
Le Régent même, après souper,
Chavirait jusqu'à s'y tromper.
As-tu vu le puissant Voltaire,
Ce grand frondeur des préjugés,
Avocat des gens mal jugés,

Du Christ ce terrible adversaire,
Bedeau du temple de Cythère,
Présentant à la Pompadour
Sa vieille eau bénite de cour?
As-tu vu, comme à l'ermitage,
La rondelette Dubarry
Courir, en buvant du laitage,
Pieds nus, sur le gazon fleuri?
Marches qui savez notre histoire,
Aux jours pompeux de votre gloire,
Quel heureux monde en ces bosquets,
Que de grand seigneurs, de laquais,
Que de duchesses, de caillettes,
De talons rouges, de paillettes,
Que de soupirs et de caquets,
Que de plumets et de calottes,
De falbalas et de culottes,
Que de poudre sous ces berceaux,
Que de gens, sans compter les sots!
Règne auguste de la perruque,
Le bourgeois qui te méconnaît
Mérite sur sa plate nuque
D'avoir un éternel bonnet.
Et toi, siècle à l'humeur badine,
Siècle tout couvert d'amidon,
Ceux qui méprisent ta farine
Sont en horreur à Cupidon!...
Est-ce ton avis, marbre rose?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là
Ne t'avait pas fait pour cela.
Aux pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin.
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,

En t'y plantant malgré les dieux,
Mansart insultait Praxitèle.
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire
Pour qu'il l'écrase sans façon?
Est-ce que l'absurde vulgaire
Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon?



SONNET

Se voir le plus possible et s'aimer seulement,
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,
Sans qu'un désir nous trompe, ou qu'un remords nous ronge,
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment;

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,
Et dans cette clarté respirer librement,
Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous dont chaque pas touche à la grâce suprême,
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème.
Qui vous écoute, et pense, et vous répond ceci :
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime.

A M. RÉGNIER

de la Comédie-Française,

APRÈS LA MORT DE SA FILLE

Quel est donc ce chagrin auquel je m'intéresse?
Nous nous étions connus par l'esprit seulement;
Nous n'avions fait que rire et causé qu'un moment
Quand sa vivacité coudoya ma paresse.

Puis j'allais par hasard au théâtre, en fumant,
Lorsque du maître à tous la vieille hardiesse,
De sa verve caustique aiguisant la finesse,
En Pancrace ou Scapin le transformait gaîment.

Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
Est-ce que je m'arrête et ne puis faire un pas,
Apprenant que sa fille est morte dans ses bras?

Je ne sais. — Dieu le sait! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

CHANSON

Quand on perd, par triste occurrence,
Son espérance
Et sa gaîté,
Le remède au mélancolique,
C'est la musique
Et la beauté!

Plus oblige et peut davantage
Un beau visage
Qu'un homme armé,
Et rien n'est meilleur que d'entendre
Air doux et tendre
Jadis aimé

A MADAME O...

QUI AVAIT FAIT DES DESSINS POUR LES NOUVELLES DE L'AUTEUR

Dieu défend d'oublier les petits ici-bas;
La fleur qui, dans l'herbier, doucement se dessèche,
Rend grâces à celui qui la vit sous ses pas,
La cueillit au passage, et la mit dans l'eau fraîche.

Ma brunette Margot, que Balzac n'aime pas,
Est là, le cœur battant, prête à mordre à sa pêche.
(Dites-moi son idée et ce qui l'en empêche.)
Puis voici Béatrix qui montre ses beaux bras.

Pauvre et pâle bouquet, ô mes chères pensées!
Dans ce bruyant torrent où vous devez mourir,
Heureuse soit la main qui vous a ramassées!

Puisses-tu désormais modestement t'ouvrir,
Petit livre, et songer qu'il te faut soutenir
Dans ton sein tout ému ces perles enchassées!



SILVIA

A MADAME ***.

. . . .
Ma charmante marraine,
Vous croyez donc vous ennuyer?
Et l'hiver qui s'en vient rallumant le foyer,
A fait rêver la châtelaine.
Un roman, dites-vous, pourrait vous égayer;
Triste chose à vous envoyer!
Que ne demandez-vous un conte à La Fontaine?
C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaîté.
Mais quoi! la mode vient, et tue un vieil usage.
On ne veut plus du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur;
Car, n'en déplaise à l'Italie,
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.
Ma protectrice bien-aimée,
Quand votre lettre parfumée
Est arrivée à votre enfant gâté,
Je venais de causer en toute liberté
Avec le grand ami Shakspeare.
Du sujet cependant Boccace était l'auteur;
Car il féconde tout, ce charmant inventeur;
Même après l'autre, il fallait le relire.
J'étais donc seul, ses *Nouvelles* en main,
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,

. tincela t sur la tranche dorée
Du petit livre florentin;
Et je songeais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs;
Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grâce,
Qui nous les montre, au sommet du Parnasse,
Comme une guirlande de fleurs!
La Fontaine a ri dans Boccace,
Où Shakspeare fondait en pleurs.
Sera-ce trop que d'enhardir ma muse
Jusqu'à tenter de traduire à mon tour
Dans ce livre amoureux une histoire d'amour?
Mais tout est bon qui vous amuse;
Je n'oserais, si ce n'était pour vous;
Car c'est beaucoup que d'essayer ce style
Tant oublié, qui fut jadis si doux,
Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.

Il fut donc dans notre cité,
Selon ce qu'on nous a conté
(Bo cace parle ainsi; la cité, c'est Florence),
Un gros marchand, riche, homme d'importance,
Qui de sa femme eut un enfant,
Après quoi, presque sur-le-champ,
Ayant mis ordre à ses affaires,
Il passa de ce monde ailleurs.
La mère survivait; on nomma des tuteurs,
Gens loyaux, prudents et sévères,
Capables de se faire honneur
En gardant les biens d'un mineur.
Le jouvenceau, courant le voisinage,
Sentit d'abord douceur de cœur
Pour une fille de son âge,
Qui pour père avait un tailleur;
Et peu à peu l'enfant devenant homme,
Le temps changea l'habitude en amour,
De telle sorte que Jérôme
Sans voir Silvia ne pouvait vivre un jour.
A son voisin la fille accoutumée
Aima bientôt comme elle était aimée.
De ce danger la mèra s'avisa,
Gronda son fils, longtemps moralisa,
Sans rien gagner par force ou par adresse,
Elle croyait que la richesse

En ce monde doit tout changer,
Et d'un buisson peut faire un oranger.
Ayant donc pris les tuteurs à partie,
La mère dit : « Cet enfant que voici,
Lequel n'a pas quatorze ans, Dieu merci!
Va désoler le reste de ma vie.
Il s'est si bien amouraché
De la fille d'un mercenaire,
Qu'un de ces jours, s'il n'en est empêché,
Je vais me réveiller grand'mère.
Soir ni matin, il ne la quitte pas.
C'est, je crois, Silvia qu'on l'appelle;
Et, s'il doit voir quelque autre dans ses bras,
Il se consumera pour elle.
Il faudrait donc, avec votre agrément,
L'éloigner par quelque voyage;
Il est jeune, la fille est sage,
Elle l'oubliera sûrement;
Et nous le marierons à quelque honnête femme. »
Les tuteurs dirent que la dame
Avait parlé fort sagement.
« Te voilà grand, dirent-ils à Jérôme,
Il est bon de voir du pays.
Va-t'en passer quelques jours à Paris,
Voir ce que c'est qu'un gentilhomme,
Le bel usage et comme on vit là-bas;
Dans peu de temps tu reviendras. »
A ce conseil, le garçon, comme on pense,
Répondit qu'il n'en ferait rien,
Et qu'il pouvait voir aussi bien
Comment l'on vivait à Florence.
Là-dessus, la mère en fureur
Répond d'abord par une grosse injure;
Puis elle prend l'enfant par la douceur;
On le raisonne, on le conjure,
A ses tuteurs il lui faut obéir;
On lui promet de ne le retenir
Qu'un an au plus. Tant et tant on le prie,
Qu'il cède enfin : il quitte sa patrie;
Il part, tout plein de ses amours,
Comptant les nuits, comptant les jours,
Laissant derrière lui la moitié de sa vie.
L'exil dura deux ans. Ce long terme passé,
Jérôme revint à Florence,

Du mal d'amour plus que jamais blessé,
Croyant sans doute être récompensé.
Mais c'est un grand tort que l'absence;
Pendant qu'au loin courait le jouvenceau,
La fille s'était mariée.
En revoyant les rives de l'Arno,
Il n'y trouva que le tombeau
De son espérance oubliée.
D'abord il n'en murmura point,
Sachant que le monde, en ce point,
Agit rarement d'autre sorte.
De l'infidèle il connaissait la porte,
Et tous les jours il passait sur le seuil,
Espérant un signe, un coup d'œil,
Un rien, comme on fait quand on aime.
Mais tous ses pas furent perdus :
Silvia ne le connaissait plus,
Dont il sentit une douleur extrême.
Cependant, avant d'en mourir,
Il voulut de son souvenir
Essayer de parler lui-même.
Le mari n'était pas jaloux,
Ni la femme bien surveillée.
Un soir que les nouveaux époux
Chez un voisin étaient à la veillée,
Dans la maison, au tomber de la nuit,
Jérôme entra, se cacha près du lit,
Derrière une pièce de toile;
Car l'époux était tisserand,
Et fabriquait cette espèce de voile
Qu'on met sur un balcon toscan.
Bientôt après les mariés rentrèrent,
Et presque aussitôt se couchèrent.
Dès qu'il entend dormir l'époux,
Dans l'ombre vers Silvia Jérôme s'achemine,
Et, lui posant la main sur la poitrine,
Il lui dit doucement : « Mon âme, dormez-vous? »
La pauvre enfant, croyant voir un fantôme,
Voulut crier; le jeune homme ajouta :
« Ne criez pas, je suis Jérôme.
— Pour l'amour de Dieu, dit Silvia,
Allez-vous-en, je vous en prie.
Il est passé, ce temps de notre vie
Où notre enfance eut loisir de s'aimer.

Vous voyez, je suis mariée.
Dans les devoirs auxquels je suis liée,
Il ne me sied plus de penser
A vous revoir ni vous entendre.
Si mon mari venait à vous surprendre,
Songez que le moindre des maux
Serait pour moi d'en perdre le repos;
Songez qu'il m'aime et que je suis sa femme,
A ce discours, le malheureux amant
Est navré jusqu'au fond de l'âme.
Ce fut en vain qu'il peignit son tourment,
Et sa constance et sa misère;
Par promesse ni par prière,
Tout son chagrin ne put rien obtenir.
Alors, sentant la mort venir,
Il demanda que, pour grâce dernière,
Elle le laissât se coucher
Pendant un instant auprès d'elle,
Sans bouger et sans la toucher,
Seulement pour se réchauffer,
Ayant au cœur une glace mortelle,
Lui promettant de ne pas dire un mot,
Et qu'il partirait aussitôt,
Pour ne la revoir de sa vie.
La jeune femme, ayant quelque compassion,
Moyennant la condition,
Voulut contenter son envie.
Jérôme profita d'un moment de pitié;
Il se coucha près de Silvie.
Considérant alors quelle longue amitié
Pour cette femme il avait eue,
Et quelle était sa cruauté,
Et l'espérance à tout jamais perdue,
Il résolut de cesser de souffrir,
Et rassemblant dans un dernier soupir
Toutes les forces de sa vie,
Il serra la main de sa mie,
Et rendit l'âme à son côté.
Silvia, non sans quelque surprise,
Admirant sa tranquillité,
Resta d'abord quelque temps indécise.
« Jérôme, il faut sortir d'ici,
Dit-elle enfin, l'heure s'avance. »
Et, comme il gardait le silence,

Elle pensa qu'il était endormi.
  Se soulevant donc à demi,
Et doucement l'appelant à voix basse,
  Elle étendit la main vers lui,
  Et le trouva froid comme glace.
  Elle s'en étonna d'abord;
  Bientôt, l'ayant touché plus fort,
  Et voyant sa peine inutile,
  Son ami restant immobile.
  Elle comprit qu'il était mort.
  Que faire? Il n'était pas facile
De le savoir en un moment pareil.
  Elle avisa de demander conseil
A son mari, le tira de son somme,
Et lui conta l'histoire de Jérôme,
Comme un malheur advenu depuis peu,
  Sans dire à qui ni dans quel lieu.
« En pareil cas, répondit le bonhomme,
  Je crois que le meilleur serait
  De porter le mort en secret
A son logis, l'y laisser sans rancune.
  Car la femme n'a point failli,
  Et le mal est à la fortune.
  — C'est donc à nous de faire ainsi »,
Dit la femme. Et, prenant la main de son mari,
  Elle lui fit toucher près d'elle
  Le corps sur son lit étendu.
Bien que troublé par ce coup imprévu,
L'époux se lève, allume sa chandelle;
  Et, sans entrer en plus de mots,
  Sachant que sa femme est fidèle,
  Il charge le corps sur son dos,
A sa maison secrètement l'emporte,
  Le dépose devant la porte,
Et s'en revient sans avoir été vu.
Lorsqu'on trouva, le jour étant venu,
  Le jeune homme couché par terre,
  Ce fut une grande rumeur;
  Et le pire, dans ce malheur,
  Fut le désespoir de la mère.
Le médecin aussitôt consulté,
  Et le corps partout visité,
  Comme on n'y vit point de blessure,
  Chacun parlait à sa façon

De cette sinistre aventure.
La populaire opinion
Fut que l'amour de sa maîtresse
Avait jeté Jérôme en cette adversité,
Et qu'il était mort de tristesse,
Comme c'était la vérité.
Le corps fut donc à l'église porté,
Et là s'en vint la malheureuse mère,
Au milieu des amis en deuil,
Exhaler sa douleur amère.
Tandis qu'on menait le cercueil,
Le tisserand, qui, dans le fond de l'âme,
Ne laissait pas d'être inquiet :
« Il est bon, dit-il à sa femme,
Que tu prennes ton mantelet,
Et t'en ailles à cette église,
Où l'on enterre ce garçon
Qui mourut hier à la maison.
J'ai quelque peur qu'on ne médise
Sur cet inattendu trépas,
Et ce serait un mauvais pas,
Tout innocents que nous en sommes.
Je me tiendrai parmi les hommes,
Et prierai Dieu, tout en les écoutant.
De ton côté prends soin d'en faire autant
A l'endroit qu'occupent les femmes.
Tu retiendras ce que ces bonnes âmes
Diront de nous, et nous ferons
Selon ce que nous entendrons. »
La pitié trop tard à Silvie
Était venue, et ce discours lui plut.
Celui dont un baiser eût conservé la vie,
Le voulant voir encore, elle s'en fut.
Il est étrange, il est presque incroyable
Combien c'est chose inexplicable
Que la puissance de l'amour!
Ce cœur si chaste et si sévère,
Qui semblait fermé sans retour
Quand la fortune était prospère,
Tout à coup s'ouvrit au malheur.
A peine dans l'église entrée,
De compassion et d'horreur
Silvia se sentit pénétrée;
L'ancien amour s'éveilla tout entier.

Le front baissé, de son manteau voilée,
Traversant la triste assemblée,
Jusqu'à la bière il lui fallut aller ;
Et là, sous le drap mortuaire
Sitôt qu'elle vit son ami,
Défaillante et poussant un cri,
Comme une sœur embrasse un frère,
Sur le cercueil elle tomba;
Et, comme la douleur avait tué Jérôme,
De sa douleur aussi mourut Silvia.
Cette fois ce fut au jeune homme
A céder la moitié du lit :
L'un près de l'autre on les ensevelit.
Ainsi ces deux amants, séparés sur la terre,
Furent unis, et la mort fit
Ce que l'amour n'avait pu faire.





SILVIA

(Dessin original de BIDA.)

. . . .

... Sitôt qu'elle vit son ami,
Défaillante et poussant un cri,

. . . .

MARDOCHE

(FRAGMENT)

. . . .
Mardoche, habit marron, en landau de louage,
Par devant Tortini passait en grand tapage.
« Gare! » criait le groom. Quoi! Mardoche en landau!
— Oui. — La grisette à pied, trottant comme un perdreau,
Jeta plus d'une fois sans doute à la portière
Du jeune gentleman l'œillade meurtrière.
Mais il n'y prit pas garde; un important projet
A ses réflexions semblait donner sujet.
Son regard était roide, et jamais diplomate
Ne parut plus guindé, ni plus haut sur cravate.
Où donc s'en allait-il? — Il allait à Meudon.
— Quoi! Si matin, si loin, si vite? Et pourquoi donc?
— Le voici. D'où sait-on, s'il vous plaît, qu'on approche
D'un village, sinon qu'on en entend la cloche?
Or, la cloche suppose un clocher, — le clocher
Un curé. — Le curé, quand c'est le jour de prêcher,
A besoin d'un bedeau. — Le bedeau, d'ordinaire
Est en même temps cuistre à l'école primaire.
Or le cuistre du lieu, lecteur, était l'ancien
Allié des parents de Mardoche, et le sien.
Ayant donc débarqué, notre héros fit mettre
Sa voiture en un lieu sûr, qu'il pût reconnaître,
Puis s'éloigna, sans trop regarder son chemin
D'un pas plus mesuré qu'un sénateur romain.
Longtemps et lentement, comme un bayeur aux grues,
Il marcha, coudoyant le monde par les rues.
Il savait dès longtemps que le bon magister
Les dimanches matin sortait pour prendre l'air;
C'est pourquoi, sans l'aller demander à sa porte
Il détourna d'abord le coin du bois, en sorte
Qu'au bout de trente pas il était devant lui :
And how do you do, mon bon père aujourd'hui?
Le vieillard, à vrai dire, un peu surpris, et comme
Distrait d'un rêve, ôta de ses lèvres la pomme

De sa canne. « Mon fils, tout va bien, Dieu merci,
Dit-il, et quel sujet vous fait venir ici?
— Sujet, reprit Mardoche, excessivement sage,
Très moral, un sujet très logique. Je gage
Ma barbe et mon bonnet, qu'on pourrait vous donner
Dix-sept éternités pour nous le deviner. »
La matinée était belle; les alouettes
Commençaient à chanter; quelques lourdes charrettes
Soulevaient çà et là la poussière. C'était
Un de ces beaux matins un peu froids, comme il fait
En octobre. Le ciel secouait de sa robe
Les brouillards vaporeux sur le terrestre globe.
« Asseyez-vous, mon fils, dit le prêtre; voilà
L'un des plus beaux instants du jour. — Pour ce vent-là,
Je le crois usurier, bon père, dit Mardoche,
Car il vous met la main malgré vous à la poche.
— L'un des plus beaux instants, mon fils, où les humains
Puissent à l'Éternel tendre leurs faibles mains;
L'âme s'y sent ouverte, et la prière aisée.
— Oui; mais nous avons là les pieds dans la rosée,
Bon père; autant vaudrait prier en plus bas lieu.
— Les monts, dit le vieillard, sont plus proches de Dieu.
Ce sont ses vrais autels, et si le saint prophète
Moïse le put voir, ce fut au plus haut faîte.
— Hélas! reprit Mardoche, un homme sur le haut
Du plus pointu des monts, serait-ce le Jung Frau,
M'a fait le même effet justement qu'une mouche
Au bout d'un pain de sucre. Ah! bon père, la bouche
Des hommes, à coup sûr, les met haut, mais leurs pieds
Les mettent bas. — Mon fils, dit le docteur, voyez
Que vos cheveux sont d'or et les miens sont de neige.
Attendez que le temps vienne. — Et qu'en apprendrais-je?
Prit l'autre, souriant de son méchant souris;
Science des humains n'est-elle pas mépris? »
Il s'assit à ce mot : « Laissons cela, mon père,
Dit-il, je suis venu pour vous parler d'affaire.
Comme vous le disiez tout à l'heure, je suis
Jeune, par conséquent amoureux. Je ne puis
Voir ma maîtresse; elle a son mari. La fenêtre
Est haute, à parler franc, et... — Je vous ai vu naître,
Mon ami, dit le prêtre, et je vous ai tenu
Sur les fonts baptismaux. Quand vous êtes venu
Au monde, votre père (et que Dieu lui pardonne,
Car il est mort) vous prit des bras de votre bonne,

Et me dit : Je le mets sous la protection
Du ciel ; qu'il soit sauvé de la corruption !
— Le malheur, dit Mardoche, est que les demoiselles
Sont toutes, par nature ou par mode, cruelles ;
Car je vous entends bien, et je sais que c'est mal.
Mais que voudriez-vous, monsieur, qu'on fît au bal ?
— Oui ! vous avez raison, dit le bedeau, le monde
Est un lieu de misère et de pitié profonde.
— Donc, dit Mardoche, avec votre consentement
Je reprends mon récit et mon raisonnement.
Or je ne puis pas voir ma maîtresse ; hier même
J'ai failli m'y casser le cou. — Bonté suprême !
Dit le bedeau, c'est Dieu qui vous aurait frappé.
Quel est le malheureux que vous avez trompé ?
— Malheureux, dit Mardoche ; il n'en sait rien, mon père.
— Il n'en sait rien, mon fils ! Nul secret sur la terre
N'est secret bien longtemps. — Bon, dit Mardoche, mais
Je ne bavarde guère, et je n'écris jamais.
— Et quand cela serait, mon fils, je le demande,
Une injure cachée en est-elle moins grande ?
En aurez-vous donc moins desséché, désuni
Un lien que la main d'un prêtre avait béni ?
En aurez-vous moins fait le plus coupable outrage
A la société, dans sa loi la plus sage ?
Ce secret, qu'à jamais la terre ignorera,
Pensez-vous que le ciel qui le sait, l'oubliera ?
Songez à ce que c'est qu'un monde, et que le nôtre
A quatre pas de long, et pour horizon, l'autre.
— Quittons ce sujet-ci, dit Mardoche, je voi
Que vous avez le crâne autrement fait que moi.
Je vous racontais donc comme quoi ma maîtresse
Était gardé à vue ; on la promène en laisse.
— Et l'on a, dit le prêtre, éminemment raison.
Ah ! qu'elle pense donc à garder sa maison,
A vouer au Seigneur un cœur exempt de feinte,
A donner à ses fils un lait pur et la crainte
Du ciel. — Mon révérend, dit l'autre, les oiseaux
Qui sont les plus charmants, sont ceux qui chantent faux.
Ne vous paraît-il pas simple et tout ordinaire
Qu'un rossignol soit laid, honteux, lorsqu'au contraire
Le paon, ce mal-appris, porte un manteau doré,
Comme un diacre à Noël à côté du curé ?
Ne vous étonnez donc aucunement, bon père,
Que le plus bel oiseau que nous ayons sur terre,

La femme, chante faux, et sur ce, laissez-moi
Vous finir mon récit, je vous dirai pourquoi.
Hier donc, je revenais, ayant failli me rompre
Les... — Et, dit le vieillard, qui donc l'a pu corrompre
Ainsi, fils d'un tel père, et jeune comme il est?
N'est-ce pas monstrueux? — J'ai, dit Mardoche, fait
Mes classes de bonne heure, et puis, dans les familles,
Voyez-vous, j'ai toujours trouvé quatre ou cinq filles
Contre un ou deux garçons, ce qui m'a fait penser
Qu'on pouvait en aimer la moitié, sans blesser
Dieu. — Dieu ! mon cher enfant ! voyons, soyez sincère :
Y croyez-vous? — Monsieur, dit Mardoche, Voltaire
Y croyait. — Comment donc l'offensez-vous ainsi?
— Or, dit le jouvenceau, je reprends mon récit.
J'adore cette femme, et ne connais de joie
Qu'à la voir ; vous sentez qu'il faut que je la voie,
Et j'ai compté sur vous dans cette occasion.
— Sur moi ! dit le bedeau, perdez-vous la raison?

. . . .



A NINON

(EMMELINE)

Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême;
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même; —
Peut-être cependant que vous m'en puniriez.

Si je vous le disais, que six mois de silence
Cachent de longs tourments et des vœux insensés; —
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance; —
Vous me répondriez peut-être : Je le sais.

Si je vous le disais, qu'une douce folie
A fait de moi votre ombre, et m'attache à vos pas; —
Un petit air de doute et de mélancolie,
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie; —
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.

Si je vous le disais, que j'emporte dans l'âme
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir : —
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme; —
Vous me défendriez peut-être de vous voir.

Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure et je prie à genoux : —
Ninon, quand vous riez vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille;
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.

Mais vous n'en saurez rien; — je viens, sans en rien dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous; —
Votre voix, je l'entends, votre air je le respire; —
Et vous pouvez douter, deviner et sourire,
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.

Je récolte en secret des fleurs mystérieuses :
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses,
Et dans les tourbillons de nos valses joyeuses,
Je vous sens dans mes bras plier comme un roseau

La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare;
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre comme un trésor mon cœur tout plein de vous.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence;
J'aime, et rien ne le dit : j'aime, et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur; — je vous vois, c'est assez.

Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez.



LA COMPLAINTE DE MINUCCIO

(CARMOSINE)

Va dire, Amour, ce qui causa ma peine
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.

La mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve;
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir?
De l'avouer, je n'ai pas le courage.
Hélas! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais si je ne l'avais vu.
Dis-lui, qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

LA CANTATE DE BETTINE

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur,
Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur....

Nina, ma charmante,
Pendant la tourmente,
La mer écumante
Grondait à nos yeux;
Riante et fertile.
La plage tranquille
Nous montrait l'asile
Qu'appelaient nos vœux.

Aimable Italie,
Sagesse ou folie,
Jamais, jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour!
Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Toujours sera la patrie
Que cherche l'amour.



A MADEMOISELLE ANAIS

RONDEAU

Que rien ne puisse en liberté
Passer sous le sacré portique
Sans être quelque peu heurté
Par les bornes de la critique,
C'est un axiome authentique.
Pourquoi tant de sévérité?
Grétry disait avec gaité :
« J'aime mieux un peu de musique
Que rien. »
A ma Louison ce mot s'applique.
Sur le théâtre elle a jeté
Son petit bouquet poétique.
Pourvu que vous l'ayez porté
Le reste est moins en vérité
Que rien.

LE RIDEAU DE MA VOISINE

IMITÉ DE GOETHE

Le rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
Prendre l'air un moment.

On entr'ouvre la fenêtre;
Je sens mon cœur palpiter.
Elle veut savoir peut-être
Si je suis à guetter.

Mais, hélas! ce n'est qu'un rêve;
Ma voisine aime un lourdaud,
Et c'est le vent qui soulève
Le coin de son rideau.

SONNET AU LECTEUR

Jusqu'à présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaîment;
En vérité, ce siècle est un mauvais moment.

Tout s'en va, les plaisirs et les mœurs d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et Suzon qui me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

La politique, hélas! voilà notre misère.
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain ; ma foi, non.

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

Janvier 1850.





PORTRAIT D'ALFRED DE MUSSET PAR GAVARNI

(Collection de la Bibliothèque nationale.)

« Nadard dans un profil croqué
« M'a manqué;
« Landelle m'a fait endormi
« A demi;
« Que pourra pondre dans ce nid
« Gavarni? »

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

Nous ne publions dans cette édition qu'une analyse et des fragments de cette œuvre qui parut en 1836; mais nous en donnons *in extenso* la Préface qui est la page la plus étincelante, la plus admirable qu'on ait jamais écrite sur l'histoire philosophique du dix-neuvième siècle.

PRÉAMBULE

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif.

*
* *

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe; le reste

des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières, dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles, ni des dangers; mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans borne et peut à peine se traîner à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient; les enfants sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi.*

Alors s'assit sur un monde en ruine une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre, ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'salle, que les échos en étaient sonores; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres »; quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prêtres »; d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres! »

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple; il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi; mais qu'il y en avait une plus belle qui s'appelait la liberté.

Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur, à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant; mais en rentrant au logis ils virent trois paniers qu'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue; mais d'autres harangueurs montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère; ils firent voir l'horreur de la guerre, et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient

feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : « Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus »; les autres : « Le peuple voulait le roi; non, la liberté; non, la raison; non, la religion; non, la constitution anglaise; non, l'absolutisme; un dernier ajouta : « Non, rien de tout cela, mais le repos. »

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sous ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme, devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir; et entre ces deux mondes.... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui resssemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient quelle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule qui n'est ni la nuit ni le jour; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarvenden, embaumée dans sa parure de fiancé : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme à l'approche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème; mais Napoléon le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre de la vieille Europe; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si on a le courage de marcher gravement sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps en grommelant entre ses dents; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore; car, une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré; mais, si on l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon, la majesté royale l'avait fait, ce geste qui perd tout, et non seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait, mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : « Ceci pourrait être », ou de se dire : « Ceci a été »; c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despotisme; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit : c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois; on avait bien crié contre les abus

et les préjugés; mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : « Ah celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu; il avait un autre visage. » Et, quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : « Ce sont quatre ais de bois; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré : tu as appelé les rois et tes prêtres », ils répondaient : « Ce n'est pas nous, ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis », ils se redressaient sur leurs sièges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos du moins; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. » Hélas! ils se contentaient de cela.

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas. Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger; mais dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : « C'est vrai, je suis un fou; où allais-je? » la passion lui crie : « Et moi, je vais donc mourir? »

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à

César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux, l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaieté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles, peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que, tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris. Ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes. Les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi : l'amour était traité comme la gloire et la religion; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus; elle voulait avoir des robes et des chapeaux, elle se vendit. O misère! le jeune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même; celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver; celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur

de son front, et son amour sublime et pauvre; celui-là, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur.

Or, vers ce temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Gœthe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Faust la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez sous la terre! pardonnez-moi! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais, en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert, et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez; et vos maîtresses vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. Mais, dites-moi, vous, noble Gœthe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori! Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de

Ravenne, sous les orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée? O Dieu, moi qui te parles, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Gœthe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance*; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « A quoi crois-tu? » et qui le premier répondit : « A moi »; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : « A rien ».

Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'âme :

« Hélas! hélas! la religion s'en va; les nuages du ciel tombent en pluie; nous n'avons plus ni espoir, ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. L'astre de l'avenir se lève à peine, il ne peut sortir de l'horizon; il reste enveloppé de nuages, et, comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de 93. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre! Et nous serons morts quand il fera jour. »

Voici donc ce que disait le corps :

« L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages; l'amour est un exercice du corps; la seule jouissance intellectuelle est la vanité. »

Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de la poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfants du siècle roidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges? Les hommes doutaient de tout · les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs, le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes; mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur, tenaient par passetemps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres; les enfants crachaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temps! Heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxysme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes; c'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase; c'était un grand cri de douleur. Et qui sait? aux yeux de celui qui voit tout, c'était peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affection du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire; ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

En sorte que les riches se disaient : « Il n'y a de vrai que la richesse, tout le reste est un rêve; jouissons et mourons ». Ceux d'une fortune médiocre se disaient : « Il n'y a de vrai que l'oubli, tout le reste est un rêve; oublions et mourons. » Et les pauvres disaient : « Il n'y a de vrai que le malheur, tout le reste est un rêve; blasphémons et mourons. »

Ceci est-il trop noir? Est-ce exagéré? Qu'en pensez-vous? Suis-je un misanthrope? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'État dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. — Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux bar-

bares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre! et voilà qui est intéressant que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillotée du linceul de Tibère! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix; il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monuments de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l'espérance, amie des opprimés.

Voilà ce que fit le christianisme; et maintenant, depuis tant d'années, qu'ont fait ceux qui l'ont détruit? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient : « Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre; mais, quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte, et je les accuserai au tribunal de Dieu. » Ainsi, hélas! ils prenaient patience.

Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre : « Tu prends patience jusqu'au jour de justice : il n'y a point de justice; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance : il n'y a point de vie éternelle; tu amasses tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfants et les sanglots de ta femme, pour les apporter au pied de Dieu à l'heure de ta mort : il n'y a point de Dieu. »

Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme »; et au prêtre : « Toi qui m'as consolé, tu as menti ». C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

Mais si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est

dit un beau jour : « Guerre au riche! A moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre! A moi la terre, puisque le ciel est vide! A moi et à tous, puisque tous sont égaux! » O raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu?

Sans doute vous êtes des philanthropes, sans doute vous avez raison pour l'avenir, et le jour viendra où vous serez bénis : mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque autrefois l'oppresseur disait : « A moi la terre! — A moi le ciel! » répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il?

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes, le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu; espérez, travaillez, avancez, reculez. » Que ne lui dit-on pas? Et pendant ce temps-là cet homme n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir; et ses enfants sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sous vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu

des blés jaunissants; ô hommes libres! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez; plaignez-nous plus que tous vos pères; car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait.

*
* *

Après cette évocation embellie par la splendeur des images le poète commence le récit de ses désillusions et raconte à quelle occasion Octave, le héros de la confession, fut pris d'abord de la maladie du siècle.

Agé de dix-neuf ans au commencement du récit et de vingt et un ans à la fin, Octave (c'est Musset lui-même), né vers 1810, de cette génération venue trop tard pour l'Empire, trop tard (malgré sa précocité) pour la Restauration, et qui achève en 1836 son apprentissage dans le conflit de toutes les idées et sur les débris de toutes les croyances, Octave est amoureux; il l'est avec naïveté, confiance, adoration, et jusque-là il ressemble aux amoureux de tous les temps; mais au plus beau de son rêve, un soir à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard, il se baisse pour la ramasser, et voit... quoi? le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur le pied de son ami intime.

Le réveil est affreux et soudain; Octave prend à l'instant même la maladie du siècle, comme on prenait autrefois la petite vérole après un brusque saisissement. Il quitte sa maîtresse, se bat avec son ami et est blessé; guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire.

Confiné alors aux champs il y voit une personne simple, douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote, assez mystérieuse, Mme Pierson; il en vient à l'aimer, à être aimé d'elle; ici mille détails simples, enchanteurs, des promenades dans le bois, avec chasteté puis avec ivresse. On le croirait guéri, heureux, fixé. Mais la vieille plaie du libertin se rouvre; elle saigne au sein de ce bonheur et le corrompt. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il défait à plaisir son illusion et la félicité de son amie, est admirablement décrite; elle sent son amère réalité.

Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à tout fuir du passé, à voyager bien loin et pour longtemps avec lui, survient un tiers jusque-là inaperçu, l'honnête Smith, qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle. Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que tant de coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour où elle ne voit plus qu'un devoir. Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard; mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, il s'efface avec abnégation, il se rabat à une amitié sacrée, Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste pour l'Italie.

Tel est, tracé par Sainte-Beuve, le résumé de cette œuvre qui a voulu montrer la plaie incurable que laissent au fond du cœur, et sous l'apparence de guérison, la débauche et les instincts insatiables et dépravés qu'elle inocule.

Quelques endroits, dit le critique, ramènent à réveiller le sujet : c'est d'abord le discours nocturne, son ami, le sceptique Desgenais, qui fait profession de mépriser les femmes et qui, selon la juste remarque de Paul de Musset, résume en lui toute une classe de jeunes gens que l'auteur a vus de près et qu'il appelle les *hommes de chair*, par opposition aux hommes de sentiment dont le type est Octave. Une précoce expérience avait rendu Desgenais chauve avant l'âge; il connaissait la vie et avait pleuré dans son temps, mais sa douleur portait cuirasse; il était matérialiste et attendait la mort.

« Octave, dit Desgenais à son ami, d'après ce qui se passe en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poètes le représentent; vous croyez, en un mot, à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait. Cela vient de ce que vous ne raisonnez pas sainement et peut vous mener à de très grands malheurs.

« Les poètes représentent l'amour comme les sculpteurs nous peignent la beauté, comme les musiciens créent la mélodie; c'est-à-dire que, doués d'une organisation nerveuse et exquise, ils rassemblent avec discernement et avec ardeur les éléments les plus purs de la vie, les lignes les plus belles de la matière, et les voix les plus harmonieuses de la nature. Il y avait, dit-on, à Athènes, une grande quantité de belles filles; Praxitèle les dessina toutes l'une après l'autre; après quoi, de toutes ces beautés diverses, qui



Desgenais.

(Dessin original de Bida.)

chacune avaient leur défaut, il fit une beauté unique, sans défaut, et créa la Vénus. Le premier homme qui fit un instrument de musique, et qui donna à cet art ses règles et ses lois, avait écouté, longtemps auparavant, murmurer les roseaux et chanter les fauvettes. Ainsi les poètes, qui connaissaient la vie, après avoir vu beaucoup d'amours plus ou moins passagers, après avoir senti profondément jusqu'à quel degré d'exaltation sublime la passion peut s'élever par moments, retranchant de la nature humaine tous les éléments qui la dégradent, créèrent ces noms mystérieux qui passèrent d'âge en âge sur les lèvres des hommes : Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Pyrame et Thisbé.

« Vouloir chercher dans la vie réelle des amours pareils à ceux-là, éternels et absolus, c'est la même chose que de chercher sur la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beethoven.

« La perfection n'existe pas; la comprendre est le triomphe de l'intelligence humaine; la désirer pour la posséder est la plus dangereuse des folies. Ouvrez votre fenêtre, Octave; ne voyez-vous pas l'infini? ne sentez-vous pas que le ciel est sans bornes? votre raison ne vous le dit-elle pas? Cependant concevez-vous l'infini? vous faites-vous quelque idée d'une chose sans fin, vous qui êtes né d'hier et qui mourrez demain? Ce spectacle de l'immensité a, dans tous les pays du monde, produit les plus grandes démences. Les religions viennent de là; c'est pour posséder l'infini que Caton s'est coupé la gorge, que les chrétiens se livraient aux lions, les huguenots aux catholiques; tous les peuples de la terre ont étendu les bras vers cet espace immense, et ont voulu s'y précipiter. L'insensé veut posséder le ciel; le sage l'admire, s'agenouille et ne le désire pas.

« La perfection, ami, n'est pas plus faite pour nous que l'immensité. Il faut ne la chercher en rien, ne la demander à rien, ni à l'amour, ni à la beauté, ni au bonheur, ni à la vertu; mais il faut l'aimer pour être vertueux, beau et heureux autant que l'homme peut l'être.

« Supposons que vous avez dans votre cabinet d'étude un tableau de Raphaël que vous regardiez comme parfait; supposons qu'hier soir, en le considérant de près, vous avez découvert dans un des personnages de ce tableau une faute grossière de dessin, un membre cassé ou un muscle

hors nature, comme il s'en trouve un, dit-on, dans l'un des bras du gladiateur antique; vous éprouverez certainement un grand déplaisir, mais vous ne jetterez cependant pas au feu votre tableau; vous direz seulement qu'il n'est pas parfait, mais qu'il y a des morceaux qui sont dignes d'admiration.

« Il y a des femmes que leur bon naturel et la sincérité de leur cœur empêchent d'avoir deux amants à la fois. Vous avez cru que votre maîtresse était ainsi; cela vaudrait mieux en effet. Vous avez découvert qu'elle vous trompait; cela vous oblige-t-il à la mépriser, à la maltraiter, à croire enfin qu'elle est digne de votre haine?

« Quand bien même votre maîtresse ne vous aurait jamais trompé, et quand elle n'aimerait que vous à présent, songez, Octave, combien son amour serait encore loin de la perfection, combien il serait humain, petit, restreint aux lois de l'hypocrisie du monde; songez qu'un autre homme l'a possédée avant vous et même plus d'un autre homme, que d'autres encore la posséderont après vous.

« Faites cette réflexion : ce qui vous pousse en ce moment au désespoir, c'est cette idée de perfection que vous vous étiez faite sur votre maîtresse, et dont vous voyez qu'elle est déchue. Mais, dès que vous comprendrez bien que cette idée première elle-même était humaine, petite et restreinte, vous verrez que c'est peu de chose qu'un degré de plus ou de moins sur cette grande échelle pourrie de l'imperfection humaine.

« Vous conviendrez volontiers, n'est-ce pas? que votre maîtresse a eu d'autres hommes et qu'elle en aura d'autres; vous me direz sans doute que peu vous importe de le savoir, pourvu qu'elle vous aime, et qu'elle n'ait que vous tant qu'elle vous aimera. Mais moi je vous dis : puisqu'elle a eu d'autres hommes que vous, qu'importe donc que ce soit hier ou il y a deux ans? Puisqu'elle ne doit vous aimer qu'un temps, et puisqu'elle vous aime, qu'importe que ce soit pendant deux ans ou pendant une nuit? Êtes-vous homme, Octave? Voyez-vous les feuilles tomber des arbres, le soleil se lever et se coucher? Entendez-vous vibrer l'horloge de la vie à chaque battement de votre cœur? Y a-t-il donc une si grande différence entre un amour d'un an et un amour d'une heure, insensé qui, par cette fenêtre grande comme la main, pouvez voir l'infini?

« Vous appelez honnête la femme qui vous aime deux ans fidèlement; vous avez apparemment un almanach fait

exprès pour savoir combien de temps les baisers des hommes mettent à sécher sur les lèvres des femmes. Vous faites une grande différence entre la femme qui se donne pour de l'argent et celle qui se donne pour du plaisir, entre celle qui se donne pour de l'orgueil et celle qui se donne pour du dévouement. Parmi les femmes que vous achetez, vous payez les unes plus cher que les autres ; parmi celles que vous recherchez pour le plaisir des sens, vous vous abandonnez aux unes avec plus de confiance qu'aux autres; parmi celles que vous avez par vanité, vous vous montrez plus glorieux de celle-ci que de celle-là ; et de celle à qui vous vous dévouez, il y en a à qui vous donnerez le tiers de votre cœur, à une autre le quart, à une autre la moitié, selon son éducation, ses mœurs, son nom, sa naissance, sa beauté, son tempérament, selon l'occasion, selon ce qu'on en dit, selon l'heure qu'il est, selon ce que vous avez bu à dîner.

« Vous avez des femmes, Octave, par la raison que vous êtes jeune, ardent, que votre visage est ovale et régulier, que vos cheveux sont peignés avec soin ; mais, par cette raison même, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme.

« La nature, avant tout, veut la reproduction des êtres; partout, depuis le sommet des montagnes jusqu'au fond de l'Océan, la vie a peur de mourir. Dieu, pour conserver son ouvrage, a donc établi cette loi, que la plus grande jouissance de tous les êtres vivants fût l'acte de la génération. Le palmier, envoyant à sa femelle sa poussière féconde, frémit d'amour dans les vents embrasés; le cerf en rut éventre sa biche qui lui résiste; la colombe palpite sous les ailes du mâle comme une sensitive amoureuse, et l'homme tenant dans ses bras sa compagne, au sein de la toute-puissante nature, sent bondir dans son cœur l'étincelle divine qui l'a créé.

« O mon ami! lorsque vous serrez dans vos bras nus une belle et robuste femme, si la volupté vous arrache des larmes, si vous sentez sangloter sur vos lèvres des serments d'amour éternel, si l'infini vous descend dans le cœur, ne craignez pas de vous livrer, fussiez-vous avec une courtisane.

« Mais ne confondez pas le vin avec l'ivresse; ne croyez pas la coupe divine où vous buvez le breuvage divin; ne vous étonnez pas le soir de la trouver vide et brisée. C'est une femme, c'est un vase fragile, fait de terre par un potier.

« Remerciez Dieu de vous montrer le ciel, et parce que vous battez de l'aile ne vous croyez pas un oiseau. Les oiseaux eux-mêmes ne peuvent franchir les nuages; il y a une sphère où ils manquent d'air, et l'alouette, qui s'élève en chantant dans les brouillards du matin, retombe quelquefois morte sur le sillon.

« Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin; ne devenez pas un ivrogne. Si votre maîtresse est sincère et fidèle, aimez-la pour cela : mais, si elle ne l'est pas, et qu'elle soit jeune et belle, aimez-la parce qu'elle est jeune et belle; et, si elle est agréable et spirituelle, aimez-la encore; et, si elle n'est rien de tout cela, mais qu'elle vous aime seulement, aimez-la encore. On n'est pas aimé tous les soirs.

« Ne vous arrachez pas les cheveux et ne parlez pas de vous poignarder parce que vous avez un rival. Vous dites que votre maîtresse vous trompe pour un autre; c'est votre orgueil qui en souffre : mais changez seulement les mots; dites-vous que c'est lui qu'elle trompe pour vous, et vous voilà glorieux.

« Ne vous faites pas de règle de conduite, et ne dites pas que vous voulez être aimé exclusivement à tout autre, car, en disant cela, comme vous êtes homme et inconstant vous-même, vous êtes forcé d'ajouter tacitement : « Autant que cela est possible ».

« Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle, la femme comme elle est. Les Espagnoles, les premières des femmes, aiment fidèlement : leur cœur est sincère et violent, mais elles portent un stylet sur le cœur. Les Italiennes sont lascives, mais elles cherchent de larges épaules et prennent mesure de leur amant avec des aunes de tailleur. Les Anglaises sont exaltées et mélancoliques mais elles sont froides et guindées. Les Allemandes sont tendres et douces, mais fades et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

« Avant tout, n'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont : c'est nous qui les avons faites ainsi, défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion.

« La nature, qui pense à tout, a fait la vierge pour être amante; mais, à son premier enfant, ses cheveux tombent, son sein se déforme, son corps porte une cicatrice; la femme est faite pour être mère. L'homme s'en éloignerait peut-être alors, dégoûté par la beauté perdue; mais son

enfant s'attache à lui en pleurant. Voilà la famille, la loi humaine; tout ce qui s'en écarte est monstrueux. Ce qui fait la vertu des campagnards, c'est que leurs femmes sont des machines à enfantement et à allaitement, comme ils sont, eux, des machines à labourage. Ils n'ont ni faux cheveux, ni lait virginal; mais leurs amours n'ont pas la lèpre, ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs accouplements naïfs, qu'on a découvert l'Amérique. A défaut de sensualité, leurs femmes sont saines; elles ont les mains calleuses, aussi leur cœur ne l'est-il pas.

« La civilisation fait le contraire de la nature. Dans nos villes et selon nos mœurs, la vierge, faite pour courir au soleil, pour admirer les lutteurs nus, comme à Lacédémone, pour choisir, pour aimer, on l'enferme, on la verrouille; cependant elle cache un roman sous son crucifix; pâle et oisive, elle se corrompt devant son miroir, elle flétrit dans le silence des nuits cette beauté qui l'étouffe et qui a besoin du grand air. Puis, tout d'un coup, on la tire de là, ne sachant rien, n'aimant rien, désirant tout; une vieille l'endoctrine, on lui chuchote un mot obscène à l'oreille, et on la jette dans le lit d'un inconnu qui la viole. Voilà le mariage, c'est-à-dire la famille civilisée. Et maintenant voilà cette pauvre fille qui fait un enfant; voilà ses cheveux, son beau sein, son corps qui se flétrissent; voilà qu'elle a perdu la beauté des amantes, et elle n'a point aimé! Voilà qu'elle a conçu, voilà qu'elle a enfanté, et elle se demande pourquoi. On lui apporte un enfant, et on lui dit : « Vous êtes mère. » Elle répond : « Je ne suis pas mère; qu'on donne cet enfant à une femme qui ait du lait; il n'y en a pas dans mes mamelles. » Ce n'est pas ainsi que le lait vient aux femmes. Son mari lui répond qu'elle a raison, que son enfant le dégoûterait d'elle. On vient, on la pare, on met une dentelle de Malines sur son lit ensanglanté, on la soigne, on la guérit du mal de la maternité. Un mois après, la voilà aux Tuileries, au bal, à l'Opéra : son enfant est à Chaillot, à Auxerre; son mari en mauvais lieu. Dix jeunes gens lui parlent d'amour, de dévouement, de sympathie, d'éternel embrassement, de tout ce qu'elle a dans le cœur. Elle en prend un, l'attire sur sa poitrine : il la déshonore, se retourne, et s'en va à la Bourse. Maintenant la voilà lancée, elle pleure une nuit, et trouve que les larmes lui rougissent les yeux. Elle prend un consolateur de la perte duquel un autre la console; ainsi jusqu'à trente ans et plus. C'est alors que, blasée et gangrenée, n'ayant plus rien

d'humain, pas même le dégoût, elle rencontre un soir un bel adolescent aux cheveux noirs, à l'œil ardent, au cœur palpitant d'espérance; elle reconnaît sa jeunesse, elle se souvient de ce qu'elle a souffert, et, lui rendant la leçon de sa vie, elle lui apprend à ne jamais aimer.

« Voilà la femme telle que nous l'avons faite; voilà nos maîtresses. Mais quoi! ce sont des femmes, et il y a avec elles de bons moments!

« Si vous êtes d'une trempe ferme, sûr de vous-même et vraiment homme, voici donc ce que je vous conseille : lancez-vous sans crainte dans le torrent du monde; ayez des courtisanes, des danseuses, des bourgeoises et des marquises. Soyez constant et infidèle, triste et joyeux, trompé ou respecté; mais sachez si vous êtes aimé, car, du moment que vous le serez, que vous importe le reste?

« Si vous êtes un homme médiocre et ordinaire, je suis d'avis que vous cherchiez quelque temps avant de vous décider, mais que vous ne comptiez sur rien de ce que vous aurez cru trouver dans votre maîtresse.

« Si vous êtes un homme faible, enclin à vous laisser dominer et à prendre racine là où vous voyez un peu de terre, faites-vous une cuirasse qui résiste à tout; car, si vous cédez à votre nature débile, là où vous aurez pris racine, vous ne pousserez pas; vous sécherez comme une plante oisive, et vous n'aurez ni fleurs, ni fruits. La sève de votre vie passera dans une écorce étrangère; toutes vos actions seront pâles comme la feuille du saule; vous n'aurez pour vous arroser que vos propres larmes, et pour vous nourrir que votre propre cœur.

« Mais si vous êtes d'une nature exaltée, croyant à des rêves et voulant les réaliser, je vous réponds alors tout net : « L'amour n'existe pas ».

« Car j'abonde dans votre sens, et je vous dis : Aimer, c'est se donner corps et âme, ou, pour mieux dire, c'est faire un seul être de deux : c'est se promener au soleil, en plein vent, au milieu des blés et des prairies, avec un corps à quatre bras, à deux têtes et à deux cœurs. L'amour, c'est la foi, c'est la religion du bonheur terrestre; c'est un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. Aimer, c'est marcher librement dans ce temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un mot, une fleur font que vous vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un

grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle chose; mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus pour l'homme; voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie. Or, dites-moi, est-ce là l'amour de nos femmes? Non, non, il faut en convenir. Aimer, pour elles, c'est autre chose : c'est sortir voilées, écrire avec mystère, marcher en tremblant sur la pointe du pied, comploter et railler, faire des yeux languissants, pousser de chastes soupirs dans une robe empesée et guindée, puis tirer les verrous pour la jeter par-dessus sa tête, humilier une rivale, tromper un mari, désoler ses amants; aimer, pour nos femmes, c'est jouer à mentir comme les enfants jouent à se cacher : hideuse débauche du cœur, pire que toute la lubricité romaine aux saturnales de Priape; parodie bâtarde du vice lui-même aussi bien que de la vertu; comédie sourde et basse où tout se chuchote et se travaille avec des regards obliques, où tout est petit, élégant et difforme, comme ces monstres de porcelaine qu'on apporte de Chine; dérision lamentable de ce qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'infernal au monde; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait. »

Ainsi parlait Desgenais d'une voix mordante, au milieu du silence de la nuit.

* * *

Quelques mois plus tard Octave commence à se repentir, et c'est avec une éloquence vigoureuse qu'il répond :

. . . .

J'étais assis un soir au coin du feu avec Desgenais. La fenêtre était ouverte; c'était un de ces premiers jours de mars, qui sont les messagers du printemps; il avait plu, une douce odeur venait du jardin.

« Que ferons-nous, mon ami, lui dis-je, lorsque le printemps sera venu? Je me sens l'envie de voyager.

— Je ferai, me dit Desgenais, ce que j'ai fait l'an passé; j'irai à la campagne quand ce sera le temps d'y aller.

— Quoi! répondis-je, faites-vous tous les ans la même chose? Vous allez donc recommencer votre vie de cette année?

— Que voulez-vous que je fasse? répliqua-t-il.

— C'est juste! m'écriai-je en me levant en sursaut; oui, que voulez-vous que je fasse? vous avez bien dit. Ah! Desgenais, que tout cela me fatigue! Est-ce que vous n'êtes jamais las de cette vie que vous menez!

— Non, » me dit-il.

J'étais debout devant une gravure qui représentait la Madeleine au désert; je joignis les mains involontairement, « Que faites-vous donc? demanda Desgenais.

— Si j'étais peintre, lui dis-je, et si je voulais peindre la mélancolie, je ne peindrais pas une jeune fille rêveuse, un livre entre les mains.

— A qui en avez-vous ce soir? dit-il en riant.

— Non, en vérité, continuai-je; cette Madeleine dans les larmes a le sein gonflé d'espérance; cette main pâle et maladive, sur laquelle elle soutient sa tête, est encore embaumée des parfums qu'elle a versés sur les pieds du Christ. Ne voyez-vous pas que dans ce désert il y a un peuple de pensées qui prient? Ce n'est pas là la mélancolie.

— C'est une femme qui lit, répondit-il d'une voix sèche.

— Et une heureuse femme, lui dis-je, et un heureux livre. »

Desgenais comprit ce que je voulais dire, il vit qu'une profonde tristesse s'emparait de moi. Il me demanda si j'avais quelque cause de chagrin. J'hésitais à lui répondre, et je sentais mon cœur se briser.

« Enfin, me dit-il, mon cher Octave, si vous avez un sujet de peine, n'hésitez pas à me le confier; parlez ouvertement, et vous trouverez en moi un ami.

— Je le sais, répondis-je, j'ai un ami, mais ma peine n'a pas d'ami. »

Il me pressa de m'expliquer. « Eh bien, lui dis-je, si je m'explique, de quoi cela vous servira-t-il, puisque vous n'y pouvez rien, ni moi non plus? Est-ce le fond de mon cœur que vous me demandez, ou est-ce seulement la première parole venue, et une excuse?

— Soyez franc, me dit-il.

— Eh bien, répliquai-je, eh bien, Desgenais, vous m'avez donné des conseils en temps et en lieu, et je vous prie de m'écouter comme je vous ai écouté alors. Vous me demandez ce que j'ai dans le cœur, je vais vous le dire.

« Prenez le premier homme venu, et dites-lui : Voilà des « gens qui passent leur vie à boire, à monter à cheval, à « rire, à jouer, à user de tous les plaisirs; aucune entrave

« ne les retient, ils ont pour loi ce qui leur plaît, des femmes « tant qu'ils en veulent; ils sont riches. D'autre souci, pas « un; tous les jours sont fêtes pour eux » Qu'en pensez-vous? A moins que cette homme ne soit un dévot sévère, il vous répondra que c'est de la faiblesse humaine, s'il ne vous répond pas simplement que c'est le plus grand bonheur qui puisse s'imaginer.

« Conduisez donc cet homme à l'action; mettez-le à table, une femme à ses côtés, un verre à la main, une poignée d'or tous les matins, et puis dites-lui : Voilà ta vie. « Pendant que tu t'endormiras près de ta maîtresse, tes « chevaux piafferont dans l'écurie; pendant que tu feras « caracoler ton cheval sur le sable des promenades, le vin « mûrira dans tes caves; pendant que tu passeras la nuit à « boire, les banquiers augmenteront ta richesse. Tu n'as « qu'à souhaiter, et tes désirs sont des réalités. Tu es le plus « heureux des hommes; mais prends garde que tu boiras « un soir outre mesure et que tu ne retrouveras plus ton « corps prêt à jouir. Ce sera un grand malheur, car toutes « les douleurs se consolent, hormis celles-là. Tu galoperas « une belle nuit dans la forêt avec de joyeux compagnons; « ton cheval fera un faux pas, tu tomberas dans un fossé « plein de bourbe, et tu risqueras que tes compagnons, « pris de vin, au milieu de leurs fanfares joyeuses, n'en-« tendent pas tes cris d'angoisse; prends garde qu'ils ne « passent sans t'apercevoir, et que le bruit de leur joie ne « s'enfonce dans la forêt, tandis que tu te traîneras dans « les ténèbres sur tes membres rompus. Tu perdras au jeu « quelque soir; la fortune a ses mauvais jours. Quand tu « rentreras chez toi et que tu t'assiéras au coin de ton feu, « prends garde de te frapper le front, de laisser le chagrin « mouiller tes paupières, et de jeter tes yeux çà et là avec « amertume, comme quand on cherche un ami; prends « garde surtout de penser tout à coup, dans ta solitude, « à ceux qui ont par là, sous quelque toit de chaume, un « ménage tranquille, et qui s'endorment en se tenant la « main; car en face de toi, sur ton lit splendide, sera « assise, pour toute confidente, la pâle créature qui est « l'amante de tes écus. Tu te pencheras sur elle pour sou-« lager ta poitrine oppressée, et elle fera cette réflexion « que tu es bien triste, et que ta perte doit être considé-« rable; les larmes de tes yeux lui causeront un grand « souci, car elles sont capables de laisser vieillir la robe « qu'elle porte et de faire tomber les bagues de ses doigts.

« Ne lui nomme pas celui qui t'a gagné ce soir; il se « pourrait qu'elle le rencontrât demain, et qu'elle fît les « yeux doux à ta ruine. Voilà ce que c'est que la faiblesse « humaine : es-tu de force à avoir celle-là? Es-tu un homme? « prends garde au dégoût; c'est encore un mal incurable : « un mort vaut mieux qu'un vivant dégoûté de vivre? « As-tu un cœur? prends garde à l'amour; c'est pis qu'un « mal pour un débauché, c'est un ridicule : les débauchés « payent leurs maîtresses, et la femme qui se vend n'a « droit de mépris que sur un seul homme au monde : celui « qui l'aime. As-tu des passions? prends garde à ton visage; « c'est une honte pour un soldat de jeter son armure, « et pour un débauché de paraître tenir à quoi que ce soit; « sa gloire consiste à ne toucher à rien qu'avec des mains « de marbre frottées d'huile, sur lesquelles tout doit glisser. « As-tu une tête chaude? si tu veux vivre, apprends à tuer : « le vin est parfois querelleur. As-tu une conscience? « prends garde à ton sommeil : un débauché qui se repent « trop tard est comme un vaisseau qui prend l'eau : il ne « peut ni revenir à terre ni continuer sa route; les vents « ont beau le pousser, l'Océan l'attire, il tourne sur lui-« même et disparaît. Si tu as un corps, prends garde à « la souffrance; si tu as une âme, prends garde au déses-« poir. O malheureux! prends garde aux hommes; tant « que tu marcheras sur la route où tu es, il te semblera « voir une plaine immense où se déploie en guirlandes « fleuries une farandole de danseurs qui se tiennent comme « les anneaux d'une chaîne; mais ce n'est là qu'un mirage « léger; ceux qui regardent à leurs pieds savent qu'ils vol-« tigent sur un fil de soie tendu sur un abîme, et que « l'abîme engloutit bien des chutes silencieuses sans une « ride à sa surface. Que le pied ne te manque pas! La « nature elle-même sent reculer autour de toi ses entrailles « divines, les arbres et les roseaux ne te reconnaissent « plus; tu as faussé les lois de ta mère, tu n'es plus le frère « des nourrissons, et les oiseaux des champs se taisent en « te voyant. Tu es seul! Prends garde à Dieu! tu es seul en « face de lui, debout, comme une froide statue, sur le « piédestal de ta volonté. La pluie du ciel ne te rafraîchit « plus, elle te mine, elle te travaille. Le vent qui passe ne « te donne plus le baiser de vie, communion sacrée de « tout ce qui respire; il t'ébranle, il te fait chanceler. « Chaque femme que tu embrasses prend une étincelle de « ta force sans t'en rendre une de la sienne; tu t'épuises

« sur des fantômes; là où tombe une goutte de ta sueur « pousse une des plantes sinistres qui croissent aux cime- « tières. Meurs! tu es l'ennemi de tout ce qui aime; affaisse- « toi sur ta solitude, n'attends pas la vieillesse; ne laisse « pas d'enfants sur la terre, ne féconde pas un sang cor- « rompu; efface-toi comme la fumée, ne prive pas le grain « de blé qui pousse d'un rayon de soleil! »

En achevant ces mots, je tombai sur un fauteuil, et un ruisseau de larmes coula de mes yeux. « Ah! Desgenais, m'écriai-je en sanglotant, ce n'est pas là ce que vous m'avez dit. Ne le saviez-vous donc pas? et, si vous le saviez, que ne le disiez-vous? »

Mais Desgenais avait lui-même les mains jointes; il était pâle comme un linceul, et une longue larme lui coulait sur la joue.

*
* *

A la fin de l'œuvre le poète peint en traits saisissants la curiosité furieuse, dépravée de certains hommes pour ces hideuses vérités qui ressemblent à des noyés livides :

. . . .

Je me souviens qu'un jour, au pont Royal, je vis un homme se noyer. Je faisais avec des amis ce qu'on appelle une pleine eau à l'école de natation, et nous étions suivis par un bateau où se tenaient deux maîtres nageurs. C'était au plus fort de l'été; notre bateau en avait rencontré un autre, en sorte que nous nous trouvions plus de trente sous la grande arche du pont. Tout à coup, au milieu de nous, un jeune homme est pris d'un coup de sang. J'entends un cri et je me retourne. Je vis deux mains qui s'agitaient à la surface de l'eau, puis tout disparut. Nous plongeâmes aussitôt; ce fut en vain, et une heure après seulement on parvint à retirer le cadavre engagé sous un train de bois.

L'impression que j'éprouvai tandis que je plongeais dans la rivière ne sortira jamais de ma mémoire. Je regardais de tous côtés dans les couches d'eau obscures et profondes qui m'enveloppaient avec un sourd murmure. Tant que je pouvais retenir mon haleine, je m'enfonçais toujours plus avant; puis je revenais à la surface, j'échangeais une question avec quelque autre nageur aussi inquiet que moi; puis je retournais à cette pêche humaine. J'étais plein d'horreur et d'espérance; l'idée que j'allais peut-être me sentir

saisi par deux bras convulsifs me causait une joie et une terreur indicibles, et ce ne fut qu'exténué de fatigue que je remontai dans le bateau.

Quand la débauche n'abrutit pas l'homme, une de ses suites nécessaires est une étrange curiosité. J'ai dit plus haut celle que j'avais ressentie à ma première visite à Desgenais. Je m'expliquerai davantage.

La vérité, squelette des apparences, veut que tout homme, quel qu'il soit, vienne à son jour et à son heure toucher ses ossements éternels au fond de quelque plaie passagère. Cela s'appelle connaître le monde, et l'expérience est à ce prix.

Or, il arrive que devant cette épreuve les uns reculent épouvantés; les autres, faibles et effrayés, en restent vacillants comme des ombres. Quelques créatures, les meilleures peut-être, en meurent aussitôt. Le plus grand nombre oublie, et ainsi tout flotte à la mort.

Mais certains hommes, à coup sûr malheureux, ne reculent ni ne chancellent, ne meurent ni n'oublient : quand leur tour vient de toucher au malheur, autrement dit à la vérité, ils s'en approchent d'un pas ferme, étendent la main, et, chose horrible! se prennent d'amour pour le noyé livide qu'ils ont senti au fond des eaux. Ils le saisissent, le palpent, l'étreignent; les voilà ivres du désir de connaître; ils ne regardent plus les choses que pour voir à travers; ils ne font plus que douter et tenter; ils fouillent le monde comme des espions de Dieu; leurs pensées s'aiguisent en flèches, et il leur naît un lynx dans les entrailles.

Les débauchés, plus que tous les autres, sont exposés à cette fureur, et la raison en est toute simple : en comparant la vie ordinaire à une surface plane et transparente, es débauchés, dans les courants rapides, à tout moment, touchent le fond. Au sortir d'un bal, par exemple, ils s'en vont dans un mauvais lieu. Après avoir serré dans la valse la main pudique d'une vierge et peut-être l'avoir fait trembler, ils partent, ils courent, jettent leur manteau, et s'attablent en se frappant les mains. La dernière phrase qu'ils viennent d'adresser à une belle et honnête femme est encore sur leurs lèvres; ils la répètent en éclatant de rire. Que dis-je; ne soulèvent-ils pas, pour quelques pièces d'argent, ce vêtement qui fait la pudeur, la robe, ce voile plein de mystère, qui semble respecter lui-même l'être qui l'embellit, et l entoure sans le toucher? Quelle idée

doivent-ils donc se faire du monde? ils s'y trouvent à chaque instant comme des comédiens dans une coulisse. Qui, plus qu'eux, est habitué à cette recherche du fond des choses, et, si l'on peut ainsi parler, à ces tâtements profonds et impies? Voyez comme ils parlent de tout : toujours les termes les plus crus, les plus grossiers, les plus abjects; ceux-là seulement leur paraissent vrais; tout le reste n'est que parade, convention et préjugés. Qu'ils racontent une anecdote, qu'ils rendent compte de ce qu'ils ont éprouvé : toujours le mot sale et physique, toujours la lettre, toujours la mort! Ils ne disent pas : « Cette femme m'a aimé »; ils disent : « J'ai eu cette femme »; ils ne disent pas : « J'aime », ils disent : « J'ai envie »; ils ne disent jamais : « Dieu le veuille! » ils disent partout : « Si je voulais! » Je ne sais ce qu'ils pensent d'eux-mêmes et quels monologues ils font.

De là, inévitablement, ou la paresse ou la curiosité; car, pendant qu'ils s'exercent ainsi à voir en tout ce qu'il y a de pire, ils n'en entendent pas moins les autres continuer de croire au bien. Il faut donc qu'ils soient nonchalants jusqu'à se boucher les oreilles, ou que ce bruit du reste du monde les vienne éveiller en sursaut. Le père laisse aller son fils où vont tant d'autres, où allait Caton lui-même; il dit que jeunesse se passe. Mais, en rentrant, le fils regarde sa sœur; et voyez ce qu'a produit en lui une heure passée en tête-à-tête avec la brute réalité! il faut qu'il se dise : « Ma sœur n'a rien de semblable à la créature que je quitte; » et, de ce jour, le voilà inquiet.

La curiosité du mal est une maladie infâme qui naît de tout contact impur. C'est l'instinct rôdeur des fantômes qui lève la pierre des tombeaux; c'est une torture inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli; ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquêtent, ils cherchent, disputent; ils penchent la tête de côté comme un architecte qui ajuste une équerre, et travaillent ainsi à voir ce qu'ils désirent. Du mal prouvé, ils en sourient; du mal douteux, ils en jureraient; le bien, ils veulent le voir derrière. Qui sait? voilà la grande formule, le premier mot que Satan a dit quand il a vu le ciel se fermer. Hélas! combien de malheureux a faits cette seule parole! combien de désastres et de morts, combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser! combien de cœurs, combien de familles où il n'y a plus que des ruines depuis que ce mot

s'y est fait entendre! Qui sait? qui sait? parole infâme! Plutôt que de la prononcer, on devrait faire comme les moutons qui ne savent où est l'abattoir et qui y vont en broutant de l'herbe. Cela vaut mieux que d'être un esprit fort et de lire La Rochefoucauld.

. . . .

* *
*

Ces trois passages, d'une effrayante vigueur, accusent, a remarqué Sainte-Beuve, une observation désespérément profonde dans un écrivain de vingt-cinq ans.

« Malgré la crudité de l'exposition, les aveux y sont si réels et si sérieux que je n'y blâmerai pas le cynisme comme en d'autre passages où l'auteur ne l'a pas évité. Le reste de l'ouvrage ne répond pas à cette préface. L'auteur en avançant dans son récit a fait autre chose que ce qu'il avait projeté d'abord.... »

On a loué dans cette seconde partie les brillantes couleurs, les détails délicats qui montrent toutes les ressources du jeune poète et ont fait comparer certains passages à *Adolphe* et à Manon Lescaut, mais la composition manque d'ensemble et le dénouement est presque puéril.

Cette confession d'un enfant du siècle qui parut en deux volumes en 1836 était attendue par le public avec impatience. Elle fut une désillusion pour beaucoup, surtout pour ceux qui espéraient y trouver des révélations scandaleuses.

Elle n'est même pas, Paul de Musset l'a du moins affirmé, un document biographique; mais il est certain, malgré cette fraternelle déclaration, qu'elle contient en grand nombre des détails vrais et que les sentiments exprimés y sont en grande partie personnels.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRES POÉSIES

CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE

POÉSIES NOUVELLES (1836-1852)

TABLE DES GRAVURES

6598. — Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 11-25.

